

33381/C

SECOND VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

TOME PREMIER.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28774383_0001

SECOND VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE,

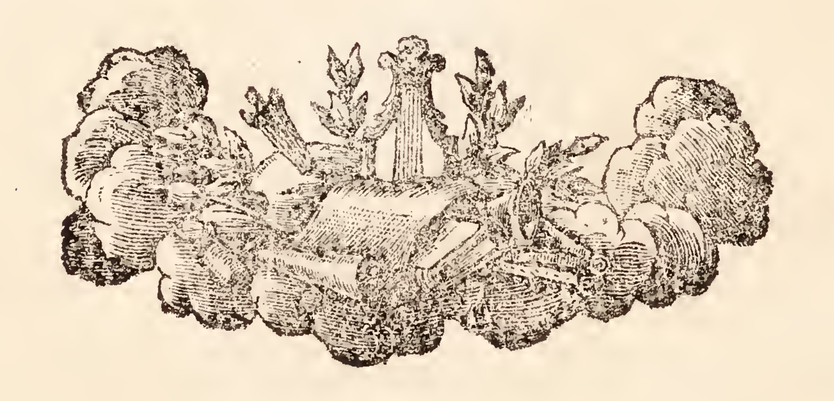
PAR

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

DANS LES ANNÉES 1783, 84 ET 85;

PAR F. LEVAILLANT.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN ET COMP^e^, IMPRIMEURS-LIBRAIRES, PLACE DU MUSÉUM.

L'AN IVe DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU CITOYEN VARON.

MON AMI,

Je vous adresse la seconde partie de mes voyages : votre modestie en sera sans doute offensée; mais c'est une vieille dette que je paie, ou plutôt c'est un foible à-compte sur tout ce que je vous dois. Que ne puis-je m'acquitter entièrement,

et vous rendre enfin tout ce que l'amitié m'inspire et que la reconnoissance m'ordonne.

O vous, qui ne pouvez encore nous transmettre les détails d'un voyage plus intéressant et bien plus utile; vous, qui dans un moment vous vites enlever les fruits de quatre ans de veilles; qui, désigné aux poignards des prêtres de Rome, ne pûtes, en fuyant, sauver de vous-même que la partie la moins précieuse; recevez l'hommage public que je vous offre. En parcourant avec moi les sables arides et brûlans de l'Afrique, vous n'y trouverez pas ces superbes monumens dont les restes si vantés ont fait, dans deux voyages, l'objet de vos recherches et de vos études; mais vous y verrez par-tout la nature, et c'est l'unique tableau qui puisse envers vous légitimer mon hommage.

LEVAILLANT.

PRÉFACE.

CETTE seconde partie de mes voyages auroit dû suivre de bien près la première; elle étoit depuis long-tems achevée : des chicanes interminables et le malheur des tems en ont retardé la publication. Malgré la multiplicité des éditions, contrefaçons et traductions; les libraires, qui, en général, ne croient jamais avoir assez gagné, quand ils n'ont pas dévoré ensemble et l'auteur et l'ouvrage; les libraires, dis-je, feignoient de douter de son succès, même après le succès du premier. Forcé de retarder jusqu'à ce moment l'impression de cet ouvrage, je viens enfin d'en échanger la propriété contre des procédés plus honnêtes; je me plais à croire qu'une étoile favorable a guidé mes pas dans une maison où l'on attache quelque prix aux arts et aux lettres.

Je voudrois vainement me le cacher à moi-même; la réussite de mon premier voyage a de beaucoup surpassé mon attente : il a été sans doute trop loué pour ce qu'il vaut. Au milieu de ces caresses qui m'étoient sensibles, quelques piqûres, à la vérité, se sont fait sentir. J'ai trouvé certain siffleur un peu courroucé du débit de mon livre; de bon cœur je lui abandonne cette seconde partie, qu'il lorgne déja dans le lointain, et puisse-t-elle un moment soulager sa bile.

Je joins à cette édition une carte générale de tous mes voya-

ges ; elle se vendra séparément. Je dois beaucoup, à cet égard, aux soins que s'est donnés l'infortuné Laborde, qui n'a rien négligé pour son exactitude et sa perfection.

PRÉCIS
HISTORIQUE.

On se rappelle que je ne fus de retour au Cap de Bonne-Espérance qu'après seize mois de voyage dans l'intérieur de l'Afrique méridionale.

Pendant mon absence, le Cap avoit éprouvé bien des révolutions. A mon arrivée d'Europe, j'y avois trouvé le régiment françois de Pondichery ; au retour de ce premier voyage, la garnison étoit renforcée du régiment suisse de Meuron et de la légion de Luxembourg. J'avois connu en France plusieurs officiers de ce corps ; j'éprouvai en les revoyant ce sentiment si doux qui nous rapproche de la patrie par-tout où l'on reconnoît ses mœurs, sa physionomie, son langage.

Les femmes du Cap, lorsque je les vis pour la première fois, m'avoient, à la vérité, étonné par leur parure et leur élégance ; mais j'admirois sur-tout en elles cette décence, cette retenue toute particulière aux mœurs hollandoises et qu'aucun contact n'avoit encore altéré. En seize mois, les choses étoient déja fort changées : ce n'étoit plus les modes françoises qu'on suivoit, c'en étoit le ridicule : les plumes, les panaches, les rubans, les chiffons s'entassoient sans goût sur toutes les têtes et donnoient aux plus jolies figures un air de bambochade, qui souvent provoquoit le rire lorsqu'on les voyoit paroître. Ce délire avoit même gagné les

habitations voisines : ces femmes n'étoient plus reconnoissables. C'étoit de toutes parts un costume tout nouveau, mais si bizarre qu'il eût été difficile de décider de quel pays on l'avoit apporté.

Je m'étois procuré, sur mon passage, une grande quantité de plumes d'autruche, que je comptois faire passer en Europe. Dès que les femmes en furent instruites, il me fut impossible de les envoyer à leur destination. De tous côtés, on accouroit pour m'en demander ; des gens même que je ne connoissois pas se présentoient de la part de celle-ci de celle-là et demandoient naïvement une douzaine de panaches pour le soir. Je m'empressai de donner toutes mes plumes, afin de fermer boutique au plutôt. C'étoit la folie du jour, et un moyen si prompt de s'insinuer dans les bonnes grâces des belles, que beaucoup d'officiers avoient imaginé d'en tirer de France pour les satisfaire. De leur côté, les maris, disputant de galanterie avec les amans, en tiroient d'Asie et même de Hollande ; le pays n'en pouvoit plus fournir assez et elles y étoient devenues plus chères qu'en Europe.

Tel est l'avantage particulier que la nation françoise a par-dessus toutes les autres. Presque par-tout où sa destinée la promène, elle acquiert bientôt sur ce qui l'entoure une sorte d'empire. Sa gaieté, son amabilité, ses grâces ont quelque chose de si séduisant ; sa présomption même et son ton tranchant en imposent tellement à la plupart des esprits, et sur-tout chez les femmes, qu'en peu de tems elle les subjugue, les domine, et qu'on se fait une sorte de devoir et d'honneur d'adopter ses mœurs et sa langue. Quoique la ville ne fut occupée que de préparatifs de guerre, et qu'à chaque instant on s'y attendit à être attaqué par la flotte angloise, néanmoins les officiers françois y avoient déja introduit le goût des plaisirs. Occupés le matin à faire l'exercice, l'après dîner les soldats jouoient la comédie. Un quartier de casernes venoit d'être changé par eux en salle de spectacle. N'ayant pu trouver dans la ville des femmes capables de remplir les rôles

de leur sexe; ils les faisoient jouer à ceux de leurs camarades qui, par leur jeunesse, par la douceur de leur physionomie et la fraicheur de leur tein, pouvoient prêter davantage à l'illusion. Ces actrices d'un nouveau genre ajoutoient quelque chose de très-piquant à l'intérét ou à la gaieté du spectacle. Quant aux acteurs, quelques-uns avoient réellement pour la comédie un talent distingué; et je me rappelle qu'un d'entre eux joua si supérieurement le Figaro du *Barbier de Séville*, qu'au Cap et dans son corps on ne l'appella plus que Figaro.

Ces divertissemens ingénieux m'amusoient beaucoup, je l'avoue; mais ce qui m'en plaisoit davantage, c'étoit de les voir transplantés en Afrique, c'est-à-dire, dans le voisinage des lions, des panthères et des hiennes. Pour les Créoles, qui jusqu'alors n'avoient encore rien vu de semblable, ils étoient dans l'ivresse. L'entretien principal des sociétés de la ville ne rouloit plus que sur les pièces françoises; on ne s'occupoit plus que des comédies françoises: c'étoit un engouement universel. Pour ajouter au plaisir général, les femmes les plus distinguées se faisoient un devoir de prêter aux soldats acteurs et actrices tout ce qu'elles avoient en dentelles, bijoux, riches étoffes et ajustemens précieux; mais quelques-unes aussi eurent lieu de s'en repentir, et il arriva plus d'une fois que la noble comtesse Almaviva ayant laissé en gage à la cantine ses parures d'emprunt, les personnes qui les lui avoient confiées se virent obligées, pour les ravoir, d'aller payer le tabac, l'eau-de-vie et toutes les dépenses de l'héroïne.

Au milieu de l'ivresse et de l'effervescence que causoient ces amusemens, l'amour aussi jouoit son jeu; et de tems en tems éclatoient certaines intrigues scandaleuses qui venoient alimenter la médisance et désoler les familles. Il est vrai qu'à travers toutes ces aventures l'hymen vint souvent aussi reparer les sottises de son frère, et que de son braconage résultèrent beaucoup

de mariages qui remirent tout en ordre. Mais les plaintes quoiqu'étouffées et tenues secrètes, n'en existoient pas moins. La surveillance des mères étoit aux abois. Les maris, d'autant plus ulcérés qu'ils se voyoient contraints de cacher leur jalousie, maudissoient secrètement théâtre et acteurs ; tandis que les mamans, plus hardies, clabaudoient contre les désordres et en accusoient ouvertement la comédie. Enfin, au grand chagrin des jeunes gens, mais à la grande satisfaction des époux et des vieilles, le spectacle cessa tout à coup ; et ce fut par une cause étrangère, qu'il n'étoit guère possible de prévoir.

Quoique le Cap n'eût pas été attaqué et qu'il ne l'ait pas même été tant que les hostilités durèrent, cependant il avoit éprouvé déja quelques-uns des fléaux de la guerre. La crainte des flottes angloises avoit empêché d'y envoyer des espèces monnoyées. En peu de tems, le numéraire manqua ; les denrées augmentèrent de prix ; et l'alarme alors devint générale. Dans cette pénurie, la Compagnie hollandoise crut devoir créer un papier monnoie. Mais cette monnoie fictive, qui n'avoit d'autre garantie et d'autre sûreté que la confiance dans les signataires, fut un mal ajouté à un autre mal. La plupart des colons de l'intérieur s'obstinèrent à la rejetter ; et beaucoup d'entre eux, craignant d'être payés en papier, cessèrent d'apporter des denrées à la ville. Par leur retraite, tout quadrupla de valeur, et bientôt la disette devint extrême.

Dans ces circonstances, nos acteurs, qui peut-être ne recevoient pas trop exactement leur paye, ou qui du moins n'en recevoient pas une proportionnée à leur dépense, se trouvèrent très-embarrassés. Pour sortir de peine, deux d'entre eux imaginèrent d'imiter le papier monnoie, et de faire aussi leur émission. Malheureusement la leur fut si peu ménagée, et ils montrèrent dans leur écriture tant de maladresse, que bientôt ils furent reconnus. Alors la justice informa ; l'affaire prit même une tournure

sérieuse; et pendant quelque tems on craignit, pour nos deux héros de comédie, une fin tragique. Mais enfin tout s'arrangea; et soit ménagement pour leur personne et leur corps, soit reconnoissance pour le plaisir qu'ils avoient procuré, on se contenta de les bannir, et de les embarquer sur un vaisseau qui retournoit en Europe. Je les vis partir. La troupe comique resta incomplète : honteuse de son aventure, elle n'osa ni leur chercher des successeurs, ni reprendre ses fonctions.

Quelque étourdissans qu'eussent été les plaisirs, le gouvernement ne s'étoit pas endormi sur le danger qui menaçoit la colonie. Comme chaque jour il s'attendoit à être attaqué par la flotte angloise, il avoit multiplié ses moyens de défense et ordonné différens travaux et des fortifications nouvelles. Mais quoiqu'à mon départ les ouvrages fussent déja commencés, à mon retour ils n'étoient pas achevés encore, et de toute part je voyois des bras en activité.

D'abord les travaux avoient été conduits avec beaucoup de zèle et d'ardeur, parce que les habitans, échauffés par leur intérêt particulier, qui en ce moment se trouvoit réuni à l'intérêt général, étoient venus volontairement offrir leurs services et se mêler parmi les travailleurs. Jeunes et vieux, militaires et magistrats, marins et propriétaires, tous ambitionnoient l'honneur de coopérer à la chose publique et à la sûreté commune. C'étoit vraiment un spectacle admirable que toute cette multitude, qui, chargée de pioches, de bêches et autres instrumens pareils, le matin sortoit de la ville en ordre, et alloit gaiement se rendre aux atteliers. Mais ce beau feu ne dura pas long-tems. Bientôt, sous le prétexte d'épargner ses forces et de ne point se fatiguer en pure perte, on se fit suivre par des esclaves qui portoient les outils et instrumens. Peu après, on se contenta d'envoyer ses esclaves; enfin, ces suppléans, à l'exemple de leurs maîtres, ou peut-être même par leur ordre secret, cessèrent de venir; et tout ce

changement, à compter de la première ferveur de l'enthousiasme jusqu'à son entier refroidissement, ne fut pas l'affaire de quinze jours.

Néanmoins les ouvrages, quoiqu'abondonnés à des mains gagées, ne furent pas interrompus. Le gouvernement les fit continuer avec activité; et déja, au retour de mon voyage, cet objet montoit à des sommes considérables. De tout côté, on ne voyoit que préparatifs de guerre et moyens de défense; il sembloit qu'on voulût disputer pied à pied le terrain à l'ennemi; et si la Compagnie put se plaindre des dépenses immenses qu'occasionnèrent ces apprêts, ils lui prouvèrent au moins que ceux à qui elle avoit confié l'une de ses plus importantes possessions, n'avoient rien négligé pour la lui conserver.

Depuis la montagne de la Table jusqu'à la baie Falso, le chemin étoit garni de petites redoutes, qui, construites de manière à se soutenir l'une l'autre, devoient arrêter l'ennemi ou du moins retarder sa marche.

Un autre chemin qui conduisoit de la ville à la Baie-aux-Bois, avoit été travaillé d'une autre manière. Celui-ci, le plus beau à la fois et le plus agréable de tous les environs, formoit, pour les habitans de la ville, une promenade charmante. Dans la crainte que les Anglois, attirés par la facilité qu'il leur offriroit pour marcher à la ville, ne se déterminassent à faire leur descente à la Baie-aux-Bois, non-seulement on le dégrada dans toute sa longueur, mais on le coupa d'espace en espace par de larges fossés et de profondes excavations. Ce n'étoit pas sans douleur que je contemplois ces ouvrages, qui n'étoient dans le fond qu'une destruction malheureuse. Cette promenade m'étoit devenue bien chère; je me l'étois comme appropriée. C'est-là que j'aimois à me rendre dans les momens où elle étoit déserte, pour m'y repaître à loisir de rêveries et de projets de voyages. J'en avois compté tous les arbustes, j'en connoissois tous les repos. La guerre et ses pré-

paratifs venoient d'en bouleverser les gazons, d'en flétrir les fleurs. La ville avoit perdu pour moi son plus grand charme et sa plus belle parure.

Dans le voisinage, depuis la Pointe des Pendus, qui avoisine la Croupe du Lion, jusqu'au fond de la baie, le rivage étoit défendu par toutes sortes d'ouvrages nouveaux. Par-tout on avoit multiplié les batteries. Il est vrai qu'il manquoit à tout cela du canon; mais l'Isle-de-France avoit promis d'en envoyer; et, si je m'en souviens bien, les canons, en effet, arrivèrent quand la paix fut signée.

La ville elle-même devoit être défendue, vers l'est, d'une forte clôture de palissades, qui, commençant au rivage, venoit aboutir au pied de la montagne du Diable. C'étoit encore l'Isle-de-France qui devoit fournir les bois nécessaires à cette circonvallation; et cet engagement au moins fut mieux rempli que l'autre. Mais pour une administration qui possède de vastes et immenses forêts, n'étoit-ce pas une honte que d'aller, à huit cents lieues de distance, solliciter, chez une puissance étrangère, des secours qu'elle pouvoit, sans peine et presque sans frais, tirer, par mer ainsi que par terre, de ses diverses possessions. J'ai déja, dans mon premier voyage, publié à ce sujet quelques réflexions. A mon retour en Hollande, j'en ai parlé à quelques administrateurs de la Compagnie; et je ne doute pas que bientôt ils ne lui fassent adopter un projet que son intérêt lui conseille (1).

Comme c'étoit par le côté de l'est qu'on s'attendoit à voir les Anglois attaquer la ville, c'étoit aussi de ce côté-là qu'on avoit cherché à la fortifier davantage. Mais parmi ces ouvrages nouveaux,

---

(1) Les événemens ont bien changé depuis le jour où ces lignes sont écrites; ils changeront peut-être encore et rendront plus faciles les établissemens qu'ont si long-tems retardés la routine, l'égoïsme et les intérêts des aggrégations partielles.

il s'en trouvoit un qui n'avoit pas à beaucoup près l'approbation générale. Les gens de l'art le regardoient, sinon comme inutile, au moins comme ne pouvant que retarder de fort peu la prise de la ville. Pour savoir s'ils se trompoient ou non, il auroit fallu que la ville eût été assiégée; et elle ne le fut pas. Quant aux habitans, ils plaisantèrent beaucoup sur la construction de ce fort. A les entendre, les entrepreneurs, en l'élevant, avoient plus travaillé pour leur avantage particulier que pour celui de la colonie. Aussi Gordon l'avoit-il appellé, par dérision, le fort Gousset.

En cherchant à augmenter ses moyens de défense, l'administration avoit cherché aussi à augmenter le nombre de ses troupes. Dans ce dessein, elle ramassoit et enrôloit indistinctement tout ce qui venoit se présenter; personne n'étoit refusé : je ne sais ce qu'en cas d'attaque auroient fait de pareils soldats, mais je doute au moins qu'ils eussent rendu de grands services.

Il en eût été ainsi, selon moi, d'un régiment qu'on vouloit former de Hottentots. Jamais projet ne prêta tant au ridicule que celui-ci; et pour en convenir, il suffisoit d'avoir vu manœuvrer ces troupes grotesques. J'eus ce plaisir un jour en traversant la place publique où ils étoient rassemblés, et où un serviteur de la Compagnie les dressoit à ce qu'il appelloit l'exercice militaire. Non, jamais je n'ai ri autant, et je n'y songe point encore sans rire de nouveau. Si quelqu'un a vu dans une foire des singes, sous le fouet d'un bateleur, faire l'exercice, se heurter par des mouvemens contraires, tourner à contretems, sauter ou s'accroupir quand il falloit marcher ou faire une évolution; il aura une idée de ce qu'étoient les manœuvres de nos demi-sauvages. Aucun d'eux ne sachant distinguer sa droite d'avec sa gauche, on peut imaginer comment ils obéissoient à l'ordre du général. Tous, d'un air imbécile, avoient les yeux fixés sur lui; mais à peine donnoit-il un commandement, qu'au même instant, agités d'un mouvement convulsif, chacun faisoit une évolution différente, Tout

ce qu'on put leur apprendre, ce fut de rester en ligne et serrés les uns contre les autres. Peut-être que, vus ainsi en corps et d'une certaine distance en mer, ils auroient pu en imposer pour quelques instans à l'escadre angloise; mais l'illusion n'auroit pas duré long-tems. Au premier boulet, et seulement même au premier bruit du canon, la tourbe se seroit dissipée comme une volée d'étourneaux, et jamais il n'eût été possible de la rallier.

Cependant il y avoit moyen peut-être de tirer d'eux quelque parti: c'étoit de les placer dans une embuscade bien assurée, et là les employer à des fusillades, sans qu'ils eussent rien à craindre; car on doit penser qu'un Sauvage, fort étranger à nos préjugés, compte pour peu l'honneur qu'on receuille à rester à son poste, et même à y attendre bien souvent une mort assurée. Le Sauvage a plutôt fait de s'embusquer dans l'ombre et les ténèbres. Pour lui, l'art de combattre n'est que l'art d'éviter le danger. S'il attaque, c'est qu'il se croit sûr de tuer, sans courir aucun risque; et lui demander d'exposer sa vie pour procurer la victoire à ce qui lui est étranger, seroit lui proposer la dernière des démences.

Je m'abstiens de prononcer sur la valeur et le mérite des différens officiers qui devoient commander et les forts et les troupes. Tous sans doute méritoient le poste ou le grade qu'on leur avoit donné; tous avoient du courage et des talens; mais je regrettai de ne pas voir parmi eux le brave Staaring. Ce marin intrépide, que la mort a depuis enlevé à sa famille et à sa patrie, venoit tout récemment de donner un exemple d'audace qui avoit étonné la Colonie, et que je publie ici avec d'autant plus de plaisir qu'il m'acquitte en partie de ce que je dois de regrets à la mémoire d'un homme auquel j'étois fort attaché.

Un vaisseau portant pavillon danois venoit de mouiller dans la baie du Cap; et l'on avoit plus d'une raison pour le soupçonner d'être, ou un espion anglois, ou au moins un vaisseau de transport chargé de munitions de guerre pour l'ennemi. Staa-

ring, qui étoit capitaine de port, crut qu'en cette qualité il étoit de son devoir de s'en assurer par lui-même; et dans ce dessein, il monta sa chaloupe, et se rendit à bord du navire pour le visiter. C'est ce que craignoit le Danois. A peine vit-il le capitaine en son pouvoir, qu'aussitôt donnant des ordres pour lever l'ancre, il appareilla et voulut gagner le large. Mais Staaring, qui avoit prévu cette trahison, avoit aussi, avant de quitter le port, pris des précautions pour l'empêcher. De dessus le pont du navire, il fait un signal convenu, et à l'instant même la batterie de l'ouest, qu'il avoit fait établir et qui portoit son nom, lache sa volée sur le vaisseau. En vain le Danois s'emporte contre lui, et le menace, s'il ne donne un signal contraire, et s'il ne fait cesser le feu de la batterie, de l'attacher au grand mat, en l'exposant à périr par les coups de canon qu'il appelle; rien ne l'intimide; et loin de céder à cette lâche proposition, il renouvelle son signal qui attire un feu nouveau. A cet aspect, l'équipage entre en fureur. On se jette sur lui, on le maltraite, on le lie au mat; mais Staaring, au milieu des dangers, insultoit encore à ses assassins. Vous ne savez ce que vous faites, leur disoit-il en riant. Eh! ne voyez-vous pas que ces boulets sont envoyés ici par mon ordre, qu'ils me connoissent, et n'ont garde de me faire aucun mal.

Par un prodige incroyable, sa plaisanterie se vérifia. Les boulets pleuvoient de tout côté, et aucun ne l'atteignit. Mais le vaisseau en fut tellement maltraité, que bientôt on le vit amener et venir ignominieusement mouiller sous la batterie qui l'avoit foudroyé. Au reste, cette expédition, dont le succès fut presque l'affaire d'un instant, fit d'autant plus d'honneur au héros qui l'avoit conduite, que le navire étoit en effet un contrebandier qui fut jugé de bonne prise et, je crois, vendu au profit de la Compagnie. Pendant quelque tems on ne parla au Cap que de la valeur de Staaring. Mais des affaires particulières l'ayant rappellé en Hollande, il partit avec sa femme; et pour éviter d'être attaqué

en route par quelque vaisseau anglois, il en monta un danois qui alla le débarquer à Copenhague.

L'aventure du navire pris au Cap, étoit parvenue à la cour de Danemarck; mais on ne la savoit que confusément, et Staaring avoit à craindre que si cette cour apprenoit son arrivée, elle ne le fît arrêter et mettre aux fers, jusqu'à ce qu'il lui fût venu des éclaircissemens plus précis. Des amis le prévinrent du danger qu'il couroit. Il crut devoir s'y soustraire, et partit secrètement, laissant à Copenhague son épouse qui ne tarda pas à le rejoindre en Hollande, où peu après elle eut, comme je l'ai dit, le malheur de le perdre; mais il laisse un fils, qui sans doute remplira un jour les destinées brillantes auxquelles l'appelle le nom dont il a hérité.

Le tems que je passois à la ville n'étoit pas un tems perdu pour mes goûts et pour mes études. Non-seulement j'étois venu à bout, avec une partie de ce que j'avois apporté, d'y former une collection assez curieuse; mais il ne se passoit guère de jour, sans que je m'écartasse plus ou moins loin dans la campagne, pour aller travailler à l'augmenter. Scarabées, mouches, papillons, chrysalides, nids, œufs, quadrupèdes, oiseaux de toutes espèces, tout m'étoit bon, tout me servoit, soit comme pièce de cabinet, soit comme étude. Il y avoit dans la maison de Boers une sorte de ménagerie où je venois très-fréquemment faire des observations et quelquefois aussi des expériences.

C'est par ce moyen, joint à ce que m'ont mis à portée de voir et d'apprendre mes deux voyages, que je suis parvenu à me procurer des connoissances certaines sur la nourriture, les goûts, les habitudes, l'existence plus ou moins longue, etc., de certains animaux. Je donnerai, par la suite, quelques-uns de ces détails, dignes d'intéresser les naturalistes. En ce moment, je me borne à rapporter une expérience, qui, ne s'accordant point avec la marche de ma narration, y seroit étrangère, et ne peut par conséquent avoir sa place qu'ici.

J'avois remarqué souvent que des araignées ourdissoient leur toile dans certains lieux isolés et fermés où il étoit très-difficile à des mouches, et à des moucherons même, de pénétrer, et j'en avois conclu que ces animaux devant être long-tems privés de nourriture, ils devoient être capables de supporter long-tems l'abstinence et la faim.

Pour m'en assurer, je pris une forte araignée de jardin, que j'enfermai sous une cloche de verre bien lutée; et je la laissai là pendant dix mois entiers. Malgré son long jeûne, elle parut toujours également alerte et vigoureuse; seulement je remarquai que son ventre, qui au moment de l'incarcération avoit la grosseur d'une noisette, diminua insensiblement, au point de n'avoir plus que celle d'une tête d'épingle.

A cette époque, je fis entrer sous la cloche une autre araïgnée, de même espèce, et aussi grosse que l'avoit été la première. D'abord elles s'éloignèrent l'une de l'autre, et pendant quelque tems restèrent immobiles. Mais bientôt la maigre, pressée par la faim, s'approcha de la nouvelle venue, et l'attaqua. Plusieurs fois elle revint à la charge; et dans ces différens conflits, son ennemie ayant laissé sur le champ de bataille presque toutes ses pattes, elle les emporta et alla les sucer à son ancienne place. Elle-même en perdit trois, dont elle se nourrit également; et je m'apperçus que ce repas lui avoit rendu un peu d'embonpoint. Enfin, la nouvelle, privée de ses moyens de défense, succomba le lendemain; elle fut dévorée à son tour; et, en moins de vingt-quatre heures, l'autre redevint aussi ronde qu'au moment où je l'avois prise.

Il s'en faut de beaucoup que les autres animaux puissent supporter la faim au même degré. Il suffit, pour les faire périr, d'une inanition de quelques jours; et ce terme est plus ou moins court, selon le genre d'alimens dont ils se nourrissent. Parmi les oiseaux, par exemple, le granivore meurt ordinairement dans les

quarante-huit à soixante heures, tandis que l'entomophage, c'est-à-dire, celui qui vit d'insectes, résiste un peu plus long-tems.

De toutes les espèces, celle qui résiste le moins long-tems au défaut de nourriture est la frugivore; et probablement cette propriété distinctive est due à son estomac, qui, digérant plus vîte, a plus souvent besoin d'alimens. Mais, d'un autre côté, cette digestion plus prompte produit un avantage; c'est qu'à égal degré d'affaisement, l'animal, s'il est secouru, revient à la vie et reprend des forces beaucoup plutôt qu'un autre. Il n'en est pas ainsi du granivore: parvenu à un certain point d'affoiblissement, il ne se rétablit plus, si on ne lui donne que les graines qui forment sa nourriture ordinaire. Son estomac alors a perdu en partie la faculté de les digérer. Le carnivore, au contraire, conserve la sienne jusqu'à ses derniers instans; et delà vient qu'il ne lui faut qu'un moment pour reprendre sa vigueur, pourvu qu'on lui ait donné la sorte de pâture qui lui convient.

Pour peu qu'on réfléchisse sur cette différence, on en voit clairement la raison. La viande, par son affinité avec la substance de l'animal, peut s'approprier à lui très-promptement; et comme ses sucs sont éminemment nutritifs, le secours qu'elle lui procure est presque instantané. Il en est tout autrement des graines: pour être digérées, il faut qu'elles séjournent quelque tems dans l'estomac; puisqu'il faut qu'elles s'y ramollissent et y soient triturées. Or, cette opération est longue; et d'ailleurs elle suppose au gésier une action vitale, un mouvement et des forces que le jeûne lui a fait perdre.

Ce que je dis ici est fondé non-seulement sur des raisons plausibles, mais encore sur des expériences.

J'ai pris deux moineaux de même âge, également bien portans; et les ai réduits, par le défaut de nourriture, à un tel point d'affoiblissement qu'ils ne pouvoient plus prendre celle que je leur présentois. Dans cet état, je fis avaler à l'un des graines concas-

sées, et à l'autre des viandes hachées menu. En moins de quelques minutes, celui-ci fut bien portant; l'autre mourut deux heures après.

A observer de près les granivores, on diroit effectivement que les graines qui font principalement leur nourriture, sont pour eux un aliment trop peu nourricier et insuffisant; puisqu'ils y ajoutent encore des fruits, de la chair, des insectes, en un mot, tous les genres de substances nutritives qu'ils rencontrent. Le carnivore, au contraire, soit qu'il vive de chair, soit qu'il vive d'insectes, est un dans ses alimens. Le sien lui suffit, et jamais il n'a recours aux graines.

De toutes les espèces d'oiseaux, aucune ne paroît aussi sujette à la faim et au besoin fréquent de manger que les piscivores ou mangeurs de poissons. Aussi la nature leur a-t-elle donné, ou de larges gosiers, ou de vastes poches, dans lesquelles ils accumulent une grande quantité de nourriture pour les besoins à venir.

Quant à ce qui concerne les oiseaux de proie: ceux-ci supportent la faim pendant un tems très-considérable. J'ai fait, à ce sujet, différentes expériences; mais je me contenterai de citer un fait qui prouve davantage encore, et dont le résultat est vraiment étonnant.

J'avois un vautour, de l'espèce appellée au Cap chasse-fiente, que je voulois tuer, dans le dessein de l'empailler. L'animal me paroissant trop gras pour cette opération, je le fis jeûner. De jour en jour, je m'attendois à le trouver mort, ou au moins extrêmement affoibli; et il annonçoit toujours la même vigueur. Enfin, après onze jours d'une privation totale de nourriture, impatienté de ce qu'il ne finissoit pas, et pressé par d'autres soins, je le tuai. Mais en le dépouillant, je m'apperçus qu'il auroit pu vivre long-tems encore; car, malgré son jeûne, il restoit si gras que je fus obligé de le dégraisser, pour qu'il pût être préparé.

La même observation a lieu pour les quadrupèdes: ceux qui

vivent de viande résistent bien plus que les autres à la faim ; et ce fait est si connu, si avéré, que je n'ai pas besoin de le prouver.

L'espèce humaine elle-même en fournit une preuve sensible dans les nations qui mangent plus ou moins de viande. Le Hottentot, dont la nourriture est du laitage, des racines ou des sauterelles séchées, n'endure pas, à beaucoup près, la fatigue et la faim autant que celui qui vit de chasse et qui souvent réduit à passer plusieurs jours sans manger, n'en est pas plus incommodé. J'ai remarqué même que, malgré les préjugés contraires, ce genre d'alimens, toutes choses égales, contribue à rendre l'individu plus fort. De toutes les races d'hommes que j'ai connues sur le globe, la plus grande et la plus robuste, selon moi, est celle des colons du Cap ; et je n'en ai connu sur le globe aucune autre qui soit aussi carnassière. Moi-même, que mes voyages, par leur nature, ont forcé, pendant plusieurs années, de vivre uniquement de chair, j'avoue que je n'ai jamais joui d'une santé plus constante et plus vigoureuse. Jamais aussi je n'ai été plus sobre; et si l'Anglois, qui mange plus de viande que les autres peuples de l'Europe, fait deux repas par jour, c'est que dans le courant de sa journée, il boit du thé, du punch et d'autres boissons pareilles qui précipitent sa digestion.

Outre les expériences que j'avois entreprises sur la faculté, plus ou moins grande, qu'ont certains animaux de supporter la faim, j'en avois commencé d'autres sur la sorte d'impassibilité dont sont douées quelques espèces d'insectes : impassibilité par laquelle des êtres, qui pour la plupart ne vivent que six mois ou même moins, paroissent cependant avoir reçu de la nature la propriété d'être indestructibles par ces sensations destructrices de tout corps vivant, que nous appellons douleur.

Je pris une grande sauterelle à aîles rouges du Cap, je lui ouvris le ventre, lui enlevai les intestins, en les remplaçant par du coton, et, dans cet état, je l'attachai dans une boîte avec une

épingle qui lui traversoit le corselet. Elle y resta cinq mois, et au bout de ce tems, elle remuoit encore et ses pattes et ses antennes.

J'ai attaché et fixé de même d'autres espèces de sauterelles, sans néanmoins leur ouvrir le ventre, comme à la première; mais pour essayer de les étouffer, j'avois mis, dans le coffret où elles étoient renfermées, du camphre et de l'esprit de térébenthine, et néanmoins elles y ont vécu plusieurs jours.

« Si l'on arrache la jambe d'une mouche, dit le philosophe, au-« teur des *Etudes de la nature*, elle va et vient, comme si elle « n'avoit rien perdu. Après le retranchement d'un membre si con-« sidérable, il n'y a ni évanouissement, ni convulsion, ni cri, ni « aucun symptôme de douleur. Des enfans cruels s'amusent à leur « enfoncer de longues pailles dans l'anus; elles s'élèvent dans l'air « ainsi empalées; elles marchent et font leurs mouvemens ordi-« naires, sans paroître s'en soucier. Réaumur coupa un jour la « corne charnue et musculeuse d'une grosse chenille, qui con-« tinua de manger, comme s'il ne lui fût rien arrivé. »

Plusieurs fois j'ai tenté de noyer dans de l'esprit de vin certaines espèces d'insectes; le carnivore le plus robuste y eût été étouffé en moins de deux minutes, et souvent elles ne l'étoient pas après vingt-quatre heures. On sait qu'à Paris le docteur Franklin ressuscita des mouches qui se trouvoient dans des bouteilles de vin qu'on lui avoit envoyées de Madère et qu'il gardoit dans sa cave depuis plus de six mois.

Ces expériences m'amusoient beaucoup: j'y employai la plus grande partie de mes loisirs; elles remplissoient du moins l'intervalle d'un voyage à l'autre, et servoient à tempérer une trop vive impatience. Mais enfin ce désir violent de revoir la nature se fit sentir avec tant de force que le séjour de la ville me devint insupportable, et je songeai sérieusement à mon départ.

VOYAGE

VOYAGE
EN AFRIQUE.

VOYAGE DANS LE PAYS DES PETITS ET GRANDS NAMAQUOIS.

Enfin, je vais acquitter ma dette ! Quelles que soient les circonstances où j'écris, le besoin d'écrire m'en est devenu plus cher. Les fruits de mes longs et pénibles voyages ne seront point perdus. Si de cruels oppresseurs en ont dévoré les prémices, ce malheur est assez racheté par le spectacle de la liberté publique ; il me reste encore une assez belle moisson à recueillir pour que je m'empresse de l'offrir à la patrie, et du moins cette dernière portion des seuls présens qu'il me soit permis de lui faire ne sera point souillée d'ivraie ni de fleurs étrangères. Je retrouve dans la situation où je vis le niveau de ma première indépendance, et n'ai plus d'efforts à vaincre ni de gens corrompus à ménager pour rendre à la nature le tribut d'adorations qu'elle a droit d'attendre de son plus fidèle amant. Je rentre dans les déserts d'Afrique pour la revoir ; je la peindrai telle qu'elle est : elle doit sourire à ma rencontre en apprenant tout ce qu'a fait cette heureuse portion du globe pour ranimer son culte et rebâtir son autel. Je lui montrerai ses portraits ; elle ne dédaignera point leur parure : si loin des lieux où elle m'apparut pour la première fois dépouillée et sans fard, pourroit-elle s'offenser qu'on ait un peu voilé ses charmes ! ou plutôt n'a-t-elle

pas elle-même marqué la limite où de nouvelles températures et de plus grands besoins exigent impérieusement de modifier son essence ! Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans le récit de mes aventures et voulant continuer d'être vrai, je laisse échapper mon trouble à la vue de sa première image ; elle eut toutes mes affections : je lui dois compte de tous les secrets de mon cœur ; et cette prédilection dont je ne puis me défendre pour l'asile éloigné où je vais m'asseoir auprès d'elle, est un hommage de plus que je rends aux peuples dignes encore de pratiquer ses leçons.

Terre de repos, d'inconnoissance et de bonheur, toi qui me nourris si long-tems sans effort ; rochers silencieux où j'ai déposé tout souvenir et tout regret du passé ; solitudes enchantées qu'aucun soupir n'a troublées, qu'aucune tyrannie n'a souillées, ah ! si quelque François venoit à s'égarer sur vos rivages, ouvrez-lui vos retraites charmantes et rendez plus auguste encore le don précieux qu'il s'est fait à lui-même !

J'étois de retour au Cap de Bonne-Espérance et déja je méditois un autre voyage ! Seize mois de courses et de chasses continuelles dans l'intérieur de l'Afrique méridionale n'avoient pu ralentir mon zèle, ni combler tous mes souhaits : cette passion toujours plus impérieuse d'accroître mes connoissances en histoire naturelle naissoit de la multitude même de celles que je venois d'amasser. Mes fatigues n'étoient plus rien à mes yeux du moment que j'en avois déposé le fardeau ; en me revoyant au sein de la ville et des caquetages d'un certain monde pour lequel je ne suis pas fait, je ne pouvois m'empêcher de reporter mes regards en arrière : je plongeois en idée sous ces abris romantiques, dans ces forêts majestueuses dont j'avois pris possession sans obstacles et que je pouvois laisser sans gardiens. Ce mélange indéfinissable de misantropie et de sensibilité, guide ordinaire des actions de ma vie, atténuoit un peu le bonheur de revoir des amis qui m'étoient si chers, ou plutôt ce n'est point au Cap qu'il m'eut été doux de m'entretenir avec eux. Il naissoit de ce flux et reflux de plaisir et de mal-aise un sentiment non moins singulier : l'insouciance sur les découvertes dont

j'allois enrichir la plus vaste et la plus belle des sciences. L'aspect et le développement des objets curieux que je rapportois avec moi devoient peu parler à mon ame. L'intérêt dramatique en étoit passé : c'est ainsi que le plus beau concert souvent nous laisse l'ame vide, dès que son effet est produit, et le compositeur est froid à en rassembler les parties.

Ramené peu à peu au ton de la société j'en repris insensiblement tous les goûts ; et pour jouir aussi de mes trésors, je m'efforçai de me rendre étranger à moi-même.

L'amitié obtint avant tout mes hommages. Je revis, j'embrassai, je serrai contre mon cœur ce respectable Boers, dont la santé m'avoit causé tant d'alarmes, lorsque j'étois encore à cent cinquante lieues du Cap et campé sur les bords du Kriga. C'est à lui, c'est au soin qu'il prit de m'attirer dans sa maison après mon désastre dans la baie de Saldanha, que je devois tous les trésors d'un voyage aussi curieux. Il mit beaucoup d'empressement à vérifier l'état des caisses que je rapportois avec moi ; déja même il avoit employé les plus grandes précautions à débarrasser celles que je lui avois adressées d'avance. Un zèle ingénieux lui avoit suggéré des moyens de conservation, dont j'étois étonné ; il s'étoit fait naturaliste pour m'obliger ; non-seulement ma collection s'étoit conservée intacte en passant par ses mains adroites, mais il étoit parvenu, par des combinaisons naturelles, à en classer les divers objets avec beaucoup d'intelligence et d'harmonie. L'ordonnance d'un cabinet avant de savoir qu'il eut échappé aux chances d'une route aussi longue, étoit un spectacle ravissant pour moi. J'avois dû concevoir de grandes inquiétudes sur ces premières collections : en repassant dans ma mémoire tous les accidens qui avoient pu les altérer ; en songeant à l'étendue du voyage, à la longueur des chemins, à l'effet successif et continuel des chaleurs et des pluies, à l'insouciance des personnes à qui j'en avois confié le transport, je devois tout au moins m'attendre à n'en retrouver que les débris ; mes animaux, au contraire, avoient repris une vie nouvelle et sembloient respi-

rer sous les yeux de leur maître. Tant de soins, de prévoyance et de délicatesse me rendirent enfin mon retour agréable.

La visite des caisses qui rentroient avec moi mit le comble à la satisfaction que je venois d'éprouver ; tout s'y trouva également sain et brillant. Mes oiseaux, au nombre de mille quatre-vingts individus, étoient aussi frais que lorsque je les avois abattus et préparés ; mes papillons avoient conservé toute leur pureté ; il n'y avoit pas même un insecte qui eut perdu une antenne ; ce qui me rendoit plus cher encore la méthode que j'avois imaginée pour caser et transporter ma collection. J'ai décrit dans mon premier voyage l'espèce de caisse particulière que j'avois composée à cet effet. L'expérience m'a si bien servi que je ne puis trop souvent en recommander l'usage.

Le bruit de mon retour se fut bientôt répandu dans le Cap. Une foule d'oisifs accourut de toutes parts pour demander à voir ce qu'on appelloit mes nouvelles curiosités ; l'embarras d'ouvrir et refermer continuellement mes caisses me détermina à joindre ce surcroît de richesses à celles que mon ami avoit si ingénieusement disposées pendant mon absence ; je commençai à classer non méthodiquement, à la vérité, mais dans une série naturelle, par paire, mâle et femelle, les différentes espèces de mes oiseaux.

Presque toute la maison de Boers se métamorphosa en un cabinet d'histoire naturelle ; ce genre de décoration aussi brillant que nouveau attira bientôt tant de monde qu'on eut dit que cette maison étoit le rendez-vous général de toute la ville ; elle ne désemplissoit pas ; mais ce qui fît connoître à quelle sorte de curieux j'avois à faire et quelle espèce d'intérêt les arts et les sciences inspirent à ce peuple uniquement livré à ses spéculations mercantiles, c'est que les objets devant lesquels on s'extasioit davantage, appartenoient souvent à des cantons très-voisins de la ville, et qu'il n'y avoit pas un habitant du Cap, qui, dans ses courses les plus ordinaires, n'eut pu se monter un cabinet très-précieux pour tout autre qu'un Africain. Et vraiment, si la nature fait naître à cha-

que instant un miracle sous nos pas, peut-on se montrer si indifférent pour son culte immortel, et comment l'amour de l'or peut-il remplacer le bonheur que la découverte d'un seul de ses secrets nous procure !

Néanmoins parmi ces curieux, plusieurs questionneurs ne laissoient pas que de flatter, en quelque sorte, ma sensibilité ; à la vue des raretés que je rapportois de si loin, je remarquois beaucoup moins d'intérêt pour les fruits du voyage que pour le voyageur même. On concevoit à peine que j'eusse échappé à tant de périls qu'on m'avoit exagérés autrefois ; et si, comme Ulisse, j'avois retrouvé ma famille dans le Cap, le bruit de ma mort qui s'étoit accrédité dès long-tems m'auroit donné peut-être plus d'un aspirant à combattre, et plus d'un Eumée à séduire.

Toujours est-il vrai que le plus grand nombre, traitant de niaiseries et de futilités mes travaux, revenoit souvent me fatiguer par cette question : « Avez-vous trouvé quelque mine d'or ? » C'étoit de l'or qu'il falloit à ceux-là : un sable de cette matière dominatrice, l'eut emporté sur le plus doux sentiment ; tout voyage dont on ne rapportoit pas de l'or étoit à leurs yeux une perte de tems douloureuse. Cette passion de l'or tient en contact tous les Hollandois dispersés. En effet, il me souvient que dans ma première jeunesse, lorsque mon père m'emmenoit avec lui loin de la colonie, et que nous rapportions à Paramaribo quelques objets intéressans pour orner son cabinet, les habitans ne manquoient jamais de nous demander pourquoi nous n'avions pas rapporté de l'or.

J'avoue qu'à la longue il se rencontra quelques amateurs instruits, dont le suffrage me dédommageoit un peu de cette rédondance cruelle d'ennuis, et que mes peines quelquefois furent appréciées et senties.

Dans le nombre de ces juges éclairés, je dois, avant tout, distinguer le colonel Gordon. Il avoit aussi parcouru une partie de l'Afrique méridionale. Ses observations sont connues de plusieurs savans de l'Europe. S'il lit cet écrit, il y trouvera le gage d'une estime sans bornes ; puisse-t-il y puiser aussi le désir de se faire

mieux connoître en publiant ses découvertes. Il doit compte à l'Europe de ce complément de recherches sur les contrées si intéressantes de l'Afrique ; elles sont une propriété de la science qui ne peut pas rester plus long-tems ensevelie dans l'oubli. Gordon s'extasioit fréquemment en voyant la multitude et la variété des espèces que j'avois apportées ; lui-même avouoit que la plus grande partie lui en étoit entièrement inconnue.

Il est vrai que ne tenant à la société par aucun des liens qui entravent ou ralentissent les projets les plus heureux, maître absolu de mon tems et dégagé de toute autre affection que la chasse, je me livrois à son exercice en vrai sauvage ; et plus qu'un sauvage que le besoin seul excite, je savois attacher à la conquête d'un individu dont je découvrois l'existence, un prix qu'aucune fatigue n'eût pu modérer à mes yeux. A peine à son cri ou à quelque signe semblable me sentois-je appelé par quelque nouvel oiseau, les moyens ordinaires ne me suffisoient pas ; j'en inventois aussitôt pour qu'il ne pût m'échapper, et fallut-il passer un mois entier à le poursuivre ou bien à l'attendre, je campois là et ne quittois ma place qu'après avoir obtenu ma proie.

C'est à cette opiniâtre persévérance que je dois l'avantage de posséder presque toutes les espèces d'oiseaux qui appartiennent à la partie d'Afrique que j'ai parcourue : je dis presque tous ; car il est des événemens qui dépassent la borne de notre puissance. Qui ne sait, par exemple, combien la différence des saisons peut éloigner du chasseur ou mettre à sa portée des espèces qu'alors il ne devra plus qu'au hasard. Il en est ainsi des oiseaux de passage. Sans doute dans une contrée sujette à de fortes pluies, à de longues sécheresses, à de grandes variations de l'atmosphère, ces oiseaux de passage se rencontrent et s'éloignent plus fréquemment que dans notre Europe où nous ne sommes soumis qu'à l'alternative du froid et du chaud; et c'est encore en proportion de la variété des espèces que le plus adroit chasseur doit s'attendre à n'en obtenir qu'une suite plus ou moins complette ; la vie d'un homme ne pouvant suffire à la recherche de tout ce qui existe en ce genre.

Mes journées se trouvoient utilement et presqu'entièrement remplies à classer, à entretenir mon cabinet, à méditer sur les moyens d'en remplir les lacunes, à former un systême suivi qui pût un jour, au sein de la vieillesse me dédommager de l'impuissance d'en aller chercher les élémens à leur source et ne vînt mêler aucun regret au souvenir d'une épreuve qu'on ne peut recommencer qu'en recommençant sa vie. Je me promettois en idée, dans ce second voyage de plus grandes jouissances que dans le premier. La boussole de l'expérience devoit cette fois guider ma marche et m'applanir de terribles obstacles. On verra jusqu'où peut s'étendre notre prévoyance, et si le précipice n'est pas souvent voisin du précipice auquel on échappe.

J'avois en partie disposé tout ce qui m'étoit nécessaire pour partir; le moment de sortir du Cap n'arrivoit pas assez tôt à mon gré. Un homme que j'attendois avec une mortelle impatience, que je n'avois point vu depuis mon retour, sans lequel je ne me promettois ni plaisir ni sûreté, tout à coup se présente à mes yeux : c'étoit Klaas. Il y avoit alors chez le fiscal compagnie nombreuse et choisie. Klaas jouissoit par-tout d'une grande renommée. Associé à mes travaux et chargé plus particulièrement d'en exécuter les plans, je n'avois point tari d'éloges sur ce conseiller fidèle; son arrivée subite excita la plus vive curiosité dans la maison de Boers. On ne fut plus occupé que de mon ami; par un mouvement spontané chacun se leva lorsqu'il parut. Je devois tout à son attachement et à sa fidélité. Il en recueillit dans un instant de précieux témoignages. Le fiscal tira sa bourse et lui fit un présent considérable; tous les assistans imitèrent son exemple : Klaas étourdi, stupéfait, se crut aussi riche que le gouverneur.

Une amère pensée absorboit pourtant toutes celles qui naissoient de cette réception imprévue; il s'étoit, en entrant, avancé vers moi pour me témoigner sa joie que son émotion même l'empêchoit d'exprimer; il tenoit aussi dans ses mains un présent; les yeux mouillés de larmes, la bouche entr'ouverte, il me présentoit certain paquet, certaine boîte auxquels il paroissoit attacher un grand

prix. Je jouissois un peu de son trouble, qu'augmentoit encore le silence de tous ceux qui l'entouroient. Il seroit, je crois, resté la nuit entière dans cette attitude, si je ne l'avois enfin arraché à son embarras. « A qui donc, lui dis-je, s'adressent ces objets ? » « Eh! c'est à vous, me répond-il; ce sont de ces animaux que vous aimez tant! si j'ai tardé à venir vous revoir, c'est que je n'aurois jamais voulu m'approcher de vous tout seul et sans vous montrer que je pensois à vous; mais j'ai bien peur que ce que j'apporte ne soit ni si beau ni si rare que les oiseaux que nous tuions là-bas.

Qu'on juge de ma surprise et de ma joie lorsqu'à l'ouverture des deux paquets je vis une collection très-bien arrangée de jolis insectes et de quelques oiseaux écorchés avec beaucoup d'adresse et selon la méthode qu'il m'avoit vu tant de fois pratiquer dans les déserts! J'avoue qu'aucun témoignage de faveur ou d'estime n'a jamais rempli mon ame d'un sentiment si pur et si délicieux que cette démarche franche et naïve de mon Hottentot, et l'idée d'avoir uniquement occupé sa pensée pendant l'intervalle assez long de notre séparation. Bonne nation! qu'ils viennent ces beaux esprits mettre en parallèle leur délicatesse ingénieuse et leurs procédés sublimes avec ce trait d'une amitié si simple et d'un sentiment aussi vrai. O mon cher Klaas, combien de fois attiré chez de beaux personnages, complimenté par les uns, caressé par les autres, grandement distingué par tous, combien de fois au sein des faveurs et des brillantes promesses, j'ai r'ouvert la boîte d'insectes et t'ai rendu grace des courts mais délicieux instans arrachés à la chaîne des ennuis, alors que j'en étois réduit à t'étaler mon savoir, souvent même à mandier tes éloges!

Klaas resta peu de tems auprès de moi; son trésor déja commençoit à l'embarrasser. La femme que je lui avois donnée, occupoit, en ce moment, son esprit; il se montroit empressé de déposer dans ses mains sa richesse. Lorsque je me fus assuré que mes autres compagnons de voyage çà et là dispersés dans le voisinage de sa horde, vivoient heureux et tranquilles, que mes bestiaux étoient en bon état, mes chariots et mes ustensiles à couvert et bien soignés,

gnés, que toute ma caravane, en un mot, n'attendoit qu'un signal pour se mettre en route; j'embrassai mon fidèle adjudant et le laissai partir.

Cette visite inopinée qui venoit d'occuper toute la société du fiscal, rappela le souvenir d'un autre compagnon de mes voyages: bon ami, serviteur fidèle, très-adroit, ingénieux en ressources dans des circonstances difficiles, et qui, plus d'une fois, m'avoit tiré d'embarras. La compagnie entière voulut le voir; on s'achemina vers sa demeure comme pour lui annoncer le moment d'un départ; c'étoit à qui lui porteroit cette bonne nouvelle. On voit bien que je parle de mon singe. Il n'y avoit point de bonne fête s'il n'en étoit pas. Chaque jour nous étions dans l'usage, Boers et moi, au sortir de table, d'aller visiter Kees dans sa loge; nous lui portions du dessert et des fruits. Naturellement doux et caressant, il n'avoit rien des défauts de son espèce; il eut plutôt partagé ceux de son instituteur. Mais il sembloit avoir reçu des vertus; il étoit sensible aux amitiés qu'on lui faisoit, et très-empressé d'y répondre. Je ne connoissois qu'une seule personne qui ne pouvoit frayer avec lui; même il le haïssoit fortement. C'étoit un officier du régiment de Pondichéri, qui logeoit, ainsi que moi, chez Boers, et qui un jour, pour éprouver l'affection que me portoit mon singe, avoit feint de me frapper en sa présence. Kees, à cette vue, étoit entré en fureur, et, depuis ce moment, il avoit pris l'officier en aversion. Du plus loin qu'il l'appercevoit, ses cris et son geste dénotoient assez toute l'envie qu'il avoit de me venger; il grinçoit des dents et faisoit des efforts pénibles pour s'élancer sur lui. En vain l'offenseur avoit plusieurs fois tenté par des friandises de fléchir cette colère: le ressentiment avoit laissé dans l'ame de Kees une haine profonde qui ne s'effaça de long-tems.

Cette impuissance d'efforts, pour laver mon affront, annonce que l'infortuné étoit dans les fers; la crainte de le perdre, m'avoit déterminé à ce moyen fâcheux; s'il s'étoit échappé de la maison, à coup sûr il m'eût été enlevé, ou par des matelots qui l'auroient emporté sur leur bord, ou par des habitans du Cap qui l'eussent

caché pour le garder, ou même par des esclaves qui l'auroient fait rôtir et mangé, tant sa renommée lui avoit attiré d'amis.

Le pauvre Kees paroissoit sentir douloureusement son esclavage. A la vérité, Boers lui avoit fait construire une très-belle loge; mais est-il des plaisirs sans la liberté! Mon singe avoit d'ailleurs une portion de facultés morales qui rendoit sa situation plus pénible qu'elle ne l'eut été à un singe vulgaire. Aussitôt qu'il m'appercevoit, il s'élançoit vers moi de toute la longueur de sa chaine; c'est à moi sur-tout qu'il sembloit réprocher et mon ingratitude et sa captivité. Le moment de lui rendre le bonheur étoit chaque jour plus voisin; je savois m'endurcir à ses pressantes marques d'affection; je l'aimois trop pour lui en donner un témoignage imprudent.

Je devois tout craindre, en effet, si j'eusse eu la foiblesse de me laisser aller à la pitié; de lui-même il eut pu m'échapper. Un sentiment plus fort que l'amitié pouvoit à chaque instant l'entraîner. Il n'en est pas du singe comme des autres animaux domestiques, que leur instinct attache au sol où ils ont été élevés, et qui toujours y reviennent; soit que, comme le chien, ils soient plus affectionnés pour le maître que pour la maison natale; soit que, comme le chat, ils aient plus d'attachement encore pour la maison que pour le maître. Le singe, au contraire, indocile et récalcitrant, incapable de souvenirs ou pour l'un ou pour l'autre, conserve pour l'indépendance un penchant que ne peut corriger la plus douce et la plus tendre éducation. D'ailleurs, rapproché de l'homme, en quelque sorte, par les formes et par l'usage qu'il fait de ses membres, il lui ressemble encore par la faculté de se reproduire en tout tems: bien différent des autres animaux à qui la nature a assigné des époques fixes et périodiques au-delà desquelles ils vivent, à cet égard, dans une nullité profonde. Kees étoit vierge encore et n'avoit point connu le plaisir; la plus légère amorce eut embrasé ses sens; il ne falloit qu'un instant pour en faire un singe très-libertin; et si, plus constant, plus sage qu'on ne l'est au jeune âge, il eut brûlé pour une seule femelle, son maître auroit été bientôt oublié pour elle; il l'eut suivie au fond des bois et n'en seroit jamais revenu.

Très-attaché à Kees, et ne pouvant consentir à le perdre, j'usai de mon pouvoir en despote et l'enchaînai pour en disposer à ma guise.

Le lecteur me pardonnera ces détails minutieux. Ils me sont chers à moi, qui n'ai pas de grands exploits à redire ni de brillans écarts où me perdre.

J'étois chaque jour plus occupé des projets de mon voyage ; cette nouvelle entreprise entraînoît de longs préparatifs; je me flattois que ce voyage auroit lieu dans peu de jours; les fatigues de celui que j'avois fait s'étoient tellement dissipées qu'il me sembloit l'avoir entrepris il y avoit dix ans; enfin, j'allois repartir.

Malheureusement, nous étions dans la saison la plus sèche de l'année; ceux des habitans à qui j'avois confié mes projets et qui y prenoient le plus de part, malgré tout le désir qu'ils témoignoient de me voir completter mes découvertes, ne cessoient de me conseiller d'attendre un moment plus favorable pour me mettre en route : on trouvoit le tems contraire et fâcheux : comme si les saisons qui régnent au Cap et dans le voisinage de la mer, devoient être les mêmes à quelques centaines de lieues dans l'intérieur de l'Afrique. J'en avois fait déja l'expérience, et j'eus la foiblesse de céder au conseil de ces amis trop timides. Un autre dessein succéda à celui-ci, avec la même vivacité que je l'avois embrassé ; je différai donc mon départ jusqu'à la saison qu'on me représentoit comme favorable; on verra dans la suite combien ces retardemens m'ont été funestes, et à combien de malheurs ils m'ont exposé moi et les miens.

J'avois résolu de m'éloigner du Cap ; la circonstance qui me portoit à différer mon grand voyage, me déterminoit encore mieux à entreprendre celui des environs de cette ville ; c'étoit du moins un aliment à mon impatience, et je trouvois dans cette ressource, la seule qui me restât au milieu des ennuis dont j'étois assiégé, quelque dédommagement au délai où m'avoit contraint la saison. Dans le court entretien que j'avois eu avec Klaas, j'avois appris que les deux Hottentots à qui j'avois confié la garde de mes bœufs et tout l'attirail de ma caravane, avoient conduit mes animaux, en

attendant l'ordre d'un second départ, dans les pâturages du Groene-kloof; que mes chèvres étoient restées, suivant mes intentions, dans le Swart-Land, chez mon bon ami Slaber, qui, toujours également zélé pour mes intérêts, s'étoit chargé d'en prendre soin.

Hélas ! combien j'avois de reproches à me faire d'avoir négligé, depuis mon retour au Cap, ce digne et respectable ami, à qui j'avois des obligations si essentielles. Je ne sais quelles affaires, quel assujetissement, quelle bienséance du beau monde et de la bonne compagnie, m'avoient si long-tems empêché de l'aller voir. Où pouvois-je goûter un plaisir plus pur et plus vrai que chez ce colon, à qui je devois de ne m'être pas livré tout-à-fait au désespoir lors de mon désastre dans la baie de Saldanha, ayant tout perdu, errant au sein d'une terre étrangère, sans asile, sans argent, sans amis, sans ressource aucune. L'image de ce vertueux Africain me causoit de vifs regrets; je volai vers lui, et pour la troisième fois son habitation revît un de ses plus chers enfans; je reçus, avec profusion, les caresses de cette famille charmante. A la surprise, à la joie que je leur causai, au désordre subit de la maison, on eut dit une fête renouvellée de l'histoire ancienne ou bien un personnage fameux de retour d'une expédition illustre; ils ne sembloient tous occupés qu'à deviner des moyens de me rendre mon séjour agréable. Les parties de plaisir qui fussent davantage à leur portée, ainsi qu'à la mienne, étoient celles de la chasse: on m'en prodigua de très-amusantes; quelques promenades plus paisibles venoient faire, de tems en tems, diversion à cet exercice fatigant: les aimables filles de Slaber s'étoient chargées de les diriger; elles y mettoient une sorte de finesse et de grâce qu'on n'auroit pas dû attendre peut-être de femmes si peu faites aux usages et aux cajolleries des Européennes. Elles avoient imaginé, par exemple, qu'elles ne pouvoient offrir aux regards de leur hôte inconstant, un spectacle plus doux et mieux fait pour le retenir auprès d'elles que celui de ses chevaux et de ses chèvres, paissant paisiblement dans les pâturages voisins de leur habitation. Je fus conduit, comme, sans m'en douter, vers un petit tertre très-agréable, où je trou-

Pl. Iʳᵉ.



Hulk Sculp

CAMPEMENT SUR L'HABITATION DE J. SLABER, À THÉE-FONTYN.

vai tous ces animaux dans une situation et dans un embonpoint extraordinaires; elles-mêmes avoient daigné s'occuper du soin de mon troupeau. A mesure que nous avançions, nouveau plaisir et nouvelles exclamations; mes richesses s'étoient accrues : plusieurs mères avoient mis bas et m'avoient donné des chevreaux. Il faut avoir éprouvé ce que j'ai senti, pour savoir tout le prix que j'attachois à ces trésors, les seuls qui soient vraiment dignes de moi, les seuls qui ne m'aient causé ni regrets, ni humiliations, ni dégoûts. Les services que mes chèvres m'avoient rendus dans mon premier voyage, m'en présageoient de plus doux encore et de plus féconds dans la suite. J'insiste avec délice sur cet objet : puissent les voyageurs imiter mon exemple; car ils doivent s'attendre, quelque ressource ingénieuse qu'ils aient préparée d'avance, à pâtir bientôt au sein des déserts d'Afrique, s'ils n'ont pour compagnons quelques bœufs et pour compagnes de jeunes chèvres.

Il fallut encore une fois se séparer des bons et incomparables Slaber; je promis à ces ames célestes de venir plus d'une fois me réunir à elles dans mes diverses promenades aux environs du Cap; j'ai tenu parole. Cette demeure auguste et silencieuse, comme un aimant indomptable, m'attiroit souvent de fort loin; je n'éprouvois pas un sujet de plaisir ou de joie, que je n'accourusse aussitôt le déposer dans le sein de cette famille chérie.

J'ai dit quelque part qu'un des hommes qui m'étoient le plus attachés et qui m'avoient rendu le plus de services au sein des dangers, étoit le vieux Swanepoel : j'avois dépêché vers lui un de ses camarades pour lui dire de me venir trouver au Cap; il y étoit accouru; je plaçois au rang des premiers devoirs le soin de récompenser son amitié pour moi, et j'allois lui donner une grande preuve de la mienne en lui annonçant que nous allions repartir.

Un événement malheureux avoit failli autrefois à le perdre : dans un moment de querelle et de colère il avoit frappé une femme Hottentote qui étoit morte des suites de sa blessure. Son affaire ayant été présentée défavorablement au veld - commandant de son canton, qui, de son côté, lui en vouloit, le pauvre Swanepoel

avoit été condamné à finir ses jours dans l'île Roben; il y vivoit depuis plusieurs années quand la déclaration de guerre entre l'Angleterre et la Hollande obligea d'évacuer cette île et de transporter les bannis-prisonniers dans les bâtimens de la Compagnie. Ce fut dans ces circonstances que j'entrepris mes premières courses : j'ai assez parlé de lui dans le récit que j'en ai donné au public; il avoit trop bien rempli le rôle dont il s'étoit chargé dans ma caravane, pour que son délit qui m'étoit connu ne fût dès longtems expié dans mon esprit. Le fiscal, mon ami, qui avoit pris des renseignemens satisfaisans sur le compte de ce vieillard, n'attendit pas que j'en fisse l'éloge : adoucissant exprès pour moi les loix dont il étoit l'interprète, il m'accorda la liberté de Swanepoel pour tout le tems où j'aurois besoin de cet homme pendant mon séjour en Afrique. Je promis de le représenter à mon retour au gouvernement; mais bientôt, par une générosité à laquelle je n'avois pas lieu de m'attendre, Boers lui donna sa liberté toute entière. Il fit plus : sensible et touché jusqu'aux larmes des détails dans lesquels je venois d'entrer à son sujet, il voulut récompenser sa fidélité envers moi par le présent qu'il lui fit aussitôt d'un bagage complet, et l'ordre qu'il donna de lui compter sa paie pour tout le tems qu'il avoit passé avec moi. Telles étoient les délicates et prévoyantes attentions par lesquelles mes amis, à l'envie, cherchoient à encourager mon zèle, en m'attachant par tous les moyens les compagnons que je destinois à partager mes dangers; et c'est ainsi qu'en rejetant adroitement sur moi tout le mérite des bonnes actions dont je n'étois que l'objet, ils insinuoient d'avance à mes Hottentots cet esprit de subordination et de dévouement, sans lequel un observateur en Afrique ne pourroit faire aucune tentative au-delà de la colonie.

Pour comble de faveur, le fiscal me réserva tout le plaisir d'annoncer moi-même une nouvelle aussi douce à celui qu'elle intéressoit. A peine eus-je prononcé ces mots : *tu es libre*, à peine eus-je commencé à raconter tout ce que mon ami venoit de faire pour un infortuné, que, ranimé par la reconnoissance, et comme reprenant

une vie nouvelle, le vieillard se précipite dans mon sein qu'il inonde de ses larmes. J'étois étrangement ému et hors de moi-même; il me sembloit que c'étoit moi qu'on arrachoit au bannissement et qu'on venoit rendre à la société : il est si doux de renaître à l'honneur. Tous les maux que j'avois éprouvés sur le Middelbourg se retracèrent à mon imagination; je me reportai à deux ans en arrière, à ce moment si malheureux où j'avois eu besoin moi-même de la pitié des hommes; circonstance si funeste qu'il ne me seroit jamais entré dans l'esprit de penser que je pourrois un jour exercer la mienne envers autrui d'une façon à la fois si naturelle et si touchante!

Lorsque Swanepoel eut un peu calmé ses sens et qu'il fût en état de m'entendre, je lui confiai mes projets et lui promis de l'emmener avec moi. A la vérité, son grand âge et la fatigue du premier voyage, l'incertitude même et les difficultés de celui que j'allois entreprendre ne me permettoient guère de le conduire aussi loin; mais la colonie m'offroit un assez vaste champ pour que je me montrasse empressé d'user encore une fois de ses bons offices. Je m'en serois trop voulu à moi-même, dans le moment d'une joie aussi pure d'exposer ce vieillard à périr, lui, à qui il restoit encore quelques jours paisibles et du moins honorés à couler au sein de sa famille. Il parut satisfait de l'offre que je lui fis de visiter ensemble la colonie; ou, s'il éprouva quelque regret, en pressentant que je ne l'entraînerois pas plus avant, il eût grand soin de me le cacher, et même dans la suite il n'en marqua aucun mécontentement à mes autres compagnons de voyage.

J'ai déja exposé ailleurs les motifs qui pendant mon prèmier voyage m'avoient déterminé invinciblement à m'éloigner des habitations de la colonie, et à éviter tout commerce avec les colons: outre les embarras et les distractions inévitables que leurs visites eussent apportés à mes opérations, j'avois à surveiller un terrain considérable qui n'étoit jamais mieux en ordre que quand nous n'avions autour de nous aucuns voisins étrangers. On se rappelle combien j'eus à me repentir d'une complaisance contraire à ces dispositions pour m'en être écarté une fois à Agter-Bruintjes-Hoogte;

des hordes de misérables ; victimes du fanatisme et de l'intolérance ; et n'ayant d'autre refuge, au sein de cet abandon affreux, que la pitié de quelques gouvernemens voisins qui leur permirent d'aller arracher, aux côtes de l'Afrique, une subsistance qu'on eût craint même de leur donner dans une terre trop voisine des lieux témoins de leur désastre. Eloigné de la France, qui a rejetté ses enfans, ils ont oublié son langage, hélas ! et n'ont pas perdu son souvenir : leurs usages mêmes se sont fondus dans les usages hollandois ; ils ne diffèrent plus guère des autres colons ; la trace originelle est perdue ; on ne les reconnoîtroit à rien, s'ils n'avoient conservé, pour la plupart, des cheveux noirs, qui contrastent avec la chevelure, presque toujours blonde, des habitans de la colonie hollandoise. C'est ainsi que s'efface et que se détruit insensiblement cette modification que l'homme social reçoit de son gouvernement, de son éducation, de ses loix ; tout avec le tems se détruit, renaît, se récompose ; il est cependant des souvenirs et de certaines traditions qui se prolongent au-delà des siècles.

Le sort de ces infortunés fugitifs, martyrs de leur religion quelle qu'elle soit, qui ont tout quitté, jusqu'aux tombeaux de leurs ancêtres, pour se transplanter aux extrémités de l'Afrique, m'inspiroit pour eux une compassion tendre dont ils ne soupçonnoient guère le motif. Après mon retour en France, depuis que de vastes mers nous ont séparés, cet intérêt s'accroît encore chaque jour : la liberté veut effacer jusqu'au souvenir d'une proscription si lâche ; les derniers enfans de ces pères si malheureux retrouveront peut-être un jour, dans leur ancienne patrie, tous les biens que leur ravit et la rage des prêtres et la funeste condescendance du despote.

C'est ici le lieu de raconter comment se sont faites les concessions de terrain dans cette contrée si long-tems inculte, et quel est l'usage qui s'observe encore de nos jours à cet égard. Lecteur, repose ton attention sur ces détails : il y a ici quelque chose de l'origine des possessions et des établissemens humains ; je dois cette recherche au hasard qui me porta un jour dans le Rooye-Zand (Colonie du sable rouge).

J'entrois vers midi dans une habitation; l'excès de la chaleur et la fatigue qu'elle m'avoit causée m'invitoient au repos; je comptois m'y arrêter jusqu'au soir. Une jeune fille étoit seule dans la pièce où j'entrai; elle avoit une figure charmante qui annonçoit à peine seize ans; je la saluai, je l'embrassai selon l'usage; mes regards involontairement se promenoient autour d'elle; elle crut s'appercevoir que je m'étonnois d'être ici sans témoins; elle me prévint et me dit que son père et sa mère étoient absens du logis. Je concevois difficilement qu'ils eussent quitté leur demeure au moment de la plus grande ardeur du soleil; je lui demandai par quel accident ils avoient été forcés de sortir? « Ce matin, me répondit-elle, nous « avons reçu l'avis que quelqu'un a planté un baaken (piquet) sur no- « tre territoire; cette nouvelle nous a fort allarmé et mes parens « sont partis aussitôt pour aller s'en éclaircir sur le lieu même ». Pour moi, qui ne concevois pas ce qu'un piquet fiché en terre pouvoit avoir d'aussi alarmant qu'elle eut contraint ces colons à braver, contre leur usage, la plus grande ardeur du jour, et même à abandonner leur fille, je repartis assez naïvement que si un passant avoit planté ce piquet, il étoit très-aisé à un autre passant de l'enlever, et qu'il n'y avoit dans tout cela rien de pressé; j'offris, si le père et la mère ne l'avoient pas découvert, de l'arracher moi-même, dans le cas où je passerois de ce côté. La jeune fille me répondit que cette opération ne dépendoit ni d'elle, ni de moi, ni de personne; elle ajouta que son père ne pouvant tarder à revenir, il me conteroit l'histoire du piquet plus au long, et elle m'invita à me rafraichir et à lui faire compagnie.

Ses parens, en effet, furent bientôt de retour; le père caressoit sa fille pour m'avoir retenu, tandis que la mère me prodiguoit ses attentions obligeantes. Nous nous mîmes à table; une gaieté franche présida au dîner : l'affaire fâcheuse qu'on avoit tant redouté venoit de s'arranger et chacun s'en étoit allé satisfait.

J'attendois toujours la grande histoire des piquets; les bonnes gens sont lents à conter : ce ne fut pas sans de nombreux préam-

bules, au milieu desquels je me livrois à de charmantes distractions, que mon hôte entama ce discours.

« Il faut que vous sachiez, dit-il, qu'ici, voir et posséder sont à « peu près la même chose ; lorsqu'un habitant du Cap veut se procu- « rer dans la colonie un emplacement quelconque, soit pour y pla- « cer des bestiaux, soit pour le défricher et le mettre en culture, il « parcourt différens cantons pour chercher un terrain qui lui con- « vienne. L'a-t-il trouvé, il y plante ce qu'on appelle un baaken « (c'est annoncer prise de possession de l'endroit, à ceux qui vien- « droient dans le même dessein, et leur dire que la place est retenue) : « alors il retourne au Cap, et sollicite du gouvernement une permis- « sion et autorisation légale. Ordinairement ce consentement ne se « refuse point ; mais comme toutes les concessions du désert, faites « par la Compagnie, sont souvent d'une lieue carrée en superficie, « il arrive quelquefois que, soit par méprise, soit par mauvaise « volonté, le baaken se trouve planté sur la possession de quelqu'un, « ou que dans l'enceinte de sa lieue carrée il englobe quelque partie « d'une propriété étrangère. Dans ce cas, il faut, pour fuir la que- « relle, une descente d'experts et une sentence de juge ; pour peu « que la discussion soit claire, elle est promptement terminée ; « mais si elle offre quelque difficulté, tout est perdu : alors com- « mence un procès, qui devient un éternel sujet de haine et de dis- « corde entre deux colons ; un autre malheur de ces désolantes pro- « cédures, c'est que le propriétaire lésé pouvant rarement quitter « son travail, pour aller lui-même exposer son affaire et plaider sa « cause, qu'il entend assurement mieux que personne ; le rapport « ne s'en continue pas moins et l'homme de justice, qui souvent n'a « pas vu les lieux, l'explique comme il peut. Le magistrat, qui lui- « même n'est pas mieux instruit, juge l'affaire comme il l'entend : « voilà comme ces Européens, qui s'attribuent exclusivement l'intel- « ligence et la raison, oublient qu'ils ont avec tout cela la corrup- « tion et les vices en partage. C'est ainsi que les contestations les plus « simples entraînent souvent la ruine des familles, et ne sont profi-

« tables à personne, si ce n'est aux juges qu'elles font entrer dans « leurs différens ; tandis qu'au contraire les colons que leur condi- « tion éloigne du tracas des villes et de leur influence dangereuse, « à l'aide du simple bon sens, et n'ayant que la nature pour « guide, sortent souvent si sagement et si vîte de tout embarras « d'esprit ». Quelque philosophie que mon hôte affectât en me fai- sant le récit des usages relatifs aux concessions des terrains, et quoique son visage, qui s'enflammoit à chaque trait satirique qui lui échappoit contre la société, annonçât en lui beaucoup d'éner- gie, de candeur et d'esprit, j'abrège et laisse au lecteur le soin de suppléer à ce que je ne dis pas.

Je repris ma route vers le soir et reçus le baiser de paix de toute cette famille.

Du Rooye-Zand je passai dans le canton des Vingt-quatre-rivières, le plus agréable sans contredit de toute la colonie hollandoise : il doit son nom à la multiplicité des ruisseaux dont il est arrosé ; on juge aisément, à l'abondance de ses eaux, à quel point ce terrain est productif et riant. Bien plus, les canaux principaux, par des sai- gnées adroitement ménagées, portent l'abondance et la fécondité jusque dans les terres labourées de toutes les fermes environnantes ; les habitans mettent beaucoup d'adresse à diminuer ou à grossir le volume de ces eaux, si favorables aux moissons. Nulle part dans la colonie les prairies ne jouissent au même degré d'une verdure aussi belle ; il y règne une douce fraicheur dont la vue seule, dans ce pays brûlé, flatte l'œil du voyageur, charme son imagination et suspend véritablement ses fatigues. Les Vingt-quatre-rivières sont l'Eden de l'Afrique ; on s'y promène dans des bosquets d'orangers, de citro- niers, de panpelmoes ; le parfum des fleurs attaque délicieusement l'odorat ; une ombre légère invite au repos, aux rêveries, à la mé- ditation. Tout ce qui entoure ces jardins enchantés ajoute encore au prestige : les regards se promènent au loin sur un horison ma- gnifique ; une enceinte de collines embellit et anime ces plans di- vers que terminent de hautes montagnes dont la tête va se perdre dans les nues ; dans ce site enchanteur on rencontre sous ses pas

tout ce qui sert aux besoins et aux douceurs de la vie. L'attrait de ces lieux se fait à peine sentir qu'on y voudroit fixer à jamais sa demeure; les habitations y sont plus rapprochées; elles s'y amassent insensiblement; je ne désespère pas qu'ils n'offrent bientôt le spectacle d'une seconde ville dans la colonie, et qu'enfin la vallée des Vingt-quatre-rivières ne devienne un jour la terre la plus riche et la plus peuplée des environs du Cap.

Je me proposois, comme je l'ai dit, de revenir à la ville par le Swart-Land et de passer quelques jours chez mes bons amis, je dois dire chez mes bons parens, les Slaber. Entre autres divertissemens auxquels nous avions coutume de nous livrer ensemble, il en est un qui m'étonna étrangement lorsqu'on me l'eut proposé et que j'en eus fait l'épreuve. On me promit de me procurer des oiseaux qui m'étoient inconnus ou qui manquoient à ma collection. Toutes les fois qu'il s'agissoit de quelque nouveauté en ce genre, j'étois aussitôt préparé qu'averti. Je saisis donc mon fusil et me mis en devoir de sortir; « Non, non, me dit-on, laissez vos armes; elles nous gêneroient; la chasse à laquelle nous vous invitons est nouvelle pour vous, et vous n'y brillerez pas; allons labourer; suivez nous ».

Mon guide attela les bœufs; nous partîmes : lui, avec ce long et énorme fouet dont se servent les colons et que j'ai décrit ailleurs; moi, avec un simple bâton qui me servoit de canne. Il prit en main la charrue et se mit à tracer un sillon. A peine eut-il tranché la terre, que je vis arriver de toutes parts une multitude immense de petits oiseaux qui voltigeoient jusqu'auprès du soc même, et qui le suivoient avec avidité. Que croiroit-on que cherchoient ces oiseaux pour n'être effrayés ni par l'instrument qui marchoit, ni par les hommes qui le dirigeoient? Hélas! ils fondoient sur la terre éparse, pour y dévorer des créatures animées, comme eux, des chrysalides, des vermisseaux, tous les insectes que le soc mettoit à découvert. Ce spectacle inattendu me ravit d'aise. Il me restoit encore une autre épreuve à faire : les mains vides et sans armes, je me voyois réduit à contempler ces mangeurs d'insectes sans pouvoir m'en procurer un seul. Ces oiseaux tuoient des animaux plus foibles qu'eux;

j'aurois voulu tuer des oiseaux; derrière moi peut-être quelque bête plus féroce encore lorgnoit de loin sa proie. Sans autre préambule, Slaber me demande tranquillement, quel est parmi ces oiseaux celui que je désire; j'en désigne un à tout hasard et crois qu'on me persiffle : aussitôt déployant son fouet immense, c'est celui-là même qu'il atteint dans la foule. Vingt fois de suite je mets son adresse à l'épreuve, et vingt fois l'oiseau indiqué est abattu d'un seul coup. Au reste, quoique cette habileté à manier un long fouet soit le partage de presque tous les colons, j'avoue que Slaber étoit un virtuose en cette partie, et que je n'ai vu personne dans la suite à qui cet exercice fut plus familier; il entre dans l'éducation de l'enfance chez les colons, et je crois qu'il vaut bien les jeux imbécilles de nos collèges. Je reviendrai plus bas sur ce point, qui mérite d'être traité plus au long.

Cependant il y a des cantons où cet exercice est plus ou moins perfectionné. Tous les colons n'ont ni les mêmes occupations, ni les mêmes usages. A la vérité, ils mènent, pour la plupart, une vie uniforme et simple; il existe entre eux tous, des points de contact et des habitudes de ressemblance; d'un autre côté, ils diffèrent selon leur origine, et quoique la monotonie de leur vie s'étende à la surface entière de la colonie, et qu'ils ne doivent par conséquent offrir, au premier aspect, aucune observation piquante au voyageur; cependant on y remarque des nuances qui méritent d'être recueillies et qui peuvent servir à faire connoître de plus en plus cette nation neuve encore.

On peut diviser les colons du Cap en trois classes; ceux qui habitent dans le voisinage du Cap jusqu'à une distance de cinq à six lieues; ceux qui sont plus éloignés et qui vivent dans l'intérieur des terres; enfin ceux qui, plus reculés encore, se trouvent à l'extrémité sur les frontières de la colonie, parmi les Hottentots.

Les premiers, possesseurs de propriétés opulentes ou de jolies maisons de campagne, peuvent être assimilés à ce que nous appellions autrefois de petits seigneurs terriers, et diffèrent beaucoup des autres colons par leur aisance et par leur luxe, sur-tout par leurs

mœurs qui sont hautaines et dédaigneuses : ici, tout le mal provient de leur richesse. Les seconds, simples, hospitaliers, très-bons, sont des cultivateurs qui vivent du fruit de leur travail : ici, le bien résulte de la médiocrité. Les derniers, assez misérables et trop paresseux pour arracher leur subsistance à la terre, n'ont d'autre ressource que dans le produit de quelques bestiaux qui se nourrissent comme ils peuvent. Semblables aux Arabes Bédouins, c'est beaucoup quand ils prennent la peine de les promener de pâturage en pâturage, de canton en canton. Cette vie errante les empêche de se bâtir des habitations fixes. Quand leurs troupeaux les obligent à séjourner pendant quelque tems dans un lieu particulier, ils se construisent à la hâte une hutte grossière qu'ils couvrent de nattes, à la manière des Hottentots, dont ils ont adopté les usages et dont ils ne diffèrent plus aujourd'hui que par les traits du visage et la couleur. Le mal-aise pour ceux-ci naît de ce qu'ils n'appartiennent à aucune situation précise de la vie sociale.

Ces nomades fainéans sont généralement en horreur à leurs laborieux voisins qui redoutent leur approche et s'en éloignent le plus qu'ils peuvent; parce que n'ayant pas de propriété, ils violent sans scrupule celle des autres, et que quand leurs bestiaux manquent de pâturage, ils les conduisent furtivement sur le premier terrain cultivé qui est à leur portée. Se flattent-ils de n'être point découvert, ils restent là jusqu'à ce que tout soit dévoré. S'apperçoit-on du délit, alors commencent des quérelles, des batteries, puis des procès, dans lesquels il faut recourir au drossart, et qui finissent presque toujours par faire trois ennemis, du voleur, du volé et du juge.

Rien de plus vil et de plus rampant que les colons de la première classe, quand ils ont affaire à quelqu'un des principaux officiers de la Compagnie qui peuvent influer sur leur sort. Mais aussi rien de plus sottement vain et de plus insolemment haut vis-à-vis des personnes dont ils n'ont ni à espérer, ni à craindre. Fiers de leur aisance, gâtés par la proximité d'une ville dont ils n'ont pris qu'un luxe qui les a corrompus et des vices qui les ont avilis;

avilis; c'est sur-tout envers les étrangers qu'ils déployent leur morgue et leur imbécille orgueil. Voisins des colons qui habitent l'intérieur du pays, n'espérez pas qu'ils les regardent comme leurs frères. Pleins de mépris pour eux, ils leur ont donné le nom de *Rauw-boer:* sobriquet injurieux qui, en françois, répond à celui de manant. Aussi, jamais ne voit-on ces honnêtes cultivateurs, lorsqu'une affaire les amène à la ville, s'arrêter dans leur route chez les gens dont je parle; ils savent trop bien avec quel dédain insultant ils y seroient reçus; on diroit deux peuples ennemis, toujours en guerre, dont les individus s'unissent seulement de loin en loin par quelques rapports d'intérêt.

Ce qui révolte le plus dans l'insolence de ces Africains, c'est que la plupart d'entre eux descendent de cette race corrompue, que la Compagnie hollandoise tira des maisons de charité ou des maisons de force, quand, voulant former au Cap un établissement, elle y envoya quelques habitans, pour y commencer, à leurs risques et périls, une population. Cette émigration honteuse, dont l'époque n'est pas si éloignée qu'on ne s'en rappelle encore beaucoup d'anecdotes, devroit, ce semble, inspirer quelque modestie à ceux qu'elle regarde; et cependant ils n'en sont que plus arrogans; comme si, à force de mépris et de hauteur, ils se flattoient de faire oublier l'abjection de leur origine. Voyent-ils quelque étranger venir au Cap, dans le dessein de s'y établir et de s'y fixer, ils s'imaginent qu'il n'y est amené que par les mêmes circonstances qui, autrefois, y bannirent leur pères, et ils les traitent avec le plus profond dédain.

Il est fâcheux que ces procédés si choquans aient infecté presque toutes les habitations qui environnent, à peu de distance, la ville du Cap; car ce canton est charmant. Embelli par la culture, par des vignobles nombreux, par des maisons de campagne très-agréables, il offre par-tout des perspectives délicieuses dont le site et la variété n'auroient que de quoi plaire, s'il avoit d'autres habitans.

Moi, qu'aucune sorte d'intérêt ne devoit rapprocher d'eux; moi, qui ne leur demandois rien, et qui n'étois venu en Afrique

que pour y étudier la nature, j'ai pourtant une fois subi l'impertinence de leurs réceptions, et appris, par expérience, à les connoître. L'aventure est plaisante. Long-tems j'en ai ri avec Boers; mais ce n'est qu'en passant que je la raconte ici.

Un jour que mon ami m'avoit conduit dans le fameux vignoble de Constance et chez le colon qui en est propriétaire, celui-ci non-seulement nous avoit reçu avec ces humbles prévenances, ces hommages respectueux que témoignent tous les habitans de la colonie aux premiers magistrats de l'administration; mais il s'étoit empressé de nous montrer, dans le plus grand détail, ces vastes caves où peuvent entrer des voitures toutes chargées, ces tonneaux à cercles de cuivre bien luisant et ces différens vins, avec l'acte de leur âge bien légalisé.

Cet homme se nommoit Cloete; ses affaires l'amenoient souvent à la ville : rarement il s'abstenoit de venir faire sa cour au fiscal; il avoit affecté dans ses visites, de m'inviter à revenir le voir à Constance. Peu sensible à la beauté d'une cave ou d'un tonneau, je m'étois toujours excusé de répondre à ses sollicitations; mais un jour il renouvella sa prière avec des instances si pressantes, il me proposa si affectueusement une grande chasse dans laquelle ses fils m'accompagneroient, où lui-même devoit me procurer beaucoup d'amusement, sans qu'il m'en coûtât aucuns fraix ni préparatifs, qu'enfin je me laissai vaincre et pris jour avec lui.

Je tins parole et me rendis à sa campagne, accompagné de Larcher, l'un des amis de Boers; mais quelle fut notre surprise, lorsqu'en entrant chez notre hôte nous vîmes déployer, pour nous recevoir, un air de grandeur et de suffisance, de protection même qui contrastoit singulièrement avec le ton humble et soumis qu'il avoit chez le fiscal; apparemment que le petit potentat, une fois rentré dans ses domaines, et s'y trouvant plus à l'aise, oublioit en un instant et la ville et ses supérieurs.

Mon compagnon et moi, nous ne pouvions qu'être extrêmement surpris de cet accueil insultant. J'avoue que dans ce premier mouvement de déplaisir et de dépit, j'hésitai pour rester ou pour par-

tir ; et, consultant sur cela les yeux de mon ami qui, de son côté, sembloit interroger les miens, je n'attendois que le signal pour prendre une détermination ; mais quand la réflexion nous eût calmés l'un et l'autre, il nous parût beaucoup plus simple de rester et de nous amuser même des hauteurs de ce prince-vigneron.

Le souper qu'il nous donna fut splendide : abondance et variété de mêts, élégance dans la décoration, rien n'y manqua. Il déployoit à nos yeux cette magnificence et ce faste pour nous éblouir et nous rappetisser ; nous entrions, nous pauvrets, pour si peu dans tout son étalage, qu'il ne nous fît servir que du vin ordinaire du pays, tandis que l'impudent lampoit sous nos yeux le Bordeaux, que lui servoient ses esclaves.

Sortis de table et retirés dans notre appartement, cette aventure nous parut encore plus plaisante qu'elle n'étoit grossière ; nous formions cependant le projet de nous en venger et de lui donner, avant de le quitter, une leçon salutaire ; c'est au Cap que nous l'attendions, pour lui offrir, en retour de son vin de Bordeaux, quelque piquette détestable, qui servit du moins à rafraichir l'orgueil niché dans le cerveau de ce Jupiter africain.

Mais quelle fut notre surprise, lorsque nous nous éveillâmes : une musique délicieuse se faisoit entendre sous nos fenêtres ; ravis de cette féerie agréable, nous cherchions à en deviner la cause ; nous nous demandions mutuellement comment ce satrape qui, la veille, s'étoit montré si peu hospitalier et si hautain, pouvoit affecter tout à coup des attentions si séduisantes? Nous supposions ou que ses accès de morgue ne duroient qu'un jour, ou que, revenu pendant la nuit de son ivresse passagère, il vouloit aussi nous en faire oublier les déplaisirs.

Nos conjectures, ainsi que nos éloges, ne durèrent pas longtems ; ce n'étoit pas pour nous, mais pour le maître que les musiciens faisoient raisonner ces accords, et ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'ils en frappoient les murailles du palais. L'illustre colon avoit coutume de se faire ainsi réveiller tous les jours ; il s'étoit procuré dès long-tems parmi ses esclaves une quinzaine de flûteurs

qui venoient chaque matin, à l'heure indiquée la veille, suspendre, par une douce harmonie, les songes de notre marchand de vin.

De retour à Constance, nous trouvâmes le prince un peu humanisé ; il s'étoit apparemment apperçu de l'effet qu'avoit produit sur mon compagnon et sur moi l'appareil de sa grandeur postiche; il craignoit, à bon droit, qu'arrivés au Cap, chacun de nous s'empressât d'en réjouir la ville; avant de partir, il nous donna pour vin de l'étrier, celui même qu'on appelle vin de réserve : liqueur précieuse devenue célèbre en Europe, et qui souvent prête son nom à beaucoup d'autres qu'on nous présente avec ostentation.

Ce que je viens de dire sur la sotte et repoussante fierté des colons voisins du Cap, ne doit cependant pas s'appliquer à tous. Il en est parmi eux auxquels ce reproche ne convient nullement; et dans ce nombre je compte spécialement le colon Beckker. Sa maison est le séjour de la cordialité, de la franchise. Jamais un étranger honnête ne se présente chez lui, qu'il ne soit accueilli avec toutes les prévenances de la politesse la plus douce à la fois et la plus généreuse. Il est vrai que le colon Beckker n'est point né au Cap; je le crois Allemand.

En pénétrant dans l'intérieur des terres, on trouve les colons cultivateurs qui, par leurs mœurs, leurs usages et le genre de leurs travaux, forment une classe particulière, distincte de celle que je viens de décrire. Plus éloignés du Cap, et par conséquent moins à portée de commercer de leurs denrées, ceux-ci sont moins riches que les premiers. On ne voit point chez eux ces maisons de campagne si agréables qui, placées à différentes distances de la ville, embellissent au loin son passage et lui forment les perspectives les plus riantes. Leur habitation est un grand hangard, couvert de chaume, et dont l'intérieur est partagé en trois parties égales, par deux cloisons qui ne s'élèvent que jusqu'à une certaine hauteur. La pièce du milieu, qui est celle par laquelle on entre, sert en même tems de salle à manger et de sallon. C'est là que pendant le jour se tient toute la famille, c'est là qu'on prend le thé et

qu'on reçoit les étrangers. Des deux pièces collatérales, l'une forme la chambre à coucher des enfans mâles, l'autre celle du père, de la mère et de leurs filles. Une troisième pièce, adossée à la pièce du milieu, sert de cuisine ; d'autres corps de logis forment les écuries et les granges.

Telle est la distribution la plus généralement suivie dans l'arrondissement des colonies intérieures. Cependant, si l'on s'éloigne encore plus vers la frontière, là, l'aisance en étant moindre, le logement a moins de commodités. Il consiste dans un hangard sans division, et ne formant qu'une seule pièce, dans laquelle toute la famille vit réunie, sans se séparer ni la nuit ni le jour : on couche sur des peaux de moutons qui servent aussi de couvertures.

L'habillement des colons se ressent de cette simplicité rustique. Pour les hommes, c'est une chemise de toile de coton bleue, un gilet à manches, une grande culotte, un chapeau à moitié détroussé ; pour les femmes, un jupon, un casaquin juste à la taille, et un très-petit bonnet rond de mousseline. A moins d'une parure extraordinaire, les uns et les autres ne portent point de bas. Les femmes marchent même pieds nuds pendant une partie de l'année. Quant aux hommes, leurs travaux exigeant une chaussure, ils s'en font une avec un morceau de peau de bœuf appliquée et moulée sur le pied, lorsqu'elle est encore fraîche. Ces sortes de sandales sont la seule pièce de leur habillement qu'ils fassent eux-mêmes ; tout le reste est l'ouvrage des femmes qui taillent égalemet et travaillent toute leur garde-robe. Au reste, quoique ce soit là l'accoutrement journalier d'un colon, il a cependant un bon habit de drap bleu, qu'il porte les jours de cérémonie et de représentation. Il met aussi alors des bas et des souliers, et s'habille entièrement à l'européenne ; mais tout cet étalage ne se déploie que quand on va au Cap, encore n'a-t-il lieu qu'au moment où l'on est prêt à entrer dans la ville.

C'est ordinairement dans ces voyages qu'on achète de quoi renouveller sa garde-robe. Il est au Cap comme aux pilliers des halles,

dans Paris, une sorte de fripiers, qui font ce genre de commerce, et qui, par les profits et l'usure avec lesquels ils s'y livrent, ont été nommés *Capse-Smouse*, Juifs du Cap. Ces boutiquiers trouvent le moyen de vendre fort cher leurs marchandises; mais elles varient de prix selon que les magasins sont plus ou moins abondans; il s'en suit qu'elles n'ont jamais une valeur fixe, et que le colon qui arrive du désert et qui, sur ses achats, ne peut avoir de données certaines, est nécessairement toujours dupe.

D'un autre côté, le marchand qui connoît la probité de ces cultivateurs et leur exactitude à payer leurs dettes, fait tous ses efforts pour entamer un compte avec eux; il cherche à les tenter par le prétendu bon marché et la qualité de l'étoffe qu'il leur étale, et offre de remettre le paiement au voyage de l'année suivante. Il est rare que des gens simples et sans expérience soupçonnent la ruse qui se présente à eux sous une apparence trompeuse de politesse et de fraternité. S'ils cèdent, les voilà enlacés pour leur vie. A leur retour, on engage avec eux un marché nouveau, payable à même terme; et c'est ainsi que d'année en année, toujours débiteurs, et toujours achetant sans s'acquitter jamais, ils deviennent la proie d'un usurier qui a fondé sa fortune sur leur sottise.

Il est vrai que ces niais acheteurs, après avoir été dupes au Cap, ne reviennent ordinairement chez eux que pour faire d'autres dupes. Ce qu'on a employé d'adresse à les tromper, ils l'emploient à leur tour pour tenter les Hottentots qui sont à leur service. Les coupons d'étoffes ou les vêtemens de friperie qu'ils rapportent, ils les revendent à ces malheureux serviteurs, mais avec un tel profit, qu'ordinairement les gages d'une année ne suffisent point pour s'acquitter, et qu'ils se trouvent, comme leurs maîtres, endettés par anticipation, pour l'année suivante. Ainsi, en dernier résultat, c'est le pauvre Hottentot qui paie l'usurier du Cap. Au reste, sa duperie est en petit l'image de ce qui se passe ici-bas dans toutes les conditions. Par-tout, le fripon adroit sait se procurer un tribut sur les sots; et ce tribut, chacun de ceux-ci, après l'avoir payé,

cherche à le rejeter sur un autre; de sorte qu'à la fin c'est sur le plus sot qu'il retombe; c'est ainsi que les hommes s'enchaînent par les moyens même qui devroient les désunir.

On croiroit qu'en se livrant à la culture de la terre, les colons de la classe dont je parle auroient dû s'appliquer à celle des plantes potagères, des légumes et des fruits. L'entreprise étoit pour eux d'autant plus facile qu'ayant acquis gratuitement un vaste terrain, ils pouvoient en destiner une partie à se donner des potagers et des jardins. Cependant je n'ai vu de potagers dans l'intérieur que dans le pays d'Auteniquoi. Par-tout ailleurs le jardinage est inconnu; et si, dans quelques habitations, vous trouvez un arbre fruitier, on ne l'y élève que comme une chose rare et curieuse.

L'habitude a rendu les colons insensibles au défaut de fruits et de légumes. La facilité qu'ils ont d'élever des bestiaux supplée chez eux à cette privation, parce que leurs troupeaux leur donnent pour les repas beaucoup de viande. C'est de viande, et de mouton surtout, qu'ils se nourrissent; et chez eux la table en est chargée avec une telle profusion que l'aspect en devient dégoûtant.

De cette manière de vivre, il résulte que les bestiaux ne sont pas seulement, dans les colonies, comme par-tout ailleurs, un objet utile, mais un besoin de nécessité première. Aussi un colon ne s'en rapporte-t-il qu'à lui-même du soin de surveiller les siens. Tous les soirs, quand le troupeau rentre, il ne manque jamais de venir sur sa porte, un bâton à la main, et de compter toutes les bêtes, pour s'assurer qu'il ne lui en manque aucune.

Des gens qui n'ont d'autre occupation que certains travaux d'agriculture et une surveillance de troupeaux, doivent avoir de longs intervalles d'oisiveté. Or, c'est ce qu'éprouvent les colons, et spécialement ceux d'entre eux qui habitent fort avant dans l'intérieur des terres, et qui, à raison de leur grand éloignement, ne pouvant commercer de leurs grains avec le Cap, n'en cultivent que ce qui est nécessaire à leur consommation. A voir l'inaction profonde dans laquelle ils vivent, on diroit que pour eux le bonheur suprême consiste à ne rien faire. Quelquefois cependant

ils se visitent entre eux ; et alors les journées se passent à fumer, à prendre du thé, à conter ou à écouter des histoires dont le romanesque n'a pas même le mérite ni la moralité d'un conte de Barbe-bleue.

Comme tout homme porte toujours avec lui et sa pipe et un sac à tabac, fait d'une peau de veau marin, on n'arrive dans le cercle qu'avec ces deux ustensiles d'usage. Dès qu'un des assistans veut charger sa pipe, il tire son sac, et le fait passer à ses voisins pour remplir la leur ; c'est là une politesse à laquelle on ne manque jamais. Chacun fume de son côté. Bientôt ces fumées abondantes forment un nuage, qui, après s'être d'abord élevé dans la partie supérieure du lieu d'assemblée, finit, en s'accroissant insensiblement, par le remplir en entier, et par devenir si épais que les fumeurs ne peuvent plus se voir les uns les autres. Sparmann a donné sur tous les détails de ces tabagies, une description aussi vraie qu'agréable. Pour moi, que l'odeur du tabac incommode, j'avoue que quand ces brouillards infects commençoient à descendre assez bas pour parvenir à ma hauteur, je sortois de la salle et allois en pleine campagne respirer un air pur et dégorger mes poumons.

Un autre usage qu'une répugnance invincible m'a toujours empêché d'adopter, c'est le bain du soir : usage si cher aux anciens et qui rappelle un tems et des mœurs si touchans ! Mais quelle distance des Grecs aux Ulisse et aux Nausicaa du Cap ! J'ai déja dit qu'en aucun tems ni les hommes ni les femmes ne portoient de bas, et que pendant une très-grande partie de l'année celles-ci ne se servoient même point de souliers. Or, comme une pareille habitude expose sans cesse les pieds et les jambes à se salir, on a paré à cet inconvénient par une précaution journalière de propreté. Tous les soirs, avant de se coucher, la Hottentote ou la Nègresse qui est chargée du service de la maison, apporte au milieu de la salle un baquet rempli d'eau, et lave les pieds de tout le monde, en commençant d'abord par le père et la mère ; puis elle continue par les enfans et par toute la famille, et finit par les étrangers. Mais

comme

comme le baquet sert successivement à toute la société, sans que son eau soit renouvellée une seule fois, on imagine bien que moi, qui ne devois en jouir que le dernier, je n'étois pas fort empressé d'aller m'y salir. J'alléguois, pour m'en dispenser, que mon habitude étoit de ne jamais quitter mes bottines qu'au moment de me mettre au lit; et l'on se contentoit de mon excuse.

Au reste, ces prévenances, dictées par les intentions les plus pures, prennent leur source dans les usages de l'antiquité la plus reculée; ce qui leur donne un caractère romantique et sacré qui saisit l'imagination au premier abord. Malheur à moi si je n'y appercevois que ce qu'elles paroissent offrir de rebutant, et si elles ne disoient rien à l'ame de celui qui met au rang des premiers besoins cette hospitalité si méconnue de nos jours et tous les devoirs qu'elle commande. J'ai trop été l'objet de cette fraternité consolatrice qui nous offre une famille et des amis loin de nos familles et de nos amis d'habitude. Je n'ai par-tout éprouvé qu'affection et tendresse; tout s'empressoit sur mes pas : père, mère, enfans, tous disputoient d'égards; non par ces tournures galantes, ces demi-mots perfides et menteurs, le partage des gens bien élevés, mais par cette bonhommie franche et riante qui vous met tout de suite à votre aise, et chasse de votre esprit toute idée d'embarras et de contrainte.

Ceux qui savoient que je venois de faire un long voyage et que j'avois passé non loin de leur habitation, me faisoient un reproche de ne m'être pas détourné pour entrer chez eux. Ils me parloient affectueusement du plaisir qu'ils auroient eu à me recevoir; et me demandoient avec un ton d'amitié tout-à-fait touchant, comment j'avois pu préférer de coucher en plein air plutôt que de me retirer chez eux; qu'ils se seroient fait un devoir de m'offrir tout ce qui auroit pu me plaire. Si j'avois eu des raisons pour voyager parmi eux, j'en avois alors d'entièrement contraires pour m'en éloigner.

Ce qui prouve encore combien ces honnêtes gens ont de bonhommie et de loyauté dans les mœurs, c'est qu'un étranger dès qu'il est accueilli par les maîtres de la maison, à l'instant devient, en quelque sorte, pour elle un membre de la famille. Accoutumés à vivre

entre eux, ils ne connoissent d'autres biens que ceux de la parenté, et regardent, en effet, comme leurs parens les personnes qu'ils aiment. Les petits enfans qui venoient autour de moi, soit pour me caresser, soit pour admirer et compter mes boutons, m'appelloient leur grand-papa. J'étois le cousin des pères, l'oncle des jeunes filles ; et j'avoue franchement que parmi mes nièces il s'en est trouvé plus d'une dont les instances naïves et les yeux charmans m'ont fait oublier l'heure à laquelle j'avois fixé mon départ.

Quand on entre dans une maison, le protocole du salut est de donner la main au maître du logis, puis à tous les hommes qui composent le cercle; si dans la compagnie il s'en rencontre un qu'on n'aime pas, alors on ne lui présente point la main ; et ce refus d'un témoignage commun d'amitié est une déclaration formelle qu'on le regarde comme son ennemi. Il n'en est point ainsi avec les femmes. On les embrasse toutes sans façon, l'une après l'autre : en excepter une du baiser, ce seroit un affront insigne; vieilles ou jeunes, il faut les baiser toutes ; c'est un bénéfice avec les charges.

A quelque heure de la journée que vous vous présentiez chez un colon, vous trouvez toujours sur la table la bouilloire et la théière: cet usage est général. Jamais les habitans ne boivent d'eau pure. Si un étranger se présente chez eux, c'est du thé qu'ils lui offrent pour se rafraîchir ; eux-mêmes en prennent constamment pendant l'intervalle des repas ; et même, comme il leur arrive souvent de passer une partie de l'année sans vin ni bierre, ils n'ont, pour tout le jour, d'autre boisson que du thé.

Un voyageur arrive-t-il chez eux à l'heure du dîner, quand la nappe est mise, il donne la main, il embrasse, et de suite se place à table. Veut-il passer la nuit, il reste, il fume, prend du thé, demande des nouvelles, débite celles qu'il sait ; et le lendemain, après avoir de nouveau donné la main et baisé, il poursuit sa route, pour aller faire ailleurs la même cérémonie : offrir de l'argent seroit regardé comme une offense.

On sent bien que l'éducation, dans une pareille contrée, doit

différer entièrement de ce qu'elle est en Europe. Là, les enfans n'ont point, comme ici, ces petits tambours, ces trompettes, et tous ces joujoux bruyans ou inutiles par lesquels on donne le change à leur pétulence naturelle, pour les rendre un peu moins incommodes. Le seul amusement qu'ils connoissent est en même tems pour eux un commencement d'éducation.

C'est l'usage, quand le chariot de la maison ne marche pas, de le laisser en plein air à côté du logis. Dès que les enfans peuvent grimper sur la planche qui sert de siège, ils vont s'y placer; et là, un fouet en main, ils s'exercent à commander les bœufs qui n'y sont pas; à les appeller par leur nom, à frapper la place de celui qui est censé ne pas obéir assez vîte, en un mot, à diriger la marche du char, pour le faire avancer, tourner, reculer à propos. Après avoir ainsi manié successivement des fouets faits pour leur âge, ils parviennent enfin à manier un bambou bien effilé, de quinze à seize pieds de long, dont la courroie est plus longue encore; et avec lequel ils peuvent, à plus de vingt-cinq pieds de distance, enlever le caillou qu'on leur désigne, ou une pièce de monnoie jettée à terre. J'ai déja parlé d'une chasse heureuse que m'avoit procurée un des Slaber, en tuant ainsi, avec une adresse vraiment merveilleuse, des oiseaux que je lui demandois. Swanepoel, mon compagnon de voyage, manquoit rarement une perdrix au vol; et, malgré son âge, il appliquoit même son coup avec une telle force que dans une de nos courses je l'ai vu tuer roide une canne-pétière, beaucoup plus grosse que celle d'Europe.

Quand un jeune colon sait conduire un char et manier un fouet, son éducation est presque achevée; car on ne lui apprend ni à lire ni à écrire. A l'époque de sa quatorzième année il est admis dans les sociétés des hommes et prend sa place parmi eux; et dès cet instant, il donne la main aux hommes, embrasse les femmes, et fume. On lui remet un fusil, avec le droit de chasser autant qu'il le voudra; et dès ce moment, entrant en jouissance de tous les droits des hommes, il est censé un homme lui-même, et ne tarde pas à se

choisir parmi les filles des environs une maîtresse, qu'il finit par épouser ; car il est rare de rencontrer un garçon qui ait fait la cour à plusieurs filles.

Les colons étant tous chasseurs, parce que tous ont à défendre leurs troupeaux et leurs champs des animaux sauvages et des bêtes féroces, ils ont chez eux un certain nombre de fusils, selon que leur famille est plus ou moins considérable ; mais ils prennent pour ces fusils une précaution qui leur est particulière. L'expérience leur a appris que l'éclat et le luisant d'une arme peut, par son reflet, effrayer l'animal qu'on chasse, et l'avertir de fuir. Pour parer à cet inconvénient, on bronze en Europe les fusils ; mais les colons, qui n'ont point cette facilité, frottent les leurs au dehors, avec du sang de mouton ; et cette opération, dont le résultat, à la vérité, est moins propre, moins agréable que l'autre, produit le même effet, puisque l'arme s'en trouve également ternie.

A l'égard de la bonté des armes, ils ont sur cet objet d'autres préjugés ou d'autres principes que les nôtres. Pour eux, jamais fusil n'est mauvais quand la batterie est bonne ; c'est la seule chose à laquelle ils portent quelqu'attention, lorsqu'ils en achettent un ; quant au canon, peu leur importe, ils ne s'inquiètent point qu'il réponde bien ou mal, parce qu'ils se vantent d'avoir un moyen sûr pour corriger le plus mauvais.

Au reste, corriger, dans leur acception, n'est pas rendre bon un canon qui ne seroit pas tel ; c'est le faire tirer juste ; ce qui pour eux n'a aucune différence. Leur méthode, à la vérité, n'a rien de bien ingénieux ; mais au moins elle est simple, et le succès, qui tient aux combinaisons de l'expérience, en est toujours certain.

Elle consiste à mettre, selon leur expression, (*de roer op de schoot*) le fusil sur le coup ; c'est-à-dire, qu'à force de tirer au blanc, ils s'assurent de son défaut. S'il porte ou trop bas ou trop haut, ou à droite ou à gauche, alors ils placent sur le tonnerre du canon une seconde visière mobile, qu'ils élèvent ou abaissent, qu'ils inclinent d'un côté ou d'un autre, selon que le défaut l'exige ;

jusqu'à ce qu'ils parviennent à tirer juste. Arrivés à ce point, ils fixent la visière ; et dès ce moment l'arme est bonne. J'avoue qu'une pareille opération exige une grande patience, et qu'elle ne peut guère être employée que par des gens qui ont beaucoup de tems à perdre ; mais aussi ce n'est que par de longs tatonnemens qu'ils peuvent réussir ; les principes de l'optique et les calculs de la théorie seroient un moyen hors de leur portée, et auquel ils ne comprendroient rien. Si par la suite il leur arrive de manquer à tirer juste, le fusil n'est plus sur le coup, disent-ils ; et alors ils recommencent l'opération.

Je parcourus tour à tour le Stellen-Bosch, le Fransche-Hoeck, toute la Hollande-Hottentote, le Draaken-Steyn, le Bocke-Veld, le Rooye-Zand, les Vingt-quatre-rivières et le Swart-Land. Ces différens pays ne m'offrirent aucuns détails bien intéressans, à l'exception des sites, qui tous cependant le cédoient en beauté à beaucoup d'autres que j'avois visités et particulièrement à celui des Vingt-quatre-rivières. Quant aux mœurs, je l'ai déja dit, à quelques nuances près, elles sont par-tout les mêmes : beaucoup de monotonie, de simplicité, de paresse et d'impassibilité.

Je revins au Cap et m'apperçus avec douleur que la santé de Boers s'étoit altérée de nouveau et l'avoit forcé de recourir encore aux bains chauds. Il venoit d'écrire en Europe pour prier la Compagnie d'accepter la démission de sa place ; comme il l'avoit reçue et remplie avec honneur, il voulut la remettre sans s'exposer aux reproches ; et se disposant à quitter le Cap au moment où le premier vaisseau lui apporteroit d'Europe cette démission qu'il avoit sollicitée, il s'étoit occupé jour et nuit à mettre de l'ordre dans les affaires de sa gestion ; ce travail forcé, pris à contretems et dans un état de convalescence, l'avoit de nouveau replongé dans le marasme. J'espérois qu'un jour, dégagé de toute contention d'esprit, il retrouveroit au sein du repos et de l'uniformité les forces que lui avoient enlevées les occupations du poste éminent dont il alloit sortir. Cependant les nouvelles d'Europe n'arrivoient point. Comme il m'avoit montré plusieurs fois le désir de voyager dans l'intérieur

de la colonie, et qu'il me restoit à moi-même beaucoup d'observations à faire dans le charmant pays d'Auteniquoi, je résolus de tourner ses vues de ce côté, et de le porter lui-même à m'en faire la proposition.

Un soir qu'assis avec d'autres personnes sur le perron de sa maison, à l'ombre des arbres qui l'entouroient, je lui faisois la description de ce séjour, le plus agréable de la colonie; je lui contois dans le plus grand détail tout ce qui m'y avoit attaché, lorsque j'y conduisis ma caravane; combien l'air y est pur et le site enchanteur; je lui promettois un rétablissement prochain et lui garantissois à peu de fraix des jours, bien moins affoiblis encore par des maux physiques que par une certaine inquiétude d'esprit à laquelle il étoit fort enclin. Ces douces rêveries qui, le calmèrent un peu, nous conduisirent insensiblement plus loin; nous avancions jusqu'à la Caffrerie; je visitois le bon Haabas; je revoyois ma douce Narina et sa horde intéressante; je recommençois, en un mot, une partie du voyage que j'avois fait. Nous nous promettions des jouissances d'autant plus pures que j'aurois su cette fois échapper aux obstacles qu'avoient à chaque instant fait naître sous mes pas l'inexpérience et les embarras d'une suite trop nombreuse; l'espoir sur-tout de visiter la Caffrerie entroit pour beaucoup dans ces préparatifs imaginaires; et l'humanité même sembloit en ce moment m'en imposer la loi. Au Cap un préjugé assez général fait regarder les Caffres comme un peuple méchant et féroce, ce qui attire sur ces infortunés des persécutions qui ne font qu'irriter leur courage et les rendent encore plus redoutables; mon ami avoit lui-même un peu cédé à la prévention universelle. J'imaginois que ce seroit opérer une révolution intéressante dans la colonie que de ramener ce peuple par degrés à des institutions plus douces; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver du moment que, par des loix sages, on lui garantiroit son repos, sa sûreté, que l'ignorance et la terreur seule de son nom avoient troublés depuis de longues années. Le seul homme qui fût en état d'opérer ce changement utile aux Caffres et à leurs voisins étoit le fiscal; puisque du récit qu'il feroit un jour à la Compagnie

de Hollande, de la situation générale de la colonie, devoient dépendre les loix sages qui feroient fructifier son gouvernement et ses habitans. Il falloit donc qu'il appréciât par lui-même ce que je lui avois dit vingt fois : les effets mal combinés de l'administration sur les possessions de l'extrême frontière et la nécessité d'appaiser ces hordes toujours vexées par des injustices plus criantes, par un arbitraire inhumain, dont le ressentiment est implacable, à la vérité, mais dont l'amitié peut devenir infiniment utile.

Je déterminai Boers à essayer du moins ce voyage, persuadé qu'une fois en campagne il se laisseroit entraîner pas à pas sans s'appercevoir même du chemin que je lui ferois faire; mais le dérangement de sa santé exigeant des précautions particulières, il fût résolu que nous irions, pendant que l'on travailleroit à ses préparatifs, passer huit jours chez le bon Slaber qui n'étoit pas moins cher à Boers qu'il ne l'étoit à moi-même. Soit que notre grand voyage eût lieu, soit que nous fussions obligés de retourner à la ville, soit que nous partissions du Swart-Land, nous connoissions notre route, puisqu'elle étoit la même que celle par laquelle j'étois allé et revenu, il y avoit six mois; ainsi nos amis au Cap pouvoient aisément nous faire parvenir tous les paquets intéressans d'Europe, comme Boers l'avoit fait lui-même lors de mon séjour dans le pays d'Auteniquoi.

Ce fût donc une affaire conclue, et mon ami se croyoit déja sous la tente.

Cette conversation que nous avions sur le perron de sa maison, et qui avoit fortement intéressé les assistans, me rappelle un événement curieux que je ne saurois passer ici sous silence.

Nos regards étoient naturellement attachés sur les objets que nous avions devant nous; pour moi, un mouvement involontaire attire presque toujours mon attention sur les arbres, par-tout où j'en rencontre. Je vis se mouvoir les branches de celui qui étoit le plus voisin de nous. Nous entendîmes aussitôt les cris perçans d'une pie-grièche qui se débattoit dans les convulsions. Notre première idée nous portoit à croire qu'elle étoit sous la griffe de quelque

oiseau de proie. Mais quand nous l'eûmes considérée plus attentivement, nous fûmes très-surpris d'appercevoir sur la branche voisine de celle qui portoit l'oiseau, un très-gros serpent qui, totalement immobile, mais le coup tendu et les yeux enflammés, fixoit le pauvre animal. Celui-ci s'agitoit et se débattoit d'une manière horrible, mais la frayeur lui avoit ôté les forces; et, comme s'il eut été retenu par les pieds, il sembloit avoir perdu la faculté de s'envoler et de fuir. Un de nous alla chercher un fusil; avant qu'il fût de retour, la pie-grièche étoit déja morte, et l'on n'abattit que le serpent.

Je demandai alors qu'on mesurât la distance qui se trouvoit entre la place où l'oiseau venoit d'éprouver ses convulsions mortelles, et celle qu'occupoit le serpent quand il l'avoit fixé. Il y avoit de l'une à l'autre trois pieds et demi; et toute la société resta convaincue que, si le premier avoit péri, ce n'étoit point par les morsures et le poison du second. D'ailleurs, je dépouillai la pie-grièche en présence de toutes les personnes qui se trouvoient là; et j'eus soin de faire remarquer qu'elle étoit intacte et n'offroit pas la moindre blessure.

J'avois mes motifs pour parler ainsi. Quoique le fait que je viens de raconter parut extraordinaire, et que ceux qui en avoient été témoins eussent de la peine à le croire, même après l'avoir vu; cependant il n'étoit point nouveau pour moi. Déja pareille aventure m'étoit arrivée dans le canton des Vingt-quatre-rivières; et je la racontai sur-le-champ, pour confirmer celle que nous venions de voir.

Un jour, comme je chassois dans un marécage, tout à coup j'entendis sortir d'une touffe de roseaux des cris douloureux et très-aigus. Curieux de savoir ce que c'étoit, j'approchai doucement, et vis une petite souris qui, comme la pie-grièche, étoit dans une agonie convulsive; et deux pas plus loin, un serpent qui la fixoit. Dès que le reptile m'apperçut, il s'enfuit; mais déja l'effet de sa présence avoit opéré. Ayant pris la souris, elle expira dans ma main, sans que, par l'examen le plus attentif, il me

me fut possible de découvrir quelle avoit pu être la cause de sa mort.

Des Hottentots, que je consultai sur ce fait, n'en parurent nullement étonnés. Ils me dirent que rien n'étoit plus ordinaire, et que le serpent avoit la faculté de charmer et d'attirer à lui les animaux qu'il vouloit dévorer. Je ne crus point, pour le moment, à leur explication; mais, quelque tems après, ayant parlé de l'aventure dans un cercle composé de plus de vingt personnes, et du nombre desquelles étoit le colonel Gordon, un capitaine de son régiment m'assura, comme mes Hottentots, qu'elle ne devoit point m'étonner, et que très-fréquemment elle avoit lieu.

« Au reste, ajouta-t-il, mon témoignage sur de pareils événemens « peut avoir quelque autorité, puisque moi-même j'ai failli d'en être « la victime. Etant en garnison à Ceylan, et m'amusant, comme « vous, à chasser dans un marécage, je fus soudainement saisi « d'un tremblement convulsif et involontaire, tel que je n'en avois « éprouvé de ma vie; mais, en même tems, je me sentis attiré for-« tement, et malgré moi, vers un endroit du marais. Je jettai les « yeux de ce côté, et vis, avec horreur, à dix pieds de moi, un « énorme serpent qui me fixoit. Cependant mon tremblement ne « m'ayant point encore privé de toute faculté, je profitai de la liberté « qui me restoit pour lâcher sur le reptile mon coup de fusil. L'ex-« plosion fut un talisman qui rompit le charme. A l'instant même, « et comme par miracle, ma convulsion cessa; je me sentis la force « de fuir; et de cette aventure extraordinaire il ne me resta qu'une « sueur froide, qui, sans doute, fut l'effet de la sensation violente « que je venois d'éprouver et de la crainte du danger que j'avois « couru ».

Tel est le récit que nous fit le capitaine. Sans vouloir aucunement en garantir la vérité, j'ose au moins certifier et le fait de la souris, et celui de la pie-grièche. J'ajouterai même à cette remarque que, depuis mon retour en France, ayant eu occasion d'en parler à Blanchot, officier, et qui a succédé à Boufflers dans la place de gouverneur du Sénégal; Blanchot m'a fort assuré que, soit à Gorée,

soit au Sénégal, cette opinion du capitaine est universellement répandue ; qu'en remontant le fleuve jusqu'au Galam, à trois cents lieues de son embouchure, on la trouve également et chez les Maures, qui sont sur la rive droite, et chez les Nègres, qui habitent la rive gauche ; que personne parmi ces peuples ne doute de la faculté redoutable qu'ont certains serpens d'attirer à eux des hommes et des animaux ; et que cette tradition, ils la fondent sur une longue expérience et sur les malheurs fréquens dont ils sont témoins.

Encore une fois, je ne suis ici qu'historien, et n'entreprends ni de certifier, ni d'expliquer ces faits. Quant aux deux que j'ai allégués et que je garantis à titre de témoin, peut-être y aura-t-il quelques-uns de mes lecteurs qui les regarderont comme le pur effet de cette terreur puissante et involontaire qu'éprouve, par instinct, tout animal à l'aspect de l'ennemi qui peut lui donner la mort ; et pour appuyer leur explication, ils citeront le chien couchant, qui, par sa présence et par son regard, arrête en place un lièvre ou une perdrix.

Mais sur cette remarque j'observerai que si la perdrix ou le lièvre restent blottis devant le chien, c'est moins en eux un effroi du premier mouvement qu'une ruse réfléchie. Sans doute, en demeurant tapis contre terre, ils croient rester cachés à l'animal chasseur ; et ce qui confirme ma conjecture, c'est que s'il approche assez d'eux pour qu'ils aient à craindre d'être saisis, à l'instant l'un s'envole et l'autre détale. On ne me niera certainement point que c'est la peur qui les fait fuir. Tel est chez tous les animaux l'effet puissant de l'instinct, à l'aspect du danger. Mais pourquoi le lièvre et la perdrix, en présence du chien, ne demeurent-ils pas immobiles et transis d'effroi, comme ma pie-grièche et ma souris en présence du serpent? Pourquoi, tandis que la crainte donne de nouvelles forces aux premiers, les deux autres moururent-ils en place, en montrant tous les signes de la terreur portée à son comble, mais sans pouvoir fuir, et comme retenus par une force invincible? Le rat ne reste point en arrêt à l'approche du chat ; à l'instant même qu'il l'apperçoit, il fuit. Le regard d'un serpent,

sa présence, la nature des corpuscules que la transpiration fait émaner de son corps, produiroient-ils donc un autre effet que l'émanation, la présence et le regard du chat?

Il y a si peu de tems que nous observons la nature! Etudions-là de plus en plus; peut-être a-t-elle beaucoup de loix particulières que nous ne connoissons point encore. Avant que l'on découvrit et que l'on constatât les phénomènes de l'électricité, si un auteur s'étoit avisé de dire qu'il existe des poissons qui, sous un petit volume, peuvent néanmoins, quand on les touche, donner à plusieurs personnes réunies en chaîne, une telle commotion, qu'elles sentiront dans toutes les articulations du corps une grande douleur; assurément une pareille assertion eut été regardée comme la fable la plus absurde. Eh bien! cette prétendue fable est aujourd'dui une vérité incontestable; et sans parler ici de la torpille, dont tout le monde sait l'histoire, je me contenterai de citer en preuve le *Beef-aal*, ou l'anguille tremblante de Surinam. Pendant de longues années j'ai eu ce poisson sous les yeux; parce que mon père, qui en avoit fait un objet d'expériences, en nourrissoit continuellement chez lui. Toujours j'ai vu qu'en touchant une membrane frangée qu'il a sous le ventre dans toute la longueur de son corps, qu'aussitôt on éprouvoit une commotion très-violente. Mon père voulût même un jour s'assurer, par une expérience, si la secousse électrique perdroit de son intensité, en se communiquant à un grand nombre d'individus à la fois. Dans ce dessein il rassembla dix personnes, qu'il plaça en chaîne; à peine eurent-ils touché la membrane de l'anguille, que toutes se sentirent frappées en même tems. Ce n'est pas tout: pour convaincre les spectateurs que l'imagination n'entroit pour rien dans un pareil effet, il avoit mis dans la chaîne un chien, que deux des acteurs tenoient debout, l'un par la patte droite, l'autre par la gauche; à l'instant du contact, l'animal fit un cri affreux; et sa douleur, qu'attestoit ce cri, prouva sans replique, que celle des autres étoit aussi réelle que la sienne.

J'avouerai que dans la probabilité d'une explication physique, on doit mettre bien de la différence entre un effet produit visiblement

par l'action immédiate d'un corps, et un autre effet opéré sans aucun contact apparent, sans aucun intermédiaire visible, tel que celui du serpent sur des animaux. Mais qui osera décider que le reptile, en présence de sa proie, n'agit pas physiquement sur elle ? Peut-être la propriété mortelle dont il s'agit, n'appartient-elle qu'à quelques espèces particulières de serpens. Peut-être n'en jouissent-ils même que dans certaines saisons ou dans certains pays. Les anciens ont écrit que le basilic tuoit par son seul regard. Assurément c'est une fable; mais il n'est point de fable quelque absurde qu'elle soit, qui, dans son origine, n'ait eu pour base une vérité. Sans doute, dans des tems reculés, on aura eu lieu d'observer quelques faits pareils à ceux de ma pie-grièche et de ma souris, ou peut-être même du genre de celui du capitaine. On en aura conclu qu'un serpent inattaquable, et toujours vainqueur, puisqu'il lui suffit de regarder pour donner la mort, ne pouvoit être que le *roi* de son espèce. En conséquence de sa royauté, on l'aura nommé *basilic*; et comme il faut qu'un souverain ait quelque signe particulier qui atteste sa prééminence, les poëtes, qui exagèrent la nature souvent même en voulant la rendre plus belle, n'ont pas manqué de donner à celui-ci des aîles, des pieds, une couronne.

Cette digression, dont l'objet peut-être eût échappé à ma mémoire, méritoit bien de trouver sa place dans mon livre, et quoiqu'elle en interrompe, en quelque sorte, la scène dramatique, je n'ai pu résister au besoin de la rendre dans l'ordre où elle s'est offerte à mon esprit. Au reste, quelque nom qu'on donne à cet ouvrage, il importe peu qu'il y règne une méthode scholastique, et ce n'est pas l'art ici que je professe, c'est la vérité, la clarté; je cause avec mes amis, et ne suis point du tout sur les trétaux littéraires.

J'étois parvenu, comme on vient de le voir, à déterminer mon ami à partir avec moi; un accident imprévu vint hâter notre résolution : on avoit apporté au Cap la nouvelle qu'un vaisseau françois dont l'équipage s'étoit révolté, avoit relâché dans la baie de Saldanha. Cette nouvelle regardoit particulièrement Percheron en sa qualité de commissaire de la marine. Obligé, par sa place, de se

rendre à la baie pour y constater le délit et remédier au mal, s'il étoit possible, il sût que nous allions faire à peu près sa route; et en conséquence il demanda à Boers une place dans sa voiture, et fût de la partie. Un officier au régiment de Pondichéry, nommé Larcher, fût notre quatrième; et nous partîmes sur un chariot de chasse attelé de six chevaux.

Cette première incursion demandoit à peine une petite journée, et sembloit ne devoir nous retenir que le tems de se montrer aux révoltés : semblables à ces tempêtes que précèdent toujours des signes fâcheux, non-seulement nous ne pûmes joindre ce jour-là la baie de Saldanha, mais nous eûmes à gémir en route sur le sort de ceux qui nous accompagnoient.

Le Sout-Rivier (rivière salée), qu'il falloit traverser à quelque distance de la ville, avoit sur ses bords beaucoup de cormorans. L'envie nous prit d'en tuer quelques-uns, et nous fîmes arrêter. Mais quand nous fûmes remontés en voiture, un Nègre qui étoit assis derrière et qui ne s'attendoit pas au mouvement qu'elle fit en partant, ayant été jetté à bas par la secousse, tomba rudement et se cassa une jambe. C'étoit un excellent serviteur, que Boers aimoit beaucoup. Il fallut alors quitter la route et gagner l'habitation la plus voisine, pour y déposer le malheureux blessé. On lui construisit un brancard et nous le fîmes transporter à la ville. Mais cet accident nous ayant pris quelques heures, et Boers voulant regagner le tems perdu, son cocher mit les chevaux au grand galop, et nous mena ventre à terre.

Nous avions avec nous quelques chiens. Un d'eux, très-échauffé par cette course rapide, sentit à l'odorat un ruisseau qui étoit à quelque distance; et il courut en avant, pour s'y baigner et se rafraîchir.

J'ai déja remarqué dans mon premier voyage, qu'en Afrique tout chien qui en pareille circonstance se plonge dans l'eau, y meurt presque toujours, si vous ne vous trouvez assez près de lui pour l'en retirer à l'instant même. Celui-ci, quand nous arrivâmes, avoit déja payé le fatal tribut. Au reste, les faits de ce genre sont si fréquens dans les colonies qu'on les regarde comme incontestables;

et je prie ici les physiciens de nous en expliquer la cause, et de nous dire pourquoi les chiens d'Afrique trouvent si souvent la mort où ceux d'Europe n'éprouvent pas seulement le moindre accident.

Nous arrivâmes fort tard à la maison patriarchale du bon Slaber; ce fût un bouleversement général dès qu'on nous eût embrassés; on ne savoit comment témoigner sa reconnoissance, soit à Boers, soit à l'ami qu'il avoit amené; tout le monde s'empressoit à l'envie de fêter cet ami; et certes, je ne pouvois me cacher toute la part qu'avoit dans ces caresses le plus ancien des commençaux. Les charmantes filles sur-tout mettoient une grâce touchante à le servir : l'une le débarrassoit du manteau, l'autre s'emparoit de son nécessaire; on l'accabloit de questions obligeantes; il sembloit trop peu exigeant en ne faisant point assez valleter tout ce monde : vivacité charmante, empressemens étourdis dont le contraste rendoit plus piquante encore la franche et loyale bonhommie du père. Mais c'étoit peu de nous savoir auprès d'eux; lorsqu'on eut appris que nous y passerions huit jours, on poussa des cris de joie à faire retentir toute l'habitation : c'étoit bataille gagnée; notre allégresse fût bientôt de niveau, il n'y eût plus de différence entre l'hôte et les hôtes; on alloit, on venoit comme dans sa propre maison. Cette première soirée se passa à distribuer l'emploi de nos huit jours, à déterminer les différentes sortes d'amusemens auxquels on consacreroit chacun d'eux; les jeunes filles dérangeoient un peu nos projets, et ne laissoient pas, de tems en tems, que de nous imposer des conditions sévères.

Cependant Percheron qui étoit des nôtres, avoit en tête le vaisseau et les révoltés de la baie de Saldanha; et avant de se livrer à des distractions et des divertissemens, il voulut préalablement remplir son devoir. Il me proposa donc de partir le lendemain matin avec lui, et de l'accompagner au vaisseau qu'il alloit inspecter. C'étoit mon intention. Tout autre peut-être, à ma place, eût regardé la proposition de Percheron comme très-indiscrette, moi j'en fus ravi; et j'avoue que s'il ne m'eût pas prévenu, j'étois résolu à la lui faire. Jusqu'alors je n'avois point encore vu d'équipage soulevé

contre ses chefs; ce spectacle étoit un tableau trop neuf; et tout objet extraordinaire, toute nouveauté qui sembloit me promettre une sensation nouvelle, avoit à mes yeux un attrait irrésistible. Sans réfléchir aux suites de mon étourderie, sans songer que j'allois de gaieté de cœur m'exposer à un danger certain, je pris heure avec Percheron, et ne songeai plus qu'au départ.

Quoique nous n'eussions que quatre lieues de chemin, et que nous nous fussions mis en route aussitôt après le déjeuner, notre marche se trouva cette fois encore tellement embarrassée, que nous n'arrivames à la baie qu'à la nuit close; désagrément qui nous causa beaucoup d'humeur, et ne servit pas à diminuer la prévention naturelle que nous inspiroit la cause des insubordonnés.

Les voiles de la nuit sembloient s'être épaissis exprès pour nous dérober la vue du vaisseau; c'est avec une peine extrême et comme à tâtons que nous traversames les dunes. Je tirai deux coups de fusil pour nous faire reconnoître et pour demander qu'on envoyât une chaloupe : inutile précaution, on feignit de ne nous pas entendre. Exposés à passer la nuit au bivouac sur la grève, nous maudissions le navire, l'équipage et la baie; notre colère jugeoit le procès avant d'en avoir pris connoissance; mais le capitaine, craignant, avec quelque raison, que nous ne fussions du nombre des mutins, qui dans le courant de la journée avoient quitté le vaisseau pour se rendre à terre, et qui vouloient y rentrer à cette heure les armes à la main, n'avoit garde de nous recevoir. Enfin, à force de coups de fusil, de cris, de hals, nous inspirames un peu de confiance : une chaloupe fut mise en mer, et vint nous recueillir au rivage.

Il faut avoir vu un désordre pareil à celui dont nous fûmes témoins, pour s'en faire un portrait véritable. Un bâtiment flottant en mer, privé de toute communication, semble un monde étranger; on eût dit que la révolte avoit bouleversé celui-ci dans tous ses points. L'équipage séparé par groupes, occupoit les différentes parties des ponts; partout on n'entendoit que murmures, menaces, imprécations, juremens effroyables; il règnoit par-tout un tulmute affreux: la voix des chefs ne pouvoit percer à travers les cris assourdissans

de l'équipage. Aux mouvemens impétueux de cette troupe effrénée, tout sembloit présager qu'elle alloit se livrer encore aux derniers excès; quelques hommes plus entreprenans, s'agitoient avec plus de fureur; ils traversoient avec rapidité d'un bord à l'autre, afin de communiquer partout, ou leurs transports, ou leur crainte sur l'arrivée du commissaire. La foible lueur qui éclairoit le vaisseau, répandoit une teinte lugubre mais sublime sur cette scène horrible: on eût dit les démons se démenant au sein des ondes pour y tourmenter des humains. En même-tems nous nous vîmes enveloppés par cette multitude égarée. Ce fut alors que je sentis tout le danger de notre position. Le titre de commissaire dont étoit revêtu Percheron, et qui sembloit ne l'amener à bord que pour y prononcer le châtiment des coupables n'étoit rien moins que rassurant; la proscription ne pouvoit plus manquer de m'atteindre, moi, qui semblois n'être venu sur le vaisseau que pour y prêter mon appui; on murmuroit hautement contre lui, contre moi; que dis-je, on murmuroit? nous étions les coupables, et les yeux menaçans de ces juges terribles nous disoient assez tout ce que le pouvoir de la force, uni à la rage, peut exercer de tourmens sur la foiblesse et l'innocence. J'ai trop éprouvé dans cette crise violente à quel fil délié souvent nos jours sont attachés, et de quel hasard inespéré quelquefois dépend notre salut: si un de ces conspirateurs eût prononcé l'arrêt de notre mort, cent bras à l'instant l'auroient sans doute exécuté; la mer eut été notre tombeau à tous les deux.

J'avois, à la vérité, un fusil à deux coups; mais mon compagnon étoit sans armes. Quant au capitaine et aux officiers, incapables d'en imposer par un peu de fermeté, ils sembloient à notre arrivée attendre dans une affreuse consternation les derniers coups d'une explosion qui ne tendoit à rien moins qu'à détruire à la fois et l'équiqage et le vaisseau qui le portoit.

Puisqu'il ne nous étoit plus possible de nous soustraire au danger dont nous étions menacés, notre seule ressource étoit d'attendre l'événement, en faisant bonne contenance; c'est aussi le parti que nous prîmes. Cette résolution nous donna des forces: Percheron

s'embarrassant

s'embarrassant peu des menaces des mécontens, dit avec autorité qu'il prétendoit qu'on l'instruisit des détails et des causes de l'insurrection, promettant de rendre une égale justice à l'équipage, soit que ses plaintes fussent fondées, soit qu'il fut sorti des bornes de l'obéissance nécessaire ; et soudain prêtant l'oreille à ceux qui sembloient commencer le récit de cette affaire, il ne tînt aucun compte des murmures et des gestes animés des aûtres. Sa tranquillité calma insensiblement leur colère de telle sorte enfin, que, sous prétexte de prendre de nouvelles informations et d'administrer à chacun une justice éclatante, il renvoya au lendemain matin l'examen des autres matelots qui prétendoient avoir à parler. Percheron avoit espéré que le sommeil calmeroit les esprits et présenteroit à son autorité quelques ressources favorables.

Il n'y avoit nul moyen de sortir du vaisseau; et, puisque nous en étions arrivés à cette extrémité, il eût été aussi lâche qu'imprudent d'abandonner l'équipage au péril de cette tempête furieuse.

Les apprêts du souper se ressentirent du trouble où nous étions tous plongés : nous songeâmes à prendre quelque repos. Le capitaine donna son lit à Percheron ; le premier pilote me céda sa cahute qui étoit sur le pont. Cette loge avoit une lucarne dont les vîtres avoient été brisées dès le commencement du trouble : car dans les insurrections c'est sur les vîtres et les lanternes que les mécontens commencent à assouvir leur première colère; il semble que ces objets, par le bruit qu'ils font en se brisant, apaisent et satisfassent les fureurs de la foule ameutée. Cette lucarne fût pour moi un sujet d'inquiétude : il me paroissoit alarmant ; je devois redouter un pareil judas qui permettoit aisément (la tête de mon lit se trouvant en face) à quelque mal-intentionné de me lâcher, pendant la nuit, un coup de pistolet, si le désordre venoit à recommencer. Pour parer, autant qu'il étoit en moi, à toute surprise, je commençai par éteindre ma lumière; puis, ayant changé la direction de mon lit et placé à côté de moi mon fusil bien chargé, j'attendis le jour et sommeillai comme je pus. Dans les intervalles du réveil, j'entendois les discours de quelque séditieux qui se promenoient sur le pont, et

qui sembloient se préparer à ne faire grace le lendemain à personne; j'en vis même plusieurs passer auprès de ma cabane et hausser le ton pour se faire entendre. Enfin, le jour parut : douce clarté qui dissipe les fantômes de l'imagination et rend aussi les méchans moins téméraires et moins audacieux. Ce que nous avions espéré arriva : la réflexion et peut-être plus encore la crainte d'un châtiment bien mérité, calma la fureur des plus ardens. Percheron saisissant avec adresse le moment favorable, fit un discours véhément dans lequel il peignit avec chaleur et les torts de l'équipage insurgé et les peines sévères que la loi inflige en pareil cas; puis, rejettant adroitement la cause des troubles sur les hommes perfides qui les avoient séduits et trompés, afin de les conduire à un pareil excès de désordre, il promit d'excuser tous ceux qui, n'ayant été qu'abusés, se rangeroient dorénavant sous la discipline du vaisseau; de là passant au chef de l'émeute qui, quoique arrêté fomentoit encore, sans doute, quelques nouveaux troubles, il lui fit une verte réprimande. Cet homme étoit garrotté et étendu entièrement nu, dans une cage à poulets, fermée et barricadée par des cerceaux de fer : c'étoit un de ces êtres à qui la nature a donné avec une constitution robuste, cette force d'esprit, ce mépris des dangers et de la mort à la fois si nécessaire et si funeste dans les factions; il étoit encore menaçant : on l'avoit saisi au moment où il ne s'y attendoit pas, car à lui seul il auroit fait trembler l'équipage entier. Le soin de le punir et de prononcer en dernier ressort sur ce chef dangereux fut remis à la justice du Cap; en conséquence Percheron donna l'ordre qu'on y transférât le prisonnier. Dès cet instant le calme parut rétabli pour long-tems, et nous restâmes convaincus que dans toute émeute il ne faut souvent, pour rendre la tranquillité à une multitude égarée, que lui ravir son chef ou l'abattre à ses propres yeux. Quant au reste des mutins, ils furent livrés à la clémence du capitaine et des officiers, qui accordèrent une amnistie générale, et tout rentra dans l'ordre.

Nous nous fîmes reconduire à terre, plus empressés que jamais de la revoir et d'aller raconter à nos hôtes tranquilles toutes les cir-

constances d'un péril qu'aucun de nous n'avoit soupçonné.

Je ne m'attendois guère que cette bisarre aventure seroit suivie d'un nouveau chagrin dont les suites se prolongeroient long-tems dans ma mémoire, et qu'en quittant pour un jour mes amis les plus chers, j'aurois à pleurer la perte de l'un d'entre eux et à me préparer incessamment à ne plus le revoir.

A mesure que j'approchois de la maison de Slaber je tirai, selon ma coutume, des coups de fusil, pour avertir de notre arrivée et engager nos amis à venir au-devant de nous. Malgré mes signaux répétés, personne ne parût; et ce silence de l'amitié sembla m'annoncer quelque nouvelle fâcheuse.

Bientôt mes soupçons furent vérifiés, quand, entrant dans la salle, je vis les filles de Slaber venir à moi avec l'air de la tristesse et l'intérêt du sentiment. Allarmé de cet acceuil, dont je croyois que le motif les concernoit personnellement, je m'empressai de leur demander quel malheur elles avoient éprouvé depuis mon départ. « Ce que « j'ai à vous anoncer ne regarde que vous, me dit l'une d'elles: « Boers est reparti pour le Cap, et avant peu vous allez le perdre. « Pendant votre absence il a reçu de Hollande des dépêches par les- « quelles la Compagnie accepte la démission qu'il avoit sollicitée; « et, comme, en ce moment, il y a dans la baie un bâiment prêt à « faire voile pour l'Europe, et qu'il a résolu de s'y embarquer, il est « monté à cheval avec Larcher, et nous a quittés pour aller sans dé- « lai faire à la ville les préparatifs de son départ. Nous nous trou- « verions heureux si, après l'avoir perdu, nous pouvions vous gar- « der quelques tems ici, vous et votre ami : cependant je me crois « obligée de vous dire qu'en partant, Boers a prévu que, peut- « être, vous voudriez lui donner le plaisir de vous voir encore au « Cap; dans ce dessein, il a laissé ici sa voiture et ses chevaux; et « voici une lettre qu'il vous a écrite, et que je me suis chargée de « vous remettre. »

Le début de ce discours m'avoit consterné, je l'avoue; mais la fin, je ne sais pourquoi, me rassura. Je m'imaginai que, par gaieté, on avoit voulu s'amuser de moi un instant. Cette lettre, cette voiture

me parurent une plaisanterie ; et j'en étois même si convaincu que, malgré l'air de vérité avec lequel m'avoit parlé la fille de Slaber, malgré les protestations qu'ils me firent tous que le départ n'étoit que trop vrai, j'allai visiter, avec Percheron, toutes les chambres de la maison pour y chercher les deux absens ; ne doutant point qu'ils ne fussent cachés pour nous faire pièce. Ils étoient partis! — mon bienfaiteur m'avoit quitté ! j'allois le perdre pour long-tems ; et il ne me restoit d'autre consolation que de courir au Cap l'embrasser encore avant son départ.

Le lendemain dès le point du jour, nous montâmes en voiture, Percheron et moi. Arrivés chez Boers, les premiers objets qui frappèrent mes yeux furent ses malles qu'on enlevoit pour les transporter à bord, et lui-même m'annonça qu'il partoit le lendemain. En vain les médecins lui avoient représenté que sa santé étoit trop foible pour supporter un aussi long voyage ; qu'il auroit dû, avant de l'entreprendre, aller pendant deux ou trois mois reprendre à la campagne les forces nécessaires ; et que d'ailleurs le bâtiment sur lequel il se proposoit de s'embarquer, étant beaucoup trop petit pour lui procurer une certaine aisance de logement, il s'exposoit témérairement à un danger de mort presqu'assuré : rien n'avoit pu l'arrêter. Prévenu contre un pays dans lequel on lui avoit fait éprouver des désagrémens qui n'auroient pu que s'accroître encore, il n'aspiroit qu'au moment de s'en éloigner. D'ailleurs, en quittant la Hollande, il y avoit laissé un père respectable que son cœur lui rappeloit fortement, et qu'il n'avoit jamais cessé de regretter ; il préféroit enfin le bonheur de revoir sa famille aux agitations et aux peines qu'entraînent après soi la fortune et de vains honneurs.

Quel que fut mon attachement pour lui, livré souvent à des souvenirs non moins chers, et bien capable à sa place d'imiter sa conduite, je ne m'occupai point à combattre une résolution bien déterminée ; je ne songeai plus qu'à mettre à profit les courts instans que nous laissoit l'amitié. Je voulois qu'il en emportât un gage avec lui. Quoiqu'il ne fut naturaliste qu'autant que je lui en avois inspiré le goût, je me hâtai de faire dans tout ce que je possédois un choix pré-

cieux en histoire naturelle, que j'envoyai à bord avec ses autres effets; je me serois presqu'embarqué avec lui, tant le découragement s'étoit emparé de mon ame; n'ayant plus sous mes yeux un aussi digne conseiller, je devrois dire un consolateur, qui plus d'une fois avoit reçu les épanchemens d'un cœur qui avoit aussi ses disgraces à dévorer.

Enfin, je vis arriver le 25 octobre 1783, époque malheureuse qui s'est plus d'une fois retracée à mon esprit, et de tous les événemens de ma vie celui qui m'a coûté le plus d'ennuis et de regrets.

Il fallut nous séparer. « Je pars tranquille sur tout ce qui vous « regarde, me dit-il avant de me quitter; je vous ai recommandé « à mes amis les plus intimes, et je réponds de leurs soins comme « de moi. Cependant pour ne pas vous être entièrement inutile en« core dans votre grande entreprise, j'ai voulu y contribuer par quel« ques bagatelles qui ne me sont plus nécessaires, et que je vous prie « d'accepter : ce sont mes deux fusils, deux chevaux de course avec « leur harnois complet, et, pour vous épargner un détail de misè« res, tous mes ustensiles de chasse ».

J'étois si oppressé que je ne pouvois répondre. Sans me donner le tems de parler, il me montra sur un fauteuil une robe de chambre pour laquelle je lui avois vu une prédilection marquée, quoiqu'il ne la mit que rarement et dans certains jours choisis. « Ce vête« ment, ajouta-t-il, est une étoffe qu'a portée ma mère, et qu'à « mon départ pour l'Afrique elle me pria de porter à mon tour pour « l'amour d'elle, comme un monument de sa tendresse et un signe « éternel de ressouvenir. Jusqu'ici j'ai rempli ce devoir avec la plus « tendre affection; quoique depuis quelque tems il me rappellât dou« loureusement que ma mère ne vit plus; mais à présent que je vais « me fixer auprès de mon père pour consoler sa vieillesse, puis-je « conserver davantage ce qui sans cesse exposeroit à ses yeux, la « perte qu'il a faite? Il faut désormais que mon ami le porte pour « moi; à ce titre, c'est à vous, mon cher Vaillant, que je le transmets, « non comme un présent ordinaire, mais comme un legs qui me fut « fait à moi-même, comme un legs qui me fut précieux, et que je

« vous charge d'acquitter pour moi en en faisant usage selon le vœu
« de ma respectable mère. »

On sent très-bien que le présent d'une robe-de-chambre à un voyageur accoutumé à un autre costume, presque toujours en habit de chasse et les armes à la main, présente l'image d'une carricature assez ridicule, et qu'un pareil accoutrement eût été plus plaisament adapté aux épaules de nos procureurs ou de nos médecins d'autrefois; mais cette scène si digne pour tant d'autres du théâtre de la foire, prend ici un caractère touchant de simplicité, de bonhommie, de vérité, qui m'attendrit encore. L'objet n'est rien par lui-même, mais les idées que cet objet rappelle, sont touchantes; la main qui donnoit m'est si chère, que même après dix ans je ne revois point sans plaisir les lambeaux de la robe, que je me suis fait un devoir d'user jusqu'à la corde, lorsque je suis devenu plus sédentaire; enfin, la plus belle antique ne seroit pas plus religieusement conservée.

Je me jettai dans les bras de mon ami les larmes aux yeux, et je sentis les siennes inonder mon visage. Le spectacle de sa maison, de toutes parts en mouvement, étoit extrêmement touchant; on eût dit un déménagement à l'approche des brigands : l'abandon des lieux auxquels on fut si attaché, où l'on goûtoit des plaisirs innocens et vrais, a quelque chose d'affligeant et qui consterne une ame sensible. La maison de mon ami participoit un peu des regrets que je donnois au maître; un meuble, le plus simple ustensile dont il avoit coutume de se servir, fixoit douloureusement mes regards : cette sensibilité active est le partage et le malheur d'un petit nombre d'humains; elle donne véritablement de la vie aux objets les plus inanimés. Mais ce qui rendoit la scène encore plus douloureuse, c'étoit le silence de nos amis communs rassemblés autour de l'ami qui partoit. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la chaloupe qui alloit nous l'enlever; il ne nous permit pas de le suivre jusqu'au bâtiment; il nous fallut rester sur le rivage, contens de le suivre encore des yeux. Arrivé à bord, il monta sur le tillac, et là, avec son mouchoir, il nous fit les derniers signaux de l'amitié.

Un de ses meilleurs amis et des miens eût pitié de l'angoisse où j'étois, il m'emmena chez lui ; nous passâmes tout le jour à nous rappeller tous les traits de bienfaisance qui avoient honoré la vie publique et privée du meilleur des hommes. Son nom revenoit sans cesse, à chaque propos. Un dernier trait vint mettre le comble à notre douleur. Tout-à-coup se fit entendre le canon de la rade et du fort qui annonçoit le départ du navire, et qui saluoit pour la dernière fois le fiscal. Je m'élançai vers le belvéder, et, avec une lunette, je vis le bâtiment qui fendoit les flots à pleine voile, et qui se perdit bientôt dans l'horison.

Cependant je regagnai dans la nuit mon appartement ; il me sembloit une prison. Abandonné à moi-même, j'étois dans la situation d'un coupable que tout le monde fuit, et qu'on livre à ses remords ; jamais un amant ne sentit avec plus de force une séparation si cruelle.

Le lendemain matin M. Serrurier, son successeur ; le colonel Gordon, commandant de la place ; Hakker, gouverneur en second ; Conway, colonel du régiment de Pondichéri, et que depuis j'ai eu le plaisir de revoir à Paris ; enfin, tous les amis du voyageur, et les personnes auxquelles il m'avoit recommandé, et dont quelques-unes m'étoient même inconnues, vinrent à l'envie m'offrir leurs services ; m'assurant toutes qu'elles s'empresseroient de me faire oublier, par leurs soins, une perte qui leur étoit aussi sensible qu'à moi. Chacun me prioit d'accepter un logement chez lui ; mais, parmi ces offres, je dois distinguer sur-tout celle de Gordon ; il fit la sienne, tant en son nom, qu'au nom de son épouse, et y mit tant d'instance et de franchise, que je ne pus le refuser. D'ailleurs, indépendamment des obligations personnelles que je lui avois et des services qu'il m'avoit rendus dès les premiers jours de mon arrivée au Cap, je lui étois aussi sincèrement attaché par notre conformité de goût pour l'histoire naturelle, que par la reconnoissance et l'amité. Cependant j'étois résolu à ne point user encore, pour le moment, de son offre obligeante, et je le priai de permettre que je gardasse mon appartement jusqu'après la vente des effets de Boers : car la maison de mon

ami étoit encore toute meublée, et il n'avoit emporté avec lui que ce que le voyage lui rendoit absolument nécessaire.

La vente se fit enfin, et elle servit plus que toute autre chose à montrer la considération dont avoit joui généralement l'ex-fiscal. Le désir que chacun eût de posséder quelques-uns des effets qui lui avoient appartenu, les fit pousser bien au-delà de leur valeur réelle. Ses amis sur-tout se disputèrent ceux des meubles qui servoient particulièrement à son usage. Tous se firent un devoir d'en posséder au moins un; et je vis avec la plus grande satisfaction, chacun d'eux, en l'emportant, regretter le maître qui l'avoit laissé.

Avant que l'on ne vendit ses effets, le colonel Gordon m'avoit proposé de l'accompagner dans une opération qu'il vouloit faire pour vérifier la position de la montagne du Piquet, par rapport à celle de la Table. Dès qu'on sut dans la ville son projet, plusieurs officiers des différens régimens de la garnison lui demandèrent de l'accompagner. Les uns étoient des curieux qui vouloient jouir du spectacle de son travail; les autres des oisifs qui cherchoient à employer une journée. Ceux-ci, ne désiroient que le coup-d'œil d'une vue magnifique; ceux-là, de pouvoir dire, à leur retour en Europe, qu'ils avoient monté sur la fameuse Table. Quoiqu'une pareille troupe dut être plus incommode qu'utile, il l'admit cependant; et nous partimes au point du jour, avec les instrumens nécessaires. Un hazard heureux favorisa notre opération : le ciel, pendant la journée entière, fût parfaitement pur; et, ce qui est infiniment rare, il ne nous opposa pas un seul nuage sur la Table.

Pour moi, j'eus à me féliciter d'un bonheur particulier; celui de voir et de tuer, sur le plateau de la montagne, un oiseau d'espèce nouvelle, que jusqu'à ce moment je n'avois point encore apperçue en Afrique, et que je n'y ai jamais revue depuis : c'étoit un merle de roches. Je l'ai apporté en Europe. Il fait aujourd'hui partie de mon cabinet, et formera dans l'*Ornithologie* que je vais publier bientôt, une nouvelle espèce intéressante, qui mérite d'être connue des naturalistes.

Un

Un oiseau tué si près de la ville, et nouveau néanmoins pour tous les habitans du Cap, ne devoit être sur la Table qu'un étranger. Je soupçonnai qu'il pouvoit y être venu de cette suite de roches et de montagnes, qui, par leur ressemblance avec celles du nord de l'Europe, sont appellées *Montagnes de Norwège*, et qui, se détachant de la Table, vont, en se dirigeant au sud jusqu'à la mer, former ce qu'on appelle la *Pointe méridionale d'Afrique*. Plusieurs personnes avoient eu la curiosité de visiter cette pointe; mais elles ne s'y étoient rendues que par les bords de la mer, ou par la route de Constance et de la Baie-Falso; moi, je voulois y aller par la crête même des montagnes. Une entreprise aussi nouvelle sembloit me promettre des objets inconnus et curieux. Je n'avois à redouter dans mon voyage qu'une extrême fatigue; et la considération d'un pareil inconvénient n'étoit point faite pour m'arrêter.

Un ami me prêta deux de ses Nègres, j'y joignis un Hottentot, et leur distribuai à porter entre eux ma canonnière, ma carabine, un manteau, des munitions de chasse, quelques vivres secs, en un mot, ce qui me paroissoit absolument indispensable; car, devant toujours monter et descendre, il ne nous falloit rien d'embarrassant. Moi, je portois mon fusil à deux coups, j'avois deux pistolets à ma ceinture, et j'étois suivi de trois chiens, l'élite de ma meute.

Ce fut dans cet équipage et par le plus beau tems du monde, que je me rendis sur le sommet de la Table.

Vue dans l'éloignement, et à une certaine distance, la montagne paroît se terminer en plateau, et telle est l'origine de ce nom de Table que lui ont donné les voyageurs et les marins. Cependant il s'en faut bien (et je l'ai déja dit) que son sommet soit une plaine; sillonné dans toute sa surface par d'énormes cavités, il est hérissé, en même tems, d'aspérités, de proéminences, de hautes roches qui, par leur altération et leur éboulement, attestent combien l'action des météores lui a fait perdre de sa forme primitive. Sa face la plus longue, est celle qui regarde la ville. Dénué d'instrumens, il ne m'étoit guère possible d'en mesurer exactement l'étendue; je le tentai néanmoins, en la parcourant plusieurs fois à pied; et chaque

fois je vis que pour aller de l'extrémité est à l'opposé ouest, il me falloit près de vingt minutes ; ce qui certainement annonce une longueur d'un quart de lieue au moins.

Pendant que je m'occupois de mon arpentage, ma bonne fortune me rendit témoin d'un phénomène intéressant, que souvent les curieux ont cherché à observer sur la montagne, mais qui ne s'offre pas toujours avec la même pompe aux regards des observateurs : c'étoit la formation d'un de ces orages du sud-est, produit par l'amoncellement des nuages au sommet de la table, et qu'on appelle vulgairement *la Perruque*, ainsi que je l'ai dit dans mon premier voyage. Il faut que je le décrive ici, mais d'une manière plus précise, de peur qu'on ne prenne l'effet pour la cause, et qu'on n'attribue à l'un ce qui appartient à l'autre. Celui-ci, s'annonça par une traînée de brouillards, que nous vîmes balayer sur la surface de la mer ; il s'avançoit vers nous en passant par-dessus la Baie-Falso; son approche m'annonçoit une des tempêtes les plus terribles ; mais je m'applaudissois d'être à portée de voir et d'étudier à cette hauteur, le développement d'un aussi brillant spectacle, au risque de quelques légers inconvéniens, qui ne pouvoient entrer en balance avec les avantages que j'allois retirer de ces observations, qu'aucune circonstance ne me permettroit peut-être jamais de répéter, si je laissois échapper celle qui se présentoit si heureusement. Ainsi, sans désemparer je fis dresser ma tente vers l'est, et le plus près possible de cette partie de la montagne qui, déja séparée de la Table, par l'action progressive et continue des éboulemens, des pluies et des vents, prend le nom particulier de *Diable*, et tend de plus en plus à s'isoler de cette grande masse.

La traînée, en s'avançant, couvrit bientôt toute la vallée, de Baie-Falso jusqu'au pied des montagnes, et finit par nous dérober entièrement la vue du charmant paysage de Constance, de Nieuwland et du Ronde-Bosch ; et puis, grossissant à vue d'œil, il ne tarda pas à gagner successivement la hauteur de la Table ; et, en moins de deux heures, il s'accrut au point que non-seulement il couvrit la partie du terrain qui nous séparoit du Diable, mais encore nous enveloppa

nous mêmes de toute part. Cette brume étoit si dense, qu'on ne pouvoit rien distinguer à un pied loin de soi. Du reste, l'atmosphère, malgré ce grand mouvement de vapeur, ne sembloit point troublée ; je ne sentois pas un soufle de vent ; en revanche mes habits se mouilloient insensiblement.

J'avois eu plusieurs fois l'occasion de remarquer, que lorsque ces nuages venoient se répandre sur la Table, ils n'en couvroient que la partie orientale, tandis que l'occidentale restoit pure et intacte. Je savois encore, et je l'ai dit ailleurs, que souvent dans ces tems brumeux, un colon qui part de la ville pour se rendre à la Baie-Falso, peut choisir à son gré, ou de marcher sous un soleil brûlant en prenant par l'ouest, ou de s'exposer à une pluie continue en prenant par le côté opposé. Or, maintenant que je me trouvois sur la montagne au moment que le nuage s'appésantissoit sur elle, je pouvois aisément m'assurer quelle partie étoit couverte, quelle autre ne l'étoit pas ; puis qu'étant dans le nuage même, je n'avois qu'à marcher jusqu'au moment où j'en serois sorti. C'est ce que je fis en m'avançant vers l'ouest du plateau ; mais à peine fus-je à mi-chemin de ce plateau, que je me trouvai sous les rayons d'un soleil ardent, et sous un ciel de toutes parts très-serein.

C'est alors que s'offrit à mes regards, le spectacle du plus bel horison que j'aie jamais considéré : je distinguois toutes les habitations qui parent les montagnes du Tigre, le Blauwe-Berg, le Groene-Kloof et le Piquet-Berg ; la ville se trouvoit presque perpendiculairement sous mes pieds ; mais lorsqu'avec ma lunette, je me mis à considérer les girouettes des maisons, je m'apperçus qu'elles étoient tournées en tout sens, ce qui m'annonçoit que le plus grand calme y régnoit ainsi que sur la montagne, où il n'y avoit pas le moindre mouvement dans les airs, puisque les feuilles des arbres dormoient dans une immobilité profonde.

La baie étaloit un spectacle plus étonnant encore. Sa partie nord éprouvoit alors une rafale très-violente qui ne s'étendoit point à la partie sud. Ainsi, par exemple, dans cette dernière partie, trois vaisseaux me sembloient jouir d'un repos parfait, et dans l'autre,

tous ceux qui se trouvoient à l'ancre, étoient, au contraire, agités par un vent très-violent. De ce contraste frappant, je dirai même incroyable, dans un espace si peu étendu, il résultoit entre l'une et l'autre une très-grande différence dans la couleur des eaux. Ce double effet me paroissoit magique, puisqu'il m'offroit dans un même cadre, et sans intermédiaire, le calme et la tempête.

Voici comme je concluois : le vent qui avoit pris naissance à la surface de la mer des Indes, soufflant avec violence, entroit par la Baie-Falso, communiquoit seulement à la baie de la Table par le défilé qui sépare les deux baies, et suivoit sa direction dans la partie nord de la rade ; tandis que le détour que forment les montagnes du côté du Cap et au Cap même, y amortissent la plus grande partie de sa force. Ce n'est donc que l'amas des nuages du sud-est, qui s'entassent sur la Table, et de-là, se précipitant sur la ville, y occasionnent ces furieux coups de vent, en même tems si incommodes et si salubres aux habitans du Cap; car nous avons vu le plus grand calme règner, non-seulement dans la ville, mais dans toute la partie de la rade, qui, se trouvant opposée à la direction de la montagne, doit naturellement les abriter de ce côté. En effet, dans tout le séjour que j'ai fait au Cap, j'ai toujours remarqué que l'ouragan n'étoit jamais, à beaucoup près, aussi violent quand les nuages restoient en stagnation, et comme suspendus sur le haut de la montagne ; la même chose a lieu dans tout l'intérieur de l'Afrique, par-tout enfin, où de grandes hauteurs opposent une barrière à ce vent impétueux.

Vers une heure après-midi, jugeant mon nuage parvenu à son maximum d'accroissement, je m'en éloignai, afin de le considérer dans un point de vue favorable, et d'en apprécier la hauteur, s'il étoit possible. A une certaine distance il m'offrit l'image d'une masse de brouillards pressée et pélotonnée sur elle-même. Ses extrémités ou contours supérieurs et latéraux étoient très-apparens ; on distinguoit parfaitement la ligne où il terminoit, et je puis assurer qu'il n'avoit pas plus de cinquante ou soixante pieds d'élévation.

L'air vif et élastique de la montagne m'avoit donné un grand appétit ; tout résolu que j'étois à continuer mes observations le reste

du jour, il me fallut les interrompre un moment pour aller prendre quelque nourriture dans ma tente ; mais à peine rentré dans le brouillard, je sentis un petit vent d'un froid très-piquant, qui n'avoit point existé le matin. A la vérité, il étoit si foible que je l'attribuai au mouvement de la vapeur qui alloit toujours croissant. Néanmoins, comme il me faisoit éprouver quelque mal-aise et que j'étois-là, moins que par-tout ailleurs, en situation de continuer mes recherches, je fis enlever ma tente et j'allai camper à l'extrémité ouest du plateau.

Mes Nègres et mon Hottentot m'étant totalement inutiles pour l'opération qui m'occupoit, je voulus en tirer quelque parti en les employant le reste de la journée à chercher sur la montagne un prétendu monument dont l'existence m'avoit long-tems tourmenté.

Kolbe dit dans son ouvrage qu'en 1680 le gouverneur Van der Stel étoit allé sur la Table avec plusieurs dames du Cap et particulièrement avec la femme du gouverneur des Indes ; que voulant laisser à la postérité un monument solemnel de cette partie de plaisir et du grand effort de ses jeunes compagnes, il avoit fait ériger sur les lieux mêmes une colonne ou pyramide avec une inscription digne de transmettre à la postérité la mémoire de son grand nom. L'auteur raconte même sur ce voyage beaucoup de détails et de circonstances particulières qui engagent à y ajouter foi ; mais, malgré toutes les recherches que firent mes compagnons, ils ne trouvèrent pas le moindre vestige de la prétendue colonne, qui, si l'histoire en est vraie, aura été détruite, ou par le tems ou par une main ennemi des monumens.

Je ne cessai de suivre tous les mouvemens de mon nuage. Une partie s'en étoit détachée ; et passant par l'échancrure qui sépare le Diable de la Table, elle étoit allée se fixer au revers de celle-ci, et y paroissoit suspendue comme dans un état de stagnation, sans avoir avec la grande masse aucune autre communication. Vers les cinq heures celle-ci sembla s'affaisser et devenir plus pesante. Je crus qu'elle alloit se précipiter sur la ville et y occasionner un de ces ouragans si communs au Cap dans les mois de mars et avril, plus

rares dans la saison où nous nous trouvions; je me trompai. Sans diminuer de hauteur, elle déborba le plateau, descendit au dessous de ses rebords, et, circulant ainsi le long de son escarpement, alla rejoindre le nuage du Diable avec lequel elle se confondit pour n'en plus faire qu'un seul. Tout ceci s'opéra sans le moindre dérangement dans l'air. La rade elle-même cessa d'être agitée par le vent; et le calme universel me dit assez que je devois renoncer à l'attente d'un orage dont le spectacle m'auroit beaucoup intéressé, mais dont les effets n'auroient pas également amusé les habitans de la ville qui n'avoient pas le même intérêt à ces observations.

L'approche de la nuit vint me dédommager un peu de cette contrariété en m'offrant un tableau différent, il est vrai, et moins rare, mais plus sublime peut-être que cette grande tempête sur laquelle je m'étois avisé de compter. C'étoit le coucher du soleil dans l'océan. On pourroit dire que c'étoit l'arrivée du maître de la nature aux bornes du monde. Je vis ce globe de feu se plonger et disparoître avec majesté dans les eaux. Quel ravissant spectacle il offrit à mes yeux étonnés! lorsque, rasant la surface des mers, il parût tout-à-coup en embrasser l'abîme, pour rejoindre, comme le dit Ossian, l'immense palais des ténèbres. A son approche les flots élèvent leurs têtes agitées pour se dorer de sa lumière; leurs couleurs diamentées par ses rayons se dégradent insensiblement, et soudain ils s'abaissent lorsqu'il a disparu. Déja l'océan commençoit à n'être plus éclairé et l'immense rideau de nuages que j'avois à l'est réflétoient encore ses feux dans leurs parties supérieures : leur masse totale représentoit des montagnes de neige et leur couronnement étaloit une zone resplendissante de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce spectacle ne dura qu'un instant; mais, à une distance de trente lieues vers le nord, les montagnes du Piquet, plus hautes encore que la Table, conservèrent pendant quelque tems la lumière sur leurs cimes majestueuses; elles se détachoient sur le fond pourpre et violâtre du ciel. On eût dit des fanots destinés à éclairer l'Afrique intérieure pendant l'obscurité de la nuit. Que l'homme est petit à cette hauteur, et que ses passions sont misérables lorsqu'il se compare à l'immensité!

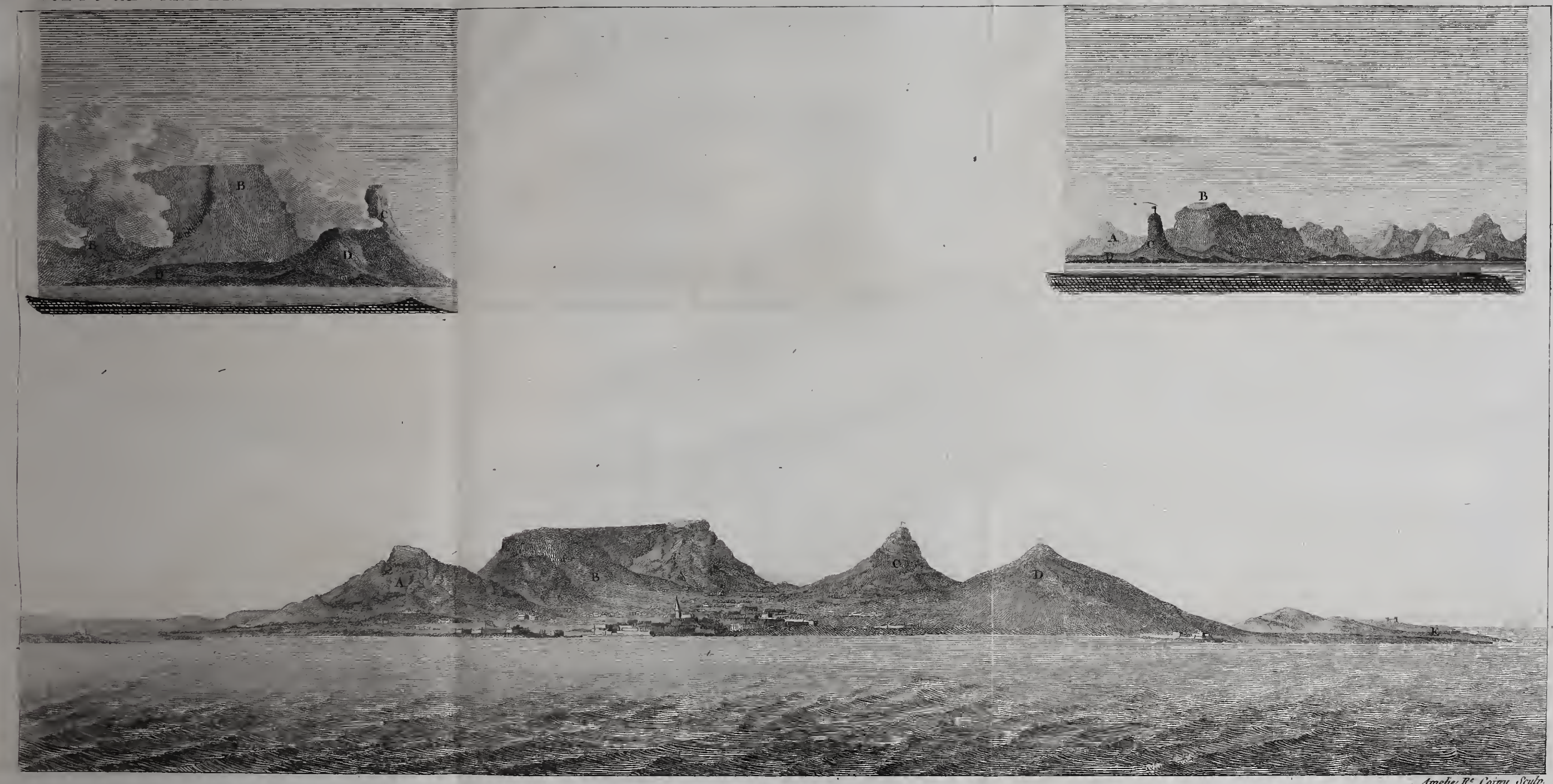
Aux approches des ténèbres les vautours avoient quitté la plaine et regagnoient les rochers. Les bavians se retiroient dans leurs repaires; les petits oiseaux voltigeoient encore autour de moi : épars sur les arbustes et les buissons, ils célébroient par leurs concerts la fin d'un si beau jour. Leur chant mourût avec le crépuscule; l'obscurité livra la montagne aux oiseaux funèbres; et moi, triste et penseur, je rentrai dans ma canonnière qu'on avoit entourée d'un grand feu pour en éloigner les animaux malfaisants qui fuyent la lumière. —

Je devois m'attendre à rencontrer sur la montagne une sorte d'ennemis plus dangereux encore; c'étoient ces esclaves marrons fugitifs de la maison domaniale, vivant dans les rochers et profitant de la nuit pour aller dérober dans les habitations voisines. J'avois à craindre que quelqu'un de ces déserteurs ne se fût caché dans mon voisinage, et qu'à la faveur des ténèbres il ne tentât de me surprendre ou de m'attaquer. Mes précautions étoient prises d'avance; j'étois trop bien armé pour redouter un pareil combat, et la vigilance de mes trois chiens, plus encore que mes feux me permit de reposer en sécurité toute la nuit.

La brume devint si humide que, quand le jour parut, je me sentis, dans ma tente, tout perclus de froid, malgré un très-fort manteau, dans lequel je m'étois roulé et enveloppé tout entier. Par l'état où je me trouvai, on peut juger de ce que mes gens avoient eu à souffrir. Pour me dégourdir, je pris le parti de me transporter dans la partie de la montagne que je jugeai devoir être exempte de brouillards. Je comptois, comme le jour précédent, y trouver le soleil; mais la nuée l'avoit couverte en partie, et le soleil ne s'y montra que lorsqu'il eût passé le méridien. En attendant qu'il vint me réchauffer par sa présence, je parcourus le plateau avec mon fusil, dans l'espoir de me procurer des provisions, si je trouvois quelque pièce de gibier à abattre. Je ne vis que des vautours, posés en avant sur le bord de leur trou, qui, engourdis par le froid et humectés par la rosée, attendoient aussi le soleil pour se ressuier et prendre leur vol. Dans cet état ils sembloient ne pouvoir remuer leurs aîles, et se laissoient approcher de très-près. J'en tuai plusieurs. J'essayai même, quand

le soleil eût reparu et que je me sentis réchauffé, d'en faire rotir un, et d'en diner avec mes gens. Mais l'odeur en étoit si rebutante et le goût si détestable qu'il me fut impossible d'en manger. Mes deux Nègres le rejettèrent comme moi. Il n'y eut pas jusqu'aux chiens qui, après l'avoir flairé, s'en éloignèrent; mon Hottentot seul en mangea, et le trouva passable parce qu'il étoit très-gras. Quand nous nous fûmes bien sechés, nous abattîmes la tente, et descendant la Table du côté du sud-ouest, je me rendis à travers les broussailles et les ronces, vers la *Fausse-Tête du Lion*; tel est le nom d'une montagne malheureusement célèbre par quelques naufrages, et à juste titre redoutée des marins. Pour entendre ceci, il faut se rappeler qu'il y a, comme je l'ai remarqué plus d'une fois, une autre montagne qu'on appelle la *Tête du Lion*, et qui est un des renseignemens des pilotes, quand d'Europe ils arrivent au Cap. La Fausse-Tête a pris son nom de la ressemblance de forme qu'elle a avec la Tête véritable, quoiqu'elle soit moins haute; et cette conformité est d'autant plus dangereuse, que près de cette montagne, il en est une autre qui, terminée en plateau comme la Table, représente, vue au large, la coupe ouest de cette dernière. Si, dans les tems brumeux, le pilote, trompé par ce rapport, porte à terre comptant entrer dans la baie du Cap, il est perdu, et son vaisseau échoue sans ressource sur les bas-fonds de la côte. Cependant il y a pour lui une reconnoissance sûre et infaillible que je crois devoir indiquer : c'est que la Tête du Lion est totalement isolée du côté du nord, n'ayant que la crouppe du Lion de ce côté, qui peut s'y montrer et qui est plus basse; tandis que la Fausse-Tête paroît tenir, sans interruption et sans intervalle, à une chaîne de montagnes, qui, au nord, vient joindre la Table, et qui au sud s'étend jusqu'à la pointe d'Afrique et va former ce promontoire. A la vérité, dans les tems de forte brume, le renseignement que j'indique ici devient inutile, parce qu'alors le corps des montagnes étant enveloppé de brouillards, il n'y a que leur cime qui, étant élevée au-dessus de la vapeur, soit visible; mais dans ce cas, il est un autre moyen certain de reconnoissance. La Tête du Lion n'ayant à sa partie septentrionale aucune autre montagne aussi haute qu'elle,

son



VUE DU CAP DE BONNE ESPERANCE PRISE EN RADE.

A. *Montagne du Diable*. B. *Montagne de la Table*. C. *Tête du Lion*. D. *Croupe du Lion*. E. *Pointe des Pendus*.

son sommet doit se montrer seul de ce côté ; la Fausse-Tête, au contraire, ayant à son septentrion d'autres sommets aussi élevés, ceux-ci doivent se distinguer en même-tems que le sien ; par conséquent, si le pilote, incertain sur celle des deux Têtes qu'il apperçoit, voit au nord de cette Tête, et sur la même ligne, d'autres cimes de montagnes, il ne peut se méprendre : c'est la Fausse-Tête qui se montre à lui ; s'il n'apperçoit rien à la partie septentrionale de la pointe, si des montagnes qu'il distingue elle est la dernière au nord, c'est la Tête véritable. Car la crouppe du Lion, qui en fait partie, est très-peu élevée ; et quand on la voit, on ne peut s'y méprendre. On sent bien que ceci n'a lieu que pour les vaisseaux qui, arrivant d'Europe ou des Indes, se trouvent plus au sud que l'entrée de la baie ; ceux qui sont plus au nord, ont une toute autre vue, et dans ce cas, il leur est impossible de voir la Fausse-Tête ; car on doit alors appercevoir les montagnes du Cap telles à-peu-près qu'elles sont représentées ici, puisque j'en ai pris la vue étant sur l'île Roben. Quant à l'autre vue, je l'avois également prise en arrivant au Cap ; mais le dessin s'étant déchiré en deux, j'en ai perdu une partie. J'ai cependant fait joindre ici celle qui m'est restée, et qui ne s'étend que jusqu'à la Fausse-Table.

Je n'insisterai point sur l'importance dont peuvent être de pareilles observations ; les publier, est, selon moi, servir l'humanité, et mon voyage, après tant de dépenses et de fatigues, n'eût-il produit d'autre bien que celui d'éviter à la navigation un seul naufrage, je m'applaudirai toute ma vie d'avoir voyagé.

De la Table à la Fausse-Tête, je vis par-tout sur le terrain que je parcourois, une grande quantité d'oiseaux du genre des merles, des grives et des sucriers. De la dernière montagne, j'apperçus beaucoup de guépiers de l'espèce de ceux qu'on trouve dans les provinces méridionales de la France et en Italie. Au Cap, comme en Europe, ces volatiles charmans sont des oiseaux de passage. Ils voloient par milliers au-devant de moi dans la vallée, et venoient en troupe se jetter sur les buissons et les arbustes dont elle est couverte. Quoique dans d'autres circonstances leur beauté eût été pour

moi un motif de les rechercher, dans celle-ci, ils ne m'étoient agréables que par leur saveur exquise ; et, au reste, avec les facilités que m'offroit leur multitude immense, il me suffisoit de quelques coups de fusil tirés dans un buisson, pour fournir abondamment pendant tout un jour aux provisions de ma cuisine et à celle de mes gens.

Leur affluence dans ce lieu m'étonnoit d'autant plus, que je remarquai beaucoup d'oiseaux de proie du genre des éperviers qui leur livroient une guerre cruelle. La vallée étoit peuplée aussi d'une quantité énorme de serpens verdâtres, longs de quatre à cinq pieds ; c'étoit l'humidité du terrain qui avoit attiré là, et multiplié à ce point ces reptiles. Leur multitude et leur grandeur m'inquiétoient beaucoup, et j'étois d'autant plus fondé à les croire venimeux, que mes chiens, qui ordinairement me précédoient toujours dans les broussailles, alors se rangeoient tous trois derrière moi, et sembloient ne s'avancer qu'avec crainte. Pour m'assurer de ce que j'avois à redouter de ces ennemis, j'en tuai un, et à l'inspection de sa bouche je vis avec joie, qu'ils n'étoient point dangereux. Pour cette fois mes chiens s'étoient trompés, leur instinct se trouvoit en défaut; et j'attribuai cette erreur à l'altération insensible que subit nécessairement par l'*éducation*, cette espèce de nos animaux domestiques ; très-certainement des chiens sauvages ne s'y seroient pas mépris.

Un autre sujet d'inquiétude m'allarmoit encore, et celui-ci me paroissoit fondé ; c'étoit de manquer d'eau sur la cime de ces montagnes que je me proposois de parcourir, pour me rendre au promontoire d'Afrique. Je craignois d'être obligé de renoncer à mon projet, pour ne pas m'éloigner des sources et des ruisseaux, ou de descendre sans cesse des hauteurs pour nous désaltérer dans les vallées ; ce qui eût entraîné à-la-fois, et beaucoup de fatigues, et beaucoup d'ennuis. Déja, nous n'avions que trop à souffrir des montées et descentes continuelles qu'exigeoit notre passage d'une montagne à une autre, sans me voir forcé encore à répéter plusieurs fois le jour cet exercice pénible sous un soleil brûlant; heureusement il ne fut point nécessaire. Pendant les cinq jours que dura mon voyage, je trouvai

dans les fentes et les creux des roches que je parcourois, une excellente eau de pluie; et ces petites citernes naturelles se trouvoient toujours, et assez multipliées, et assez abondantes pour fournir à tous nos besoins.

Du pied de la Table à la pointe d'Afrique, on ne compte ordinairement que huit lieues par la route ordinaire; moi, par les détours, j'en avois bien fait vingt-cinq à trente; mais je n'éprouvai aucun encombre, et j'arrivai enfin, à ce promontoire redoutable, le plus célèbre et le plus orageux de tous ceux de l'ancien monde. Les dangers de la mer presque toujours en fureur, l'avoit fait appeller par les premiers navigateurs Portugais, *Cap des tourmentes*; nom funeste auquel ils substituèrent bientôt le nom plus consolant de *Cap de Bonne-Espérance*, quand, en ouvrant à leurs yeux l'océan Indien, il offrit à leur cupidité barbare la possession et les trésors de la plus riche contrée du globe.

Placé dans le lieu de l'univers le plus favorable, peut-être, aux grands spectacles de la nature, j'avois à ma droite l'Atlantide, à ma gauche la mer des Indes, et devant moi celle du Sud, qui, venant avec fracas se briser à mes pieds, sembloient vouloir attaquer la chaîne des montagnes, et engloutir l'Afrique entière. Pour rendre plus magnifique l'effet sublime de ce tableau, je n'avois qu'un vœu à faire, celui d'être témoin d'une de ces tourmentes qui firent donner au promontoire sa première dénomination. Pendant quelques heures j'en eus l'espérance à l'aspect des traînées de brouillards que le vent enlevoit de la surface des eaux; mais bientôt mon attente fût trompée, et l'air devint si pur et si calme, qu'à l'extrémité orientale de la Baie-Falso, je distinguai très-nettement ce fameux Cap des Aiguilles, qui, lorsque des pilotes ont le malheur de se tromper dans le calcul de leur longitude, les expose à un naufrage certain, et où vinrent échouer, entre autres, les ambassadeurs envoyés par le roi de Siam, au roi de Portugal.

Cependant, malgré le calme qui règnoit dans l'air, la mer ne laissoit pas d'avoir quelque agitation. Son affluence opposée à plusieurs courans contraires, la rendoit clapoteuse. Ses lames n'avoient point

cette régularité majestueuse, qui, dans des climats plus heureux, les poussent en ordre au rivage, et les y amènent tour à tour pour y mourir : image trop fidèle de la vie et du néant qui la suit. Ici, les vagues rompues, l'une par l'autre, viennent tumultueusement se briser sur ces bas-fonds et ces rochers si fréquemment battues des orages.

Les flots, en arrivant au rivage, y rejettoient beaucoup de coquillages, entre autres des nautiles papyracés. Curieux de me procurer quelques-uns de ces univalves si fragiles, je descendis sur la grève; mais bientôt je m'apperçus qu'il n'y en avoit aucuns d'entiers, et que tous étoient cassés, ou frustes, ou noircis par la putréfaction de l'animal mort; cependant j'en appercevois de vivans qui, haussés du fond de la mer par les vagues, se montroient à nous de tems à autre. Mes gens se mirent à l'eau pour aller au-devant de ceux-ci, et en saisir quelques-uns; mais, au moment que leurs mains s'apprêtoient à les prendre, le coquillage couloit bas; et jamais, quelque adresse qu'ils pussent employer, il ne leur fût possible d'en avoir un seul: l'instinct de l'animal se montra encore plus subtil qu'eux; il fallut donc y renoncer. Amusé autant que contrarié de ce manège, je rappellai mes pêcheurs, qui revinrent tout honteux d'avoir été moins adroits qu'un poisson à coquille. Plus heureux qu'eux, j'eus le bonheur de tuer plusieurs oiseaux de rivage, du genre des mouettes et des hirondelles de mer; l'un de ces derniers, caractérisé par un grand bec d'un rouge de corail, formera dans mes descriptions une espèce nouvelle entièrement inconnue des ornithologistes.

Outre ces oiseaux, nous voyons voler au-dessus de la mer, aussi loin que notre vue pouvoit s'étendre, une quantité prodigieuse de fous blancs (1), qui, du haut des airs, les aîles ployée, le cou tendu, se laissoient tomber lourdement, comme autant de masses de plomb, sur les poissons qu'ils appercevoient dans l'eau; tandis que les albatros et les fregattes, plus agiles dans leurs mouvemens, saisissoient leur

---

(1) La même espèce a été décrite par Buffon sous le nom de fou de Bassan. *Voyez les planches enluminées*, *pl.* 278.

proie en rasant la surface de l'onde d'un vol rapide et léger. Le pélican, au corps massif et aux pieds larges et palmés, pendant ce temps nageoit majestueusement en remplissant son large gosier du petit frétin qu'il pêchoit gravement. Lorsque mes coups de fusil eurent dispersé au loin tout ce peuple aîlé, je me retirai.

D'après le goût que j'ai pour tous les objets nouveaux, je n'avois garde de retourner à la ville par le chemin que je venois de prendre; je savois que dans les environs de Falso, près du Simons-baie, étoit une caserne dans laquelle habite, en tout tems, un détachement des troupes de la garnison; pendant une grande partie de l'année ce poste lointain est une sorte d'exil pour les hommes qu'on y envoie; aussi a-t-on soin de les relever tous les mois.

En ce moment, le commandant de ce désert fort triste étoit un officier que j'avois eu souvent occasion de voir chez Boers; je voulus l'aller visiter, et mettre à profit cette occasion d'examiner à loisir le fond de la baie. Non seulement, il me reçut avec affection; mais, sous prétexte qu'il me falloit du tems pour remettre en ordre la petite collection d'insectes et d'oiseaux qui étoit le fruit de mon voyage, il exigea que je passasse auprès de lui quelques jours. Je cédai à son invitation, plein du désir de visiter le Cap-Falso et la rive opposée à la baie. Une chaloupe de pêcheur, que je trouvai m'y conduisit le lendmain de bon matin. En parcourant toute cette partie, j'y vis avec étonnement ces dunes immenses de sable et de coquillages, qui, formées visiblement par la mer, lui servirent de rivage par la suite, et en sont aujourd'hui fort éloignées. Ces monumens irrécusables de son séjour, m'ont convaincu que cette mer pénétroit autrefois dans cette portion devenue terre aujourd'hui, et qu'elle s'y élevoit à une grande hauteur; qu'elle s'en est retirée fort loin; et que par conséquent, elle perd chaque jour, quoique chaque jour elle semble devoir gagner par la fréquence des orages et la violence des vents qui, presque sans interruption, la poussent contre ces côtes. A mon retour, je passai encore deux jours chez l'officier de garde à Falso. Il ne me falloit que six heures, tout au plus, pour retourner au Cap par le chemin ordinaire; mais je me contentai de

renvoyer les deux Nègres qu'on m'avoit prêtés, chargés des différens objets que j'avois amassés, et voulus n'y revenir qu'en cotoyant les bords de la mer; suivant les sinuosités des pointes et des anses, à commencer par la pointe aux nautiles, et revenant par la côte ouest.

Ce voyage, malgré sa courte durée, fût accompagné de fatigues que je n'avois pas prévus. A chaque pas j'étois arrêté par quelque obstacle. Tantôt c'étoit une roche saillante qui, tout-à-coup, se présentoit à moi: et alors il me falloit l'escalader avec mon Hottentot, aidé par lui, l'aidant à mon tour, et risquant sans cesse tous deux de rouler et de nous précipiter dans l'abîme. Tantôt c'étoit un escarpement rapide qui s'opposoit à notre descente; et dans ce cas, nous n'avions d'autres ressources que de nous abandonner à la pente, en glissant sur le dos, au risque d'être meurtris et déchirés par notre chûte. Quelquefois, après bien des sueurs et des peines, je me trouvai en face d'une crique ou d'une anse qui, s'enfonçant entre deux hautes roches, me fermoit tout-à-coup le passage et m'obligeoit à de longs et fatigans détours, dont le moindre inconvénient étoit une perte de tems bien contrariante.

Cependant mon voyage s'acheva enfin heureusement. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en donner les résultats. L'excursion que je fis postérieurement jusque sous le tropique m'a mis à portée de connoître d'autres faits du même genre; et de me convaincre irrésistiblement, que ce n'est point seulement la pointe méridionale d'Afrique qui a été couverte en pârtie par la mer, mais ses montagnes intérieures, très-avant dans les terres. Au reste, je publierai un jour mes remarques et mes réflexions à ce sujet. Pour le moment, je me contenterai d'observer que les idées dont je donne ici l'apperçu deviennent si évidentes, quand on a visité les côtes de la colonie, qu'elles ont frappé jusqu'aux Hottentots mêmes; et il est vraisemblable que la Table, ainsi que les deux montagnes voisines et toutes celles qui forment la chaîne jusqu'au promontoire, furent autrefois une île séparée du continent par un bras de mer, lequel communiquoit de la baie de la Table à la Baie-Falso, et les unissoit ensemble. Il est difficile de se refuser à regarder cette conjecture comme une

vérité, quand on parcourt la plaine basse qui aujourd'hui fait le chemin de l'une à l'autre baie, et qu'on voit qu'elle n'est qu'un mélange de sable et de coquillages à-demi décomposés.

A ce fait évident, j'en ajouterai un autre, c'est que cette partie d'Afrique, que je prétens, et avec juste raison, avoir été une île, en a formé trois très-distinctes. J'en ai eu la preuve en tranversant la chaîne des montagnes granitiques dont j'ai parlé ci-dessus. Là, j'ai vu deux longs défilés dirigés de l'est à l'ouest, et qui très-probablement furent jadis des détroits. Celle qui aboutit dans le fond de la Baie-Falso, est encore couverte de dunes; l'autre aboutit à la *Baie-aux-Bois*. Pour les indiquer à mes lecteurs, j'ai eu soin de les ponctuer tous deux sur ma carte. Au reste, leur nivellement n'étant pas le même, on ne peut douter qu'ils n'aient été formés en différens tems. Quelqu'ancienne que soit cette époque, il en est pourtant une plus reculée encore, à laquelle la Table elle-même, quoiqu'excessivement élevée au-dessus du niveau de l'océan, paroît néanmoins avoir été couverte en partie d'eau de la mer.

Quant à l'histoire naturelle de toute la partie que je venois de parcourir, j'avouerai franchement que je m'en étois fait une plus grande idée; car en oiseaux, je n'y ai vu que des espèces qui se trouvent en abondance dans tout le district de Constance, Ronde-Bosch et Nieuw-Land; et elles sont même là plus faciles à trouver que sur ces hautes montagnes très-pénibles à escalader; une seule me parut habiter de préférence les roches escarpées; c'est un pic particulier, qui est de la grosseur de nos pics-vert, et dont le ventre est rougeâtre. La nature qui ne se borne point aux règles générales, et prend plaisir à soigner les moindres détails, se jouant des systêmes de nos méthodistes, a donné à celui-ci des mœurs entièrement différentes de celles que nous connoissons à tous les oiseaux de ce genre; car il ne grimpe jamais le long des arbres, mais se perche, comme les autres volatiles, sur les branches latéralles, et cherche sa nouriture dans la terre où il enfonce son bec et sa longue langue armée d'un dard, pour en arracher sa proie, ainsi que les autres pics le pratiquent sur les troncs vermoulus. Les seuls quadrupèdes qui habitent ces hau-

teurs, sont, outre les bavians, le *Kainsi* des hottentots, ou Klip-Springer des colons Hollandois; c'est une gazelle qui ne se trouve que sur les rochers les plus inacessibles, et dont je parlerai ailleurs. On trouve dans les bas-fonds et les vallées, notamment sur les bords du petit ruisseau qui se jette dans la Baie-aux-Bois, quelques *Grys-Bock* et des *Duykers*, deux espèces dont il a déja été fait mention.

J'entendois tous les soirs hurler les hiennes, mais je n'en ai jamais rencontré en plein jour; une seule fois j'entrevis une panthère dans les dunes des environs de Falso; j'y vis aussi quelques perdrix de la grande espèce, nommée au Cap, très-improprement, faisan. Les arbustes et les plantes sont en grand nombre sur ces montagnes; mais les botanistes Tumberg, Paterson et Sparmann en ont suffisamment parlé.

En quittant le logement que j'avois au Cap chez Boers, j'en avois accepté un de Gordon, quoiqu'avec mes projets je dusse l'occuper fort peu de tems. A peine y fus-je instalé que je commençai à travailler aux préparatifs de mon départ; et donnai même quelques ordres pour mes voitures et mes bestiaux. Mais le colonel, qui connoissoit les pays par lesquels j'allois commencer mon voyage, et qui lui-même les avoit parcourus en partie avant moi, m'arrêta, en m'assurant que je ne trouverois que des déserts arides, où infailliblement je mourrois de soif avec toute ma caravane, si je m'exposois à partir avant la saison des pluies.

Cette raison me détermina. Comment ne pas croire aux conseils d'un homme sage et éclairé, qui ne parle que d'après son expérience! Ma confiance en lui étoit telle, que je ne songeai pas même à lui faire une objection; à la vérité, il avoit voyagé au nord du Cap, comme je me préparois à le faire; mais n'ayant pas à suivre la même route que lui, le conseil ne me convenoit nullement; et je ne l'ai que trop éprouvé. J'invite donc les personnes qui entreprendroient la même excursion que moi, à ne pas suivre mon exemple, et à partir du Cap dans les fortes chaleurs, ou au moins à diriger tellement leur départ que pendant l'été du pays, c'est-à-dire, depuis novembre

jusqu'en

jusqu'en février, elles se trouvent à une latitude plus élevée que celle des frontières de la colonie. Je détaillerai ailleurs les raisons que j'ai pour parler ainsi ; et l'on verra tout ce que m'a coûté de malheurs un voyage entrepris à contretems.

Nous étions alors en janvier ; et, d'après le conseil, je ne devois partir qu'en mai. Il est vrai que ce retard m'engageoit à mettre dans mes préparatifs plus de tranquillité, plus de soins, et même plus d'économie : d'un autre côté, il me procuroit la facilité de compléter, autant qu'il étoit en moi, une collection des animaux de la colonie. Mon désastre dans la baie de Saldanha avoit beaucoup nui à cette entreprise ; et, puisque je me trouvois à portée de l'achever, je ne devois point en laisser échapper l'occasion.

Ceux des Hottentots que j'avois gardé à mon service depuis mon premier voyage, étoient dans le Groene-Kloof, occupés à la garde et au soin de mes bœufs. J'allai visiter le troupeau et les gardiens ; et fus satisfait des uns et des autres. Seulement, ayant remarqué que parmi mes bêtes il s'en trouvoit trois ou quatre qui avoient été trop fatiguées de leur première route pour pouvoir soutenir les travaux d'une seconde, je les réformai. Gordon me prêta quatre bœufs très-bons qu'il avoit ramenés de sa dernière course, et j'en fis, outre cela, l'emplette d'un attelage nouveau qui me coûta cent vingt-cinq rixdalers. Quant à mes gens, non-seulement tous me montrèrent le plus grand empressement à m'accompagner ; mais ils avoient inspiré la même ardeur à quelques-uns de leur camarades, dont ils me garantissoient le courage et la fidélité, qui me faisoient prier par eux d'accepter leurs services. Pouvois-je prévoir que des protestations si séduisantes se démentiroient par la suite ?

Au Cap, j'éprouvai, de toutes parts, des bontés ; les amis de Boers, devenus plus particulièrement les miens, depuis son départ, s'empressèrent à l'envie de m'offrir chacun quelque cadeau, soit pour mon approvisionnement, soit pour le complettement de mon équipage. L'épouse de Gordon se réserva le privilége exclusif du sucre et des provisions de bouche qui m'étoient nécessaires ; tandis que son mari, militaire jusque dans ses cadeaux, me pria d'accepter une canon-

nière neuve, et les services de l'armurier de son régiment pour remonter et remettre en état tous mes fusils. Van Genep, le capitaine du port, qui avoit succédé à Staaring, commanda pour moi dans ses ateliers une très-belle tente avec laquelle il remplaça la mienne, qui, depuis les pluies continuelles que j'avois éprouvées dans le pays d'Auteniquoi, étoit hors d'état de me servir. Le commandant d'artillerie Gilkin, et les officiers de la garnison m'envoyèrent une quantité considérable de poudre. Enfin, tout le monde voulut donner; et au zèle que chacun y mit, on eût dit que mon voyage étoit une entreprise publique à laquelle chaque habitant vouloit contribuer pour quelque chose, selon ses facultés.

Je me crus honoré des moindres cadeaux, et me fis un devoir de les accepter tous. Mais, parmi ceux de ce genre, je ne dois pas oublier d'en citer un que Gordon ajouta, en plaisantant, aux siens : c'étoit trois bonnets de grenadier, dont les plaques en cuivre doré, mais moins hautes que celles des grenadiers françois, représentoient le lion couronné qui forme l'écusson de la Hollande. Gordon savoit que ces objets flatteroient infiniment quelque chef de Sauvages, et m'attireroient la bienveillance des hordes si je parois leurs chefs avec un de ces bonnets.

J'en ai fait usage, comme on le verra dans la suite, en divers lieux de l'Afrique intérieure, et j'ai eu lieu de regretter plus d'une fois des objets de curiosité tout aussi rares pour des Sauvages, et qui m'auroient facilité des communications dont on tenteroit envain de s'ouvrir la voie par d'autres moyens que ceux que je propose. En général, et je ne dois pas me lasser de le répéter, ce n'est, pour ainsi dire, qu'avec des amusettes qu'on se concilie l'amitié des hommes de la nature; je ne sais quel sentiment de mépris et d'indignation s'empare de moi toutes les fois qu'il m'arrive de rencontrer dans des relations de voyage chez les Sauvages, des histoires de massacre et de guerres, dont bien souvent on ne rougit pas de s'avouer les fauteurs, et qu'on présente aux Européens comme des prouesses dignes d'un grand renom, et qui méritent de trouver des imitateurs. Pour moi, je l'ai déja dit, ma logique, à cet égard, est bien dif-

férente : on s'en convaincra de plus en plus, lorsqu'on aura le complément de mes voyages ; il me seroit aisé aujourd'hui, mieux éclairé moi-même, d'éviter jusqu'à la pensée d'une aventure qui dut coûter la vie à des hommes. C'est au nom de l'humanité que je m'élève en ce moment contre l'imprudente jactance de ces voyageurs qui se promettent d'aller à quatre mille lieues du sol qui les a vu naître, soumettre à coups de sabre leurs semblables, et leur faire adopter jusqu'à leurs caprices les plus ridicules. L'homme naturel n'est ni bon ni méchant ; la société seule peut le rendre pervers. Il ne faut pas peu d'adresse et de sincérité pour savoir se dépouiller tout d'un coup de ses préjugés, et pour s'élever au niveau de ceux dont on a besoin de conquérir et la confiance et l'amour.

Je n'avois pas attendu le moment de mon départ, pour me pourvoir des marchandises d'échange qui, dans ma route, pouvoient me devenir ou avantageuses ou nécessaires. Chaque fois qu'un vaisseau avoit apporté au Cap quelques quincailleries, je m'en étois procuré un assortiment, et mes précautions avoient même été prises d'assez loin, pour n'avoir à ce sujet aucune inquiétude. Mes provisions de plomb, de tabac, de verroteries, de clous, et sur-tout de couteaux et de boîtes à amadoux, étoient faites ; et comme mon voyage devoit durer plus que le premier, je les avois plus que doublées ; me réservant de les augmenter encore, si mes chariots, au moment du départ, me laissoient de la place.

Ma batterie de cuisine m'ayant déja suffi, je ne crus pas devoir y ajouter. Seulement je changeai une partie de ma porcelaine contre quelques pièces pareilles en étain d'Angleterre. Il me souvenoit encore de l'accident qu'avoit essuyé la mienne quand la charrette qui la portoit culbuta dans une rivière. Ces sortes de commodités sont peu de chose en elles-mêmes ; mais quand l'habitude les a rendues nécessaires, on ne se voit pas sans humeur dans l'impossibilité d'y suppléer.

Je ne dois pas oublier de parler ici d'objets non moins essentiels, et dont je fis une ample provision ; ce sont des aiguilles, des épingles et des étuis, ainsi que quelques aulnes de ruban et plusieurs dou-

zaines de mouchoirs des Indes, et notamment ceux d'une couleur rouge ou bleue; tous ces articles que les femmes ou filles des colons demandent sans cesse aux voyageurs, sont nécessaires pour gagner leur affection, et quelque chose de plus même quand l'occasion s'en présente. J'emportois aussi, fort mal-à-propos, une caisse remplie de serrures et de cadenats, croyant avec ces objets rendre service à quelques habitans de l'intérieur; mais ce qui m'eut fait grand plaisir dans mon premier voyage, me devint inutile dans celui-ci, puisque je n'ai trouvé l'occasion de placer qu'une seule serrure chez un colon de Nameroo; et encore, je crois qu'il ne l'accepta que pour ne pas me désobliger; car j'avouerai bonnement qu'en la lui donnant, j'ignorois moi-même où il la poseroit, puisqu'il n'y avoit à sa maison que deux ouvertures, dont l'une, qui servoit de porte, étoit bouchée, la nuit seulement, avec une peau de bœuf, et l'autre, tenant lieu de fenêtre, se fermoit avec le fond d'un vieux tonneau. Sachant combien le tabac en poudre étoit recherché des femmes, je m'en munis aussi de plusieurs livres. Quelque minutieux que pourront paroître ces détails, l'utilité dont ils pourront être pour d'autres voyageurs qui entreprendroient les mêmes courses, m'ont fait une loi de ne pas les passer sous silence.

J'avois appelé Swanepoel à la ville pour présider à mes emballages, et le consulter sur mes appovisionnemens. Son intelligence en ce genre, pouvoit m'être très-utile; et, en effet, il me rappela certaines circonstances où, faute d'outils nécessaires nous nous étions trouvés dans le plus grand embarras. Pour n'avoir plus à craindre de pareils inconvénients, je lui donnai l'inspection générale de tous mes préparatifs, et le chargeai de faire un bon assortiment de tout ce qui pouvoit m'être utile, pour que rien ne nous manquât en route. Après avoir rempli les fonctions de son intendance, il se rendit sans retard à la horde de Klaas, pour le prévenir du jour de mon départ, et lui donner rendez-vous dans le Swart-Land chez mon ami Slaber, où je comptois rassembler toute ma caravane, et où depuis long-tems déja une de nos voitures m'avoit dévancé.

Des Hottentots qui m'avoient suivi dans mon premier voyage, il n'y en avoit que huit dont j'eusse été constamment satisfait; il n'y eut aussi que ces huit que je voulus conserver, et que je fis avertir. En vain d'autres vinrent, avec instance, me supplier d'accepter leurs services, je les refusai tous. Pour les remplacer, Swanepoel à son retour me proposa quelques braves de sa connoissance, dont il me répondoit; dans ce nombre étoient deux bons tireurs qu'il avoit cru pouvoir me devenir utiles; et qu'en effet j'acceptai sans hésiter.

Il ne tenoit qu'à moi de grossir ma troupe de plusieurs personnes. Comme tout le monde savoit au Cap que mon premier voyage avoit été heureux, qu'il ne m'étoit arrivé d'autres accidents que ceux qui sont inévitables dans une pareille entreprise, beaucoup de Colons et d'Européens vinrent me solliciter pour obtenir de moi d'être du second. Je ne puis dire tout ce qui me fut fait d'instances à ce sujet; mais, toujours fidèle à mes principes, déterminé plus que jamais à rester parfaitement libre dans mes opérations, je ne me laissai ébranler ni par les considérations personnelles, ni par les prières; et sous différens prétextes, adoucis par les égards de l'honnêteté, je trouvai moyen de me débarasser de tous les solliciteurs.

De ce nombre étoit spécialement un certain Pinar, chasseur déterminé, grand coureur de bois, et renommé sur-tout pour son adresse à la chasse des éléphans. Cet homme, à qui ses hauts-faits en ce genre, avoient acquis dans la colonie une certaine célébrité, et dont on racontoit cent prouesses toutes plus merveilleuses les unes que les autres, m'avoit aussi proposé de m'accompagner; et au ton de confiance avec lequel il se présentoit, il me parut convaincu que je devois me trouver heureux d'avoir avec moi un héros de son mérite. J'osai le remercier cependant; et l'on jugera si j'eus tort, quand on saura qu'ayant eu le malheur de le rencontrer dans ma route, il manqua de faire perdre la vie à mon vieux Swanepoel.

Je fus tenté néanmoins de faire une exception en faveur d'un jeune chirurgien qui paroissoit très-empressé de me suivre. Le talent d'un homme de cette profession pouvoit, dans le besoin, de-

venir très-utile à ma caravane et à moi. D'ailleurs, obligé à des relations avec les peuplades sauvages chez lesquelles j'allois passer, je me mettois à portée de leur administrer des secours qui ne pouvoient qu'augmenter leur bienveillance et leur affection pour moi; et je ne me rappellois pas sans douleur, ce malheureux Gonaquois, que j'avois vu dans sa hutte, abandonné à des douleurs horribles, sans avoir pu, faute de connoissances en médecine, soulager ses souffrances.

D'un autre côté, j'avois à craindre pour le courage de mon esculape, les fatigues et les dangers du voyage. Que devenir s'il se rebutoit? Il m'eût donc fallu alors retourner sur mes pas, et me rapprocher de la colonie pour l'y déposer; car certainement je n'aurois point voulu l'abandonner seul au milieu des déserts.

Dans cette perplexité, il me vint une idée qui paroit sans peine à cet inconvénient, et qui nous conservoit à tous deux notre indépendance personnelle: c'étoit d'avoir une voiture et des gens à lui, afin que si l'envie lui prenoit de rétrograder, il pût le faire librement, sans suspendre ni gêner en rien ma marche. Cet arrangement nous mettoit tous deux fort à l'aise. Je le proposai, et j'y attachai exclusivement mon consentement d'association; mais il ne fut point accepté, et je n'y songeai plus.

D'autres motivoient leur improbation d'après le caractère prétendu des peuplades africaines, peuplades qu'ils se représentoient comme formées de monstres féroces et d'antropophages, chez lesquels je devois bientôt et infailliblement trouver la mort. Pour moi, qui crois connoître l'homme sauvage beaucoup mieux que tous ces beaux diseurs, dont les instructions superficielles ont été puisées dans des livres mensongers; je n'avois nullement craint le danger qu'on m'annonçoit. J'ai été à portée d'étudier la nature humaine; par-tout elle m'a paru bonne; et par-tout aussi je l'ai vu hospitalière et amie, quand on ne l'offensoit point; et j'affirme ici, d'après ma conviction intime, que dans ces contrées prétendues barbares, où les blancs ne se sont pas rendus odieux, parce qu'ils ne s'y sont jamais présentés, il m'eût suffi d'offrir la main en signe de paix,

pour voir aussitôt les Africains la presser affectueusement dans les leurs et m'acceuillir comme leur frère. Si je voulois obtenir d'eux quelques services, ou me procurer des échanges, n'avois-je pas dans mon eau-de-vie, ma quincaillerie et mon tabac, des moyens de commerce très-avantageux. Eh! quel est le noir qui ne m'eût cédé avec transport tout ce qu'il possèdoit, pour des marchandises dont l'acquisition lui eût donné et les objets les plus nécessaires et les jouissances les plus délicieuses qu'il connoisse. Je le répête, si j'ai été contrarié dans mes projets, ce ne sont point les hommes, mais les saisons que j'en accuse; et cette contrariété du ciel, j'ai commencé à en ressentir les effets dès le moment de mon départ.

Dans tous les tems de l'année, les chemins du Cap sont mauvais; et par leur état habituel, on peut juger de ce qu'ils devoient être dans un tems de pluie déja commencé. A peine étois-je à un demi-quart de lieue de la ville, quand un de mes chariots fut entraîné dans un trou, et versa dans la boue, sans qu'il fut possible aux dix bœufs qui formoient son attelage, ni à la résistance des Hottentots qui le conduisoient d'arrêter sa chûte.

En un instant mon accident fut su au Cap; et bientôt je vis arriver une foule d'habitans, attirés les uns par la simple curiosité, les autres par le désir de m'être utiles : j'avois effectivement besoin de secours pour remettre la voiture sur ses roues; mais il n'étoit pas possible de la relever sans la décharger entièrement; et d'un autre côté les caisses étoient si grandes et si lourdes qu'on ne pouvoit les déplacer et les replacer qu'à force de bras. Il fallut donc les vider en place. Chacun m'aida; à mesure qu'on tiroit mes effets, on les déposoit autour du chariot, dans les endroits les moins boueux. En peu de tems, tout l'espace qui nous entouroit en fut couvert, et ce que j'emportois se trouva étalé aux yeux de tout le monde. Enfin, cependant je parvins à remettre les choses en place, et repris ma route; mais non sans beaucoup de réflexions affligeantes de la part des spectateurs qui, d'après l'accident par lequel je débutois, présageoient mal de mon voyage.

Leurs pronostics ne se vérifièrent que trop; et bientôt j'eus lieu

d'en craindre l'accomplissement, par une contrariété nouvelle que j'éprouvai.

L'aventure de mon chariot avoit consumé ma journée presque toute entière. Il étoit déja trois heures et demie, avant que je pusse me remettre en route; je me trouvois dans les jours les plus courts de l'année, et j'avois à craindre, si mes voitures marchoient de nuit, de nouveaux accidents plus facheux encore que le premier. Pour prévenir ce malheur, je pris le parti de m'arrêter à la chûte du jour, et fis dételler dans le *Groene-Valey* (le lac verd) à deux cents pas d'une habitation.

Je vois dans toutes les cartes d'Afrique, et dans toutes les relations du Cap de Bonne-Espérance, le mot hollandois *valey*, traduit par vallée; c'es une erreur de tous les traducteurs. Le mot *valey*, signifie lac, ou mare, et non pas une vallée, qui en hollandois est *Kloof*.

Ce manoir appartenoit au Gouverneur. Son *baas*, ou économe, m'avoit vu arriver; et pendant qu'on dételloit mes bœufs, il s'étoit tenu tranquillement sur le pas de sa porte. Mais ils n'avoient pas été plutôt lâchés, qu'à l'instant il avoit donné ordre aux Hottentots et aux Nègres qu'il commandoit, d'aller les saisir, et de les amener à la ferme. Je venois en ce moment de faire allumer un feu. Surpris de la conduite des esclaves, je courus au baas pour lui en demander l'explication; il me répondit qu'il existoit des ordres particuliers du gouvernement, qui défendoient à tout colon de dételler dans l'arrondissement du domaine de son maître, et qu'en conséquence il confisquoit tous mes bœufs : excellente logique pour un fripon.

Je n'étois pas colon, et par conséquent le réglement ne pouvoit en aucune façon me regarder. Comme étranger, il m'étoit pardonnable de ne pas le connoître; mais à ce titre d'étranger et de voyageur, j'avois du gouverneur lui-même des lettres particulières, par lesquelles il enjoignoit à tous les habitans de la colonie, non-seulement de ne me contrarier en rien dans mon voyage, et de me laisser un passage libre par-tout où la curiosité me porteroit; mais

encore de me prêter, au nom de l'administration, tous les secours dont je pourrois avoir besoin. Je représentai tout cela au baas. Je lui fis observer que quand mes bœufs avoient été arrêtés, ils étoient dans les dunes, et par conséquent hors des limités privilégiées du domaine. Enfin, je me plaignis à lui de la mauvaise foi manifeste qu'il montroit à mon égard; puisqu'au lieu de m'avertir quand il m'avoit vu dételler, il s'étoit contenté de me regarder tranquillement, comme s'il se fut applaudi de me voir tomber en contravention.

A toutes ces remontrances, il répliqua qu'il avoit le droit de confisquer mes attellages ; et en effet, la capture eût été bonne pour lui. Lassé de sa morale inique, je pris un autre ton; et avec toute l'énergie dont est capable un homme honnête, quand on a échauffé sa colère, je fis comprendre à l'économe qu'il étoit un fripon. Pour toute réponse, il ordonna aux esclaves de rassembler mes bœufs et de les conduire à une lieue de là, sur une autre habitation du gouverneur. Alors je ne pus contenir mon indignation; et mettant en joue avec mon fusil à deux coups, je criai tout haut que si un seul homme s'avisoit seulement de porter la main sur un de mes animaux, je leur faisois sauter la cervelle à tous les deux.

Cette menace contint tout le monde. Baas et esclaves, également intimidés, restèrent en place sans oser remuer. Je les laissai dans cette attitude; et tandis qu'à peine ils osoient bouger, je me fis apporter mon écritoire pour instruire le fiscal de ce qui venoit de m'arriver ; puis faisant monter à cheval Swanepoel, je lui ordonnai d'aller à la ville porter ma lettre. A ce mot de fiscal, le baas trembla ; il craignit que si mes plaintes parvenoient à son maître, on ne le destituât de sa place. Il me supplia instamment de suspendre le départ de Swanepoel, ordonna aux siens de remettre sur-le-champ mes attellages en liberté, et rejettant les torts de sa conduite, sur la rigueur des ordres dont il étoit chargé, il m'en fit les plus humbles excuses.

Peut-être, en effet, les ordres qu'alléguoit ce misérable, étoient-ils réels ; car s'il est des valets d'une grande bassesse, il est des maîtres d'une avarice bien sordide. Cette considération m'empêcha de de-

mander justice du baas; après tout, puisque mes bœufs m'étoient rendus, que me falloit-il davantage?

Cependant, comme je ne pouvois trop compter sur le motif qui avoit dicté les excuses de cet homme, je crus devoir prendre une précaution par rapport à mes animaux. Les lâcher pour paître pendant la nuit, c'étoit courir le risque que le baas, changeant de résolution, les fit enlever à mon insçu, ou qu'il s'en prit à moi du dégât qu'effectivement ils pouvoient commettre. Je les fis donc tous attacher autour de mes chariots, et je plaçai près d'eux quelques sentinelles armées pour les défendre.

Le lendemain, au point du jour, je me remis en marche pour gagner le Groene-Kloof (la Vallée verte), canton ainsi nommé pour l'excellence et la beauté de ses pâturages. C'est un des postes de la Compagnie; et c'est là qu'elle fait engraisser des bœufs, tant pour la fourniture des boucheries de la ville, que pour l'approvisionnement des vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent. Le jour suivant, je traversai le Bavians-Berg et le Dassen-Berg, et j'entrai dans le Swart-Land. Quoique les chemins fussent toujours également mauvais, cependant ils cessoient d'être dangereux pour mes voitures, parce que nous marchions sur le sable. Sûr de n'avoir plus à craindre qu'elles versassent et impatienté de la lenteur avec laquelle elles avançoient, je piquai mon cheval, et pris les devants pour arriver chez mon ami Slaber.

Il étoit incommodé en ce moment, et affoibli par une dissenterie violente; maladie qui, dans les pays chauds, est toujours dangereuse, mais qui l'est bien davantage encore pour les personnes âgées. Je me jettai dans ses bras, il me serra dans les siens; et à la joie qui parut renaître sur son visage, je vis que ma présence lui rendoit des forces, et sembloit adoucir son mal. Cet effet subit d'une apparence de guérison combla de joie sa famille, et ajouta à celle qu'elle parut ressentir de me revoir. Au milieu de leurs amitiés et de leurs caresses, Klaas vint me faire les siennes. C'etoit chez Slaber que je lui avois donné rendez-vous; il étoit arrivé la veille, avec plusieurs Hottentots, ses camarades; gens sûrs, qu'il

avoit choisis pour m'accompagner, et qu'il me présenta. De leur côté, les filles de Slaber me remercièrent avec l'affection la plus tendre, de la distraction que je venois apporter aux maux de leur père ; mais pour en prolonger et en accomplir totalement l'effet, elles me prièrent de passer auprès de lui quelques tems. En vain je représentai tout l'embarras qu'alloit leur causer cet attirail immense que je traînois avec moi ; elles redoublèrent d'instances, et me pressèrent avec tant d'amitié, qu'il fallut céder. Comment résister à des filles charmantes, qui, me sollicitant en faveur de leur père, me demandoient pour lui, comme une grace, ce que je devois regarder comme un bienfait pour moi.

Au Cap les mœurs européennes ont introduit dans les sociétés les différens jeux usités en Europe ; mais ces jeux sont inconnus dans les colonies, malgré la vie inactive et le désœuvrement habituel des habitans ; on n'y voit nulle part ni cartes, ni dez ; leur seul plaisir est la chasse, encore s'y livrent-ils, en général, avec indolence, à moins qu'ils n'aient pour spectateurs et pour compagnons des étrangers plus emportés qu'eux.

Je fus donc régalé de la chasse ; tous les tireurs du voisinage furent appellés ; nous battîmes pendant plusieurs jours toutes les campagnes des environs. De leur côté, les filles de Slaber n'oublioient pas leur hôte, et jamais à la cour d'Alcinoüs on ne fût l'objet de soins plus assidus et plus touchans. Elles paîtrissoient et préparoient pour moi des gâteaux secs, des biscuits, de petites pâtisseries, pour les ajouter à mes provisions : trop délicieuses friandises que j'aurois dû réserver pour des momens de détresse et de famine, et qu'à la manière des enfans, je m'empressai de dévorer et de partager à tout mon monde.

Nos battues et nos chasses me préparoient à des fatigues plus longues ; je m'y croyois déja livré ; je n'avois pas négligé le soin d'organiser ma caravane ; pour l'accoutumer de bonne heure à la discipline sévère que je voulois, s'il étoit possible, qu'elle observât cette fois dans mon voyage, je l'avois fait camper dans une plaine peu éloignée de l'habitation et sous l'inspection du vieux Swanepoel ; je lui

recommandai d'y faire faire le service avec la plus grande exactitude, comme si nous avions eu à redouter des voisins malfaisans. Je ne laissai pas d'y porter moi-même le regard du maître, et j'observai sur-tout avec attention les nouveaux venus que m'avoit procuré Swanepoel; je craignois sans cesse d'avoir à m'en plaindre, et que leur ardeur ne fût ralentie avant même d'en avoir fait l'essai. Il n'est pas jusqu'à mes bœufs et mes chevaux qu'il ne me parût instant de rendre à des habitudes naturelles; on les amena dans le camp: mes chèvres aussi furent attachées tous les soirs, avec le bouc, autour de mes voitures. Ce spectacle nouveau pour cette famille bien-aimée des Slaber, l'intéressoit vivement; et les jeunes filles me proposoient souvent de voyager et de camper avec moi; l'une d'elles me persiffloit avec plus d'acharnement que les autres, et prétendoit qu'aucune raison ne pouvoit me dispenser de ne pas emmener une compagne; je résistois tout haut à des instances dont mon cœur sentoit tout bas la perfidie; et je mettois beaucoup de sérieux à repousser celle qui bornoit certainement le terme de son voyage à l'étendue de mon camp dans sa propre ferme. Au reste, je ne sens pas aujourd'hui sans une sorte de déplaisir et de trouble que ce bonheur a manqué à mes aventures, et qu'il n'y avoit rien de si aisé que de partir, de souffrir, de revenir, de vivre en un mot avec moi.

Quoique nous fussions en plein hiver, selon la manière d'entendre des habitans, c'est-à-dire, dans la saison des pluies, nous avions cependant joui pour nos chasses du tems le plus favorable; ces pluies n'étant point si fréquentes dans les montagnes qu'elles le sont au Cap dans cette saison: la raison en doit être attribuée à l'amas des nuages entraînées du nord vers la montagne de la Table, et qui ne manquent jamais de venir créver sur la ville et dans les environs. Nous vivions au sein d'une température douce, et les journées étoient plus charmantes les unes que les autres. Ces vents terribles du sud-est qui souvent désolent toute cette contrée avoient fui notre atmosphère; le ciel étoit pur et serein; je m'abandonnois avec délice aux douceurs de cette autre Capoue; j'y devenois so-

litaire et rêveur. Je regrettois cependant de voir d'aussi belles journées s'écouler uniquement à tuer un gibier méprisable. Je me disposois à partir, lorsqu'un incident vînt retarder encore de quelques instans cette résolution. Je ne songeai plus au Middelbourg, ce fatal vaisseau qui avoit entraîné ma fortune avec lui : un fils de Slaber vînt me dire que des voisins avoient eu la curiosité d'aller visiter ce qui restoit de ses débris dans la baie de Saldanha ; on avoit reconnu distinctement sa carcassse encore entière à vingt pieds sous l'eau ; la curiosité et l'appas des richesses qu'il devoit contenir avoient excité les plongeurs à se précipiter dans le goufre où s'étoit enfoncé le vaisseau. Leurs peines et leurs recherches n'avoient point été infructueuses ; plusieurs en avoient rapporté des pièces de porcelaine très-précieuses ; et de tems en tems de nouveaux plongeurs, enhardis par ceux-là, hasardoient le pélérinage et tentoient de sonder les malheureux flancs du Middelbourg. Il m'étoit permis, à moi, qui avois perdu sur son bord les seules richesses qui faisoient mon espoir, d'en revendiquer aussi quelques parcelles ; et n'eussai-je obtenu de mes efforts qu'un morceau de cordage ou quelques tessons misérables, il me sembloit précieux d'emporter et de conserver avec moi dans ces débris un souvenir de mon malheur. J'engageai donc quelques voisins à me suivre, et j'emmenai des nageurs. La principale charge de ce navire consistoit en porcelaine de la Chine et du Japon. D'autres colons, à l'exemple des premiers, étoient allé en pêcher aussi ; et ils en avoient rapporté comme eux. Mais enfin cette pêche devenant trop difficile, on y avoit renoncé. Moi, je voulus de nouveau la tenter. Le calme qui régnoit dans l'air, favorisoit mon entreprise ; d'ailleurs, ayant avec moi quelques bons nageurs, je désirois avoir quelque beau présent de porcelaine à faire à mes belles hôtesses, et même à quelques-uns de ceux de leurs voisins qui, pendant mes différens séjours chez elles, m'avoient témoigné de l'amitié.

Je partis donc avec une partie de mes gens et de mes nageurs pour le Hoetjes-Baie, cette petite anse où s'étoient retirés nos vaisseaux quand l'escadre angloise vînt les foudroyer. Le Middelbourg étoit effectivement, comme on me l'avoit dit, assez près du rivage

et à vingt pieds sous l'eau ; on distinguoit parfaitement sa carcasse ; et la mer étant tout-à-fait tranquille, mes plongeurs pouvoient travailler sans beaucoup de peine.

D'ailleurs, ils y mirent beaucoup d'ardeur ; ils ne passoient guère de tems sans retirer quelques pièces, qu'ils venoient m'apporter aussitôt, et que je déposai avec une grande joie sur le rivage. Mais cette foible capture ne les satisfaisoit pas. L'opération étoit, en effet, très-difficile, ainsi que l'avoient éprouvé les colons ; et avant d'arracher une pièce, souvent ils se voyoient obligés de venir plusieurs fois respirer à la surface de l'eau.

A la vérité, il y avoit au fond du bâtiment plusieurs caisses entières ; mais elles étoient trop lourdes pour qu'un seul d'entre eux pût les soulever. Cependant ils eussent été satisfaits de m'en apporter une : pour y réussir, ils imaginèrent de plonger deux à la fois, en se tenant par la main ; de travailler ensemble sur une même caisse, et de la soulever d'un commun effort chacun de son côté. La manœuvre réussit. Ils en enlevèrent une et vinrent la déposer sur le rivage.

Enchanté de mon trésor, et très-empressé de connoître ce qu'il contenoit, je le fis ouvrir. J'y trouvai, à ma grande satisfaction, de très-jolies assiettes, des plats de toutes grandeurs et bien assortis. D'autres plongeurs m'apportèrent des tasses, des jattes magnifiques, aussi précieuses par leurs formes agréables que par leur capacité. Mais leur séjour sous l'eau les avoit altérées, et la partie blanche se trouvoit comme jaspée d'une teinte verdâtre. Un autre inconvénient, pire encore que celui-ci, c'est que la même cause leur avoit fait contracter une odeur de marée, si nauséabonde et si fétide, que ceux de mes gens qui avoient ouvert la caisse ou travaillé à la vider, furent, ainsi que moi, attaqués de vomissement. Ce résultat m'ôta l'envie d'avoir une caisse nouvelle. D'ailleurs, la nuit approchoit. Ainsi, après avoir fait laver ma porcelaine, chacun de mes gens prit son fardeau, et nous revinmes.

Je me flattois que cette odeur étrangère n'existoit qu'à sa superficie. Aussi, à peine arrivé à la ferme, mon premier soin fut-il

de l'essayer, en faisant pendant quelque tems tremper plusieurs pièces dans de l'eau bouillante mêlée de cendres. Après cette épreuve, j'essuyai la vaisselle ainsi lessivée ; et mis du thé dans une tasse, des alimens sur une assiette, du lait dans une jatte. Mais ils y contractèrent tout à coup un goût détestable, une saveur stercorale qui me fit croire que mon travail alloit me devenir inutile. En vain nous tentâmes différens autres moyens pour en tirer parti, en détruisant son odeur et son goût; rien ne put réussir, et je n'y songeai plus.

Déja, dans mon dépit, j'avois oublié le lait de ma jatte, quand, deux heures après, m'étant avisé d'y regarder, je fus fort surpris de le voir tourné ; il étoit à présumer que toutes auroient la même faculté. J'en éprouvai deux autres, et ma montre en main, j'examinai combien il falloit de tems pour qu'elles produisissent le même effet. En quatorze minutes le lait fut caillé ; mais ce qui étoit à remarquer, c'est qu'il n'avoit point de mauvais goût. Ce fait fut pour moi un trait de lumière. Il m'annonçoit que dans ma route, je pouvois promptement et à ma volonté, avoir des fromages frais ; et la découverte m'étoit trop importante pour n'en pas profiter. Pendant mon premier voyage, un heureux hasard du même genre m'avoit donné du beurre, en changeant le lait en cette substance par les seuls cahots de la voiture. Avec mes vaches et mes chèvres, j'allois dorénavant avoir sans peine du beurre, du fromage, du petit-lait. Je pris donc quatre jattes, que j'emportai avec moi, et qui me servirent pendant toute ma route. Il est vrai qu'elles ne conservèrent pas toujours leur vertu dans toute sa force ; au bout de quatre à cinq mois, elle parut s'affoiblir, et le lait alors se cailla plus lentement. Il y eût même, suivant les degrés de température, des circonstances où l'effet ne s'opéra qu'en cinq ou six heures; mais il eût lieu constamment, et ne cessa entièrement qu'au bout de six à sept mois ; cependant les vases gardèrent toujours leur mauvais goût de marée.

Avant de quitter le Cap, j'avois préparé, pour ma famille, plusieurs lettres dans lesquelles je la prévenois de mes projets, et lui rendois compte de mon second voyage et des moyens que j'avois imaginés

pour le faire réussir. Il ne m'étoit pas possible de lui donner des renseignemens sur la route que j'allois tenir, parce que moi-même je l'ignorois, et qu'elle dépendoit absolument des circonstances locales qui pouvoient ou me favoriser ou me contrarier. Je disois seulement qu'en général mon plan étoit de traverser toute l'Afrique du sud au nord, en suivant néanmoins les erremens que me dictoit la prudence; que je comptois revenir en Europe par l'Egypte, ou par les côtes de Barbarie, si la voie du Nil m'étoit fermée; que cette entreprise, d'après mes apperçus, pouvoit exiger environ six ans, et que, pendant ce tems, devant être dans l'impossibilité de donner de mes nouvelles, on ne devoit prendre aucune inquiétude de n'en point recevoir.

Ces lettres, je n'avois pas voulu les faire partir avant d'être certain que rien ne s'opposeroit plus à mon voyage. Mais quand je le vis assuré, je les envoyai au Cap par Swanepoel, en priant le colonel Gordon de les faire parvenir à leur destination par le premier vaisseau neutre qui partiroit pour l'Europe.

Swanepoel à son retour m'en apporta une de Gordon, qui, par un nouveau témoignage de zèle et d'amitié me traçoit l'itinéraire que je devois suivre de point en point. Lui-même avoit fait cette route avec Paterson, voyageur anglois. Il connoissoit les lieux où je pouvois trouver de l'eau, et avoit la bonté de me les indiquer. Non content d'un service d'une si grande importance, il cherchoit encore à m'en rendre un autre, en me procurant la connoissance de deux personnages bien intéressans pour un voyage tel que le mien : l'un étoit un colon, nommé Schoenmaaker, qui vivoit à la hottentote parmi les Sauvages; l'autre, un mulâtre Hottentot, parlant très-bien la langue namaquoise, et par conséquent fort en état de m'être utile, si je pouvois l'engager à me suivre. Gordon leur écrivoit à chacun une lettre dans laquelle il me recommandoit à leurs soins, et qu'il m'envoyoit sous cachet volant, en me chargeant de la leur lire. Il est vrai, que ce n'étoit pas une chose facile de rencontrer dans leurs déserts ces deux créatures errantes. Mais le colonel me donnoit sur eux des renseignemens si précis, il m'indiquoit si clairement les moyens

moyens de les suivre, pour ainsi dire, à la piste, qu'en effet, arrivé dans leurs cantons, je les trouvai, non sans beaucoup de peine cependant.

Que l'amitié est ingénieuse dans ses procédés; et comment pourrai-je reconnoître jamais tout ce que j'ai d'obligation à celle de Gordon! C'est à lui, à lui seul que mes gens et moi devons la vie. Sans ressource, au milieu d'un désert aride et brûlant, forcé d'abandonner tous mes effets et mes chariots, après avoir vu périr par la soif tous mes bœufs, l'un après l'autre; réduit enfin à n'avoir, avec mes pauvres camarades, que le lait de mes chèvres pour toute boisson, je n'attendois plus que la mort, ainsi qu'eux; quand je me rappellai les deux nomades que m'avoit indiqués l'habile prévoyance du colonel. Guidé par ses instructions, je les cherchai; j'eus le bonheur de les trouver, et nous fûmes sauvés. Mais n'anticipons pas sur des momens douloureux, dont la peinture me rappellera nécessairement des souvenirs qui ne sont que trop amers; cependant m'étoit-il possible de prévoir ou de prévenir ces contrariétés?

Que je dus m'applaudir alors d'une précaution que, pendant mon séjour chez les Slaber, m'avoit suggéré sans doute un génie favorable! savoir, d'augmenter le nombre de mes chèvres. J'en achetai plusieurs dans leur canton, et particulièrement de jeunes, lesquelles, à la vérité, ne donnoient point de lait encore, mais qui bientôt devoient en donner plus que leurs mères. J'ajoutai aussi à mes bestiaux trois vaches à lait. Enfin, parmi mes provisions de bouche, je voulus quelques sacs de farine; non que je me flatasse d'avoir ainsi du pain frais pendant ma route; un pareil projet eût été insensé; mais au moins il m'étoit possible de me procurer des bouillies, des galettes, des gâteaux, et ce changement me promettoit une ressource. Toute habitude devient insensiblement pour nous un besoin: c'est ce que j'avois éprouvé dans le commencement de mon premier voyage. Il m'en avoit extrêmement coûté de me voir privé de pain tout à coup; et j'espérois que dans celui-ci ma farine m'en déshabitueroit peu à peu, en attendant qu'il fallut y renoncer entièrement; d'ailleurs, si des circonstances me mettoient à portée de faire

pétrir et cuire du pain, la femme de Klaas pouvoit me rendre ce service. Elle s'étoit rendue près de moi avec lui, dans l'espoir que, repassant peut-être par la contrée où il s'étoit attaché à elle, je lui procurerois l'occasion de revoir encore sa horde et ses amis. Aux yeux du citadin, cet amour de la patrie chez des Sauvages qu'il dédaigne et dont l'existence lui paroît souverainement malheureuse, sera sans doute un fait invraisemblable. Il croira qu'il n'est de bonheur que dans les villes, et de patrie qu'où l'on trouve ce qu'il appelle les commodités de la vie, c'est-à-dire, les besoins qu'il s'est faits et qui lui sont devenus nécessaires.

J'avois fixé au 15 juin mon départ de l'habitation de Slaber. Le 14 je fis une revue générale de mes équipages et de mon monde. En comptant la femme de Klaas et mon inspecteur-général Swanepoel, j'avois avec moi dix-neuf personnes, treize chiens bien appareillés, un bouc et dix chèvres, trois chevaux, dont deux très-bien enharnachés étoient un don de Boers, trois vaches à lait, trente-six bœufs pour l'attelage de mes trois chariots, quatorze pour relais, et deux pour porter le bagage de mes Hottentots. Ces cinquante-deux bêtes à corne suffisoient au service actuel. Je comptois en augmenter le nombre, à mesure que, m'éloignant des colonies, il me deviendroit nécessaire d'en avoir davantage; et par des échanges, je pouvois me les procurer à meilleur compte. Le coq qui, dans mon premier voyage, m'avoit procuré quelques instans de plaisir, me fit naître l'idée d'en emmener encore un dans celui-ci; et, afin qu'il fut plus heureux que n'avoit été l'autre, je venois de lui donner une poulette. Enfin, pour mon amusement, je dirois, pour ma société, j'emmenai mon singe Kees; Kees qui, retenu à la chaîne pendant mon séjour au Cap, sembloit y avoir perdu sa gaieté, mais qui, depuis le moment où il s'étoit revu libre, se livroit chaque jour à des folies extrêmement divertissantes.

Telle étoit la compagnie que je m'étois associée pour mon entreprise, et que j'avois cru nécessaire, soit pour en assurer le succès, soit pour m'y procurer quelques distractions agréables.

Le lendemain tout s'apprête pour le départ, selon les ordres que

j'avois donnés; et déja l'on n'attendoit plus que mon signal pour se mettre en marche. Pendant ce tems je faisois mes douloureux adieux aux Slaber; et, dans l'épanchement de mon affectueuse reconnoissance, j'embrassois mille et mille fois l'honnête famille à qui je devois tant, qui jusqu'à ce moment m'avoit comblé d'amitiés et de soins, et dont je croyois me séparer pour toujours. Au moment où j'allois les quitter, la jeunesse des environs, se présenta pour prendre congé de moi, et assister à mon départ. Telle est l'étiquette du pays quand on veut témoigner quelque considération aux personnes que l'on honore. La troupe me salua par une décharge de sa mousqueterie, et moi qui, m'attendois à ce témoignage de politesse, j'y fis répondre par une salve de mes Hottentots. Monté à cheval, les jeunes gens m'escortèrent sur les leurs pendant plus d'une lieue. Enfin, il fallut se séparer; nous nous donnâmes mutuellement la main; je fus salué de nouveau par une pétarade générale, et j'y répondis par la mienne et par celle de mes gens. A dire le vrai, je regrettois de brûler ainsi, très-inutilement, ma poudre; mais l'usage l'exigeoit, et je ne pouvois m'en dispenser sans manquer aux égards, et sans indisposer contre moi des hommes qui, volontairement, me prévenoient par l'honneur le plus grand que les préjugés du pays leur permettoient de me rendre. Plusieurs colons des environs de la ville ont des boîtes ou de petits canons pour ces saluts.

Il est aisé, dans la partie méridionale de l'Afrique, de faire une longue marche pendant les plus beaux jours de l'été, c'est-à-dire, en janvier, où le jour est de quatorze heures; mais au solstice de juin, quand le soleil est dans l'hémisphère septentrional, les journées n'étant plus que de neuf heures et demie, la longueur des nuits ne permet pas au voyageur d'avancer autant qu'il le désireroit. Or, telle étoit à-peu-près l'époque où je me mettois en route. D'ailleurs, obligé de traverser la colonie, je devois m'attendre à être retenu de toutes parts, par les instances et la politesse des colons; et, en effet, c'est ce qui m'arriva le premier jour. Je m'étois proposé de camper près de l'habitation de Louis Karsten; mais

ce brave et respectable colon, dont j'ai eu occasion de parler dans mon premier voyage, et chez qui j'avois passé des momens agréables pendant mon séjour dans la baie de Saldanha, secondé de sa femme et de huit enfans, parmi lesquels étoient quatre jolies demoiselles, vint, avec ses salves d'usage, m'inviter à passer la nuit chez lui, et je ne pus m'en défendre. Le lendemain, pour épargner et mon tems et ma poudre, je me refusai constamment aux prières de ce genre. Je campai pour la première fois; mais comme la pluie venoit de tomber fortement, et que si elle continuoit je pouvois être arrêté par le débordement du *Berg-rivier*, je vins, le second jour, camper le long de ses bords; et le lendemain, je la laissai heureusement derrière moi.

Cette rivière, qui a son embouchure dans la Baie-de-Saint-Hélène, et, selon Kolbe, bien au-delà, borne à l'est et au nord le canton nommé *Swart-Land* (pays noir), quoique les terres ne soient rien moins que noires; elles sont, au contraire, sablonneuses, et produisent, malgré cela, toutes sortes de grains, à l'exception de l'avoine, qui ne croît nulle part dans les colonies et qu'on remplace par l'orge pour les chevaux. Dans le Swart-Land, ces animaux n'ont, avec leur orge, d'autre nourriture que la menue paille. Aussi en été, quand l'herbe vient à manquer par le desséchement des rivières et des ruisseaux, est-on obligé de faire passer les bœufs dans des contrées moins arides, et de ne conserver à l'habitation que ceux qui sont absolument nécessaires, soit pour la culture des terres, soit pour le transport des grains à la ville.

Anciennement on trouvoit dans ce pays toutes les espèces de grand gibier, sans en excepter même l'éléphant. Aujourd'hui, on n'y voit plus, en ce genre, que quelques bubales, et rarement des pazans; les colons, en s'y établissant, ont détruit ou éloigné d'eux toutes les autres. Quant au menu gibier, tel que le steen-bock, le duyker, le grys-boc, les lièvres, les perdrix, etc., ils y sont encore fort abondans; et peut-être même ne le sont ils que trop pour le bonheur de la contrée; puisque cette abondance y attire des hiennes, des jackals, des léopards, des panthères, et sur-tout des chiens

sauvages, qui véritablement sont le fléau des troupeaux du canton. Le lion ne s'y montre jamais : soit fierté, soit prudence, cet animal évite les lieux habités ; on diroit qu'il craint de se compromettre dans un combat inégal, où, à son courage et à sa force, on opposeroit des armes à feu.

Au nord-est du Swart-Land, est le charmant et fertile canton des Vingt-quatre-rivières. C'étoit avec un plaisir nouveau que je revoyois ce paradis terrestre de l'Afrique méridionale ; ces campagnes riantes dont j'ai donné ailleurs la description ; ces bosquets odoriférans d'orangers et de pampelmoes, qui séparent les habitations entre elles, et qui font regretter qu'elles se présentent toujours trop tôt,

Quoique déterminé, selon la résolution que j'avois prise, de ne m'arrêter chez aucun colon, je ne pouvois cependant me dispenser de saluer en passant Hans Liewenberg, riche propriétaire, qui, en différentes circonstances, m'avoit témoigné beaucoup d'amitié, et chez qui j'avois logé pendant mon précédent voyage dans le Vingt-quatre-rivières ; Liewenberg employa, pour me retenir, les sollicitations le plus pressantes. Quelques-uns de ses voisins y joignirent les leurs : j'y résistai pendant long-tems ; mais il ne me fut pas possible de me défendre, quand un des fils de la maison, joignant ses instances à celles de son père, m'offrit, si je voulois y céder, de me faire tuer deux magnifiques oiseaux qu'il voyoit habituellement près de l'habitation. D'abord cette promesse vague ne me parut qu'une de ces ruses adroites que se permet quelquefois la séduction de la politesse. Je fis au jeune homme plusieurs questions ; je le priai de me décrire les oiseaux dont il parloit, et il s'en acquitta d'une manière si claire et si naïve, qu'à sa peinture je reconnus l'anhinga, oiseau rare, que je n'avois pas encore vu en Afrique.

Une pareille découverte me prenoit, si j'ose le dire, par mon foible ; dès ce moment je n'eus plus la liberté du refus ; et pour deux oiseaux que je n'étois pas encore sûr d'avoir, j'accordai, puisqu'il faut l'avouer à ma honte, ce que je venois de refuser aux prières de l'amitié.

Le lendemain matin je priai mon jeune homme d'acquitter sa promesse ; et en effet il me conduisit vers l'arbre sur lequel se retiroient ordinairement ces oiseaux. Je ne m'étois point trompé dans ma conjecture ; je reconnus deux anhingas ; mais d'une espèce particulière et différente des deux espèces propres à l'Amérique, et de celle du Sénégal, que Buffon a décrites. Le jeune homme qui, depuis long-tems, observoit les habitudes de ceux-ci, me prévint que si je voulois les tirer d'une manière sûre et avec quelqu'avantage, il falloit m'en éloigner. Dans ce dessein il me conduisit à deux ou trois cents pas au-dessous de l'arbre, me fit cacher, et retourna au lieu où étoient les oiseaux ; m'anonçant qu'en s'avançant près d'eux, il alloit les faire partir, et qu'infailliblement ils passeroient par-dessus ma tête. Sa conjecture ne se vérifia pas ; plus fins que nous, les oiseaux avoient apperçu notre manège ; et ne voyant plus qu'une personne au lieu de deux, ils avoient soupçonné que l'absence de l'autre étoit à craindre, et ils s'étoient envolés d'un autre côté. Peut-être en les cherchant dans les environs m'eût-il été facile de les retrouver ; mais aussi les poursuivre, c'étoit risquer de les effaroucher, et de leur faire abandonner la contrée. D'ailleurs, je ne voulois point tirer sur l'un sans être sûr que mon second coup abattroit l'autre ; ainsi donc, je remis la partie à l'après-dîner, et nous nous en revinmes.

Le soir, avant le coucher du soleil, je me rendis de nouveau à ma cachette ; et, pour que les anhingas ne m'apperçussent point, je m'y portai directement ; tandis que, de son côté, le jeune Liewenberg marchoit seul vers l'arbre. Pour cette fois, la ruse réussit : les deux oiseaux, n'ayant nul motif de soupçon, passèrent à vingt pas de moi, et je les abattis tous deux de mes deux coups.

Possesseur d'un objet si précieux à mes yeux, pouvois-je, après l'avoir obtenu, quitter brusquement les hôtes complaisans à qui je le devois ? Non. La reconnoissance, l'amitié, la décence même exigeoient que je restasse quelques jours auprès d'eux, et je les leur consacrai. Quoique je réserve pour mon ornithologie, la description détaillée de ces oiseaux, je ne puis m'empêcher d'en donner ici quel-



Boutelou Sculp.

ANHINGA MÂLE.

ques indices au lecteur. La dénomination de *Slange-Hals-Voogel*, (oiseau à cou-de-serpent) que mes Hottentots, donnèrent à l'anhinga, le caractérise d'une manière bien simple et bien vraie. Buffon, qui a également été frappé de cette conformation particulière des oiseaux de ce genre, nous les a peint d'un seul trait. « L'anhin-« ga, dit-il, nous offre un reptile anté sur le corps d'un oiseau ». En effet, il n'est personne qui, en appercevant seulement la tête et le cou d'un anhinga, dont le reste du corps est caché dans le feuillage de l'arbre où il s'est perché, ne le prenne pour un de ces serpens grimpans aux arbres ; et la méprise est d'autant plus facile que tous ses mouvemens tortilleux prêtent singulièrement à l'illusion.

Soit que l'anhinga se perche, soit qu'il nage ou qu'il vole, il est certain que la partie la plus apparente et la plus remarquable de son corps, est toujours son long cou grêle, continuellement en oscillation ; dans le vol seul, immobile et tendu, il forme avec la queue une ligne horisontale très-droite.

La vraie place que la nature semble avoir assignée aux anhingas, dans la classe nombreuse des palmipedes, est précisément entre les cormorans et les grebes ; ils participent en effet également de ces deux genres d'oiseaux, ayant le bec droit et effilé, et le cou alongé de ces derniers, pendant qu'ils tiennent aux premiers par la conformité des pieds dont les quatre doigts sont réunis par une membrane ; ils participent encore du cormoran par le vol, ayant comme lui les aîles plus grandes et plus propres à cette fonction que les grebes, qui les ont foibles et courtes. La queue des anhingas est très-longue ; caractère bien singulier et bien remarquable dans un oiseau d'eau, et qui paroîtroit devoir les éloigner totalement des oiseaux plongeurs qui n'ont ordinairement que peu ou point de queue.

Ils se rapprochent donc encore par là des carmorans (1) ; car, malgré que ces derniers l'ayent plus courte, leurs queues ont pourtant beaucoup d'analogie entre elles, en ce que les pennes sont,

---

(1) Il y a au Cap quatre espèces de cormorans, dont une a la queue presque aussi longue qu'est celle de l'anhinga.

dans les uns et dans les autres, également fortes, élastiques et propres enfin à servir de gouvernail, lorsque ces oiseaux nagent entre deux eaux à la poursuite des poissons dont ils font leur principale nourriture. Quand l'anhinga saisit un petit poisson, il l'avale tout entier ; mais s'il est trop gros, il l'emporte ou sur un rocher ou sur un tronc d'arbre, et le fixant sous un de ses pieds, il le dépece à coups de bec.

Quoique l'eau soit l'élément favori de cet oiseau, c'est sur les arbres ou sur les rochers qu'il établit son nid et élève ses petits; mais il a grand soin de les loger de manière à pouvoir de là les précipiter dans la rivière, aussitôt qu'il sont en état de nager ou que le salut de sa petite famille l'exige.

Il est, en général, peu d'animaux aussi farouches, aussi rusés que les oiseaux plongeurs; mais je crois que celui dont il est ici question, l'emporte en finesse sur tous les autres; principalement quand on le surprend nageant; car alors il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de le tuer, puisque sa tête qui, dans cet état, est la seule partie qui soit à découvert, se plonge et disparoît au même instant où la pierre frappe le bassinet du fusil; et une fois qu'il a été manqué, il est inutile de tenter de l'approcher ; car, disparoissant à chaque instant, il ne reparoît plus qu'à de très-grandes distances, et ne se montre même que le tems nécessaire pour respirer. Il est enfin si rusé, que souvent plongeant à cent pas au-dessus du chasseur, il vient reprendre l'air à plus de mille pas au-dessous, pendant qu'on le cherche plus haut; et s'il a le bonheur de trouver quelques roseaux, il s'y cache et ne se remontre plus. L'anhinga mâle, dont nous parlons ici, diffère de la femelle, qui est plus petite que lui, en ce qu'il a tout le dessous du corps, depuis la poitrine jusqu'au recouvrement de la queue, d'un beau noir; tandis qu'elle a ces mêmes parties d'un jaune isabele ; il porte aussi de chaque côté de son cou une bande blanche, qui descend depuis l'œil jusqu'au milieu de sa longueur, et qui tranche sur un fond roussâtre. Un caractère bien singulier, et qui est commun à tous les anhingas, est celui d'avoir les pennes de la queue striées profondément

dément et comme gaufrées. Je passe ici sous silence, d'autres particularités qu'on trouvera dans mes descriptions générales.

Pendant le séjour que je fis chez Liewenberg, mon tems fut employé spécialement à parcourir de nouveau le canton dans toutes ses parties ; cependant on s'empressa, selon la coutume du pays, de me procurer quelques chasses ; et, d'après cette même coutume, des voisins furent invités à se joindre à nos plaisirs. Nous tuâmes beaucoup de menu gibier, et particulièrement des bécassines, qui sont très-abondantes à cause de la multiplicité des rivières qui, par-tout, forment de petits marécages. Nous nous promenâmes sur les hautes montagnes qui bornent ce charmant pays. Les gorges de ces montagnes sont couvertes de grands arbres où nous rencontrâmes une panthère que mes chiens firent partir d'un précipice parmi les rochers; tout-à-coup et d'un seul saut, elle se trouva sur un arbre à vingt pieds au-dessus d'eux; les ronces et les arbres renversés par-tout ayant retardé la vitesse de ma marche, je ne pûs la joindre assez-tôt pour la tirer ; ce qui lui donna le tems de s'échapper d'arbre en arbre, tout aussi vîte qu'elle l'eût fait en rase campagne. Outre les gazelles dont j'ai parlé, on trouve aussi dans le Vingt-quatre-rivières beaucoup de zèbres, de pazans, de bubales et d'autruches qui demandent à être chassés à cheval; mais le terrain est si rempli de broussailles et si encombré par les voûtes qu'y bâtissent les termites, qu'il est très-dangereux de les y poursuivre à toute bride, comme l'exige la vîtesse de ces animaux.

Depuis quelque tems, les naturalistes nous ont fait connoître les fourmis blanches, qui, s'avançant par dessous terre, et minant toujours, se construisent d'espace en espace, une sorte de dôme ou de voûte, haute de plusieurs pieds. Smeatman a communiqué à la Société R. de Londres une description très-détaillée de ces insectes, que l'éditeur françois du voyage de Sparmann a insérée, également traduite, dans son ouvrage. On y lit, sur la hauteur et la construction de ces voûtes élevées par les termites, sur les dangers qu'offre aux habitations le voisinage de ces fourmis, sur le ravage qu'elles peuvent y faire, puisqu'une nuit leur suffit pour

en ronger et détruire absolument tous les meubles, des détails qui ne conviennent point aux termites du Cap-de-bonne-Espérance, ou qui au moins ne sont pas conformes à ceux que j'ai été à portée de voir dans plusieurs cantons de l'intérieur de l'Afrique, et spécialement dans le Camdebo, et le Vingt-quatre-rivières. J'y ai trouvé des termites; mais ils n'y sont ni aussi dangereux, ni aussi destructeurs que ceux dont parle Smeatman; les plus hautes d'entre celles de leurs huttes que j'aie vues, n'excédoient pas quatre pieds, et elles étoient plus ou moins solides, selon que la terre dont elles étoient construites avoit plus ou moins de tenacité; enfin, loin d'être recouvertes d'un toit de mousse et d'herbages, comme celles qu'a vues le voyageur anglois, toujours elles sont, dans la partie où j'ai voyagé, un peu plus lisses et sans autre couleur que celle de la terre qui avoit servi à les former.

Les Hottentots mangent les nymphes de ces fourmis; c'est même pour eux un mêt très-friand; et les miens, quand ils en trouvoient l'occasion, ne manquoient jamais d'ouvrir le dôme pour en avoir. Il est aussi beaucoup d'oiseaux et de quadrupèdes qui font la guerre à ces insectes; mais le plus dangereux de ses ennemis est une sorte de tamanoir, nommé par les colons, *erd-varken* (cochon de terre), qui en fait particulièrement sa nourriture (Voyez Buffon). Ordinairement quand les retraites ont été fouillées et abandonnées, elles se changent en ruches: des essaims d'abeilles sauvages viennent s'en emparer pour y déposer leur famille et leur miel. Mon singe Kees montroit un instinct merveilleux à découvrir ces cachettes de friandises; c'étoit un trésor dont il annonçoit la découverte par des bonds multipliés; et nous en profitions avec lui. Pour moi, lorsque je trouvois de ces fourmilières vides, et qui, n'ayant été ouvertes que par un des côtés, conservoient encore leurs voûtes intactes et saines, je savois en tirer un parti très-utile: c'étoit un four naturel où mon monde et moi nous préparions nos alimens; il ne falloit qu'y faire quelques dispositions particulières, le nétoyer tout-à-fait, le chauffer avec du petit bois: alors nos viandes y cuisoient à merveille.

Si l'on s'en rapporte à Kolbe, le Swart-Land et le Vingt-quatre-rivières, quand les Hollandois vinrent s'y établir, étoient occupés par plusieurs peuplades de Sauvages dont il donne les noms. Aujourd'hui, non-seulement il n'existe plus une seule de ces nations primitives et indigènes, mais la tradition ne dit même rien sur leur prétendue existence. Assurément, j'ai trop horreur du crime pour entreprendre de l'excuser quelque part qu'il se trouve : si les premiers colons ne se sont emparés des deux cantons que je viens de nommer, qu'en exterminant les habitans ; ce sont des monstres, dont le nom et la mémoire doivent, pour jamais, être dévoués à l'exécration. Mais avant de les condamner, ne faut-il pas s'assurer avec évidence qu'ils sont réellement coupables ? Ce Kolbe, qui, à chaque page, se montre si fautif, ne le seroit-il pas encore sur cet objet ? Les nations qu'il cite, ont-elles existé réellement, et croiroit-on que les Hollandois les ayent détruites, quand parmi eux et autour d'eux il subsiste tant de hordes de Hottentots, qu'ils ont conservées ?

Quoiqu'il en soit de ce fait, l'état actuel des Vingt-quatre-rivières est, comme je l'ai déja dit, la partie la plus agréable de la colonie hollandoise ; car, non-seulement, on y cultive les graines de toutes espèces, ainsi que les légumes ; mais les habitans se sont encore adonnés à la culture des fruits ; et ce genre de commerce est d'autant plus lucratif pour eux, qu'ils sont presque les seuls à l'exercer, et n'ont à craindre que peu de concurrens. Ce sont particulièrement des citrons, des oranges, des limons, des cédras, des pampelmoes, des figues et des grenades, qu'ils viennent vendre à la ville. Ils en amènent des chariots chargés, et quelqu'en soit la charge, elle est enlevée presqu'aussitôt par l'affluence des acheteurs. On paye ordinairement le cent de ces fruits, quatre, cinq ou six rixdalers. Cependant il est une espèce d'orange qui, malgré sa petitesse, se vend davantage ; c'est celle qu'on nomme au Cap, *naretjes*. Le naretje, distingué, comme le citron, par une protubérance à la tête, est moins gros que l'orange ordinaire, mais pour la saveur et le goût, il est infiniment supérieur à toutes les autres espèces.

Le raisin croît aussi très-bien dans ce canton ; et on y fait du vin et des eaux-de-vie supportables.

J'ai déja dit que la colonie des Vingt-quatre-rivières, doit son nom à une rivière qui la traverse, et qu'elle même a été appellée ainsi, parce qu'elle reçoit un grand nombre de petits ruisseaux avec lesquels elle va se décharger dans le Berg-rivier. Cette grande quantité d'eau, par les arrosemens faciles qu'elle peut procurer, est ce qui contribue le plus à la fertilité du canton. D'ailleurs, son genre de culture n'exigeant presqu'aucun travail, l'habitant doit y mener une vie douce et tranquille. Cependant la population y est peu nombreuse ; beaucoup de terres y sont encore en friche, et à peine y compte-t-on quarante à cinquante habitations, tandis qu'il devroit y en avoir infiniment davantage.

Ceux de mes lecteurs qui savent que par-tout où l'homme trouve à vivre commodément, il se multiplie, ne manqueront pas de rejetter sur le vice du gouvernement ce défaut de population ; moi, j'en accuserai, non le gouvernement, mais les abus nombreux qu'ont introduit et que multiplient sans cesse les sous-ordres qu'il est obligé d'employer. Le gouvernement, sans doute, veut la prospérité de ses colonies, et son intérêt propre lui ordonne de le vouloir ; mais c'est en vain qu'il fera des réglemens sages ; c'est en vain qu'il crééra des établissemens nombreux ; si les personnes à qui il confie ses pouvoirs, ne s'en servent que pour son détriment, et pour celui de ses colonies.

Au reste, sans vouloir ici ni détailler ni approfondir des reproches qui seroient aussi indiscrets qu'inutiles, je me permettrai un vœu : c'est qu'une ville soit fondée dans le Vingt-quatre-rivières ; située dans le canton le plus fertile de la colonie, elle l'emporteroit, pour sa position, son agrément et son climat, sur le Cap même ; et ayant des débouchés faciles, la culture des terres augmenteroit nécessairement dans la contrée, avec la population ; ses grains et ses fruits, ainsi que les grains d'une partie de Swart-Land, descendroient sur des bateaux plats, par le Berg-rivier, dans la baie de Saint-Hélène ; et il seroit aisé d'établir des magasins sur les bords

et à l'embouchure du Berg. La baie elle-même pourroit avoir un entrepôt pour le commerce du cabotage; et ce commerce se feroit avec le Cap par des barques qui, saisissant le moment des vents favorables, s'y rendroient en peu de tems pour y apporter leurs marchandises et approvisionneroient ainsi très-avantageusement, et à meilleur compte, la ville et les vaisseaux de l'Inde, ainsi que ceux de l'Europe, qui relâcheroient à la baie de la Table. A raison de l'abondance des pâturages du canton des Vingt-quatre-rivières, on pourroit y élever une grande quantité de bestiaux. Ce pays fertile et favorisé de la nature, fourniroit encore beaucoup de bois de construction, attendu que les arbres n'ayant point autant à souffrir, dans ce canton, de la violence des vents du sud-est, y croîtroient très-bien, si seulement, on prenoit la peine d'y faire des plantations soignées. La baie de Saldanha pourroit aussi servir d'entrepôt à toute la partie de Swart-Land, qui l'avoisine, et seroit trop éloignée du Berg pour y faire descendre leurs grains; cet entrepôt deviendroit même, outre l'utilité dont il seroit aux colons de l'intérieur, d'un avantage réel aux vaisseaux de toutes les nations, qui, contraints par les vents, et ne pouvant entrer dans la baie de la Table, relâcheroient dans celle de Saldanha, certains d'y trouver les rafraîchissemens nécessaires pour continuer leur route.

Le vœu, que je forme ici, pour la commodité des colons et le bien général de tous les navigateurs, sera sans doute long-tems impuissant; car la politique commerciale des Compagnies privilégiées a-t-elle jamais su allier leur intérêt particulier à celui de tous, lorsque cette soif ardente de l'or, qui domine si puissamment les marchands de toutes les nations, leur commande d'une manière aussi impérieuse, l'égoïsme de s'opposer à tout ce qui ne tend point à augmenter les bénéfices qu'attend leur avide cupidité? Il est donc bien probable que la Compagnie ne donnera jamais les mains ni à cet établissement, ni à ceux dont j'ai parlé au sujet des baies du charmant pays d'Auteniquoi, quelqu'utile qu'il puisse paroître pour le bien et la prospérité des colonies; car, dans la crainte où elle est sans cesse, que les capitaines qui sont à son service, ne vendent à leur

profit une partie de ses denrées, notamment les épiceries dont les vaisseaux sont chargés au retour de l'Inde, elle les oblige à relâcher au Cap même, où ils sont censés plus surveillés qu'ils ne le seroient dans les autres baies environnantes. Ces soupçons, qui ne font certainement point honneur aux marins qu'elle emploie, sont même poussés si loin, qu'il faut les raisons les plus impératives et les plus urgentes, pour qu'un capitaine ose prendre sur lui d'aborder un port étranger; et tout homme jaloux d'avoir encore un vaisseau à commander par la suite, doit s'en abstenir. J'ai fait moi-même, à cet égard, la triste épreuve de ces ordres rigides; car à mon retour du Cap, pendant la traversée la plus malheureuse, luttant enfin depuis six mois, contre tous les vents contraires et manquant de vivres, notre patron ne fut pas assez hardi pour relâcher à l'une des Canaries que nous passames à la portée du canon.

Peut-être un jour la Compagnie daignera-t-elle examiner mon projet et en ordonner l'exécution; mais, en attendant qu'il s'accomplisse, je regretterai sincèrement qu'un si beau pays reste presque désert, et que, faute de consommation et de bras, il perde tout ce que la nature fait sans cesse pour sa fécondité. Je suis persuadé que la canne à sucre, le coton et l'indigo croîtroient très-bien au Vingt-quatre-rivières.

Mon hôte, avant que je ne me séparasse de lui, me pria d'accepter quelques bouteilles de jus de citron, qui, par la suite, me furent d'un grand secours; mais il exigea de mon amitié, qu'à mon retour je lui ramenasse un bouc et une chèvre du pays des Namaquois; il avoit entendu vanter l'espèce de ces animaux; et, en effet, c'est la plus belle que j'aie vue de ma vie. Ses deux fils me firent promettre également de leur vendre à chacun un de mes fusils. Ils s'attendoient qu'après mon voyage je repasserois chez eux en retournant, au Cap, et ignoroient que mon projet étoit de n'y plus revenir. A mon départ, la famille me salua par une fusillade à laquelle il me fallut répondre. Il en fût de même des autres habitations près desquelles je passai. Dans toutes on s'empressoit de venir à ma rencontre, en me souhaitant, à coups de fusil, un heureux

voyage; mais ce qui m'étoit plus fâcheux, c'est qu'excédé de l'acceuil bruyant de ces colons qui, sans cesse, retardoient ma marche, il me falloit à mon tour leur témoigner ma reconnoissance, en brûlant inutilement ma poudre dans ces adieux fatigans.

Ces incommodes visites me consumèrent tant de tems, que je ne pus, dans toute ma journée, faire que quatre lieues. Le lendemain, je me trouvai dans le district des montagnes du Piquet, et j'arrivai de bonne heure près de l'habitation d'un vieillard respectable, nommé Albert Haanekam.

Ce colon étoit une espèce de philosophe pratique, qui avoit imaginé de se rendre à la fois heureux et parfaitement libre, ce qui n'est pas toujours une même chose, il s'étoit fait un plan de vie qui ne ressembloit en rien à celle de ses camarades. Sans femme, sans enfans, sans relation avec ses voisins, sans autre compagnie enfin que les esclaves qui étoient à son service, il vivoit, pour ainsi dire, seul, et savoit se suffire à lui-même. Le tems, néanmoins, n'étoit pas pour lui, comme pour les autres colons, un poids incommode. Il l'employoit tantôt au travail, tantôt à la méditation; car il ne savoit pas plus lire qu'eux, et ne devoit sa philosophie qu'à ses réflexions particulières, et à des combinaisons naturelles. Avec ce genre d'existence, heureux à sa manière, il ne s'étoit jamais ennuyé; la sérénité de son ame paroissoit même avoir influé sur son caractère; au moins je n'ai point entendu, dans toute la colonie, une conversation plus gaie, ni vu un vieillard plus aimable.

Prévenu d'avance que j'allois traverser son domaine, et visiter les montagnes du Piquet, il vint au devant de moi, et s'offrit à me servir de guide pour monter sur la plus haute d'entre elles, si je voulois accepter de passer la journée chez lui. La première partie de sa proposition m'étoit trop agréable pour ne pas acquiescer à la seconde. Je le suivis sur la montagne, où rien ne m'offrit une observation particulière, mais où j'eus le magnifique spectacle d'une vue d'autant plus étendue que l'atmosphère étoit très-pure: à la vue simple je distinguois très-parfaitement la Table, et je pus même avec ma lunette reconnoître la ville.

Rien n'exaltoit autant mon imagination, à la hauteur où j'étois, que l'aspect des maisons de la ville où je plongeois mes regards ; je promenois avec avidité ma lunette sur la masse des bâtimens, et je croyois avoir remporté une victoire toutes les fois que je présumois reconnoître l'emplacement d'une maison ; celles de mes amis particuliers fixoient plus long-tems ma vue : « Ils s'occupent peut-« être en ce moment de moi, me disois-je, et par un retour invo-« lontaire et naturel, je suis uniquement occupé d'eux ; ils font des « vœux pour la réussite de mon entreprise ; me croyent peut-être « bien éloigné, bien caché, et je domine sur l'atmosphère qui les en-« veloppe ».

Lorsque je fus de retour à l'habitation, je trouvai un repas splendide qui m'attendoit ; splendide pour des habitans de la colonie, et selon les préjugés de leur amour-propre ; car ces bonnes gens ont aussi leur étiquette. Du reste, nulle idée de ce que nous appellons bonne table, un service bien réglé, des mets délicats et sucrés ; là, la magnificence consiste à couvrir la table d'une grande quantité de viandes, et plus la table en est chargée, plus le convié est un homme estimable, un personnage distingué, et plus on l'honore.

Cependant nous n'étions que trois à table, c'est-à-dire, mon hôte, Swanepoel et moi. Vingt grenadiers, après une marche forcée, n'auroient pu suffire à dévorer tant de nourriture ; les plats eux-mêmes étoient comblés, et celui du milieu portoit une pyramide de six volailles rôties qui étoient énormes.

Cette profusion, qui eût rebuté jusqu'à des ogres, m'offroit, à moi, l'image révoltante d'une basse-cour et d'une étable entièrement dévastées. J'en perdis sur-le-champ l'appétit ; et, trompant mes dégoûts par autant de distractions que pouvoit m'en apporter la cause de mes voyages toujours présente à mon esprit, je passai la plus grande partie du repas à fatiguer de questions le maître de la maison. Pour Swanepoel, il promenoit ses regards sur les six volailles fumantes ; mais, rassasié déja, c'étoit en vain qu'il les convoitoit ; le pauvre Swanepoel étouffoit de nourriture et de regret. Je ne saurois mieux comparer ces repas peu frugals et dignes des héros d'Homère,

qu'à

qu'à ces buffets qu'on voyoit autrefois, à certaines époques de nos fêtes, et qui pliant sous une multitude de volailles de toute espèce, sembloient étalés exprès pour consoler tout un peuple affamé.

J'avois déja beaucoup interrogé mon hôte pendant notre course au Piquet; je lui parlai, en ce moment, de ses possessions et de ses vergers. Fatigué de rester assis, je faisois tant d'hélas! sur sa vie singulière, que je lui fis naître l'idée de quitter la table. Il n'eût pas de peine à justifier la bonne opinion qu'il m'avoit donnée de son ardeur et de son intelligence. Nous parcourumes toutes ses possessions; par-tout je vis des terres bien cultivées, des arbres en bon état, des plantations, en un mot, dans le meilleur ordre possible; par-tout un air d'abondance et de vie, dont je n'avois point autant joui dans beaucoup d'autres habitations de la colonie.

Le district du Piquet-berg, suivant ce que me dit mon hôte, n'a guère que vingt-cinq ou trente habitations; et il ne peut même en avoir, je crois, davantage, parce que l'eau y est très-rare, et que, ne possédant qu'un certain nombre de sources et de ruisseaux, dont les premiers habitans se sont emparés, ceux qui désormais viendroient s'y établir, ne trouveroient qu'un sol aride et stérile. En général, les terres y sont médiocres; cependant les propriétaires recueillent ce qui leur est nécessaire en bled pour leur consommation. Le seul commerce que leur permette la nature du terrain est, comme aux Vingt-quatre-rivières, celui des fruits; et ces fruits n'ont d'autre débouché que par les colons environnans qui les envoyent chercher; car, la distance du Piquet au Cap est trop considérable pour en entreprendre la route pour la seule vente des oranges. Mon vieillard philosophe voulut me donner pour mon voyage une certaine provision des siens. En vain je lui représentai que j'en avois acheté chez Liewenberg une quantité suffisante; lui-même vint visiter mes chariots, et il remplit de citrons et d'oranges toutes les places vuides qu'il y trouva; ce qui, par la suite, et pendant une partie de ma route, m'offrit, pour mes gens et pour moi, une grande douceur.

A cette attention obligeante, il joignit avec la même bonté, un cadeau qui étoit bien plus fait pour me plaire. C'étoient trois

paires de tourterelles, d'une espèce particulière, et que je n'avois encore vue nulle part. Quelque plaisir que me fit une pareille acquisition, je ne voulus néanmoins accepter qu'une des trois paires, parce qu'elle suffisoit à nos plaisirs; et je priai mon généreux hôte de me conserver les deux autres jusqu'à mon retour; quoiqu'intérieurement je fusse très-résolu à ne point revenir.

En passant les habitations d'Isaac Fesassi et de Gerit Schmit, il me fallut essuier encore de nouvelles persécutions d'invitation; mais n'ayant pas, pour accepter celles-ci, les mêmes motifs que chez Haanekam, je m'y refusai opiniatrement. Je ne connoissois pas de plus grand supplice que ces invitations, et toutes les fois que je passois dans le domaine d'un colon, la fièvre me saisissoit à la vue du maître dont je savois d'avance le compliment : il falloit coucher à la maison, boire et s'empiffrer le long du jour. Je n'étois occupé durant ma route qu'à chercher des faux-fuyans pour échapper à la poursuite de ces bonnes gens, et je n'osois ni m'arrêter, ni camper auprès d'eux; un voleur n'eût pas évité avec plus de soin leur approche. Combien de fois, en interrogeant mes compagnons, j'ai soupiré après le moment où je verrois derrière moi la dernière maison de cette colonie trop hospitalière.

Je hâtois ma marche autant qu'il m'étoit possible, et voulois dépasser le Kruys. Cette précipitation n'étoit pas non plus sans dangers. Je l'appris à mes dépens, puisqu'il faillit à m'en couter la vie.

J'étois à un quart de lieue de la rivière quand la nuit vint me surprendre; plus prudent, j'aurois campé où je me trouvois; mais le chemin m'ayant paru bon tout le jour, j'imaginai qu'il le seroit jusqu'aux bords du Kruys. J'ordonnai à mes gens d'avancer; pour moi, qui avois triplé la route en chassant continuellement, la fatigue m'avoit surpris; je montai dans mon chariot et me jettai sur mon matelat pour me reposer un moment.

Le Hottentot qui étoit au timon et qui conduisoit l'arrière, descendit de son siège et marcha à côté de ses bœufs; son camarade qui étoit à l'avant et qui conduisoit la première couple, s'éloigna

des siens ; il ne voyoit point à les diriger sûrement ; le terrain à l'approche de la rivière devenoit de plus en plus escarpé, glissant et rapide ; tout-à-coup une saccade violente fait peser le chariot sur les timons ; il roule avec l'attellage en désordre jusqu'aux bords de la rivière sans qu'aucun de mes Hottentots ne puisse l'arrêter ou seulement en changer la direction. A ce mouvement, aussi accéléré que subit, je cherche, mais en vain, à m'élancer; je me crus précipité parmi des rochers. Malgré ma frayeur, je conserve encore assez de sang-froid, pour parer autant qu'il est en moi, au dernier des malheurs, et faisant avec mes bras et mes jambes, dans la cariole, où je me vois enseveli, autant d'arcs-boutans pour éviter les contusions à la tête, j'attends avec fermeté que le chariot s'arrête, ne trouvant plus à descendre. Cette position dura peu d'instans, mais elle étoit douloureuse. Rouler ainsi sans savoir où l'on va, parcourir enfermé dans une charrette au sein des ténèbres, abandonné des siens, pendant un espace assez considérable, et n'avoir d'autre choix que de se fracasser ou de se noyer, il y a là de quoi ébranler tout au moins le courage le plus héroïque.

Mes gens, alarmés autant pour eux que pour moi, des suites d'un accident aussi fâcheux, accouroient à toutes jambes pour me secourir; mais ne pouvant aller aussi vite que le chariot, et l'obscurité, dans un chemin à peine frayé, leur dérobant la trace de celui que je venois de parcourir, je les entendis m'appeller à grands cris et se parler eux-mêmes entre eux, comme s'ils avoient été dispersés. Je leur répondois, et les appellois à mon tour ; mais soit épouvante de leur part, soit la crainte de me voir fracassé, je n'en étois pas entendu, et leurs cris étouffoient les miens. Tout ce bruit étoit encore augmenté par le roulis des deux autres chariots qui arrivoient aussi avec précipitation à l'inévitable rendez-vous, mais dont les conducteurs plus soigneux près de leurs attellages, n'avoient pas laissé de modérer l'effort.

Enfin, on se réunit : la joie de mes compagnons fut extrême quand je les eus assuré qu'il ne m'étoit rien arrivé de fâcheux. Il n'en étoit pas ainsi des chariots ; le mien sur-tout, avoit semé la plupart

des ustenciles, et ce qu'il y a de plus curieux, les limons qu'on m'avoit donnés avoient tous sauté jusqu'au dernier. Il fallut attendre le jour pour les recueillir et réparer tous les dommages que m'avoit causé cette descente précipitée.

Il y avoit de l'autre côté de la rivière, qu'il nous falloit traverser pour continuer notre route, une espèce d'habitation dont le propriétaire se nommoit Dirck Coché. J'avois besoin de renseignemens et d'instructions précises; Coché pouvoient m'en donner; de plus j'avois besoin d'acheter un certain nombre de moutons, et je m'étois flatté d'en trouver chez lui : tandis que mes ouvriers travailloient à remettre mes attellages en ordre et qu'ils se disposoient à repartir, je pris les devants, et ayant passé le Kruys à gué avec mon cheval, je me rendis à l'habitation.

A peine avois-je entamé la conversation avec le maître, que sa femme se levant avec effroi du siége sur lequel elle étoit assise, fit un cri si perçant, que tout ce qui étoit dans la ferme accourut à son secours. En effet, elle venoit d'être touchée aux jambes par deux serpens, et je les apperçus tous deux sous le siége. Nous nous armames de chaises et de bâtons pour les assommer. A cet aspect leur colère s'alluma, leurs yeux s'enflamèrent, et soulevés sur leur poitrine, sifflant avec fureur, ils cherchèrent à s'élancer sur nous; attaqués avec plus de rage encore, ils périrent sous nos coups redoublés. Heureusement que la femme n'avoit pas été mordue par eux; car ils étoient de l'espèce très-venimeuse qu'au Cap on nomme *Kooper-Kapel;* et elle eût péri infailliblement en peu de minutes.

Tel est l'inconvénient dangereux des pays nouvellement habités : l'homme y voit sans cesse sa tranquillité et ses jours attaqués par des insectes incommodes, des bêtes féroces, des animaux venimeux. Coché me prévint que le kooper-kapel étoit fort commun dans le canton que j'allois traverser. D'après cet avis, je pris une résolution qui me parut nécessaire, ce fut de ne point passer les nuits dans ma tente, mais de coucher dans mon chariot, où j'aurois bien moins à craindre les visites redoutables de ces terribles hôtes.

Pendant que je concluois avec le fermier un marché pour quelques moutons, mes voituriers passèrent le Kruys; et je me remis en route, en cotoyant la rivière. Mais je ne pus faire ce jour là, que très-peu de chemin, parce que nous eûmes toujours à marcher dans les sables, et que nous passames et repassames six fois le Kruys. Le lendemain ce fut pis encore; le sable étoit si haut et si mobile, que les roues enfonçoient jusqu'au moyeux, et qu'il me falloit, pour chaque chariot, ajouter quatre bœufs aux douze qui composoient l'attellage. Cet ainsi que nous passâmes l'habitation de Josias Ingelbregt, et qu'enfin nous quittâmes le cours tortueux du Kruys, qui arrose ce pays maudit, et gagnâmes Swart-bas-Kraal. Il est pourtant des hommes qui sont venu habiter cette contrée sablonneuse et cultiver quelques coins de terre moins stériles, qu'ils y ont trouvés; un nommé Hans Van Aart y avoit une habitation à Lange Valley (*Lac long*), où je fus obligé de passer la nuit; plus loin est celle d'Hermanes Lauw. Je ne m'arrêtai point chez celui-ci, mais il nous fallut camper sur un terrain aride, où je ne trouvai pas un filet d'eau pour abreuver mes bestiaux. Chemin faisant, j'avois rencontré une quantité prodigieuse de perdrix; j'en avois tué une trentaine que je destinois à mon souper et à celui de mes gens. Ma coutume en pareille circonstance étoit de faire bouillir mon gibier; j'avois souvent remarqué que quand il étoit grillé ou roti, la fumée des viandes, étant portée au loin par les vents, elle attiroit autour de nous, pendant la nuit, beaucoup d'hiennes et de jackals, qui, éventés et repoussés par mes chiens, occasionnoient de la part de ces animaux, des aboiemens si violens et si continus, qu'il ne nous étoit pas possible de goûter un instant de sommeil. Faute d'eau, je ne pus cette nuit là faire bouillir mes perdrix, j'en mis une sur le gril pour moi, et j'abandonnai le reste à mes gens, qui les firent rôtir enfilées à de petites broches qu'ils placèrent autour du feu; mais ce que j'avois craint arriva. Beaucoup de carnivores, allêchés par le fumet de notre gibier, vinrent roder autour de mon camp; et mes chiens, aboyant après eux, ne nous permirent pas de fermer l'œil un instant.

A cette fatigue de la nuit, se joignoit l'inquiétude du lendemain. J'ignorois si nous serions assez heureux pour trouver de l'eau ; et je craignois qu'après une journée de soif, mon monde et mes bestiaux n'eussent à en souffrir une autre bien plus pénible. Effectivement nous ne trouvames qu'un désert sablonneux, couvert de bruyères et de joncs; mais pendant que je me livrois à des réflexions affligeantes, je fus tiré de ma rêverie par le cri d'un oiseau qui passoit au-dessus de ma tête. C'étoit un canard de montagne (*Berg-Eend*), ou plutôt un génie bienfaisant, qui venoit ranimer mon espoir en m'annonçant une découverte sur laquelle je ne devois point compter.

Persuadé que cet animal cherchoit l'eau et qu'il ne manqueroit pas de s'abattre où il en trouveroit, je piquai mon cheval, et le suivis au grand galop pour ne pas le perdre de vue. Ma conjecture étoit fondée ; après quelques minutes de course, je vis qu'il descendoit sur une haute et grosse roche dans laquelle il s'engagea. J'y montai à pied, et trouvai là un grand creux, formant un bassin naturel rempli d'eau de pluie, dans lequel l'animal nageoit, plongeoit et s'abattoit gaiement.

Il m'auroit été facile de le tirer ; mais après le service qu'il venoit de me rendre, c'eût été de ma part une ingratitude atroce. Seulement je cherchai à le faire envoler, dans l'espérance que, n'ayant pas goûté assez long-tems le plaisir du bain, il iroit en trouver quelqu'autre dans le voisinage, et m'indiqueroit ainsi une nouvelle citerne. Pour cette fois mon attente fut trompée ; l'oiseau partit, à la vérite ; mais effarouché, pour la première fois de sa vie peut-être, il s'éloigna beaucoup, et bientôt je le perdis de vue.

Du haut de la roche, j'avois fait signe à mes gens d'avancer de mon côté ; quand il furent arrivés, je leur donnai ordre de remplir mes jarres ; j'en avois quelques-unes dans mes chariots ; et certes, je n'eusse pas manqué, au passage du Lange Valey, de les approvisionner d'eau, s'il m'eût été possible de prévoir la sècheresse qui nous attendoit. Les jarres remplies, je fis abreuver mes chevaux et quelques-uns des animaux de ma caravane. Ceuxci le

mirent si entièrement à sec, qu'aucun de mes pauvres bœufs ne put boire. Mais je savois que les animaux ruminans supportent plus long-tems la faim et la soif; et d'ailleurs, je me flattois d'avoir, avant la fin de la journée, quelqu'autre bonne fortune, pareille à celle que nous venions d'éprouver. J'espérois en vain; nous ne parcourumes pendant tout le jour, qu'un désert aride. Dans l'après-diner, deux de mes bœufs tombèrent épuisés de lassitude et de soif; et il fallut les abandonner : tristes et douloureux présages des malheurs qui m'étoient destinés. Enfin, le soir il fallut, comme la veille, dételler et camper à sec, dans l'attente d'un sort plus triste encore pour le lendemain.

Une forte averse, qui heureusement survint dans la nuit, me rendit l'espérance; cependant, quelque forte qu'elle fût, elle me paroissoit pour le moment inutile à mes bestiaux, et je ne voyois point quel soulagement pouvoit leur offrir une eau qui, à mesure qu'elle tomboit, disparoissoit et se perdoit aussitôt dans les sables; mais cette pluie, que je croyois perdue pour eux, par un moyen dont je n'eusse jamais soupçonné la possibilité, ils surent trouver à la boire; et c'est ici que j'admirai la sagacité de l'instinct animal. L'eau en tombant sur eux, formoit des gouttes qui, par leur réunion découloient le long de leurs corps en petits filets. Dès les premiers momens de l'orage, ils s'étoient grouppés en pelottons; et dans cette position, serrés les uns contre les autres, ils lèchoient et ramassoient chacun sur le corps de son voisin, les filets qui en tomboient. Par ce secours inattendu, mes bêtes rafraîchies et désaltérées à la fois, reprirent des forces. Mais ce qui ajouta beaucoup à mon étonnement, c'est que les deux que j'avois abandonnées sur la route, excédées et mourantes, s'y étoient ranimées également et de la même manière, sans doute; toutes deux étoient revenues au camp pendant la nuit; et Klaas, qui se faisoit un plaisir d'être toujours le premier à m'annoncer les bonnes nouvelles, vint tout joyeux, au point du jour, me faire part de celle-ci.

Je n'avois plus qu'une journée de chemin pour arriver au *Heere logement* (logis du seigneur); j'y devois rencontrer, m'avoit-on dit,

une source d'eau très-abondante, une retraite fort agréable, des bosquets, des grottes chargées d'inscriptions et de dessins. Au portrait qu'on m'en avoit fait, il sembloit qu'une autre Angélique avoit visité ces beaux lieux. Une Angélique! des inscriptions ! des dessins ! un Médor hottentot ! J'éloignai toute cette magie invraisemblable et ne retint que l'espoir d'y trouver la fontaine ; elle me devenoit d'un besoin trop pressant pour ne pas désirer d'y arriver avant la nuit. Je la trouvai en effet ; quelque respect qu'eût dû m'inspirer pour elle la description qu'on m'en avoit faite, tout mon monde et mes bestiaux en eurent bientôt troublé les eaux. Quant à la grotte, aux inscriptions, aux lianes pendantes en festons, à notre approche, toute cette féerie s'évanouit. Seulement, une grande et vaste caverne servit à mettre à l'abri ma caravane et moi. Elle étoit spacieuse, et fort élevée ; nous pouvions enfin y être à couvert, sans pourtant y être enfermés, étant entièrement ouverte du côté de l'ouest. Assise sur une petite monticule, elle dominoit mon camp et la plaine, dont la vue monotone et morte inspiroit la tristesse et le découragement; enfin, elle s'adossoit à la grande chaîne des monts arides, qui, se prolongeant en amphithéâtre, offroit un aspect à la fois effrayant et majestueux par leur nudité et par les différentes teintes d'ochre, de gris et de blanc qui coloroient leurs diverses parties. Les restes d'une habitation, tombée en ruine, attestoient que le propriétaire avoit été forcé d'abandonner ce lieu sauvage et brûlé. je m'arrangeai pour passer la nuit dans la grotte; et je fus obligé de la partager avec des ramiers et des choucas qui y arrivèrent à la chûte du jour. Ils se perchoient par centaines sur un arbre, dont la racine étoit implantée au sein d'une énorme crévasse ; une des branches de l'arbre tapissoit le fond de cette salle naturelle.

Les dessins et les inscriptions se réduisoient à quelques caricatures d'éléphant et d'autruche ; on y lisoit les noms de trois ou quatre voyageurs, qui probablement s'étoient autrefois arrêtés dans ces lieux.

Quoique la fontaine se trouvât pourvue d'eau plus abondamment

que

Pl. IV.



Hulk Sculp.

CAMPEMENT AU HEERE LOGEMENT.

A. Grotte du Heere Logement.

que je ne l'avois espéré, mon inquiétude n'étoit pas pour cela diminuée ; il nous restoit à traverser encore de longues plaines de sable, et tout m'annonçoit que je ne pourrois y trouver aucune source d'eau. Cependant un rayon d'espérance vint un moment dissiper ces craintes ; le matin deux gros nuages qui se levoient à l'horizon, et qui s'approchoient de nous, sembloient nous promettre une pluie abondante. Hélas ! rien de si fatal que ces nuages ne pouvoit s'offrir à notre vue. C'étoient des miriades de sauterelles ; insectes voraces et destructeurs, que les vents emportoient au loin. Leur aspect consterna tout mon monde ; ils ne nous annonçoient que la sècheresse et la stérilité. Mon singe seul étoit étranger à la consternation générale ; il montroit, au contraire, une joie excessive, suivoit des yeux la direction des sauterelles, attendant avec impatience qu'il en tombât quelques-unes qu'il pût saisir et croquer à son plaisir.

Tandis que nous jouissions pour l'instant des rafraîchissemens nécessaires, nous ne laissions pas de nous livrer à nos recherches et travaux ordinaires. Nous trouvâmes en abondance, parmi les rochers et sur les montagnes qui nous environnoient, de petits quadrupèdes, qu'on nomme dans le pays *Dassen*. C'est le daman de Buffon. Je savois déja, par expérience, que cet animal est un très-bon manger. Après tout, pour les gens qui ne vivoient depuis long-tems que de bœuf et de mouton maigre, c'étoit une occasion heureuse de varier notre nourriture, et cette viande grasse, quelle qu'elle fût, devoit être regardée comme un régal délicieux. Mes gens la dévoroient des yeux, avant même qu'elle ne fût en notre pouvoir ; nous nous mîmes donc tous à la chasse des damans, et chacun de son côté s'en procura autant qu'il peut en rencontrer. Déja, j'en avois tué quelques-uns, lorsqu'en tournant une roche je fis lever une panthère, que je tirai ; mais le plomb de mon fusil n'étant point assez fort pour la tuer sur le coup, elle m'échappa ; cependant il étoit probable qu'ayant trouvé une sorte de garenne pour fournir à sa nourriture, elle y avoit fixé sa retraite, qu'elle ne s'en éloigneroit pas, et que par conséquent, je devois l'y retrouver ; je battis donc

les environs avec mes chiens, et, en effet, je tombai sur son repaire, qui m'offrit plusieurs monceaux d'os de damans, et des débris de plusieurs espèces de petites gazelles.

Cette découverte me promettoit une double satisfaction : celle de tuer l'animal quand il reviendroit au gîte, et celle de trouver dans les environs du gibier pour ma cuisine, comme il en auroit trouvé pour la sienne. Des deux plaisirs que je me promettois, je ne pus en goûter aucun; ni moi ni mes gens nous ne rencontrames de gazelles; peut-être, la panthère les avoit-elles toutes détruites; quant à celle-ci, j'eus beau passer très-ennuyeusement, deux heures de nuit en embuscade pour l'attendre, elle ne parut point; ce qui me fit croire que je l'avois réellement blessée, et qu'elle étoit probablement allé mourir ailleurs.

En chassant, j'avois rencontré un Hottentot, serviteur d'un colon du voisinage, pour lequel il gardoit un troupeau de moutons. Quoique, parmi mes bestiaux, j'eusse un certain nombre de moutons aussi, cependant, la stérilité des contrées que je commençois à parcourir me faisoit craindre qu'ils ne pussent suffire à notre consommation. En conséquence, résolu de les réserver pour des besoins plus pressans; je voulus en augmenter le nombre, et en acheter du Hottentot. Il est vrai qu'en sa qualité de gardien, cet homme n'avoit pas la liberté d'en disposer; mais je lui en offrois un prix si avantageux, qu'assurément son maître lui auroit su gré du marché. Il s'y refusa constamment, et le seul parti que je pus tirer de sa rencontre, fût de lui demander des instructions sur la route la plus favorable et la plus courte qu'il me falloit tenir pour gagner la Rivière-des-Eléphans où je voulois arriver.

D'après l'estime de ce pâtre, j'avois encore une forte journée de marche; mais cette journée, je devois la faire tout d'une traite, et sans m'arrêter, parce que je ne trouverois dans toute la route, ni eau ni pâturage. Après la Rivière-des-Eléphans, mêmes inconvéniens m'attendoient, disoit-il, jusqu'au pays des Namaquois. Quoiqu'on fut dans la saison pluvieuse, par-tout les pluies avoient manqué; par-tout on éprouvoit une sècheresse effroyable; et jamais, de mé-

moire d'homme, cette partie de l'Afrique n'avoit autant souffert.

Une pareille annonce m'allarmoit beaucoup, je n'entrevoyois pour mon entreprise que des malheurs; déja même, nous commençions à en éprouver. Il n'y avoit pas encore six semaines que j'avois quitté le Cap; et néanmoins mes bœufs se trouvoient aussi fatigués, qu'ils l'avoient été après seize mois de marche, dans mon premier voyage. Pour leur donner le tems de se reposer et de prendre des forces, je restai au Heere-logement sept jours entiers, pendant lesquels notre cuisine fit une telle consommation de dassen ou damans, que mes Hottentots mêmes en étoient dégoûtés. Enfin, la guerre que nous avions déclarée à ces pauvres animaux, cessa le 4 juillet. Je quittai le lieu, après avoir laissé mon nom et la date de mon arrivée dans la grotte, selon l'usage des voyageurs.

D'après l'avis que m'avoit donné le pâtre, je partis au point du jour; et après une marche très-fatigante, nous apperçûmes à la nuit tombante, de dessus un point élevé où nous nous trouvions alors, le Fleuve-des-Eléphans serpenter au-dessous de nous, à une demie lieue de distance; mais, comme je savois par expérience ce qu'on risque pour descendre des montagnes dans les ténèbres, je pris le parti de camper sur la hauteur; et malgré l'extrême fatigue de mes attellages, d'attendre le jour, pour gagner la rivière.

Elle étoit bordée, de chaque côté, par de très-grands mimosas, et par diverses sortes de bois blancs, de l'espèce du saule; mais partout le terrain étoit sec et brûlé, et il n'existoit pas même de verdure sous les arbres. En vain, je parcourus le long des bords, dans l'espoir de trouver, enfin, quelqu'endroit moins aride, qui offrit un herbage à mes bêtes; je ne vis pas une seule touffe de gazon; et il fallut qu'elles se contentassent de quelques plantes grasses et des feuilles des arbustes.

Il existoit cependant, à peu de distance de la rivière, une maison, habitée par la veuve Van-Zeil et sa famille. Quelques champs labourés me l'indiquèrent; je m'y rendis, donc et j'y reçus l'acceuil le plus amical; la veuve Van-Zeil me vendit quelques moutons, et même quatre cents livres de tabac, que je crus devoir ajouter

à ma provision. Ce tabac étoit de son cru; je le payai sur le pied de deux sous de Hollande la livre, ce qui fait, à peu de chose près, quatre-vingt livres de notre monoie pour les quatre cents livres. J'achetai encore de l'eau-de-vie, avec laquelle je remplaçai la quantité qui avoit été bue jusques là. La veuve, dans l'entretien que j'eus avec elle, me confirma ce que m'avoit dit le pâtre hottentot, sur la sècheresse désastrueuse qui désoloit le pays; sècheresse, telle que toutes les hordes de petits Namaquois avoient quitté l'intérieur des terres, pour se raprocher des bords de la mer.

Par le spectacle que j'avois sous les yeux, je pouvois juger de ce que devoit être la contrée dans laquelle j'allois entrer; et cependant je me flattois encore, et cherchois, pour ainsi dire, à m'abuser; tant ce qu'on souhaite avec ardeur paroît facile et probable! Si la contrée des petits Namaquois a été privée de pluie, me disois-je à moi-même, peut-être la disette d'eau n'a-t-elle été que locale; peut-être les cantons situés au-delà, n'ont-ils pas éprouvé cette même sècheresse; peut-être ont-ils de trop ce qui manque au leur. Ainsi, raisonnant d'après des données vraisemblables, quoique très-incertaines, je m'occupois des moyens de traverser ce pays, dont l'aridité, toute effrayante qu'elle étoit, pouvoit néanmoins n'être pas une difficulté invincible; et j'espérai qu'à celui-là, en succéderoit un autre plus humide, peut-être, et dont la température et la fécondité me dédommageroit de toutes mes fatigues.

Quand la veuve Van-Zeil me vit déterminé à partir, malgré ses avis et ses représentations, elle me forma une petite provision de biscuit; puis chargea ses deux fils de me mentrer le seul gué où je pourrois traverser la rivière sans aucun risque d'avarie pour mes effets; il fallut la descendre assez bas. Arrivés au passage où mes guides m'avoient conduit avec leurs bœufs, ils voulurent, par amitié, me suivre sur l'autre bord, et passer même la nuit avec moi; je m'y refusai, parce que le tems tournoit visiblement à la pluie; je craignois que les eaux n'augmentant tout-à-coup, ils ne pussent s'en retourner. Bien me prit, d'avoir traversé la rivière ce même soir; car pendant la nuit il survint un déluge d'eau, qui dura,

sans interruption, trois jours entiers; et qui me flatta de quelqu'espoir pour l'heureux succès de mon voyage; sa violence fut même telle, dès le premier moment, que je fus obligé d'arrêter et de camper sur la rive même. Ma bonne fortune me servit bien dans cette occasion; un jour plus tard, il n'y avoit plus de gué à espérer pour moi; et je me fusse vu réduit à passer la rivière sur des radeaux; moyen pénible, et qui eût coûte à mon monde beaucoup de fatigues et à moi bien du tems; sans compter qu'étant encaissée et très-rapide, l'usage du radeau, dans un moment d'inondation, avoit du danger.

Dès le second jour les eaux grossirent au point de gagner mes chariots; je fus forcé de porter mon camp plus au large vers la plaine; mais peut-être si la crue fut survenue pendant la nuit, eût-il été emporté tout entier; et certes, notre vie auroit couru les plus grands dangers.

Souvent j'avois entendu parler au Cap, des risques que court un voyageur dans cette partie de l'Afrique, quand il campe trop près des rivières. Les colons m'avoient même conté, sur ces dangers, des histoires merveilleuses, auxquelles j'avois cru faire grace, en ne les regardant que comme exagérées; mais l'expérience m'a convaincu, à mon tour, qu'elles ne l'étoient pas; et mainte fois, campé par le plus beau tems possible, et même après de très-grandes sècheresses, près de petites rivières, à une grande distance de leur cours; il m'est arrivé de les voir tout-à-coup, et en moins de trois heures, par un orage qui avoit crevé plus haut, s'élancer au-dessus des arbres de leur rivage, inonder au loin les campagnes et former autour de moi un vaste lac.

Il est donc prudent et sage pour un voyageur, de ne jamais camper près des rivières, qu'à une hauteur où leur plus grandes crues ne le puissent atteindre. Or, il est aisé de s'assurer de ce terme, par l'inspection des arbres qui sont sur leurs rivages. Dans leurs débordemens, elles entraînent des roseaux et des herbes que les branches arrêtent; ces dépôts y restent suspendus, et leur chevelure pendante, est un témoin qui atteste jusqu'où les eaux se sont éle-

vées. Dans le jour, il est vrai, on peut sans risque venir habiter à l'abris des arbres du rivage ; car ordinairement on ne trouve de l'ombre que là ; au moins s'il survenoit un débordement, on n'y courroit aucun danger, puisque rien n'empêcheroit de le voir ; mais rester là pendant la nuit, ce seroit s'exposer imprudemment, et sur-tout durant la mousson d'hiver.

La pluie enfin ayant cessé le troisième jour, je me remis en marche ; et après avoir suivi pendant trois heures le cours du fleuve en le descendant, j'arrivai au confluent d'une petite rivière, nommée en hottentot *Koïgnas*, et par les Hollandois *Dwars-rivier* (rivière qui traverse). Celle-ci, comme la plupart de celles d'Afrique, ne coule que dans la saison pluvieuse ; elle étoit si profondément encaissée dans l'endroit où nous pouvions la passer, que nous ne l'apperçumes qu'au moment où nous la touchions. Elle se jette dans celle des éléphans ; et j'étois obligé de la traverser. Ce passage, à dire le vrai, m'inquiétoit beaucoup ; non, pour le Koïgnas lui-même, qui a peu de largeur, et qui, ne recevant presque pas d'eaux étrangères, s'étoit peu accrue par les pluies ; mais pour la difficulté d'y descendre, à cause de la hauteur et de l'escarpement de ses rives. D'ailleurs, le terrain où nous nous trouvions, étant une terre glaiseuse, les pluies l'avoient rendu tellement glissant, que la descente en devenoit très-dangereuse pour mes voitures. Ainsi, sècheresse et pluie, tout me contrarioit, tout sembloit combiné pour me présenter à chaque pas, des obstacles nouveaux.

Klaas, voulant contribuer par ses soins à l'heureux succès de notre passage, se chargea de conduire le premier chariot, et il se mit à la tête de l'attellage ; mais en descendant, le pied lui ayant manqué, il tomba ; et avant qu'il eut le tems de se relever, non-seulement, la première paire de bœufs le foula aux pieds, mais les quatre autres lui passèrent aussi sur le corps ; heureusement je m'étois apperçu de sa chûte. Mes cris attirèrent à son secours ses camarades, qui, favorisant par leur résistance, les efforts que faisoit le conducteur pour retenir les timoniers, arrêtèrent la voiture au moment où déja elle touchoient les bords de la rivière, et alloit rouler sur le mal-

heureux. Je l'arrachai de dessous les bœufs ; mais il m'est impossible de dire tout ce que j'éprouvai de joie, quand, l'ayant remis sur pied, et interrogé sur sa chûte, il répondit qu'il ne se sentoit aucune blessure. Les bœufs cependant lui avoient fait quelques contusions ; mais, quoiqu'emportés par la descente, ces animaux, par un instinct plein d'intelligence, l'avoient ménagé autant que les circonstances le leur permettoient ; et vraiment il y avoit de quoi s'étonner que tant de pieds eussent passé sur lui sans le briser entièrement.

Parvenu sur la rive droite du Koïgnas, je dirigeai ma marche, selon l'indication que m'avoit donnée la veuve Van-Zeil, vers le *Vleermuys-Klip* (la roche aux chauve-souris). Mais, en avançant, j'apperçus la trace toute fraîche d'un lion ; cette découverte, qui, depuis mon départ du Cap, étoit la première de ce genre, m'avertissoit d'être sur nos gardes dans notre campement de nuit ; l'animal se trouvoit dans les fourées de la rivière, au moment de notre passage ; et sans doute le bruit de ma caravane l'avoit déterminé à fuir en plaine. Je me mis à sa poursuite avec un de mes chasseurs et quelques chiens ; nous le suivîmes même pendant une partie de la journée ; mais l'approche de la nuit et la crainte de m'égarer dans l'obscurité lorsque je ne pourrois plus distinguer la trace des roues de mes voitures, me forcèrent de revenir à mon camp.

Swanepoel, pour diriger ma marche et pour me fournir une sorte de fanal, avoit fait allumer les feux plutôt qu'à l'ordinaire. J'ai déja dit que notre coutume étoit d'en allumer plusieurs tous les soirs ; ils nous servoient tant à nous garantir du froid de la nuit, qu'à écarter les animaux dangereux et nuisibles ; mais, cette fois, ils nous en attirèrent d'une espèce particulière, dont il ne nons fut pas possible de nous défendre. Cette roche des chauve-souris, au pied de laquelle nous étions campés, en contenoit réellement (et c'est ce qui lui en avoit fait donner le nom) des quantités innombrables. Effarouchés par une clarté qui leur étoit nouvelle, ces animaux faisoient, dans leurs repaires, un bruit effroyable qui déchiroit le timpan ; d'autres, en siflant, venoient par centaines, volti-

ger autour de nous, et nous souffletter le visage avec leurs aîles. En vain, on cherchoit à s'en défendre, la nuée menaçante ne faisoit qu'augmenter, et de toutes parts on étoit frappé. Peut-être qu'en me retirant dans mon chariot, j'aurois pu, à la faveur de l'obscurité, me garantir de leurs insultes; mais comment échapper aux cris perçans de cette multitude immense qui s'égosilloit dans les rochers. Mes bêtes elles-mêmes, en étoient inquiétées autant que nous. Tout m'annonçoit une nuit facheuse et sans espoir d'un sort meilleur. Dans cette position désolante, je ne vis qu'un seul parti à prendre, celui de lever le camp et d'abandonner le champ de bataille à ces ennemis tenaces.

En conséquence, je donnai mes ordres; on plia les tentes, on attela, et nous allâmes camper, toujours en descendant la Rivière-des-Eléphants, à un endroit nommé en hottentot *Krekenap*, et en hollandois *Back-hoove*.

Malgrè l'humeur que devoit nous donner ce décampement nocturne, et l'aventure qui l'occasionnoit, j'étois très-aise d'aller en avant, dans l'espérance de trouver un pacage avantageux pour mes bêtes, qui, toutes, étoient réduites à un état déplorable, et sur tout les bœufs et les chevaux qui, depuis le Heere-logement, nourris de plantes grasses, les seules que la sècheresse eut épargnées, avoient tous un dévoiement dont j'étois fort inquiet. Je leur donnai, pour se refaire, quelques jours de repos; moi, pendant ce tems, voulant mettre à profit ma station, je pris le parti de parcourir le voisinage et de chercher à connoître le pays, et sur-tout l'embouchure de la Rivière-des-Eléphans, qui, selon les renseignemens qu'on m'avoit donnés, ne pouvoit être que peu éloignée de mon nouveau camp.

Klaas, quoiqu'il ressentit encore quelques douleurs de sa chûte, voulut absolument m'accompagner. Je partis donc avec lui et trois autres de mes gens, au nombre desquels étoit un de ces Hottentots que lui-même avoit mis à mon service, et qui fut chargé de ma canonnière, seul équipage que je crus nécessaire d'emporter avec moi. Mon intention étoit de cotoyer le fleuve en suivant son cours; et je comptois abréger ainsi ma route, puisque je courois moins le

risque de m'égarer; mais les pluies des jours précédens avoient tellement fait gonfler la rivière, qu'en beaucoups d'endroits elle avoit débordé et formoit, sur-tout dans les lieux bas, de vastes lacs. Ces amas d'eau qui, souvent se présentoient à nous, nous obligeoient à de longs circuits, qui retardoient de beaucoup notre marche. Aussi me fallut-il employer, pour arriver à la mer, plus de tems qu'il ne m'en eût coûté dans d'autres circonstances. Cependant je ne voulois point changer de route, parce que les lacs étoient couverts d'une multitude infinie d'oiseaux aquatiques de toutes espèces, et spécialement de mouettes, d'hirondelles de mer et de phénicopthères, qui s'y trouvoient par millions.

Je devois rencontrer dans cette foule innombrable, des objets nouveaux, dignes d'augmenter ma collection; j'en tuai effectivement plusieurs, entre autres, un oiseau charmant, haut d'environ trois pieds, qui, aujourd'hui, fait partie de mon cabinet. Sa tête et sa gorge, entièrement dégarnies de plumes, sont enveloppées d'une peau du rouge le plus éclatant, terminé par une bande d'un beau jaune citron, qui sépare la partie nue d'avec celle qui est emplumée; les couvertures des aîles, rayées largement d'une belle couleur violette, agréablement nuancée, sont frangées par une bande blanche, dont les barbes épaisses et soyeuses, mais isolées les unes des autres, imitent parfaitement un riche effilé; les pennes des aîles et de la queue sont d'un noir verdâtre à reflet violet ou pourpré, suivant qu'elles reçoivent le jour plus ou moins obliquement; le reste du plumage est d'un beau blanc; le bec long, et un peu arqué, est jaune, ainsi que les pieds. Cet oiseau appartient au genre des Ibis, dont nous connoissons déja plusieurs autres espèces.

Arrivé enfin avant la nuit sur les bords de la mer, je fis dresser ma canonnière et allumer du feu; mais, malgré notre extrême fatigue, aucun de nous ne put se livrer au sommeil: le vent de mer étoit si piquant et le froid si excessif, qu'il nous fallut passer la nuit entière à nous chauffer. Cet état de souffrance me faisoit attendre impatiemment le point du jour; aussi, dès qu'il parut, me mis-je en quête avec trois de mes gens, en remontant les bords de la mer.

Ils s'éloignèrent bientôt de moi, et allèrent furreter les dunes, dans le dessein d'y trouver soit quelqu'oiseau, soit quelqu'animal qui me fut inconnu, soit tout aure objet extraordinaire, digne, en un mot, de piquer ma curiosité. Ils se donnèrent beaucoup de peine; mais leur zèle fut sans succès : toutes leurs recherches aboutirent à la découverte de quelques gazelles (ree-bock), sur lesquelles ils tirèrent, et qui, fuyant de mon côté, venoient se prendre au filet en passant l'une après l'autre dans l'endroit où j'étois. Ils ne tenoit qu'à moi de tirer aussi sur elles; mais, en ce moment, j'étois occupé à observer une quantité prodigieuse de vautours et d'autres oiseaux de proie de toute espèce, que je vis tournoyer et voltiger dans les airs, puis s'abattre à un quart de lieue devant moi. Cependant mes gens avoient tué deux gazelles (steen-bock). Peu sensible à cette conquête, je dévorois des yeux les oiseaux carnivores que j'avois apperçus, et dont l'affluence augmentoit sans cesse; mais ma curiosité redoubla encore lorsqu'on m'eut assuré que ces oiseaux étoient probablement attirés par les émanations d'un éléphant mort, ou de quelqu'animal semblable, qui leur servoit en ce moment de pâture.

En effet, lorsque nous nous fûmes approchés, nous vîmes sur le rivage un cachalot, long de quarante à cinquante pieds. Il étoit à plus cent pas de la mer, et sans doute avoit été jetté là par les vagues. Certes, la mer avoit éprouvé une terrible tourmente pour lancer, à cette distance, une masse aussi énorme. Elle étoit attaquée par différens oiseaux carnassiers : par beaucoup de corbeaux, et surtout, par diverses espèces de ces petits quadrupèdes du genre des fouines et des putois, qu'on désigne, au Cap, sous le nom général de *Muys-Hond*. Tous la rongeoient à l'envi; déja même, elle étoit en partie dévorée; cependant notre approche troubla la gaieté de ce bon repas : les oiseaux s'envolèrent; les muys-honden s'enfuirent; il n'y eut que les corbeaux, genre de carnivore plus opiniâtre que tout autre, qui ne voulurent pas quitter leur proie, et qui même, sans s'effrayer de notre visite, voloient autour de nous et sur nos têtes, en poussant des croassemens affreux.

A plus de quinze pieds autour de la baleine, le sable étoit imbibé de son huile, que la chaleur du soleil faisoit découler. La perte de cette graisse, ainsi répandue, paroissoit affliger beaucoup mes Hottentots; ils regrettoient de n'avoir point à leur portée, l'un de mes chariots avec une douzaine de barriques pour les remplir de cette huile, qui eût fait leur bonheur pendant toute la route. Cependant, comme un grand désir éveille bientôt l'industrie, ils songèrent à leurs gazelles, et me demandèrent la permission d'en disposer; puis, retournant au lieu où ils les avoient cachées, les écorchèrent, s'en firent des outres, dont chacune pût contenir jusqu'à quarante livres d'huile.

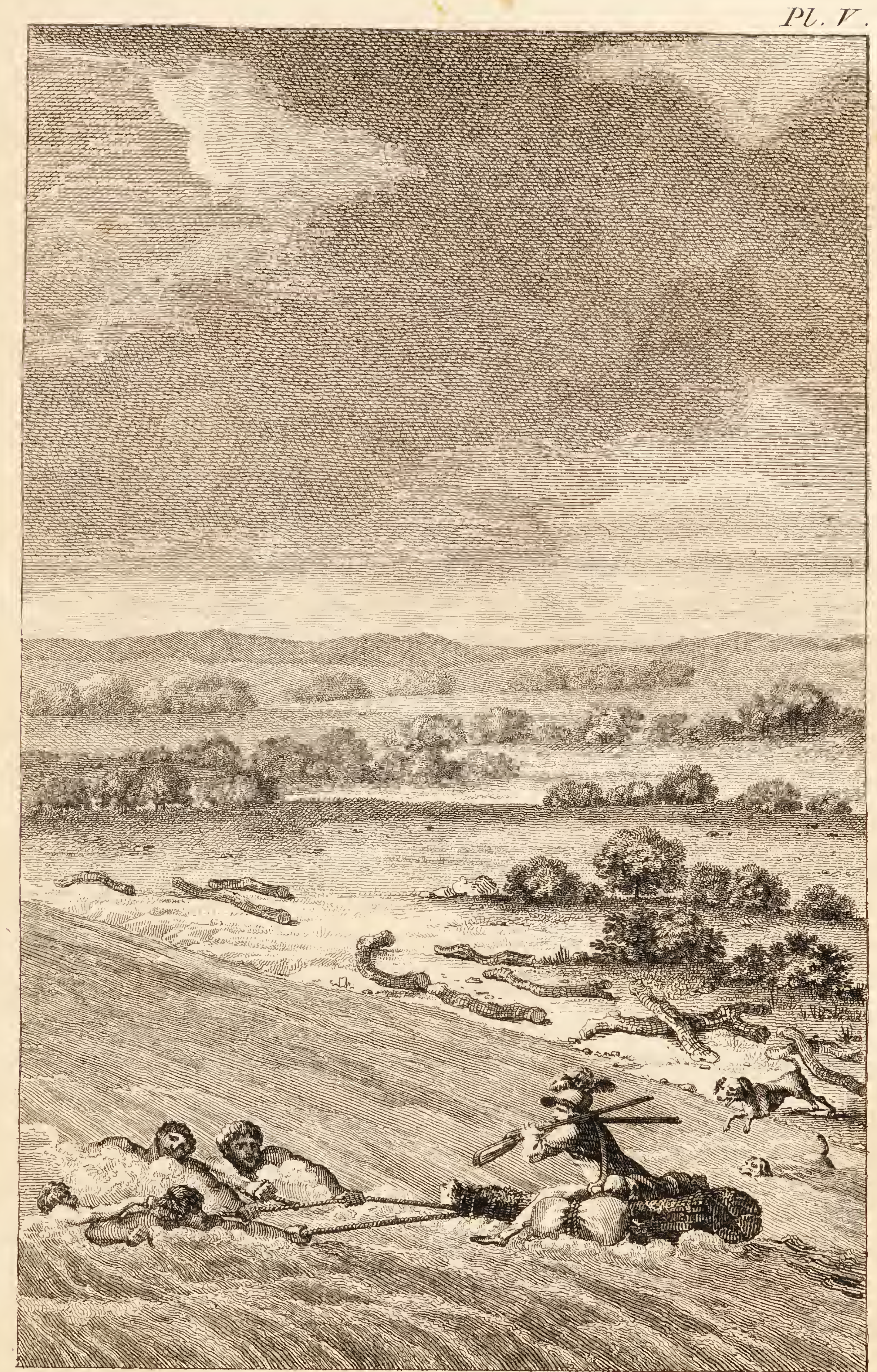
Je cherchois pour mon compte à tirer parti du cachalot. En l'examinant avec attention, je m'étois apperçu que différentes sortes de scarabées se promenoient sur cet immense domaine de charogne, et s'occupoient aussi à la ronger. J'en comptai de quatorze espèces; je me mis à chasser tout ce monde, et quelques individus choisis de chaque espèce furent à leur tour immolés à mon appétit : j'en enrichis mon petit magasin. Ce dépôt étoit une boîte de sapin, légère et platte, que je portois au-dessus de la calotte de mon chapeau; afin qu'elle s'y adaptât mieux, elle avoit, comme le chapeau lui-même, une forme ronde, et s'y trouvoit assujettie, ainsi qu'ombragée par les plumes d'autruche dont j'avois coutume d'orner ma tête.

Plus satisfait de ce que j'avois recueilli que de l'immense provision d'huile qu'avoient faite mes Hottentots, je revins à ma canonnière qui étoit gardée par un de mes gens; mais en route, je vis dans les dunes beaucoup de fumées d'éléphant, ce qui me fit croire qu'il y en avoit une grande quantité dans le canton, et que la rivière, à bon droit, portoit le nom de ces animaux. Il est vrai qu'aucune de ces fumées n'étoit fraîche; mais j'en concluai que les éléphans habitent ordinairement la rive droite du fleuve sur laquelle j'étois, et que forcées, dans cette saison, par la sècheresse, à quitter ce canton devenu stérile, ils avoient passé sur la rive gauche qui, sans doute l'étoit moins.

Au reste, ce n'étoit là que des conjectures; peut-être même la vraisemblance devoit-elle me porter à croire que ces animaux, sans avoir changé de rivage, s'étoient porté plus avant dans l'intérieur des terres; néanmoins, l'envie d'en rencontrer quelques troupeaux, et de les chasser, échauffa tellement mon imagination, qu'elle faillit à me perdre sans retour, avec le meilleur Hottentot de ma caravane : je vais conter en détail cette fameuse extravagance. Il ne s'agit de rien moins ici, que de passer avec armes et bagage, et le monde qui m'accompagnoit, un fleuve considérable, accru par les débordemens, et de m'aller établir à l'autre rive.

J'avois heureusement avec moi des nageurs excellens, et le trajet du fleuve, quelque fut sa largeur, ne les inquiétoit pas; il n'en étoit point ainsi de moi. On se rappelle qu'en poursuivant un aigle sur les bords du Queur-Boom, j'avois, dans mon premier voyage, imprudemment risqué mes jours; instruit par le péril, je m'étois efforcé de me livrer à l'exercice de la natation; en effet je n'y manquois guère, pour peu que l'occasion s'en présentât; mais je n'étois encore qu'un foible apprentif, et ne me sentois point du tout la force d'affronter un fleuve débordé, extrêmement rapide, et d'une largeur démésurée. Je pris donc conseil de mes gens sur le parti qu'il y avoit à suivre et sur les moyens les plus prudents et les plus sûrs de réussir.

La première idée qui s'offrit à nous fut celle d'un radeau; elle étoit la plus naturelle et la plus commode; j'en avois fait autrefois l'expérience avec succès sur des rivières, à la vérité, moins dangereuses. Me fiant ici entièrement sur la force de mes nageurs, j'imaginai qu'il leur seroit aisé de traîner le radeau vers l'autre rivage; mais, en examinant les difficultés de plus près, nous craignions, avec raison, que le radeau présentant une grande surface, il n'y acquit un mouvement qu'il ne seroit pas possible aux nageurs de vaincre et de diriger. Il falloit pourtant composer, ou trouver un corps quelconque qui me portât, et qu'ils pussent conduire : or, c'est ce qu'aucun de mes Hottentots n'imaginoit. Comment leur esprit eût-il été fécond en ressources dont aucun d'eux n'a-



Coiny Sculp.

PASSAGE DE LA RIVIERE DES ÉLÉPHANTS.

voit besoin; et pourquoi se trouvoit-il là un Surinamois, élevé à Paris, qui ne sût point nager ? La maladresse étoit ici mon lot à moi seul; il falloit donc bien que je fisse les frais de l'invention. Voici l'expédient auquel je m'arrêtai : je proposai de lancer à l'eau un tronc d'arbre que j'enfourcherois; et mes quatre compagnons, de crier à la fois que si j'avois le courage de m'y fier, ils répondoient, sur leur tête, de me faire arriver à l'autre bord.

Cette assurance augmentoit mon courage; je n'hésitai donc plus; il ne s'agissoit que de trouver le tronc d'arbre le moins incommode pour exécuter le tour de force. Ce n'est pas que le rivage n'en offrit une grande quantité : l'inondation (comme cela arrive dans ces pays où les plantes et les arbres parcourent leur cercle de vie, périssent de bout et se dessèchent sur leur racines); l'inondation en avoit déraciné, charié et jetté un grand nombre le long du rivage; il en étoit couvert; mais la plupart avoient encore leurs branches, et parmi ceux qui s'en trouvoient dépouillés, les uns étoient trop courts, les autres trop longs, d'autres trop gros ou trop minces. Il fallut s'arrêter à celui qui nous parut le plus favorable, et ce n'est qu'après avoir remonté la rivière pendant un assez long espace, qu'enfin nous le trouvames. Cette contrariété, qui excitoit fortement nos murmures, tandis que nous en faisions la recherche, fut cependant ce qui nous sauva la vie.

Notre première opération fut de mettre le tronc à flot, d'attacher en avant deux courroies, par lesquelles les nageurs pussent le tirer. Leurs kros et ma canonnière, après avoir été roulés, furent attachés et fixés vers le milieu de sa longueur; après quoi, de chaque côté de ce paquet, je fis amarrer et solidement attacher les deux outres qu'on avoit remplies d'huile : elles servoient non-seulement à alléger le poids de la machine, mais encore à l'empêcher de tourner sur elle-même, et de me faire chavirer.

Il restoit de plus à trouver un moyen de transporter nos poires à poudre, et nos vivres, mais sur-tout à les préserver de l'eau. Je me chargeai de ce soin. J'imaginai qu'il me seroit possible de tenir les fusils appuiés sur mes épaules; quant aux poires, j'en eus

bientôt fait un collier, que je me mis autour du cou; ma montre y fut aussi attachée. Tout étoit prévu, disposé pour ce périlleux trajet. C'est dans ce grotesque accoutrement que je vais gagner mon arbre; j'entre dans l'eau, à cheval sur mon bâton, je prends mon à-plomb comme sur une selle, c'est-à-dire, sur les paquets et entre les outres; mes nageurs se lançent, entraînent la frêle voiture, et son trésor, et son mannequin; enfin, nous voilà à la merci des eaux.

Tant de précautions devoient me rassurer contre tout accident. Aussi je me vis à l'eau sans crainte; cependant pour ménager mes nageurs, qui, dans un si long trajet, avoient besoin de conserver toutes leurs forces, j'étois convenu avec eux qu'il n'y en auroit que deux pour me haller à l'avant, tandis que deux autres, appuyés sur le derrière, nageroient seulement des pieds, et pousseroient l'équipage; et qu'ainsi, tour à tour fatigués, ils se relayeroient et se soulageroient mutuellement: plaisans Tritons qui, bientôt, vont donner de grandes inquiétudes à leur Neptune!

D'abord nous allions à ravir, parce que la portion du fleuve qui étoit débordée, n'avoit presque pas de mouvement, et que par conséquent elle offroit peu de résistance; les nageurs me halloient sans peine; ils plaisantoient même sur la crainte qu'ils avoient eue de ne pas réussir; je m'égayois moi-même, à mes propres dépens; je ne pouvois m'empêcher de rire de mon attitude roide et guindée, de mes deux bras en l'air, armés de leurs foudres, de la fraise que j'avois autour du cou, de l'équipage enfin qui, entourant ma ceinture, servoit comme de lest et de contre-poids à la plus bizarre de toutes les voitures; mais combien la scène changea, et quel ton différent elle vint imprimer à l'accent de nos voix.

A peine fûmes nous entrés dans le courant, que, sa rapidité l'emportant sur nos efforts, nous nous vîmes peu à peu dériver; et bientôt sa violence fut telle, que, malgré tout le courage avec lequel mes nageurs luttoient et coupoient les eaux, nous nous vîmes entraînés rapidement vers la mer.

C'en étoit fait de nous si ce malheur fut arrivé, et je périssois

infailliblement. Ma bonne étoile voulut que le vent qui vénoit du large, retardât notre perte en s'opposant un peu à notre dérive, et nous repoussant à-mout; mais en même tems, il élevoit des vagues qui nous empêchoient d'avancer, et qui, sans cesse, nous couvroient d'eau; de manière qu'à chaque instant nous disparoissions les uns pour les autres.

Par un inconvénient qu'il n'avoit pas été possible de prévoir et auquel il n'y avoit plus de remède, le tronc, que jusqu'alors on avoit tenu sans peine dans sa direction horizontale, tout-à-coup, changea de disposition; tantôt, poussé avec violence vers les deux nageurs de l'avant, et les courroies redevenues lâches, il rendoit leur marche inutile; tantôt, par un mouvement contraire, roidissant sur les courroyes, il secouoit rudement les nageurs et les tiroit en arrière; mais ce qui étoit le plus désastrueux, c'est que le fatal tronc d'arbre souvent s'enfonçoit par un bout, tandis qu'il se relevoit par l'autre, et se présentoit ainsi très-défavorablement au fil de l'eau; ce qui, d'un autre côté, rendoit inutile la manœuvre des deux nageurs de l'arrière; et telle étoit ma position, que, malgré mon escorte, je me voyois livré à la merci des flots, tournant, sautant à leur gré, dérivant de plus en plus, prêt à perdre en un mot l'équilibre.

Le danger étoit pressant; les deux nageurs de l'arrière quittèrent à propos leur poste, et, s'élançant aux côtés des deux autres, ils se saisirent des courroyes pour les seconder dans cette lutte effrayante. Pour moi, quoiqu'ayant beaucoup de peine à me tenir sur mon support, je ne laissai pas que de favoriser des pieds leurs efforts; ces braves gens en faisoient d'inimaginables. Le danger où ils s'étoient engagés par attachement pour moi, l'assurance qu'ils m'avoient donnée de me porter à l'autre bord, leur faisoient un devoir de périr en espérant toujours de me sauver. Ils déployoient des forces sur-humaines; néanmoins, je commençois à désespérer; la dérive, qui devenoit de plus en plus rapide, et qui nous approchoit nécessairement de la mer, ne me laissoit d'autre perspective que d'abandonner le tronc, mon collier, mes fusils, tout l'équipage, et de me jetter à la miséricorde de mes Hottentots, afin de gagner

au milieu d'eux, soit le rivage où nous tendions, soit le rivage d'où nous étions partis.

Au milieu des plus vives alarmes que j'aie éprouvées de ma vie, le croira-t-on ? une consolation douce venoit en adoucir un peu l'horreur. J'ai fortement éprouvé dans cette rencontre, combien nos maux diminuent lorsqu'ils sont partagés ; et quelqu'inquiétude que m'inspirât la vue de mes braves, qui se sacrifioient pour l'amour de moi, et couroient à une mort certaine plutôt que de m'y abandonner seul, leur action généreuse rendoit ces derniers momens moins amers : je périssois après avoir épuisé tous les secours de l'amitié.

Cependant ces pauvres Hottentots, exténués, haletans, s'encourageoient encore d'une voix foible ; aucun d'eux ne lâcha les courroyes attachées à mon arbre, aucun ne cessa de nager et d'opposer du moins quelque résistance au courant, en substituant de la sorte l'adresse à la force, et tirant tout le parti possible de la circonstance. Au nombre de ces Africains, il y en avoit un dont les services étoient aussi nouveaux pour moi, que je l'étois pour lui; il ne le cédoit point à ses camarades en zèle et en courage, et je crois qu'il se seroit laissé entraîner à la mer un des premiers.

Nous y touchions, lorsque je m'apperçus, à la diminution de résistance, que nous avions passé la plus grande roideur du courant. C'est alors qu'ils ramassèrent le peu de forces qui leur étoient restées, et qu'enfin, se retrouvant en plein calme, ils commencèrent à respirer, et gagnèrent le resac, qui bientôt nous permit d'aborder la terre. Le premier qui la sentit, l'annonça par un cri de joie qui fut répété par les trois autres. Je voudrois peindre en vain l'émotion générale qui se fit sentir en ce moment parmi nous. Je sautai sur le rivage ; et, débarrassé de l'attirail grotesque qui avoit tour à tour excité nos plaisanteries et nos alarmes, je me jettai au cou de mes libérateurs, qui m'embrassèrent avec transport.

Notre premier soin fut d'allumer un grand feu : nous étions transis, autant par l'effet de la terreur que par l'impression de l'eau ; nous fimes sécher nos vêtemens. Mes nageurs, par une prévoyance très-heureuse,

très-heureuse, s'étoient pourvus d'une calebasse pleine d'eau-de-vie. Quelqu'ait toujours été ma répugnance pour cette liqueur, j'en bus un coup avec délice; elle remonta mes fibres, et me rendit mon existence première. Nos fusils, que j'avois été contraint de poser et d'amarer sur mes genoux, afin de me cramponner des mains sur le fatal tronc, lors de ses fréquens mouvemens, avoient été mouillés; je m'empressai de les essuyer. Quoique j'eusse vingt fois été couvert par les lames, heureusement l'eau n'avoit pénétré ni dans les poires à poudre, ni porté atteinte à ma montre. Que je me sus bon gré d'avoir eu assez de présence d'esprit pour n'abandonner pas mon tronc d'arbre! Je n'ai pas besoin de dire combien m'eût été funeste la perte de mes fusils, ainsi que de ma canonnière; non-seulement je n'aurois pas rempli, sur la rive où je venois d'aborder, le but que je m'étois proposé; mais je ne pouvois remplacer ces fusils par d'autres, et mon voyage eût été singulièrement dérangé par cette privation.

Mais je n'étois occupé dans ce moment que du bonheur d'avoir échappé à un péril aussi éminent; je n'en vis bien toute l'immensité, que lorsque je pus mesurer des yeux les deux rives. C'est alors que je fis de sérieuses réflexions sur mon extravagance et sur le péril où j'avois entraîné mes compagnons. A la vue du trajet, je frissonnois d'épouvante. Ce n'étoit pas un fleuve que j'avois traversé, c'étoit un vaste débordement, dont à peine ma vue pouvoit mesurer l'étendue. Il ne m'est pas possible de rien dire de positif sur sa largeur, puisque je n'avois point d'instrumens pour le mesurer; mais on pourra l'apprécier, lorsqu'on saura, que, depuis le moment où nous quittâmes terre jusqu'à celui où nous abordâmes, je comptai à ma montre trente et quelques minutes. Il est vrai que la force et la rapidité du courant nous avoit beaucoup nui, en nous entraînant au fil de l'eau, et par conséquent avoit retardé d'autant notre traversée.

Lorsque je vis mes gens un peu remis, je songeai à des témoignages de reconnoissance plus efficaces, et les engageai à me demander avec franchise tout ce qui pouvoit leur faire plaisir.

Klaas en ce moment étoit assis auprès de moi, me serroit les mains, et me témoignoit par les plus grandes marques d'affection, toute la joie qu'il ressentoit d'avoir encore une fois contribué au salut de mes jours. Mais j'ai, dit-il, une grace à vous demander. Si vous croyez qu'en cette occasion Jonker (c'étoit le nom de mon nouveau Hottentot) se soit montré un brave garçon, je vous prie de lui donner un fusil. C'est moi qui vous l'ai amené, et c'est moi qui vous réponds de lui; soyez sûr qu'il ne vous en fera point repentir.

Pour entendre ceci, il faut savoir que dans la distribution de mes armes à feu, je m'étois fait à moi-même des loix très-sévères; tous mes gens, indistinctement, n'en portoient pas; je n'avois accordé cette sorte de faveur qu'à ceux d'entre eux dont le caractère m'étoit bien connu, et qui s'étoient distingués par leur fidélité, autant que par leur courage et leur adresse; ceux-là avoient seuls le nom de chasseurs; chaque mois je leur donnois pour paye un ducaton (à-peu-près neuf livres); tous les autres ne recevoient qu'un rixdaler, qui vaut un tiers de moins. Cette paye, pour des hommes qui n'avoient pas, dans le voyage, une occasion de le dépenser, jointe aux autres petits profits que je me réservois de leur accorder par la suite, ne laissoient pas que de leur promettre beaucoup de douceur pour le moment de notre retour au Cap.

Je promis à Jonker tout ce que Klaas venoit de me demander pour lui; c'est-à-dire, de lui donner, dès que nous serions de retour à mon camp du Krekenap, un fusil avec le fourniment complet, et des munitions. J'ajoutai une autre faveur à celle-ci, en le nommant l'un des conducteurs de mon chariot maître; ce qui, réuni à sa paye de chasseur, augmentoit son traitement de près de moitié: c'est ainsi que je jouissois de la douceur de décerner des récompenses et d'accorder de l'avancement à mes compagnons sans l'influence d'aucune basse intrigue, d'aucune recommandation insidieuse, qui me forçasse à être prodigue envers les uns et avare ou injuste envers les autres. Je régissois enfin ma petite caravane heureusement sans le concours de ces plats intrigans, qui, infatués de

leur savoir, et se fourant par-tout, s'arrogent le droit de juger en dernier ressort du mérite des autres.

Tant de distinctions et de bonheur à la fois, comblèrent de joie le pauvre Jonker ; il ne savoit comment exprimer sa reconnoissance. Possesseur d'un fusil, conducteur du chariot de son maître, j'en avois fait tout au moins un grand d'Espagne ; il ne restoit plus qu'à lui accorder l'honneur de monter dans les voitures. A entendre cet Hottentot, il avoit toutes les dispositions nécessaires pour devenir un grand chasseur ; car il se sentoit, disoit-il, le désir d'être un jour un très-habile tireur ; et quoiqu'il eût eu très-rarement l'occasion d'exercer ses talens en ce genre, il se voyoit déja presqu'autant d'adresse qu'en avoient ses camarades les plus adroits ; bref, il nous parla si long-tems et si naïvement de la manière dont il s'y prendroit pour tirer juste, que ses camarades, qui le connoissoient, le plaisantèrent et s'amusèrent beaucoup à ses dépens. Je vis tout ce monde en si belle humeur, que j'imaginai d'en venir à l'essai, et je proposai de tirer au blanc ; bien certain que le nouveau chevalier m'apprêteroit beaucoup à rire. Ses trois compagnons étoient d'excellens tireurs ; pour lui, son coup fut tel, qu'on eût été plus en sûreté au but que par-tout ailleurs.

Comme je le vis décontenancé, qu'il prenoit la chose au sérieux, et qu'il craignoit même que sa mal-adresse ne me fit retirer ma promesse, je m'empressai de le rassurer ; je consolai son amour-propre, en lui protestant que dans les premiers jours où je m'étois exercé à manier un fusil, j'avois tiré bien moins juste encore, et qu'avant peu, avec l'ardeur qu'il montroit pour la chasse, il seroit à coup sûr un bon tireur ; je n'en aurois pas dit autant de nos élégans petits maîtres, et particulièrement de nos beaux esprits à lunettes.

Ce que je lui avois annoncé se vérifia par la suite ; car Jonker devint en effet le plus intelligent et le premier de mes pourvoyeurs. Quelques réflexions rendront cette particularité très-sensible : il n'en est pas de la chasse en Afrique comme en Europe ; là, le talent du chasseur ne consiste point, comme ici, à avoir seulement la main sûre et le coup-d'œil juste ; avec cette qualité il doit encore en posséder

d'autres plus essentielles, et sans lesquelles celle-ci deviendroit presque inutile contre les rusées gazelles du désert : il faut une excellente vue pour découvrir le gibier dans le plus grand éloignement, afin de l'appercevoir avant d'en avoir été vu ; et mettre beaucoup d'intelligence pour le leurer, lui donner le change, et sur-tout posséder un corps souple, capable de se prêter à toutes sortes de positions, pour ramper patiemment pendant long-tems, et à de très-grandes distances s'il le faut, pour parvenir à sa portée sans être découvert. Voilà ce qui est spécialement nécessaire aux bons chasseurs africains, et ce qui leur donne cette rare qualité si bien appréciée par les colons et les Hottentots, qui les distinguent par le nom de *Wild-Bekruyper*, ce qui équivaut à rampeur de gibier. Tel bon bekruyper, quoique ne sachant pas si bien tirer qu'un autre chasseur qui ne possèderoit pas son talent, ne laissera pas cependant que de tuer plus de gibier que lui; vu que, par son adresse, il saura se traîner et s'approcher si près d'un animal quelconque, qu'il seroit impossible, même au tireur le plus mal-adroit, de le manquer. Les Boshjesman passent généralement pour être les meilleurs bekruypers; mais j'ai été mainte fois à portée d'admirer la même agilité dans Jonker.

Sa vue étoit si perçante, qu'à une distance énorme, il distinguoit une gazelle couchée; tandis que souvent moi, avec ma lunette, je ne l'apperçevois pas. Il n'y avoit dans toute ma caravane que mon singe Kees qui eut l'œil aussi perçant.

L'animal sauvage a le sens de la vue très-parfait; parce qu'ayant sans cesse, par le genre de vie qu'il mène, de grandes distances à parcourir, il le fortifie encore par l'exercice et le besoin toujours renaissant, de mesurer ou d'apprécier les mêmes distances; l'homme sauvage par la même raison l'a très-exquis; et si l'homme des nations civilisées le possède à un degré moins subtil, c'est que ses perspectives étant presque toujours plus rapprochées, il a beaucoup moins d'occasions de le développer : tout ce qui l'entoure, comme soieries, dorures, réverbères, lumières multipliées, objets de luxe, couleurs variées et tranchantes, etc., fatiguent en pure perte sa

vue sans l'étendre. Joignez à cela des professions qui exigent de lui une forte contention d'organes, des écritures fréquentes, des lectures presque continues, l'abus étrange des plaisirs, et vous conviendrez que tout chez lui doit altérer de bonne heure un sens contrarié sans cesse, sans que rien le perfectionne. Pourquoi les chasseurs, les habitans des campagnes et sur-tout les montagnards, ont-ils généralement la vue meilleure que l'habitant des villes? On en voit aisément la raison. S'il peut m'être permis de me citer pour exemple, je dirai, qu'avant d'arriver en Afrique, ma vue étoit si foible que pour lire ou écrire j'étois obligé d'appliquer l'œil contre le livre ou le papier dont je me servois. Depuis que j'ai passé plusieurs années en plein air, courant par monts et par vaux, franchissant de vastes déserts, elle s'est considérablement fortifiée; actuellement je vois aussi loin qu'un autre.

Lorsque nous nous fûmes amusés quelque tems à tirer au blanc, je crus qu'il étoit sage d'employer plus utilement ma poudre. C'étoit pour chasser aux éléphans que j'avois traversé le fleuve et risqué ma vie avec celle de mes quatre compagnons; je voulus donc aller à la recherche de ces animaux. Dans ce dessein, je partis avec mes trois chasseurs et nous nous mîmes à parcourir le pays; mais nous ne vîmes ce jour-là ni fumées, ni aucunes traces. Ce fut alors que je regrettai bien sincérement tant de fatigues et de risques devenues si inutiles. Probablement, comme je l'ai dit plus haut, les éléphans habitoient la rive droite du fleuve; mais quand la sécheresse les en avoit chassés, au lieu de passer sur la rive gauche où ils n'eussent pas trouvé plus de nourriture, ils s'étoient retirés vers le nord, plus avant dans l'intérieur des déserts.

L'âpreté du froid nous avoit empêché de dormir la nuit précédente; celle-ci ne fût pas plus heureuse. Une pluie violente qui survint éteignit constamment nos feux, sans qu'il fut possible de les rallumer. Il fallut prendre patience et attendre que le jour vint ranimer nos forces.

Il parût, mais sans nous amener un tems plus favorable; je pris donc le parti de retourner à mon camp sans délai, par le chemin le

plus court. Comme la pluie avoit beaucoup alourdi ma canonnière et tous nos autres effets, et que mes Hottentots alloient, par conséquent, se trouver surchargés, je leur conseillai, pour alléger leur fardeau, d'abandonner les deux outres d'huile de baleine. C'étoit leur demander, à la vérité, un sacrifice impossible; ils auroient plûtot laissé là leurs propres habillemens. Trop rempli du service signalé qu'ils m'avoient rendu et ne voulant pas les désobliger, je me contentai d'emmener Klaas avec moi, et je le chargeai de mon ibis, objet auquel je tenois autant que mes Hottentots à leur huile. Quant à eux, ils devoient prendre tout le tems et toutes les facilités pour leur retour.

Nous arrivâmes vers le soir vis-à-vis du camp; je n'avois plus pour m'y rendre qu'à traverser la rivière; nous étions à une hauteur qui la rendoit praticable, moyennant quelques précautions. L'obscurité empêchoit Swanepoel de nous voir, nos cris arrivèrent jusqu'à lui; il nous envoya deux chevaux et par précaution deux nageurs pour nous guider dans notre traversée, que nous effectuâmes heureusement et sans danger, nos chevaux nageant très-bien.

Me voilà donc rentré dans mon ménage, parmi mes tentes, mes chariots, mes compagnons et mes animaux; ma joie fut grande en comparant ma tranquillité actuelle avec ma situation à l'embouchure de la rivière. Je me trouvois néanmoins si cruellement las, si accablé de sommeil, qu'ayant quitté au plutôt mes vêtemens mouillés pour en prendre de secs, je me jettai sur mon matelat, et j'y dormis sans interruption jusqu'au lendemain à midi, c'est-à-dire, près de dix-huit heures; j'y serois même, je crois, tombé en léthargie, si Swanepoel, alarmé d'un si long sommeil et craignant que je ne fusse malade, ne fut venu m'éveiller.

Jonker et les deux Hottentots que j'avois laissés en arrière étoient arrivés dans la matinée, tandis que je dormois; ils n'avoient pas manqué de raconter à leurs camarades toutes les circonstances de notre aventure. Chacun en raisonnoit à sa guise; cependant l'histoire du cachalot rendoit mon imprudence bien moins grave à leurs yeux; ils regardoient même mon voyage à la mer, comme le plus heu-

reux événement de toutes nos entreprises ; tous regrettoient de n'avoir pas été choisis pour me suivre. Le seul Swanepoel s'en affligeoit, à cause des dangers que j'avois courus. Tantôt il adressoit ses rebiffades à la troupe entière, tantôt il gourmandoit les quatre voyageurs et leur faisoit un crime de m'avoir obéi. Moi-même, quand il m'eût éveillé, je ne fus pas exempt de ses reproches. Je respectois Swanepoel par rapport à son grand âge, et j'écoutai ses remontrances ; mais j'étois sur-tout fâché de ne pouvoir lui répondre en étalant à ses yeux la dépouille d'une conquête plus brillante que celle d'un ibis, seul fruit de ma dangereuse expédition.

A dîné, mes quatre compagnons avoient monté la tête de leurs camarades au sujet de la quantité d'huile qu'on pourroit se procurer en allant sur les bords de la mer où nous avions laissé le cachalot. Tout le reste du jour il ne fut question que du maudit cachalot ; leur imagination s'enflamma à tel point que le lendemain, à mon réveil, ils vinrent tous en corps me présenter leur requête et me supplièrent de laisser partir six hommes avec deux bœufs pour aller à la mer recueillir une certaine provision de cette graisse fondue, qui devoit leur procurer de si douces jouissances. Ce n'étoit pourtant point là tout-à-fait le motif qu'ils alléguoient pour me déterminer à charger mes équipages de ce surcroît d'embarras. A les entendre, ils ne consultoient que mon intérêt : les traits et les essieux de mes chariots avoient à chaque instant besoin d'huile ; depuis long-tems ils n'avoient été graissés, et je courois le risque de ne trouver peut-être jamais une occasion si favorable.

Ces prétextes, quoique fondés sur une apparence de raison, étoient loin de triompher de mes dégoûts. Je venois d'apprendre que, pendant mon absence, deux de mes meilleurs bœufs, en allant boire à la rivière, avoient été entraînés par le courant, et qu'ils s'étoient noyés ; j'avois lieu de craindre que le même accident n'arrivât à quelques autres. D'ailleurs, je m'étois flatté, en séjournant au Krekenap, de trouver là des pacages, qui rétabliroient mes attellages malades. C'étoit même pour leur donner le tems de se refaire dans ce campement nouveau, que je m'étois permis une course de plusieurs jours.

Or, ce canton, ainsi que les cantons précédens, ne leur avoit fourni que des plantes grasses; leur dissenterie s'étoit encore accrue, et je les retrouvois plus malades qu'auparavant. Mon dessein étoit donc de décamper dès le jour même, et d'aller au plus vîte chercher ailleurs une terre plus heureuse.

Ce projet contrarioit celui du voyage à la mer; mais un désir ardent ne s'éteint pas si aisément, et je vis bien qu'il faudroit tôt ou tard y céder. On insista, en me représentant que la demande qu'on me faisoit ne retarderoit en rien mon départ, si je voulois que les six qui iroient à la mer emmenassent Jonker pour leur servir de guide; que, connoissant très-bien les déserts que j'allois parcourir, ils seroient tous à portée de me venir joindre par des routes plus courtes au lieu où je me trouverois. J'eusse trop mécontenté ma troupe, si je m'étois opiniâtré plus long-tems. Mon consentement fut reçu avec les transports d'une joie folle; il ne s'agissoit plus, dans le moment, ni des maux que nous avions essuyés, ni de tous ceux qui nous attendoient encore; tout étoit oublié; l'espoir seul d'une abondante récolte de graisse de baleine, rendoit tout le monde heureux.

L'empressement étoit si grand, qu'il fallut permettre encore que Jonker partit à l'instant avec les deux bœufs et son détachement; je lui donnai un fusil et des munitions; il fut salué par les acclamations de la troupe entière. Pauvres humains! qu'on pouvoit contenter à si peu de frais, et qu'un peu d'huile alloit rendre si heureux et si opulens!

Mon départ à moi fut moins gai, quoique j'eusse de très-fortes raisons pour quitter avec plaisir ces bords de la Rivière-des-Eléphans qu'on m'avoit tant vantés, et dont le séjour fut si désastrueux pour mes bestiaux. J'étois très-inquiet sur les malheurs dont j'étois encore menacé. Le ciel étoit très-beau. Nous dirigeames notre marche au nord; mais, malgré la douceur d'un tems favorable, mes attellages étoient si affoiblis, qu'après trois heures de marche, ils se refusèrent au service et m'obligèrent d'arrêter. L'après-dîner, ils ne purent faire que deux lieues; encore fallut-il nous résoudre à

detteler et abandonner trois bœufs, qui, tombés de fatigue, restèrent sur la place, et qui, probablement, y moururent, puisque nous ne les revîmes plus. Dans la nuit j'en perdis cinq autres, que je vis tristement périr au lieu où ils étoient couchés, sans pouvoir les sauver. Le reste étoit si foible, que je désespérois de faire même une lieue. En effet, nous n'avions trouvé dans toute la journée ni eau, ni pâturage; néanmoins je me remis en route, mais avec la précaution d'envoyer de tous côtés à la découverte ceux de mes gens qui ne m'étoient pas nécessaires, afin de trouver, s'il étoit possible, une source et quelqu'herbage, où nous séjournerions quelque tems.

Ils ne purent rien découvrir; par-tout, dans cet affreux désert, le sol n'offroit qu'une surface aride et brûlée. Ce fut alors que je me reprochai d'avoir perdu sur le bord de la Rivière-des-Eléphans, un tems precieux qui, ayant privé mes bœufs du peu de forces qui leur restoient, les avoit mis hors d'état de gagner une terre moins funeste. Cependant, nous tracions nos sillons dans le sable, harassés, tristes, sans espoir. Enfin, j'apperçus au loin le *Krakkeel-Klip* (Roche de discorde), qu'on m'avoit dit contenir un vaste bassin profondément creusé, et qui probablement devoit être rempli par les eaux des dernières pluies. A mesure que nous avançions, nous croyons entrevoir des chariots arrêtés sur les bords du bassin; ce phantôme excita parmi nous une joie universelle et nous rendit à l'espérance. Non-seulement il nous annonçoit qu'il y avoit de l'eau dans les cavités du rocher; mais soit que les chariots appartinssent à quelques voyageurs, ou à des colons qui s'étoient avancés jusque là, ils me promettoient des renseignemens certains sur la route que j'avois à tenir. Hélas! ce n'étoit effectivement qu'un phantôme: à notre approche les prétendus chariots disparurent, pour faire place à deux énormes éléphans; ils étoient venus se désaltérer au réservoir, et prirent la fuite aussitôt qu'ils nous virent approcher d'eux.

La cavité du rocher néanmoins contenoit de l'eau; même elle en annonçoit assez pour désaltérer toute ma caravane; mais cette eau étoit détestable, parce que, servant d'abreuvoir à tous les animaux sauvages du canton, ses bords étoient couverts de fiente et

d'excrémens que sans cesse les pluies délayoient et faisoient descendre dans le fond du bassin. La fermentation de ces matières infectes et putrides, lui avoient communiqué une couleur verdâtre, une odeur nauséabonde, un goût abominable qui révoltoit les sens. Telle étoit pourtant notre détresse, que la découverte de cette marre dégoûtante devînt pour nous une bonne fortune. Avant d'y laisser abreuver les animaux, j'ordonnai qu'on en remplit les jarres que nous avions vidés la veille; et pour la rendre potable, s'il étoit possible, j'eus soin qu'on la filtrât à travers plusieurs linges; on la mit ensuite sur le feu; enfin, j'y ajoutai quelques onces de café en poudre. A la vérité, elle s'éclaircit un peu par ces opérations, et perdit même, en partie, le mauvais goût que lui avoient fait contracter les particules salines et sulfureuses des excrémens qu'elle tenoit dissouts; mais elle n'en avoit pas moins gardé la qualité malfaisante que lui avoient donné ces dissolutions. Tous ceux qui en burent, furent purgés; ils éprouvèrent des colliques plus ou moins douloureuses; il y en eût même à qui elle causa de longs vomissemens, des hoquets et des douleurs d'entrailles qui nous firent craindre que cette eau n'eût été empoisonnée. Moi seul, je fus épargné, ou plutôt je souffris beaucoup moins, parce qu'ayant coupé mon eau avec du lait de chèvre, j'en avalai très-peu.

De mon camp de Krekenap au Krakeel-Klip, il n'y a que huit lieues, et pour ces huit lieues, il m'avoit fallu employer deux longs jours; le second je n'avois pu en faire que trois, qui me coutèrent huit heures de marche. Mais, indépendamment de l'excessive foiblesse de mes bœufs, qui se traînoient avec effort, et faisoient un quart de lieue par heure, nous étions forcés, presqu'à chaque instant de detteler pour abandonner ceux qui, tombant d'inanition, restoient sur la place : en un mot, on aura une idée précise de l'état malheureux où étoient réduits ces animaux, quand j'aurai dit que, depuis le moment de mon dernier départ, cest-à-dire, pendant ces deux jours désastrueux, j'en laissai dix-sept étendus sur la route.

Vers le soir, je vis arriver successivement au rocher différentes hordes de gazelles (spring-bock) habituées, sans doute, à venir s'y

désaltérer. En vain, j'essayai de les joindre et d'en abattre quelques-unes pour notre provision du jour et du lendemain, afin d'épargner le peu de moutons qui nous restoient; mais elles eurent l'adresse de se dérober à notre appétit; et mes chevaux aussi exténués que mes bœufs, ne me permirent pas de les employer à leur poursuite. Jamais situation ne fut aussi désespérante; je crus être enfin arrivé au terme de mes voyages, et me couchai avec les idées les plus tristes et les plus lugubres.

Le lendemain nous trouvâmes nos pauvres bêtes dans un tel état d'abattement et de foiblesse, que nous arrêtames, d'un commun accord, de passer la journée à Krakkeel-Klip, afin de leur donner le tems de se reposer. Je profitai de la matinée pour faire, avec quelques-uns de mes meilleurs tireurs, encore une chasse aux spring-bock; mais nous ne pûmes jamais les approcher, la plaine étant trop découverte.

Il vint heureusement au bassin plusieurs vollées de gélinottes: car, il n'y avoit au loin à la ronde que ce seul réservoir qui contînt de l'eau. Mes gens, plus heureux que moi, tuèrent une soixantaine de ces oiseaux, dont nous fîmes un bon repas. Un de mes bœufs étoit dans un état d'agonie qui sembloit annoncer que je le perdrois avant la nuit; je le leur abandonnai; apprêté et salé à leur manière, il forma une provision qui leur dura quelque tems.

J'étois retiré dans ma tente, livré aux réflexions les plus amères, quand tout-à-coup, au milieu de la nuit, Kees jetta un cri d'alarme, auquel tous mes chiens répondirent à l'instant même, par leurs aboiemens. Cet animal, par la finesse de son odorat, par celle de son ouïe et de sa vue, étoit toujours le premier à nous avertir des dangers; et entre tous les services qu'il me rendoit, celui-ci étoit un de ceux qui me le faisoient chérir. L'alerte qu'il donna mit tout le monde sur pied. Nous avions à craindre également, et l'attaque des Boschjesman, et celle des bêtes féroces. Le voisinage de la citerne pouvoit nous exposer à l'un et à l'autre, et peut-être même à tous les deux ensemble. Dans l'incertitude de l'ennemi que j'avois à combattre, je fis tirer quelques coups de fusil du côté qu'indiquoit

mon singe; et, de tems en tems, j'eus soin qu'on renouvellât les décharges.

Ces prétendus ennemis étoient nos gens du cachalot, qui revenoient vers nous, et qui, à la lueur de nos feux, ayant reconnu le camp, s'approchoient pour nous rejoindre. Notre fusillade les effraya. Ils se tinrent à l'écart, et avant d'avancer tirèrent un coup de fusil pour se faire reconnoître.

Mais dans ce moment nous étions si préocupés de l'idée d'une attaque; nous les attendions si peu à une pareille heure; c'étoit de leur part une imprudence si grande de tirer au lieu de crier et d'appeller, que leur signal ne fit qu'accroître nos alarmes. Nous crûmes avoir affaire à des Hottentots marons qui, munis d'armes volées, venoient pour nous assassiner et pour piller mon camp; le coup de fusil de signalement nous confirmoit dans cette idée, et s'annonçoit à nous comme le commencement d'une attaque. Nous présumions que l'ennemi tiroit sur nous de quelqu'embuscade très-voisine, et qu'il cherchoit à nous déplacer. Je fis faire aux miens bonne contenance, et nous fûmes au guet durant toute la nuit, bien résolus de vendre chèrement notre vie.

A la vérité, quand le jour parut, je distinguai à une certaine distance un groupe de Hottentots; mais quoique ce fussent, en effet, les miens, ne voyant point avec eux les deux bœufs qu'ils avoient emmenés, mon esprit préocupé d'une pensée unique s'y fortifia d'autant plus, et je ne les reconnus pas. Cependant ils approchoient de mon côté, j'allai à leur rencontre, et bientôt l'illusion disparut. Ils accoururent vers moi dans un état de tristesse qui m'annonça combien ma prévoyance avoit été fondée, lorsque je m'opposai à leur départ: ils me dirent qu'ils étoient allés plus avant me chercher vers le nord, parce qu'ils me supposoient plus avancé; mais que n'ayant apperçu ni la trace de mes chariots, ni celle de mes animaux, et supposant que quelqu'accident avoit retardé ma marche, ils s'étoient vus forcés de rétrograder et de se rapprocher du Krekenap. Quant aux deux bœufs, ils étoient morts en route, faute de pâturage. Peut-être les avoient-ils fait périr eux-mêmes en les fatigant outre mesure,

et en leur faisant porter une charge d'huile plus considérable que leurs forces ne le permettoient. Ce soupçon à mes yeux approchoit de la vérité; mais, dans la circonstance où je me trouvois, je craignois encore de les décourager par des reproches. Qui le croiroit? depuis l'instant où la troupe avoit quitté le cachalot, elle n'avoit ni bu ni mangé; mais leur passion pour la graisse qu'ils étoient allé chercher leur avoit rendu la fatigue et la faim supportables. Ils en rapportoient une centaine de livres, et ne regrettoient dans tous les malheurs de cette désastreuse aventure, que de n'avoir pu, je crois, traîner jusqu'ici la baleine elle-même.

Je tremblois de jetter les yeux sur ma caravane; l'état de délabrement où je la voyois tomber, de jour en jour, répandoit l'amertume et le découragement dans mon ame. J'en fis à regret la revue et le dénombrement; il étoit essentiel que je connusse combien il me restoit encore de bœufs en état d'être attellés aux voitures. Hélas! le nombre en étoit cruellement diminué; je n'en pouvois fournir à toutes mes voitures, et je me voyois dans la dure nécessité d'en abandonner une dans le désert: c'étoit la première fois que j'étois descendu à ce degré d'infortune. Quelque douloureux que fut ce parti, la nécessité m'en faisoit une loi, et tout mon monde me conseilla de m'y soumettre. Cependant nous n'étions pas pour cela hors d'embarras. Que devenir, où aller, de quel côté tourner nos pas? Voilà ce qui excitoit davantage mon inquiétude et mes regrets; il me suffit, pour peindre ma situation, d'avouer ici, que, ne trouvant plus en moi de ressource pour en dérober toute l'horreur à mes compagnons, je les assemblai aussitôt, et m'en remis à eux du soin de me tirer d'affaire. L'un me conseilloit de retourner sur mes pas et de regagner la Rivière-des Eléphans; l'autre de pousser en avant vers celle de *Swarte-Dooren*, qui n'est, à la verité, qu'un torrent, mais qui, dans la circonstance présente et après les pluies que nous avions essuyées, nous offriroit, peut-être, de l'eau et quelques pâturages. Le premier de ces projets étoit impraticable, et loin de nous offrir une ressource, il nous menaçoit, nous et nos bestiaux, d'une mort certaine, si nous avions osé l'entreprendre. La Rivière-

des-Eléphans, à la vérité, nous eût offert la consolation d'avoir de l'eau en abondance; mais retourner dans les plaines brûlées que nous venions de traverser, passer trois jours encore, avec des animaux exténués, dans cette disette de toutes choses, c'est ce que n'eut pu obtenir de ces animaux un dieu même, quand il auroit pressé leurs flancs. D'ailleurs, sûr de ne trouver aucun pâturage, l'autre projet alloit peut-être nous enfoncer de plus en plus dans l'abyme; mais cachée dans l'avenir, cette ressource nous offroit du moins pour aliment l'espérance.

Forcé de choisir, je jettai en avant mon drapeau, et tout s'ébranla pour le départ. Nous abandonnâmes le chariot, après en avoir tiré les effets dont l'usage m'étoit indispensable : on y mit à la place plusieurs caisses très-pesantes, que je fis enlever des deux autres pour rendre leur marche plus facile. Enfin, je renvoyai à un tems plus heureux le soin de recouvrer ces objets, dont je confiai la garde au ciel et aux éléphans. Mais, en tout cas, pour ôter à quelques hordes de Hottentots, qui auroient pû être conduits dans ce parage, ou même à des colons de la frontière, toute envie de m'éviter la peine d'envoyer un jour chercher cette voiture; je la fis entourer et couvrir entièrement de branchages, ce qui lui donnoit de loin l'apparence d'un buisson; et, par une prévoyance plus heureuse encore, j'en fis enlever une roue qu'on enterra plus loin dans la terre.

Nous marchions; et, à force de précautions, de patience, de courage, nous gagnâmes le *Schuit-Klip;* mais non sans avoir perdu encore quelques bœufs, quoique la distance n'eut été que de deux lieues et demie. Le Schuit-Klip (Rocher-bateau) est une petite roche dont la forme ovale se trouve effectivement, selon sa dénomination, creusée en bateau. Elle avoit conservé une petite quantité d'eau. Par surcroit de bonne fortune, cette eau se trouva exquise; les quadrupèdes du voisinage, qui ne pouvoient boire dans le bassin, à cause de son escarpement trop rapide, n'avoient pu la gâter comme celle du Krakkeel-Klip. Cet escarpement ne permettoit pas à mes chevaux d'aller s'abreuver au réservoir; mais nous y puisâmes de l'eau pour les desaltérer un peu, ainsi que mes bœufs; et toujours plus rem-

pli de confiance dans l'avenir, je remis au lendemain à poursuivre notre route. Tant d'obstacles insurmontables ne laissèrent pas d'atténuer mon courage; et quoique j'affectasse d'en imposer au dehors par un air serein et des paroles consolantes, j'étois au dedans dévoré d'inquiétudes. Swanepoel, qui connoissoit mieux mon caractère et mon humeur; plus réfléchi d'ailleurs que ne l'étoit mon cher Klaas, vint me trouver pour me faire une proposition bien fatale, celle d'abandonner encore un chariot. « Vos attellages, me dit-il, sont « dans un état de foiblesse qui exige que vous ménagiez le peu qui « vous en est resté; quelques soins que nous ayons pris d'alléger nos « voitures, s'ils en ont encore deux à traîner, je crains fort que de- « main au soir il ne vous reste pas un seul bœuf en vie; alors que « devenir! Nous touchons, il est vrai, au canton dans lequel vit ce « Klaas Baster que vous a indiqué Gordon, comme pouvant nous « être utile. Allez le chercher en continuant votre route avec un seul « chariot; faites battre le pays par vos gens; si vous êtes assez heu- « reux pour le rencontrer, envoyez nous du secours; je ne vous « demande de me donner que quatre hommes, et je vous réponds « non-seulement de la voiture que vous laisserez ici, mais encore de « celle que nous avons abandonnée à Krakkeel-Klip. »

Ce conseil étoit assurément le plus raisonnable qu'on put donner dans une pareille circonstance : en ménageant l'eau du rocher, Swanepoel, avoit de quoi suffire aux besoins de son petit détachement; d'ailleurs, il pouvoit survenir quelques pluies qui augmenteroient la citerne. Je lui laissai quelques provisions, et fis transporter, sur le chariot que je laissois, les effets trop pesans, qui embarrassoient celui que j'emmenois. « Mon cher Swanepoel, lui dis-je en partant, si le malheur qui s'attache à me poursuivre, attiroit une « troupe de Hottentots marons ou de voleurs Boschjesman, je vous « défends d'exposer votre vie et celle de vos camarades, laissez piller « mes voitures; venez me rejoindre; et que je vous revoye sain « et sauf comme je vous ai laissé. »

Des cinquante-quatre bœufs que j'avois eu en commençant mon voyage, il m'en étoit morts trente un. Je partageai en trois attellages,

les vingt-trois bœufs qui me restoient; convaincu que huit bêtes suffiroient à ma voiture, tant elle étoit allégée; j'eus même le soin de ne faire faire à chaque relai, qu'une lieue; et ce fut ainsi que j'arrivai à *Oliphants-Kop* (Tête d'éléphant).

C'étoit encore là une roche à qui sa forme avoit fait donner le nom qu'elle portoit. Je me flattois d'y trouver de l'eau comme au Schuit-Klip; et réellement il y en avoit eu dans ses différens creux; mais il ne s'y trouvoit plus qu'une vase humide. Mes bœufs qui, de toute la journée, n'avoient point bu, et qui, la veille, avoient à peine obtenu quelques gouttes rafraîchissantes, éventoient toutes les fentes de la roche sans y rien trouver. De leurs narines, ces pauvres animaux aspiroient l'humidité qu'exaloit la vase; ils y promenoient leurs langues pour en lapper les parties aqueuses qu'elles pouvoient contenir encore; ils battoient des flancs, et sembloient chercher à s'en imbiber par tous les pores. Pour moi, il ne me restoit qu'un peu d'eau dans une jarre; je la partageai entre les douze Hottentots que j'avois avec moi: nous en eûmes très-peu chacun. Heureusement mes chèvres nous offroient une ressource; elles n'étoient point encore taries: intéressans animaux, vous étiez toujours un refuge assuré dans mes désastres.

Les grandes et longues pluies que nous avions essuyées en longeant la Rivière-des-Eléphans, ne s'étoient point étendues jusqu'au canton d'Oliphants-Kop; ou du moins, s'il avoit subi un orage, comme la vase du rocher l'indiquoit, cette irrigation légère avoit été trop foible pour que l'effet en fut devenu sensible sur le terrain.

Par tout il montroit une aridité affreuse dont rien ne m'annonçoit le terme. A l'ouest étoit une plaine immense, qui, en se prolongeant probablement jusqu'à la mer, n'offroit, de toutes parts, à perte de vue, qu'une longue nape de terre aride, sur laquelle perçoient, de loin en loin, quelques plantes grasses, et quelques buissons rabougris et peu fournis. A l'est, un long rideau de montagnes pelées, bordoit tristement l'horison; de tous côtés, enfin, regnoient l'abandon, le silence et le néant.

Dans une situation moins déplorable, j'avois dû autrefois mon

salut

salut à un oiseau sauvage, qui, s'abbattant sur des rochers, m'avoit indiqué qu'ils pouvoient contenir de l'eau ; j'attendois le même bienfait des troupes de gélinottes que je voyois passer en l'air. Dans cet espoir, je suivois leur vol avec des yeux avides ; je savois, par expérience, que ces oiseaux se rendent régulièrement deux fois par jour à l'eau pour s'y désaltérer et pour s'y baigner ; mais dans cette circonstance ils combloient d'autant plus mon désespoir, qu'en passant du nord au sud, puis revenant du sud au nord, sans s'arrêter, il étoit infailliblement certain qu'il n'y avoit pas d'eau dans tout mon voisinage. Ces oiseaux passoient même à une si prodigieuse hauteur que ma vue ne pouvoit les suivre long-tems ; tout ce que je pouvois augurer de leur passage, c'est qu'ils poussoient jusqu'à la Rivière-des-Eléphans pour s'y abreuver. Nul autre oiseau de rocher ne s'abattit autour de nous ; ce qui m'annonçoit obstinément le plus triste abandon de la nature. Les gélinottes sont, en général, des oiseaux sinistres, qui ne se nourrissent que de grains et d'insectes et que l'on ne rencontre que dans les terres arides et brûlées. Déja leur affluence m'avoit causé de grandes alarmes pendant mon premier voyage ; je me rappelois qu'au sortir du Sneuw-berg, en traversant le stérile pays du Karauw, j'en avois vu des volées nombreuses ; signe également funeste de la stérilité de ces contrées. Mais, ni dans le fertile pays des Caffres, ni dans les bosquets enchantés d'Auteniquoi, je n'en avois jamais apperçu une seule : ce rapprochement fatal acheva de répandre l'effroi dans mes sens.

Nous étions arrivés d'assez bonne heure à Oliphants-Kop pour espérer de faire encore quelques lieues avant la chûte du jour, et j'y étois déterminé d'autant plus puissamment, que, ne trouvant là ni pâturage, ni eau, il falloit bien tenter le hazard de rencontrer plus loin un campement meilleur. Mais quand j'eus donné l'ordre du départ et qu'il fut question d'atteler les bœufs, tous, sans en excepter un seul, refusèrent le service ; tous se couchèrent autour de la voiture avec une apparence d'abbatement qui annonçoit que c'étoit-là qu'ils vouloient mourir.

Jamais situation ne fut plus horrible ; je me voyois forcé à pas-

ser la nuit sur ce terrain brûlé, où mes attelages alloient périr par la dure privation de boisson et de nourriture ; nous mêmes, nous étions dévorés par la soif, et, pour comble de malheur, je n'entrevoyois ni remède ni espérance aucune. Cependant pour tenter encore une dernière ressource, j'ordonnai à tout mon monde d'employer ce qui nous restoit de jour à chercher à la ronde, chacun de son côté, quelques trous ou quelques rochers qui continssent un peu d'eau. Moi-même, j'allai à la recherche avec mon singe et mes chiens ; mais, hélas ! mes Hottentots, et moi-même, nous revînmes tous au camp les uns après les autres, en ne rapportant, pour toute consolation, que ces mêmes paroles : « Je n'ai rien trouvé : » affreuse perspective, qui nous condamnoit tous à souffrir.

Ho ! quelle foule de réflexions sinistres se succédèrent alors dans mon esprit ! Quel effroi mortel y répandoit la vue des tristes compagnons de mon voyage ! Combien de fois je maudis l'imprudente confiance qui m'avoit engagé à poursuivre ma route.

La situation de mes gens, à qui j'avois tenté jusqu'alors de cacher une partie de nos maux, augmentoit, de plus en plus, mon supplice ; mais, comme un grand péril nous porte à des mesures extrêmes, j'embrassai sans plus tarder le dernier parti que j'avois à prendre : ce fut d'abandonner ma dernière voiture et les animaux qui me restoient encore, de distribuer à mes Hottentots des armes et des munitions et de regagner à pied la Rivière-des-Eléphans avec ceux d'entre eux qui consentiroient à me suivre.

De tous les projets que me permettoit la circonstance, celui-ci, quelque difficulté qu'il offroit, paroissoit encore le plus raisonnable. Cependant, quand je le proposai à mes Hottentots, pas un seul d'entr'eux ne l'accepta. Convaincus du chagrin profond que me causeroit l'interruption d'un voyage, pour lequel ils m'avoient vu tant d'empressement, tous protestèrent qu'ils ne me quitteroient jamais, et jurèrent de me suivre par-tout où il me plairoit de les conduire. Chacun m'exhortoit, au contraire, à prendre courage et à tenter, de nouveau, la fortune en poursuivant encore quelques lieues plus loin. Ceux qui étoient allés à la découverte de l'eau, du côté de l'est,

m'assuroient qu'aux pieds des montagnes que nous appercevions, il y en avoit d'autres plus petites, et que les gorges qui séparoient les unes et les autres, nous offriroient peut-être d'excellens pâturages et des eaux abondantes. Ceux qui étoient allés du côté opposé avoient vus des nuages s'élever et en tiroient l'augure d'un orage très-voisin, soit pour le lendemain, soit pour la nuit prochaine.

D'aussi vagues conjectures ne me rassuroient guère contre des dangers présens et certains. Cependant, ces touchans témoignages d'affection, je devrois dire, de dévouement, me rendoient moins pénible la pensée d'une fin que je regardois comme très-peu éloignée. J'exhortai tout mon monde au repos; pour moi, je me retirai dans mon chariot, où je passai la nuit entière dans les réflexions les plus tristes. Au point du jour, je fus tout d'un coup arraché à ma rêverie par un coup de tonnerre, qui confirma d'une manière authentique ce que m'avoit annoncé l'un de mes Hottentots. Je me précipitai de mon chariot, et, par un mouvement naturel, j'élevai les mains en signe d'adoration vers les nuages que la foudre sembloit chasser devant elle. Mes amis, transportés d'allégresse, vinrent aussitôt se ranger autour de moi. Le ciel en un moment se couvrit, et les nuages s'amoncelèrent sur nos têtes. Mon cœur palpitoit d'aise et de crainte. J'attendois, dans une mortelle impatience, l'heureux effet de cet orage, et j'espérois, à tout moment, de le voir se résoudre en pluie; cette joie fût passagère, horrible. Emportés par les vents, les nuages allèrent se perdre à l'horison : ce spectacle nous frappa tous d'une consternation si grande, qu'il nous plongea dans une immobilité totale. Cette fois, le désespoir vint s'emparer des plus résolus, et leur silence m'annonça que je n'avois pour l'instant aucun service à en attendre.

Pendant la nuit il étoit mort deux bœufs, et trois chiens m'avoient abandonné. Je vis expirer près de moi un de mes chevaux. C'est ainsi que je perdois successivement toutes mes bêtes; et je les voyois périr avec d'autant plus de regret, qu'ils avoient partagé mes fatigues, et que je m'y étois attaché comme à des animaux domestiques. Ils n'arrivoient cependant qu'avec lenteur à leur dernier moment; mais

ce dernier moment étoit très-douloureux. Ils tomboient dans les convulsions, puis une longue agonie achevoit de les anéantir. L'un étoit à peine étendu mort, que l'autre y succédoit promptement. Après mon cheval, mourut encore sous mes yeux le meilleur de mes bœufs. De toutes mes pertes, celle-ci m'affligea davantage; on me pardonnera d'en dire les raisons.

J'avois donné à cet utile serviteur le nom d'Ingland; c'étoit le plus ancien et le plus fort de mes bœufs; aussi avoit-il résisté à toutes les fatigues de mon premier voyage, quoique pendant la route entière, il eut été constamment employé comme premier timonier à mon chariot maître. Doué d'un instinct supérieur à celui des animaux de son espèce, mes gens, quand ils l'avoient détaché de la voiture, se passoient de veiller sur lui comme sur les autres; ils le laissoient errer à son gré dans le pâturage et l'abandonnoient, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, à son intelligence toute particulière; bien sûrs qu'il ne s'éloigneroit jamais beaucoup du camp. Falloit-il atteller pour le départ, on n'avoit pas besoin de l'arracher à la pâture, et de le ramener aux chariots comme le reste du troupeau. Dès que les trois coups de fouet qui servoient de signal, s'étoient fait entendre, il venoit de lui-même à son poste, et toujours le premier se présentoit aux traits, comme s'il eut craint de perdre les droits d'une place qu'il n'avoit jamais cessé d'occuper.

Si j'allois me promener ou chasser, à mon retour, Ingland, du plus loin qu'il m'appercevoit, quittoit son pâturage, et accouroit vers moi avec une sorte de mugissement particulier, qui annonçoit sa joie. Il venoit frotter sa tête le long de mon corps et me carressoit à sa manière; souvent même, il léchoit mes deux mains; j'étois contraint de m'arrêter pour recevoir ses amitiés, qui duroient quelque fois un quart d'heure. Enfin, lorsque j'y avois répondu par mes caresses et par un baiser, il reprenoit tranquillement le chemin de ma tente, et marchoit devant moi.

La veille de sa mort, Ingland s'étoit couché près de son timon; c'est à cette place qu'il expira; j'eus la douleur de voir ses dernières souffrances, sans qu'il me fut possible de lui donner aucun secours.

Ah ! combien de fois, trahi par l'amitié, trompé dans les plus douces illusions, victime de ma confiance, et des penchans les plus honnêtes; combien de fois j'ai songé à ce pauvre Ingland, et jetté machinalement les yeux sur la main qu'il avoit si souvent léchée.

La pluie, après laquelle nous aspirions avec tant d'ardeur, nous ayant manquée, nous prîmes enfin le parti de quitter notre route nord, et de retourner au nord-est, vers ces gorges de montagnes qui devoient être notre salut.

Depuis vingt-quatre heures, aucun de nous n'avoit mangé. Ce n'est pas que nous n'eussions des vivres; mais nous appréhendions que la nourriture n'augmentât le besoin de boire. Ainsi donc, épuisés de fatigue, affoiblis d'insomnie, dévorés de soif, nous nous remîmes en route, et marchâmes vers les montagnes.

Ma destinée, depuis quelque tems, étoit d'être balotté sans cesse du désespoir à l'espérance. Nous n'avions pas encore fait deux lieues, quand subitement se présenta devant moi un motif d'espoir et d'allégresse; c'étoit des pas de bœufs. A la vérité, leurs traces, ainsi que les bouses qu'ils avoient laissées, paroissoient un peu anciennes; mais au moins ces vestiges prouvoient qu'un troupeau de bêtes à cornes avoit passé par là; et soit que ce troupeau appartînt à une horde de Hottentots, soit qu'il fut celui de ce Klaas Baster que je cherchois, je pouvois me flatter, si je le rencontrois, de trouver du secours et des amis.

Tandis que nous raisonnions sur ces probabilités, et sur les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour rejoindre le troupeau, Kees, s'élançant avec un cri de joie hors de mon chariot, se mit à courir en avant; et à l'instant même il fut suivi par mes chiens. Assurément ce n'étoit pas pour attaquer une pièce de gibier, que mon singe montroit cette ardeur; je le connoissois trop poltron. Jusqu'à ce moment, je ne l'avois encore vu qu'une seule fois, se hasarder et s'aventurer ainsi : c'étoit à mon premier voyage, quand il me découvrit, dans le pays des Caffres, cette source à laquelle je donnai son nom.

Une course absolument semblable paroissoit m'annonçer ici une semblable découverte. Je volai donc où il s'étoit arrêté; et à deux

cents pas de la voiture, je le vis au milieu de ma meute, dans une large cavité extrêmement humide, que les chiens fouilloient et creusoient avec leurs pattes pour y chercher de l'eau.

J'appellai mes gens. Ils vinrent avec des pelles et des pioches, et se mîrent à creuser le bassin. Effectivement nous eûmes bientôt deux à trois pintes d'eau trouble et un peu saumâtre : pour la rendre potable, j'y jettai, comme dans celle du Krakkeel-Klip, quelques onces de caffé en poudre. Mon dessein étoit de la faire bouillir comme au Krakeel; mais la soif qui brûloit mes gens étoit si cruelle qu'aucun d'eux ne put se résoudre à attendre. Il fallut donc leur livrer cette espèce de boue liquide. En père juste, je la partageai également entre tous, selon mon ordinaire; et nous en eûmes très-peu chacun.

Nous nous trouvions au pied du petit chaînon de montagnes. Il couroit du nord au sud; et se détachant de la grande chaîne que nous avions à l'est, formoit ainsi une gorge dont il étoit impossible à l'œil de suivre toute l'étendue.

Des troupeaux avoient séjourné là pendant quelque tems. Partout, la terre foulée y offroit l'empreinte de leurs pieds. Ainsi, ne doutant pas que je ne trouvasse bientôt une horde hottentote qui me donneroit des renseignemens sur le nomade Baster dont m'avoit parlé Gordon, je pris le parti, en suivant la gorge, d'aller à la découverte.

Pour cet effet, il falloit laisser mon chariot, mes équipages et tous mes bestiaux à l'entrée de la gorge. C'est aussi ce que je fis. Cependant j'y laissai, en même tems, pour gardiens, quatre personnes; et leur enjoignis de creuser et d'élargir le trou, afin, qu'en leur fournissant à elles-mêmes une provision suffisante d'eau, il put, s'il étoit possible, former un abreuvoir pour les bêtes qui me restoient.

Le nombre en étoit bien diminué. Dès le moment qu'en entrant dans le désert, j'avois cessé de trouver du gibier pour la nourriture de mes gens, je m'étois vu contraint de faire égorger successivement tous mes moutons. Depuis la mort d'Ingland, je venois, dans la route, de perdre encore deux bœufs. Toutes mes vaches

avoient péri. Des quatre chevaux, il ne m'en restoit plus que deux; vrais squelettes, dans l'état le plus déplorable, et incapables absolument de faire le moindre service. Il n'y avoit que mes chèvres qui ne se sentoient point de notre affreuse détresse. Elles avoient même donné constamment du lait; et cette ressource journalière avoit été notre unique salut, puisqu'elle m'avoit permis jusque-là, de fournir journellement à mes gens un peu de lait, et même à mes chiens, qui, par le défaut d'eau, eussent pu bientôt gagner la rage.

J'emmenai avec moi huit hommes, parmi lesquels étoit mon Klaas; pour donner à notre recherche une marche plus sûre et plus prompte, je le chargeai d'aller, avec trois de ses camarades, à l'ouest de la petite chaîne de montagnes, et de la suivre en remontant au nord; et moi, pendant ce tems, je m'enfonçai, avec quatre chasseurs, dans la gorge entièrement couverte de gros buissons.

Après quelque tems de marche, j'arrivai à un sentier qui paroissoit extrêmement battu. Cette découverte, dont nous ne pouvions que nous féliciter, glaça d'épouvante mes quatre hommes. Ils s'imaginèrent que ce défilé conduisoit à quelque retraite de Boschjesman, et me prièrent de ne pas nous enfoncer plus avant, de peur d'être égorgés tous cinq par ces voleurs. Vainement, je leur représentai que le plus grand malheur qui pût nous arriver, dans la circonstance où je me trouvois, étoit de ne rencontrer personne, et que nous ne pouvions sortir d'embarras qu'en parlant à quelqu'ame vivante; ils ne voyoient au bout du sentier qu'une horde d'assassins; et sans oser aller plus loin, ils s'arrêtèrent, partagés entre la honte de m'abandonner et la crainte d'être égorgés! Quand le diable seroit là avec tout l'enfer, m'écriai-je, il faudroit que j'aille lui parler, j'y suis décidé. Au reste, mes amis, si vous avez quelque répugnance à me suivre, je vous laisse la liberté de retourner, et je me passerai de vous.

En parlant ainsi, je m'enfonçai dans le sentier, et je vis avec plaisir qu'ils me suivoient tous quatre. Cependant leur marche n'étoit rien moins qu'assurée. Tout en avançant, ils raisonnoient entr'eux sur ce qu'il y auroit à faire, si nous tombions dans une horde de

Boschjesman ; sur les moyens de l'aborder, si nous n'étions pas attaqués par elle ; sur ceux de se soutenir et de se défendre, si nous l'étions. Ces combinaisons de tactique dans mes Sauvages, ces projets raisonnés dans le cas où ce seroient des amis ou des ennemis qu'ils trouveroient, m'amusoient beaucoup. Je voyois sur-tout avec plaisir que leur peur, toute grande qu'elle étoit, leur avoit pourtant laissé la tête libre ; et qu'en s'allarmant beaucoup sur le danger dont ils se croyoient menacés, ils prenoient néanmoins des précautions fort sages pour s'en garantir si nous étions attaqués.

Elles furent inutiles. Après avoir suivi pendant une heure le sentier, nous sortîmes de la gorge et débouchâmes dans la campagne, où nous vîmes Klaas et ses camarades, parcourir un emplacement où il y avoit quelques huttes délabrées. Je leur fis signe de venir se joindre à ma troupe; et pendant ce tems je montai avec la mienne sur une hauteur voisine, d'où, portant les yeux au loin, il m'étoit aisé de m'assurer si je n'appercevois point dans les plaines d'alentour les hommes à qui appartenoient ces huttes. Mais seulement, à quelque distance, je découvris, avec ma lunette, plusieurs cabanes que je reconnus pour être celles de Hottentots ; et il y en avoit même une, entre autres, qui me parut plus grande qu'elles ne le sont ordinairement. Etoit-ce là un vrai kraal hottentot ? Etoit-ce une de ces stations passagères que s'étoit choisi, pour lui et pour ses gens, ce Baster que je cherchois, et qui vivoit à la hottentote ? Mais soit kraal, soit séjour de Baster, il falloit, pour y trouver des renseignemens ou des secours, m'y rendre sans délai; et c'est ce que je fis.

En m'approchant je vis, avec regret, que toutes étoient vides, comme les premières; elles paroissoient même abandonnées depuis plusieurs semaines. Seulement, on avoit laissé dans la grande un de ces moulins à bras dont se servent les colons pour moudre leurs grains. Ce meuble domestique, déposé là, annonçoit un établissement dans lequel on se proposoit de revenir; et ce qui le prouvoit encore mieux, c'étoient deux petits champs, proprement ensemencés, d'orge et de blé, qui se trouvoient près de la cabane. Mais que m'importoit dans cette occasion l'apparence d'un prochain retour ; c'étoit

c'étoit l'homme présent, qu'il me falloit, et non celui qui devoit revenir. Au reste, au milieu de ces contrariétés, je trouvai au moins un motif de consolation; ce fut une source, qui, quoique saumâtre, ainsi que toutes celles que nous avions roncontrées depuis quelque tems, fut pour nous une découverte très-agréable, et soulagea, pour le moment, notre soif ardente.

Je ne pouvois douter, d'après ces indices, que la horde hottentote ou le propriétaire des huttes, ne se fussent retirés avec leurs troupeaux dans les gorges et les vallées des montagnes voisines; et mon intention étoit de les y chercher. Mais comme il étoit trop tard pour continuer nos recherches dans le moment, nous les différâmes au lendemain, et nous nous arrangeâmes pour passer la nuit dans la cabane au moulin. Nos feux, faute de bois, furent faits avec des bouses sèches, que nous trouvâmes en abondance dans les environs; et j'eus soin qu'on en entretint plusieurs allumés; me flattant que si le maître de l'habitation étoit à portée de les voir, il auroit, sans doute, la curiosité de s'en approcher le lendemain, pour en reconnoître les nouveaux hôtes.

Le lendemain personne ne parut, et nous nous vîmes réduits à continuer nos recherches. Mais de quel côté les diriger? Voilà ce qui m'embarrassoit. Sûr, au moins, qu'en quelque endroit qu'elles aboutissent, elles ne pouvoient que m'éloigner de plus en plus de mon camp, je pris le parti d'y envoyer un de mes gens, avec ordre d'amener au lieu où j'étois mon chariot et mes animaux. Outre que le sol s'y trouvoit moins brûlé, la petite source devoit suffire pour mes bestiaux; et certes, elle promettoit d'être plus abondante que le trou qui avoit été commencé par mes chiens, et qui déja, peut-être, se trouvoit tari. Je donnai donc expressément l'ordre d'empêcher mes bestiaux de dévorer les champs ensemencés.

Pendant que l'on portoit mes ordres au camp, je marchois avec ma troupe vers la grande chaîne de montagnes, dans l'espoir qu'élevés là de beaucoup au-dessus des lieux circonvoisins, nous distinguerions sans peine où étoient les possesseurs du kraal abandonné. La route, au reste, n'étoit pas embarassante. Depuis les cabanes

jusqu'à la cîme la plus haute, elle avoit été tracée par les pas des pâtres et de leurs bestiaux. Mon œil la voyoit circuler sur le revers des montagnes, se perdre de tems en tems dans les sinuosités; puis se remontrant sur les parties saillantes, aboutir au plateau le plus élevé.

Dans un autre moment, je me fusse bien gardé d'entrependre une marche aussi pénible; et même dans celui-ci, j'en sentois toutes les difficultés. Outre qu'elle alloit, peut-être inutilement encore, nous coûter une journée entière de peine, je craignois que l'épuisement où nous nous trouvions ne nous permit pas d'en supporter l'extrême fatigue. D'ailleurs, si la montagne recéloit en effet des Boschjesman, n'étoit-ce pas exposer visiblement ma troupe, que de l'engager dans ces rochers où ils auroient, pour l'attaquer, tant d'avantage. Je ne sentois que trop bien la force de ces réflexions; mais je sentois encore mieux, que nous ne pouvions échapper à la détresse où nous nous trouvions, qu'en découvrant des humains qui pussent nous secourir : et quand il ne reste plus qu'une seule ressource, examine-t-on si elle a des dangers.

En route, nous trouvâmes à tuer, sur le sommet des rochers, quelques damans, qui furent destinés à notre souper. Nous apportions aussi une petite provision de l'eau de la fontaine; parce que nous avions à craindre de n'en pas trouver sur la montagne : et en effet, sa cîme étoit un immense plateau très-aride. Nous y arrivâmes après avoir gravi péniblement sous l'ardeur d'un soleil brûlant; réunis sur la platte-forme, nous nous vîmes en proie à ses feux devenus presque horisontaux, et elle ne nous offroit pas un seul arbre pour nous en garantir. Mais je n'ai pas besoin de dire que ce n'étoit pas là la pensée qui m'occupoit le plus, et que notre premier soin, quand nous fûmes sur la montagne, fut de promener au loin nos regards de tous côtés, pour y découvrir ce que nous étions venus chercher avec tant de peine.

Mes Sauvages, avec leur vue perçante, ne laissoient échapper aucun objet qu'elle put atteindre. Gorges, vallées, plaines, montagnes, leur œil visitoit tout avec la plus rigoureuse attention; ils

sembloient même, par une sorte d'émulation, se disputer à qui d'entre eux découvriroit plutôt ou un homme, ou un troupeau. Hélas ! tant de soins n'aboutirent qu'à nous désoler davantage. Par-tout nous ne vîmes que le tableau décourageant d'une affreuse solitude. Point d'hommes, point d'animaux ; nous paroissions être seuls au monde. Le cri plaintif des damans étoit tout ce qui se faisoit entendre autour de nous.

Oh ! ce fut alors que la consternation devint générale ; et moi-même qui, jusqu'à ce moment, avois du moins, au milieu de tant de malheurs, conservé l'espérance, je la perdis. En vain, je conseillai à mes pauvres amis abattus d'apprêter les damans pour leur repas ; en vain, je les pressai de boire l'eau que nous avions apportée ; tous se refusèrent à manger de peur d'être obligés de boire, et à boire de peur de souffrir plus encore.

Il est vrai que, depuis quelque tems, nos eaux ayant toujours été saumâtres, elles nous avoient mis la bouche dans un état de gonflement, d'altération et de douleur, qui étoit devenu une souffrance habituelle. Celles de la veille, sur-tout, avoient beaucoup aggravé le mal ; parce que mourans de soif, et séduits par l'aspect d'une source, nous nous étions permis d'en boire beaucoup. La langue, les gencives, l'intérieur même de la gorge, étoient enflammés. Dans un pareil état des organes endommagés, on conçoit aisément qu'une nouvelle eau saumâtre, loin de désaltérer et de rafraîchir, ne pouvoit qu'augmenter l'inflammation. En route, quelques-uns de mes Hottentots avoient tenté de s'en mouiller la langue ; elle leur avoit donné les douleurs brûlantes d'un caustique ; il n'est donc point étonnant qu'ils eussent pour elle cette sorte d'horreur que donne l'hydrophobie.

Enfin, le soleil étoit déja disparu de la montagne : n'ayant encore rien apperçu, nous cherchâmes un endroit commode pour y passer la nuit ; nous allumâmes un feu derrière une grosse roche pour n'être point découverts des Boschjesman et nous nous retirâmes. Tous mes Hottentots, accroupis autour de ce feu, les coudes appuyés sur les genoux, et la tête dans leurs deux mains, gardoient ce morne silence

qui est l'effet ordinaire d'un grand abattement. Ils finirent enfin, par se coucher à terre et se préparoient à dormir; cherchant ainsi, dans le sommeil, une distraction momentanée à des maux qui ne devoient renaître que plus cuisans.

Je m'étois étendu à terre, comme eux; mais n'ayant pas, comme eux, la faculté d'appeler le sommeil à ma volonté, je m'abandonnai tout entier aux réflexions affreuses que comportoit l'horreur de ma situation. Tantôt, je me reprochois cette erreur d'espérance qui, sans fruit, m'avoit fait braver tant de périls, et qui m'éloignoit de mon camp de plus de huit lieues; tantôt, je contemplois avec attendrissement les malheureux compagnons de mon voyage, condamnés à souffrir avec moi toutes les privations; tantôt, revenant sur moi-même, et ne voyant nul remède à cette horrible situation, j'invoquois la mort, et ne songeois qu'aux moyens de hâter son approche; mais l'extrême désespoir souvent touche de bien près à l'extrême bonheur!

Vers une heure après minuit, Klaas, toujours le même, toujours occupé de moi, et sans cesse aux aguets pour m'annoncer une nouvelle favorable, s'approcha tout-à-coup, et me dit, d'un ton qui annonçoit les palpitations de l'espérance, qu'il apperçevoit des éclairs à l'horison, vers la partie de l'ouest; que les nuages paroissoient s'amonceler sur nos têtes et qu'infailliblement nous aurions un orage. Quoique nous eussions été trompés, dans la plaine, par une fausse joie, plus cruelle que la certitude même de notre malheur, je donnai, malgré moi, créance au rapport de mon Klaas, et, entr'ouvrant le manteau qui m'enveloppoit, pour considérer les effets de ce nouvel orage, je pressentis, à mon tour, qu'il viendroit crever sur la montagne, et que nous ne manquerions pas d'en ressentir les bons effets.

Bientôt j'entendis le bruit de quelques grosses gouttes d'eau, heureux précurseurs d'une pluie abondante. Tout mes sens, en un moment, dilatés d'aise et de joie, se r'ouvrirent à la vie. Je sortis hors de ma couverture, et couché sur le dos, la bouche ouverte, je recuillis avec volupté les gouttes que le hazard y faisoit tomber.

Chacune d'elles paroissoit un baume rafraichissant sur ma langue et sur mon palais desséchés. Je le répète, la plus pure volupté de ma vie entière est celle que je goûtai en cet instant délicieux, acheté par tant de soupirs et de si longues angoisses. L'averse ne tarda point à fondre de toutes parts ; elle tomba trois heures par torrens, le disputant de fracas avec le tonnerre qui ne cessoit de gronder sur nos têtes. Tout mon monde, couroit ça et là par l'orage, se cherchant l'un l'autre et se félicitant, avec un air de triomphe, de se voir ainsi baigné ; ils se sentoient revivre ; on eût dit qu'ils cherchoient à se gonfler, comme pour offrir plus de surface à la pluie et s'en imbiber davantage. Pour moi, je goûtois un si doux plaisir à me tremper comme eux, que, pour conserver plus immédiatement cette fraîcheur bienfaisante, je ne voulus point ôter mes habits. Cependant le froid qui, à la longue, commençoit à me saisir, me contraignit de me dépouiller tout-à-fait et de me replacer sous mon manteau.

Tant de bonheur ne pouvoit être couronné tristement. Un vent d'est vint déchirer en lambeaux et emporter devant nous le reste des nuages ; le ciel reprit sa pureté et le soleil, qui la veille achevoit de dessécher nos corps, sembla ne s'élever, ce jour-là, que pour réparer les dégâts de l'orage. Au réveil, chacun se trouvoit un autre homme ; nous étions ressuscités : aussi l'un des premiers effets, que nous fit éprouver ce changement inespéré, fut une faim dévorante. En de pareilles dispositions, qu'elle ressource nous offroient ces damans si rebutés la veille, et qu'elle avidité avoit tout d'un coup succédé au dégoût universel qu'ils nous avoient d'abord inspiré.

Tandis que nous étions occupés à les dépecer pour les faire cuire, je m'apperçus, avec surprise, qu'il me manquoit un de mes gens.

Comme il étoit possible qu'il se fût écarté dans le voisinage, j'envoyai à sa recherche un de ses camarades ; mais celui-ci, après l'avoir appellé et cherché en vain, étant revenu sans le trouver, je fus inquiet, et avec d'autant plus de raison que personne de nous ne pouvoit dire s'il avoit disparu avant ou après l'orage. Bientôt les inquiétudes se changèrent en alarmes ; et chacun alors chercha une

raison à la disparution de l'absent: mais les causes qu'ils en donnoient étoient toutes également facheuses. Selon les uns, il avoit été assassiné par les Boschjesman; selon d'autres, il avoit péri sous la dent d'une bête féroce, en allant probablement à la découverte de l'eau.

Ces deux tristes conjectures me paroissoient également invraisemblables. En vain nous avions erré pendant un jour dans ces montagnes; nulle part, aucun de nous n'avoit vû ni Boschjesman, ni même vestiges de Boschjesman. D'ailleurs, quand même il auroit existé dans quelques gorges une horde de ces voleurs, quelle apparence qu'ils eussent pu attaquer un homme, sans que nous ne nous en fussions apperçus, sans que Jantje (c'étoit son nom) se fut défendu et eut appellé à son secours. Ce que je dis ici des Boschjesman, je pouvois le dire d'une bête féroce. Jamais les animaux carnassiers n'habitent que les cantons abondans en gibier, et où par conséquent, ils trouvent une nourriture facile. Or, dans celui-ci, nous n'avions vu aucun animal malfaisant; Jantje, selon moi, n'avoit pas plus été enlevé par des Boschjesman, que dévoré par une bête féroce. J'avois bien plus à craindre que, lassé de la vie pénible et souffrante qu'il menoit depuis quelque tems, il n'eût pris le parti de m'abandonner, et ne se fut dérobé furtivement la nuit; ou, qu'excédé de fatigue et de besoin, incapable de résister davantage à tant de maux, anéanti et mourant, il ne fût allé, comme les animaux sauvages, rendre les derniers soupirs dans quelque lieu écarté.

Ces sinistres conjectures me paroissoient plus naturelles que celles de mes compagnons, et cependant elles n'étoient pas plus fondées. Pendant qu'ils s'appésantissoient sur les leurs, et que moi, par prudence, je leur cachois les miennes; ils apperçurent ce Hottentot qui accouroit à nous, ayant les bras tendus et faisant ces démonstrations usitées parmi les Sauvages, quand ils ont quelque grande nouvelle, soit bonne, soit fâcheuse, à annoncer.

Arrivé près de nous, il me dit que l'orage de la nuit lui ayant restitué ses forces, il en avoit profité pour essayer de me rendre un service; qu'il s'étoit flatté d'appercevoir, à la faveur des ténèbres, les feux qui pourroient avoir été faits dans les vallées d'alentour, si

par hasard il y en avoit d'allumés ; et que c'étoit dans ce dessein qu'il s'étoit éloigné de moi. « J'ai couru toute la nuit, sans appercevoir « aucun feu, ajouta-t-il ; mais au jour, j'ai vu, à une lieue d'ici, « sortir d'un kraal un troupeau de moutons, qui s'est répandu dans « la campagne. Ma première envie a été d'aller m'adresser aux con- « ducteurs. Ils étoient trois ; mais comme je ne les connois point, « et que jétois tout seul, j'ai cru qu'il étoit plus sage de venir vous « avertir, pour savoir ce que vous voulez faire. »

Dans l'extrémité à laquelle j'étois réduit, rien ne pouvoit m'être aussi favorable que ce que m'annonçoit cet homme. Aussi ses camarades n'entendirent-ils, qu'avec des transports de joie, le récit de sa découverte. Ils lui serroient la main pour le remercier ; ils le carressoient à leur manière, et m'invitoient à marcher aussitôt vers les pâtres. Moi, de mon côté, je lui témoignai toute ma reconnoissance, et louai dans tout ceci son intelligence, sa prudence et son zèle.

Ce n'étoit pas assez d'avoir échappé momentanément aux angoisses mortelles de la soif ; il falloit encore échapper, pour ainsi dire, au désert, en trouvant les moyens d'en sortir ; c'est ce que pouvoient seuls nous enseigner les pâtres. Guidés par Jantie, nous marchâmes avec empressement vers eux ; mais, malgré notre ardeur commune, mes Hottentots trouvoient, d'espace en espace, dans leur route, des motifs de distraction : c'étoient les dépôts d'eau pluviale que, pendant la nuit, l'orage avoit formés dans certaines cavités des rochers. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer ces beaux bassins d'un cristal liquide et de la plus pure transparence ; ils s'empressoient d'y goûter ; et si l'un d'eux découvroit un nouveau réservoir, il appelloit ses camarades qui s'extasioient de plus belle, et ne manquoient pas d'y goûter encore, et de trouver ses eaux plus abondantes, plus claires et meilleures : vrais enfans, qui sembloient se rassasier pour la soif à venir !

Je sentois au-dedans un contentement bien vif, en voyant ces malheureux Hottentots rire et s'amuser de nos désastres passés, et satisfaits du présent, ne plus songer aux événemens futurs. J'en étois

occupé pour eux, mais sans leur en faire part. Cependant une pensée m'attachoit plus fortement encore, et l'espoir qu'elle faisoit briller à mes yeux, mettoit le comble au charme que me faisoient éprouver ces scènes, aussi naïves que touchantes. La multiplicité des réservoirs que nous trouvions sur notre route, m'annonçoit que l'orage s'étoit étendu fort loin; et je concluai, avec raison, qu'étant venu de la partie de l'ouest, il avoit dû, avant de fondre sur nous, vivifier la plaine où j'avois abandonné mon camp, et remplir le réservoir près duquel j'avois laissé mon vieux Swanepoel avec quatre hommes. Chaque instant me retraçoit leur joie : je les voyois former, à mon égard, les mêmes conjectures consolantes. Je les remercîois tout bas de leur dévouement généreux.

Enfin, nous arrivâmes au lieu où Jantie avoit vu le troupeau ; mais depuis le matin, il s'étoit écarté : nous l'apperçûmes qui passoit au loin sur la croupe d'une colline. J'allois droit aux pâtres, qui nous apprirent, en effet, qu'ils faisoient partie de la horde de Klaas Baster, et l'un d'eux s'offrit à me conduire vers lui.

L'approche d'une troupe comme la mienne, étoit faite pour effaroucher la horde. Je crus, en y arrivant, remarquer quelque mouvement d'inquiétude et de surprise ; mais je l'eus bientôt calmée en faisant arrêter tout mon monde, et députant vers elle Klaas avec le pâtre qui nous avoit accompagné. Je les chargeai de dire de ma part à Baster que je lui apportois une lettre du colonel Gordon, notre ami commun; que j'étois, comme lui, un voyageur curieux de visiter le pays.

A ce nom de Gordon, les craintes se dissipèrent; bientôt je vis arriver, avec mon ambassadeur, un mulâtre de très-bonne mine, accompagné d'un autre, mais plus petit et de moindre apparence. Le premier étoit Klaas Baster, l'autre se nommoit Piet. Ils étoient frères. Tous deux m'abordèrent avec franchise, et me prirent la main à la hollandoise. Ils en avoient les façons, et parloient très-bien cette langue. Je leur remis la lettre du colonel; mais ici leur science fut en défaut : ni l'un ni l'autre ne savoit lire. La lettre me fut aussitôt rendue que reçue.

Gordon

Gordon leur écrivoit de m'obliger en tout ce qui dépendroit d'eux ; mais n'ayant pu prévoir la détresse où je me trouverois, il n'avoit pu spécifier la sorte de service dont j'aurois besoin. Il me fut très-aisé de suppléer à ce qu'elle offroit d'insignifiant. Les yeux fixés sur le papier, je leur fis la longue énumération de mes besoins, et leur demandai, au nom de Gordon, tout ce que celui-ci auroit pu réellement réclamer à tout hasard.

Aux motifs d'intérêt, que devoit produire cette recommandation puissante, j'essayai d'en ajouter d'autres encore dans la conversation. En avançant vers le kraal, je racontai aux deux frères tout ce que nous avions éprouvé de désastres, depuis notre départ de la Rivière-des-Eléphans; le désespoir où, jusqu'au moment de l'orage, nous avoit réduit le manque d'eau; enfin, cette triste suite d'affligeantes aventures qui m'avoient forcé d'abandonner mes trois chariots, et de laisser mon monde et mes équipages épars sur la route. Je leur montrai beaucoup d'agitation, en leur racontant tous les obstacles qui naissoient sous mes pas; et j'étois dans le fond très-affecté. Un secret pressentiment m'annonçoit que ces obstacles se multiplieroient un jour à tel point qu'il ne me seroit plus possible de les franchir.

Les deux frères paroissoient s'intéresser à mes malheurs. Ils en avoient écouté le récit avec attention et sans m'interrompre ; mais arrivés près du kraal, l'aîné rompit tout-à-coup le silence ; et frappant fortement la terre avec son pied, consolez-vous, me dit-il, avant peu de jours, vos trois chariots seront ici avec tout votre monde.

Quelqu'agréable que me fut cette nouvelle, elle ne m'en parut pas moins étonnante. Il me sembloit même difficile que mes chariots pussent arriver aux montagnes où nous étions ; car, quoiqu'elles fussent inférieures en hauteur au plateau sur lequel nous avions passé la nuit; elles étoient cependant encore très-élevées au-dessus de la plaine. Au reste, puisque mon hôte me garantissoit l'exécution du projet, je devois croire à sa possibilité. Entrés dans sa hutte, Klaas Baster m'invita à me reposer. Il me renouvella plus affirmativement encore ses promesses; et ajouta, qu'en ce moment, à la vérité, il

ne pouvoit pas commencer à les effectuer, parce que ses troupeaux étoient à la pâture; mais qu'aussitôt qu'ils seroient de retour, son frère partiroit avec tous leurs bœufs et le nombre d'hommes nécessaire, pour aller au secours de Swanepoel et de ses quatre compagnons; qu'on leur porteroit des vivres, et que bientôt je les verrois auprès de moi.

Cette entreprise alloit porter la joie et l'allégresse dans l'ame de tous mes compagnons d'infortune. Comme je supposois que, d'après mes premiers ordres, une partie d'entre eux devoient être arrivés à la fontaine où je leur avois dit de se rendre, j'envoyai trois des miens leur en faire part. De la fontaine, ceux-ci étoient chargés de reprendre la route que nous avions parcourue entre les deux chaînes de montagnes, de reconnoître l'Oliphants-Kop, et delà, suivant toujours la trace de mes voitures, d'aller annoncer à Swanepoel et à sa troupe qu'il alloit leur arriver du secours.

Dans l'après-dîner, Klaas Baster employa ses gens et ceux des miens, qui me restoient, à construire une hutte particulière pour mon usage. Vers le soir, son frère partit pour exécuter le projet convenu. Je lui donnai deux fusiliers, destinés à l'escorter et à lui servir de guide; et d'ailleurs, en passant près de la fontaine, il devoit encore emmener avec lui quelques-uns de mes gens; car ayant à charger sur les deux voitures, ceux des effets de la dernière que j'avois abandonnés, il lui falloit beaucoup de monde.

Le tems qu'alloit exiger ce voyage, me forçoit indispensablement à passer quelques jours dans le kraal; peut-être même, étois-je menacé d'y faire un séjour assez long, puisque je ne pouvois me dispenser de donner à ma caravane, à mes chevaux et à mes bœufs mêmes, s'il m'en restoit encore quelques-uns en vie, le repos nécessaire pour se remettre de leurs fatigues. Dans cette inaction forcée, il ne me restoit d'autre parti et d'autre ressource que la chasse. Mes journées du lendemain et du sur-lendemain furent donc employées à aller, avec mon hôte et mon guide, chasser dans les montagnes. Mais le soir du second jour j'éprouvai, je l'avoue, un mouvement de surprise bien agréable, lorsqu'approchant du Kraal, je

Pl. V. bis.



Hulk Sculp.

CAMPEMENT À LA HORDE DE KLAAS BASTER.

vis flotter mon pavillon près de la hutte qu'on m'avoit construite. Mon chariot et mes gens y étoient arrivés pendant le jour. A cette vue, je jettai un cri de joie involontaire; et l'espérance, depuis si long-tems bannie de mon ame, y rentra enfin pour la première fois. Je trouvai même treize bœufs et mes deux chevaux en vie. C'étoient les seuls animaux qui eussent, avec mes chèvres, échappés à la mort.

Du reste, la chasse ne me promettoit, dans ces montagnes, ni de grands plaisirs, ni des objets de collection bien précieux. Le gibier y étoit infiniment rare; et je n'y vis guère qu'une espèce particulière de gazelle, nommée par les Hottentots *Kainsi*, et par les Hollandois *Klip-Springers* (sauteurs de rochers), dont aucun auteur n'a encore, jusqu'à présent, donné une description parfaite.

Le kainsi n'a reçue, des Hollandois sa dénomination de sauteur de rochers (*klip-springer*) que pour la légèreté avec laquelle il saute de roche en roche; et effectivement, de toutes les espèces de gazelles, celle-ci est la plus agile. Elle a la grosseur du chevreuil d'un an, et le pelage d'un gris jaunâtre; mais son poil a cela de particulier, qu'au lieu d'être rond, souple et solide, comme celui de la plupart des autres quadrupèdes, il est plat, rude, et si peu adhérent à la peau, que le moindre froissement le fait tomber. Aussi rien n'est-il plus aisé que d'épiler cet animal: mort ou vif, la facilité est la même; il ne faut pour cela, que le frotter, ou même toucher seulement sa peau. Plusieurs fois il m'est arrivé de chercher à conserver la fourrure de ceux que j'avois tués, et jamais je n'ai pu en venir à bout. Quelques soins, quelques précautions que je prisse en les écorchant, toujours j'ai vu tomber en très-grande partie leur fourrure, et par conséquent la peau étoit peu propre à être conservée.

Une autre particularité de ce poil si singulier, c'est d'être fragile, en sorte que si vous en prenez entre les doigts un petit faisceau, et qu'avec les doigts de l'autre main vous venez à le tordre, vous le brisez comme si c'étoit les barbes d'une plume. Au reste, cette dernière propriété n'appartient pas exclusivement au poil du kainsi; je l'ai reconnue chez quelques espèces de quadrupèdes qui, comme lui, vivent dans les rochers.

La gazelle dont je parle, diffère encore des autres espèces par la forme du sabot. Le sien, au lieu d'être pointu ainsi que le leur, est arrondi par le bout; et comme d'ailleurs sa coutume, quand elle saute ou quand elle marche, est de pincer de la pointe de la corne, sans appuyer aucunement du talon, elle laisse une empreinte qui la rend reconnoissable entre tous les antilopes d'Afrique.

Sa chair est exquise et fort recherchée, particulièrement des chasseurs. Les panthères et les léopards en sont également très-friands; et j'ai même entendu dire à des Hottentots, que ces animaux se réunissent plusieurs ensemble pour chasser au kainsi, et que quand il s'est réfugié sur quelque corne d'une roche bien escarpée, l'un d'eux va au bas du rocher attendre sa proie, tandis que les autres s'avancent pour l'attaquer et le forcer à se précipiter du haut de sa retraite. Je ne crois point à ces prétendues associations dans les animaux de la famille du tigre. Tous vivent isolés, et chassent pour leur propre compte. Je n'ai jamais vu que l'hienne, le jackal et le chien sauvage se réunir avec ceux de leur espèce, marcher en troupes et combiner des projets de tactique, soit pour éventer une proie, soit pour la poursuivre et la forcer.

C'est une chasse fort divertissante que celle du kainsi. Il est vrai qu'on ne peut guère le forcer avec des chiens, et que bientôt, par son inconcevable agilité, il leur échappe et se met hors de leur atteinte sur quelque pointe de rocher bien isolée, où il reste des heures entières, à l'abri de toute poursuite, et suspendu, en quelque sorte, au-dessus de l'abîme. Mais dans cette position, il semble se placer des mieux pour la balle ou la flèche des chasseurs; et s'ils n'ont pas toujours la facilité de pouvoir le ramasser quand ils l'ont tué, ils ont au moins, presque toujours, celle de le tirer à leur volonté.

Mainte fois j'ai été témoin de ce que peut l'excessive légèreté de cet animal; mais un jour, entre autres, j'en ai vu un exemple qui m'a étonné. J'en chassois un, et, par la nature du lieu, il se trouva tout-à-coup tellement pressé par mes chiens, qu'il alloit être forcé et saisi. Nul moyen d'échapper. Devant lui étoit un immense

rocher escarpé perpendiculairement, et qui l'arrêtoit tout court. Mais sur ce mur que je croyois un glacis vertical, se trouvoit une petite rugosité, saillante tout au plus de deux pouces, et que le kainsi avoit apperçue. Il y saute, et à ma grande surprise, ils s'y tient cramponné. Je crus au moins qu'il alloit en être bientôt précipité; et mes chiens eux-mêmes s'y attendoient si bien, qu'ils coururent au bas de la roche, pour le recevoir et le saisir quand il tomberoit. Je cherchois à le harceler, afin de hâter sa chûte; je voulois lui faire perdre l'équilibre, et dans ce dessein je lui jettois de petites pierres. Tout-à-coup, comme s'il eut deviné mon projet, il ramasse toutes ses forces, s'élance de mon côté, passe par-dessus ma tête, puis, tombant à quelques pas de moi, m'échappe comme un éclair. Malgré la rapidité de sa fuite, il m'eût été facile encore de le tirer; mais son saut m'avoit tellement surpris et amusé que je lui fis grace de la vie. Il n'y eut d'attrapé que mes chiens, qui, tout confus de le voir échapper, ne revinrent à moi qu'avec une espèce de honte.

Avec le kainsi, je ne vis, dans toute la chaîne des montagnes, d'autre gibier que des dassen ou damans. Néanmoins la race en est peu nombreuse; parce que les aigles et les autres oiseaux de proie, qui habitent ces montagnes, les empêchent de se multiplier.

C'est un spectacle curieux que celui de la chasse de ces carnivores. Perchés vers la cîme et sur les roches les plus escarpées de la chaîne, ils guettent au loin le gibier; et leur vue perçante peut le distinguer à des distances énormes. Apperçoivent-ils un de ces damans parmi les rochers amoncelés; ils fondent sur lui avec l'impétuosité de la foudre, l'enlèvent avant qu'il ait eu le tems de gagner son trou, et l'emportant dans leur aire, vont le dévorer ou le livrer au bec et aux serres de leur famille affamée.

Pour moi, c'étoit moins à ces petits quadrupèdes, qu'aux vautours et aux oiseaux de proie, que j'en voulois; toujours occupé de ma collection, je me flattois de trouver là une heureuse occasion d'y ajouter quelques objets intéressans ou neufs; et mon espérance n'étoit point vaine. Mais comment arriver à portée de ces oiseaux sans

être apperçu par eux; et quelle possibilité de les atteindre, s'ils m'appercevoient? Je n'avois donc qu'un seul parti à prendre, celui de me tenir blotti dans des broussailles, près d'un endroit où il y eût beaucoup de damans; et là, d'attendre patiemment que quelqu'un d'eux vînt fondre sur elles. La ruse me réussit, car c'est à elle que je dois plusieurs oiseaux de proie nouveaux et rares, dont je donnerai les descriptions dans mon ornithologie.

J'ai tué aussi, dans le même canton, un vautour d'un blanc isabelle. Les colons hollandois nomment cet oiseau *Witte-Kray* (corbeau blanc). Il n'est rien moins qu'un corbeau; car c'est positivement un vautour. Les Namaquois lui ont donné le nom *Houris-Gourap;* un autre oiseau très-commun aussi sur ces montagnes, et dont je parlerai de même par la suite, tient par ses caractères du vautour et du corbeau, et forme entre les deux espèces un genre intermédiaire. Son plumage est noir; mais il porte une cravatte blanche sur la nuque, ce qui, dans les colonies, lui a fait donner le nom de *Ring-Hals-Kray* (corbeau à collier). On l'y trouve néanmoins assez rarement; mais il est fort abondant dans les rochers où j'étois. Je l'ai nommé le *Corbivau.*

Quoique toutes ces différentes chasses aient été pour moi l'occasion de plusieurs aventures, dont quelques-unes ne seroient peut-être pas sans intérêt pour mes lecteurs, je ne me permets pourtant de parler ici que de celles qui peuvent contribuer en quelque chose aux progrès de l'histoire naturelle; et c'est à ce titre que je vais raconter les détails suivans.

Un soir que j'étois revenu d'assez bonne heure au kraal, l'un des gardiens des troupeaux de Klaas Baster vint, avec un grand empressement, nous annoncer qu'il venoit de voir deux éléphans s'arrêter dans une bruyère du voisinage. Il y avoit peu de nouvelles qui pussent m'intéresser autant que celle-ci. Elle me rappelloit tout le plaisir qu'à mon premier voyage, m'avoit procuré la chasse de ces animaux, dans le pays d'Auteniquoi; et ceux-ci paroissant annoncer qu'ils passeroient la nuit dans le lieu où ils se trouvoient, je pouvois me flatter de les joindre avant qu'ils le quittassent. Il fut donc

résolu que nous irions les attaquer au point du jour ; et en conséquence, je fis fondre aussitôt du plomb pour en couler les balles qui nous étoient nécessaires. Mais Klaas Baster n'avoit plus son fusil sur le coup ; il voulut l'y remettre ; et selon le sot usage du pays, il employa, pour en venir à bout, un tems considérable à tirer au blanc.

Ainsi fut brûlé inutilement, plus d'une livre de ma poudre ; et cependant, c'étoit bien moins cette perte qui m'affectoit, que l'imprudence et l'opiniatreté du tireur. Certainement il ne pouvoit douter que le bruit de cette longue pétarade, grossi et répété par les échos multipliés des montagnes, ne dut effaroucher les éléphans, et les forcer à se retirer plus loin. Or, c'est ce qui arriva. Le lendemain, conduits par le pâtre, et accompagnés de plusieurs de mes Hottentots, nous nous avançâmes, avec toutes les précautions possibles, vers la bruyère ; mais nos précautions furent en pure perte : les deux animaux avoient quitté le lieu, et nous ne vîmes d'eux que des fumées et des traces. Néanmoins, je ne perdis pas l'espoir de les rejoindre. Ces traces elles-mêmes m'en indiquoient le moyen, si je voulois me résoudre à les suivre ; et c'est le parti que je pris.

Nous marchâmes long-tems sur un terrain abominable. Nous allions de saccades en saccades à travers les éboulemens et les quartiers de rochers détachés des montagnes. Plus paisible, et les sens plus rassis, j'eusse dévoré des yeux ce spectacle d'un effet horrible et bisarre. C'est ici que la nature épuisée n'a plus de force pour se reproduire ! Que de siècles ont, tour à tour, vieilli, déraciné, rongé ces barrières formidables ! Ainsi chaque portion du globe, l'une après l'autre, est dévorée par le tems, ou plutôt le globe entier s'use chaque jour et se fond au sein de l'espace.

Après une marche très-fatigante, après bien des détours et des circonvolutions, nous revîmes enfin, derrière une petite colline, les deux éléphans que nous cherchions ; et pour comble de bonheur, le lieu nous favorisa tellement, que nous pûmes nous approcher d'eux jusqu'à vingt pas, sans en être apperçus. Klaas Baster et moi, nous ajustâmes chacun le nôtre. Le mien tomba sur le coup : c'étoit une femelle : le sien étoit un mâle ; il poussa un cri effroyable qui nous

glaça tous d'épouvante, et alla tomber à deux cents pas plus loin. Mes Hottentots le suivirent. Mais à peine l'eurent-ils vu à terre, que je les entendis crier, à plusieurs reprises et avec tous les signes de la joie, *poes-kop, poes-kop*. Etonné de ces cris, dont je n'entendois point la signification, j'en demandai l'explication au Baster. Il me répondit, qu'on appelloit *poes-kop* (tête camuse), une race particulière d'éléphans qui ne porte point de défenses; que ces éléphans étoient infiniment rares, et que delà venoit les cris de joie et de surprise qu'avoient poussés mes gens; qu'enfin, les poes-kop, quoique privés de l'arme qui est propre à tous les autres, étoient beaucoup plus redoutés que ceux-ci, parce qu'ils étoient plus méchans.

Lorsque j'eus bien examiné ces animaux, je me convainquis aisément qu'ils n'étoient pas d'une espèce différente des autres éléphans, comme le prétendoit Klaas Baster; mais bien une simple variété ou jeu de la nature. Et depuis, j'ai appris par de grands chasseurs, que, quoique les poes-kop soient très-rares, on ne laissoit pas de trouver, de tems à autre, de ces animaux, toujours privés de défenses, à quelque vieillesse qu'ils soient parvenus. Celui que je venois d'abattre n'en offroit pas la moindre apparence. Il n'en auroit certainement jamais eu; car j'ai fait observer ailleurs, que les défenses paroissent déjà aux éléphans dans leur plus grande jeunesse. J'ai dans mon cabinet deux de ces défenses, qui n'ont pas plus de deux pouces et demi de longueur en tout; et que j'ai arrachées à un éléphant qui tetoit encore : il n'étoit peut-être pas âgé de plus de trois à quatre mois. Au reste, cette particularité n'en est une que pour le climat de l'Afrique; mais elle cesse de l'être pour d'autres contrées; car, autant il est rare, en effet, de rencontrer au Cap de Bonne-Espérance des éléphans sans défenses, autant il est rare d'en trouver d'armés à l'île de Ceylan. Ce fait, m'a été attesté par des personnes qui ont passé trente ans dans cette île, et qui y ont assisté constamment à toutes les chasses d'éléphans qui se font à certaines époques. Sur cent de ces animaux qu'on y prend, c'est un phénomène d'en rencontrer deux qui soient armés, et encore leurs défenses ne

pèsent

pèsent-elles pas plus de quinze à vingt livres ; quant aux femelles, jamais celles du pays dont je parle n'en ont offert seulement la trace ; tandis qu'au Cap de bonne-Espérance elles en ont toutes de plus ou moins fortes, et même les vieux mâles y portent des armes formidables ; car il n'est pas rare d'y tuer de ces derniers dont les défenses soient chacune du poids de cent livres ; on en a même eu dans les magasins de la Compagnie qui pésoient jusqu'à cent soixante livres ; c'est ce que m'ont assuré plusieurs personnes dignes de foi, qui étoient chargées de cette partie au Cap.

Les éléphans de Ceylan seroient-ils donc d'une espèce différente de ceux d'Afrique ? C'est ce que je ne puis croire ; il est cependant prouvé maintenant que le rhinoceros de l'Inde n'est pas de la même espèce que celui du Cap de Bonne-Espérance ; puisqu'ils ont entre eux des caractères distintifs, qui les séparent totalement l'un de l'autre ; c'est ce qu'il faudroit démontrer à l'égard des éléphans du Cap et de Ceylan. Les colons et les Hottentots qui avoient eu occasion de rencontrer ou de tuer des éléphans poes-kop, m'ont assuré qu'ils étoient tous mâles. Celui que je venois de tuer avoit dix pieds quatre pouces de hauteur. A juger de son âge par ses molaires, qui n'étoient presque pas usées, il devoit être très-jeune encore. La femelle n'avoit en hauteur qu'un pied de moins : c'étoit la plus grande que j'eusse encore vue ; ses défenses pesoient vingt livres chacune ; cependant dans la suite de ce voyage, j'ai rencontré des femelles plus fortes que celle-ci, et dont les défenses pesoient un tiers de plus.

Cette taille extraordinaire dans des animaux qui habitent une contrée si stérile, qui ne produit que des eaux saumâtres, m'avoit beaucoup étonné. J'observai aussi que les bestiaux du Baster, étoient d'une force et d'une grandeur remarquable : ce double fait me conduisit à une réflexion bien simple. Parcourant, à mon précédent voyage, le pays des Caffres et la terre d'Auteniquoi, je n'avois vu, de toutes parts, que des sites enchanteurs, paturages toujours verdoyans, forêts magnifiques, rivières et ruisseaux abondans ; nulle contrée n'étoit, en apparence, plus favorables aux herbivores, tant domestiques que sauvages ; et néanmoins, ils sont, non-seulement re-

tardés dans leur croissance, mais ils ne parviennent qu'à une grandeur et une grosseur médiocre. Au contraire, dans le pays où je suis actuellement, l'espèce des uns et des autres étoit superbe; et l'eau, même saumâtre, comme on ne l'a que trop vu, y est fort rare, et son sable aride ne nourrit que des plantes chétives, une espèce de gramen, nommé dans ce pays herbe au Boschjesman. J'étois donc porté naturellement à penser, que dans les cantons trop humides la sève est trop acqueuse et manque de substance nutritive; peut-être aussi la terre a-t-elle des veines qui produisent des sucs différens, plus ou moins nourriciers. Jusqu'ici j'avois été fondé à croire qu'un terrain sablonneux, quel qu'il soit (celui, par exemple, des Namaquois), devoit produire des sels pernicieux aux plantes qui y croissent, et qui nuisent par conséquent aux bestiaux; et qu'au contraire, le charmant pays d'Auteniquoi et la Caffrerie, dont les terres sont bonnes et bien arrosées, devoient fournir en abondance tous les sucs favorables à la vie. Je m'en tiens, sur tout ceci, au fait, plus certain que des conjectures, et laisse, à qui voudra s'en occuper, le soin de rechercher d'autres causes. J'observerai seulement que, dans le cours de mes voyages, j'ai généralement remarqué que les terres trop arrosées, produisoient des herbes acides, que refusent les bestiaux qui n'y sont pas habitués. Les colons nomment ces terres *Sure-Vlakte* (plaine aigre).

Avant d'abandonner nos deux éléphans, je résolus de faire arracher les défenses de la femelle. Mes Hottentots me conjuroient aussi d'enlever les filets des deux animaux. Cette double opération employa le reste du jour, et nous força de passer la nuit au milieu même de cette immense boucherie. Les pieds, selon la coutume, les pieds, morceaux friands et rares, furent cuits dans la braise. Chacun mit la plus grande ardeur à servir cette cuisine que nous n'avions depuis long-tems flairée. Mets distingués pour le chef, filets plus communs pour de plus affamés, beaucoup de joie et d'appétit de la part de tous les conviés, des eaux abondantes et pures, rien ne manquoit à ce souper fameux, que la certitude d'en faire tous les jours un pareil.

C'est ainsi qu'en amusant mes loisirs, je partageois mes journées

entre le plaisir de la chasse et celui de prendre des deux frères nomades les informations les plus précises sur le pays que je me proposois de parcourir; mais la plus agréable pour moi, fut, sans contredit, celle où je vis tous mes effets arrivés au kraal de Baster et mes gens réunis tous enfin autour de moi. Chacun d'eux s'empressoit de me témoigner sa joie; chacun, à l'envi des autres, me racontoit tout ce que mes dangers lui avoient donné d'inquiétude; et il fallut écouter ce débordement de protestations, par lesquelles tous cherchoient à enchérir sur leurs camarades. Ce fut avec bien du plaisir que j'embrassai Swanepoel. Le bon vieillard avoit désespéré de me revoir jamais; et néanmoins il étoit resté fidellement à son poste. Depuis mon départ, lui et sa troupe avoient vécu, en partie, d'une gazelle-pazan, qui, étant venue boire à leur réservoir, y avoit été tuée par lui. Heureusement pour eux, l'orage que nous avions éprouvé sur la montagne, s'étoit fait sentir de leur côté; et, en remplissant leur citerne, il leur avoit assuré, pour quelque tems, une provision d'eau. Ils avoient même recouvré un de mes bœufs que je venois d'abandonner, mourant sur la route. Désaltéré et ranimé par la pluie, l'animal s'étoit rapproché d'eux; et guidé par les feux qu'ils tenoient allumés, il les avoit rejoint. Swanepoel s'étoit flatté de voir également revenir auprès de lui les trois chiens qui m'avoient quitté, mais ils ne reparurent point; et, sans doute, ils seront restés dans le désert, où il seront devenus sauvages. Au reste, ce qui lui avoit donné le plus de peine dans son petit camp, c'étoit les attaques fréquentes des lions et des hiennes. Les cadavres de tous ces bœufs que je m'étois vu forcé d'abandonner sur ma route, avoient, par leurs émanations, attiré une grande quantité de ces animaux féroces; et leur nombre, ainsi que leur fureur, devenoient très-inquiétant pour la petite troupe.

Le rassemblement de ma caravane exigea de moi, des soins nouveaux, une surveillance assidue, et, par conséquent, une vie plu sédentaire. Il est vrai que la chaîne des montagnes ayant peu d'animaux, quelques jours m'avoient suffi pour me procurer ceux qu'elle

pouvoit ajouter à ma collection. Je ne chassai donc plus que pour varier mes occupations et éviter l'ennui du désœuvrement. Bientôt même, par un événement dont je ne me doutois guère, je fus obligé d'y renoncer entièrement.

Un jour, qu'avec mon fusil, je parcourois les vallées, je vis, à quelque distance, une Mulatresse qui, montée sur un bœuf qu'elle menoit fort lestement, paroissoit se rendre au kraal. Elle étoit habillée à la hottentote, et conduite par un homme que je reconnus pour être de la horde de Klaas Baster. Dès que le guide m'apperçut, il me montra de la main à la voyageuse. Celle-ci, mettant aussitôt sa monture au trot, vint droit à moi ; elle me salua en hollandois, et après avoir mis pied à terre, me pria de l'accompagner au kraal. C'étoit une sœur de Klaas Baster, fille encore, et vivant dans une autre horde éloignée de la sienne. Dès le jour même où j'étois venu chez lui, il avoit envoyé un exprès à sa sœur, pour lui faire part de mon arrivée ; et celle-ci, qui étoit curieuse de me connoître, accouroit avec empressement pour me voir. Elle avoit une très-jolie figure. A la vérité, ce n'étoit ni la taille svelte, ni la candeur naïve de Narina ; un peu d'embonpoint nuisoit à l'agilité de ses mouvemens. Mais elle avoit en coquéterie et en grâces, tout ce que donne le souvenir d'une origine distinguée ; car celle-ci n'étoit point née sauvage, et se prétendoit, sans doute, d'une nature infiniment supérieure.

Son père étoit un Européen, qui dans sa jeunesse avoit passé au Cap, et qui, successivement valet de paysan, puis serviteur de la Compagnie, étoit venu à bout, par son travail et son industrie, de se faire à vingt-cinq ou trente lieues plus loin, sur les bords du *Groene-Rivier* (Rivière-Verte), une habitation assez considérable. D'abord, il avoit vécu avec une Hottentote ; et c'est de cette association qu'étoient nés Klaas Baster, Piet Baster et leur sœur. Mais devenu vain, à mesure qu'il étoit devenu riche, il avoit eu honte de sa femme, et s'étoit séparé d'elle pour épouser une blanche. Celle-ci lui avoit donné plusieurs enfans, dont deux garçons, qui, âgés l'un

de vingt ans, l'autre de vingt-deux, vivoient avec leur père dans son habitation, et qui, ainsi que leur mère, devenus ses ennemis, lui faisoient passer une vie malheureuse.

Non-seulement ces jeunes gens avoient rougi de se voir des frères Mulâtres; mais ils les avoient tant persécutés, tant vexés, que les malheureux avoient été obligés de fuir. La sœur s'étoit retirée chez les Hottentots de la horde de sa mère. Les deux Baster, attachés l'un à l'autre par l'amitié, ne voulant point se séparer, étoient venus former ensemble un établissement plus au sud, dans la plaine. Déja ils avoient défriché successivement deux excellens terrains; et successivement leurs parens les en avoient chassés à force ouverte, et en tuant une partie de leurs bestiaux; plusieurs fois même, ils avoient eu la barbarie de frapper Klaas; car c'étoit principalement à lui qu'ils en vouloient. Pour se soustraire à leur rage, il étoit venu s'établir, avec son frère, dans les hautes montagnes, où il se flattoit d'être plus aisément caché. Tous deux mariés à des Hottentotes, ils formoient, avec leur famille et les gens attachés à eux, qui tous étoient leurs parens, une horde composée de quinze à dix-huit huttes. Néanmoins Klaas vivoit dans une inquiétude continuelle; craignant sans cesse d'être découvert et surpris par ses cruels frères; et tel étoit la cause des alarmes qu'il avoit montrées quand j'étois venu vers lui avec ma troupe.

Ceux-ci habitoient le Namero. Ainsi, Klaas étoit, en quelque sorte, à la discrétion de ses ennemis; et, à dire le vrai, j'étois étonné de le voir rester dans leur voisinage, vu qu'il s'attendoit à périr d'un coup de fusil, et que déja même il avoit été manqué plusieurs fois par eux à ce qu'il me dit. Son malheur m'intéressoit beaucoup. J'eus désiré, en réconnoissance des services qu'il me rendoit, de le reconcilier avec sa famille; et comme j'allois traverser les cantons qu'elle habitoit, je formai le projet de ce racommodement. Le succès me parroissoit si facile, que je n'hésitai pas d'offrir ma médiation à l'infortuné Baster, et que je m'avançai même, jusqu'à oser lui répondre d'un traité de paix, s'il vouloit m'accompagner. Il parut sensible au motif qui avoit dicté mes offres; mais il désespéroit

d'adoucir la haine de ses implacables parens, et me demanda, pour toute grâce, si j'avois occasion de les voir à mon passage, de ne point leur parler de lui; et de leur cacher même que je l'avois vu. Quant à la sœur, autant par le genre de vie qu'elle avoit adopté, que par la tournure de son humeur, elle me paroissoit très-heureuse. Ses journées, tant que je fus auprès d'elle, se dissipoient en folies. Elle étoit sur-tout fort curieuse. Mes chariots et tous mes équipages l'occupoient sans cesse; sans cesse elle les visitoit; je n'avois aucun meuble, aucun effet dont elle ne voulut connoître le nom et l'usage. Il fallût, pour lui plaire, ouvrir et vider toutes mes caisses; elle ne m'eût pas fait grace du moindre paquet ni de la plus petite boîte. Enfin, elle ne tarissoit pas de questions sur mon compte, et souvent elle m'en faisoit de si naïves et de si franches qu'elle m'auroit presque rendu curieux à mon tour. Ma barbe, quoiqu'elle ne fut pas encore très-grande, l'offusquoit singulièrement, elle y portoit la main sans façon, m'agaçoit de toutes les manières, et me trouvoit, disoit-elle, plus beau que le plus beau Hottentot. Pour elle, je la trouvois très-bien pour le pays où nous étions, et réellement elle étoit la Vénus de la contrée : ses habillemens un peu rares laissoient à découvert une grande partie de ses charmes; mais elle n'apportoit pas plus d'indécence à les montrer, qu'elle n'eût mis de pudeur à les cacher. Un homme moins tempérant n'auroit eu ni faveur à demander, ni refus à redouter.

Cependant je trouvois étrange, qu'étant née d'un blanc, pouvant vivre parmi les blancs et se faire une habitation comme son père, elle eut renoncée à un pareil avantage. Je lui en fis l'objection, et je demandai quel motif lui avoit fait préférer la vie errante des Hottentots, et adopter une caste moins considérée que celle où elle étoit née? Sa réponse m'étonna. J'y trouvai de la raison, et une sorte de philosophie naturelle, qu'assurément je ne m'attendois pas à trouver dans une tête aussi étourdie et aussi folle.

« Il est vrai que je suis fille d'un blanc, me dit-elle; mais j'ai pour « mère une Hottentote. Alliée ainsi par ma naissance à deux races « différentes, j'avois à choisir, entre les deux, celle avec qui je vi-

« vrois. Vous savez quel profond mépris vos blancs ont pour les « noirs, et même pour les sang-mêlés comme moi. M'établir parmi « eux, c'étoit m'exposer à des opprobres et des affronts journaliers, « ou me voir réduite à vivre seule, isolée et malheureuse; tandis « que chez mes Hottentots, j'étois sûre de trouver de l'acceuil, de « l'amitié, des égards. Mon ami, je vous le demande, à ma place « qu'eussiez-vous fait.? Moi, je n'ai pas hésité entre des amis cer- « tains et des ennemis assurés. J'ai préféré le bonheur à l'orgueil. « Chez vos colons j'eusse été abreuvée d'humiliations, chez les gens « de la couleur de ma mère je suis heureuse. Chérie et considérée « d'eux, parfaitement libre, rien ne me manque. Ailleurs, j'au- « rois versé bien des larmes; ici je ris tout le long du jour; et vous « pouvez juger par mon caractère si je suis contente ».

Ainsi raisonnoit ma belle Mulâtresse; et si par fois ses folies m'impatientoient, souvent aussi elle m'étonnoit par son bon sens.

Un matin qu'elle étoit venue roder autour de mes chariots et de mes tentes, elle m'appella, tout-à-coup, à grands cris; puis me mettant en main un œuf tout chaud : tenez, me dit-elle, voici qui vous appartient; mais que ceci vous apprenne à être moins négligent, et qu'il ne faille plus désormais que je vienne auprès de vous pour vous donner des leçons de vigilance.

L'œuf avoit été trouvé dans des broussailles, et il venoit d'être pondu par la poulette qu'en partant pour mon second voyage, j'avois donnée à mon coq. A la vérité, ni moi, ni mes gens nous ne nous doutions pas qu'après une route où elle avoit eu tant à souffrir de la fatigue et de la disette, quelques jours de repos suffiroient pour rétablir ses forces, et qu'elle me donneroit sitôt des œufs. Celui-ci n'étoit sûrement pas le premier. Au moins je vis dans les environs du nid, des fragmens de coquilles cassées qui anonçoient d'autres pontes.

Il étoit possible que quelque bête, du genre des fouines, fut venue à notre insu, en dévorer le produit; mais il y avoit un coupable qu'on pouvoit soupçonner, avec bien plus de vraisemblance, c'étoit mon singe. Tel est l'effet des mauvaises réputations méritées. Y avoit-il

dans mon camp quelque délit de gourmandise, quelque vol de gloutonnerie, on commençoit d'abord par en accuser Kees; presque toujours l'accusation étoit fondée.

Je voulus m'assurer si, dans cette occasion, c'étoit à lui que je devois m'en prendre; et le lendemain matin je me mis aux aguets pour attendre le moment où la poulette ayant pondu, m'en avertiroit par ses cris. Kees étoit alors sur mon chariot; mais il n'eut pas plutôt entendu le premier caquet de la pondeuse, qu'à l'instant il s'élança en bas de la voiture pour courir à l'œuf. Arrêté tout-à-coup par ma présence, il affecta une attitude non-chalante, se balança pendant quelque tems sur ses pieds de derrière en clignotant des yeux avec un air imbécille, passa et repassa plusieurs fois devant moi, en un mot, employa tout ce qu'il avoit de ruse pour me distraire et m'en imposer sur ce qu'il méditoit. Sa manœuvre hypocrite ne fit que me confirmer davantage dans mes soupçons. Mais je fus bientôt convaincu, quand, ayant feint pour l'abuser à mon tour, de tourner le dos aux broussailles, je le vis s'élancer rapidement de ce côté. J'y courus après lui, et j'arrivai au moment où, après avoir cassé l'œuf, il l'avaloit. On se doute bien que le fripon paya sur le lieu même la peine de son délit. Je l'étrillai très-vigoureusement; et néanmoins (tant une nature perverse est incorrigible!) ma correction, toute verte qu'elle étoit, ne l'empêcha pas d'aller voler encore l'œuf nouveau.

C'est réellement un animal indisciplinable qu'un singe. A la vérité, il a une supériorité d'instinct si parfaite, qu'il peut rendre des services très-importans; et le mien, effectivement, dans plus d'une occasion, m'en avoit rendu de tels. Mais s'il est inventif, s'il vous devient utile, c'est toujours pour lui, et jamais pour vous qu'il travaille. Assurément aucun animal sur la terre n'est aussi adroit, et, peut-être, aussi rusé que celui-ci. Cependant si on essaye de l'employer à quelque exercice ou à quelque ouvrage de commande, on ne le trouvera plus que gauche, lourd et mal-adroit. Et ce n'est qu'à force de le faire jeûner et de coups, qu'on parvient à le dresser à certains exercices; mais il est impossible de le corriger de plusieurs

sieurs

sieurs défauts naturels en lui. Lascif, gourmand, voleur, vindicatif et colère, il a tous ces vices; et s'il lui manque, disent les colons, celui d'être menteur, c'est, selon eux, parce qu'il ne veut pas parler.

Persuadé que je ne parviendrois point à changer la nature du mien, et qu'à moins de le tenir tous les matins à la chaîne, jamais je n'aurois un œuf; j'entrepris de lutter de ruse avec lui, et j'exerçai un de mes chiens à courir au nid, dès que la poule faisoit entendre qu'elle avoit pondu, et à me rapporter l'œuf sans le casser. En quelques jours l'animal fut dressé. Mais Kees, au signal, couroit en même tems que lui vers la pondeuse. Alors il falloit disputer à qui des deux auroit l'œuf; et souvent ce n'étoit pas le chien, quoique le plus fort, qui l'emportoit. Si celui-ci étoit vainqueur, je le voyois accourir avec joie et déposer sa prise entre mes mains, suivi du singe qui ne cessoit de grommeler et de le menacer en grimaçant, jusqu'à ce que j'eusse pris l'œuf; comme s'il se fût consolé d'avoir manqué sa proie, pourvu que son antagoniste n'en jouit pas. Si c'étoit Kees qui avoit été le plus habile, il cherchoit à sauter sur quelque arbre, où, après avoir gobé l'œuf, il en jettoit les coquilles à son camarade, comme si il eût eu l'intention de le narguer; et je voyois revenir celui-ci avec un air honteux qui m'avertissoit de sa triste aventure.

Ces détails pourront paroître minutieux à bien des lecteurs qui ne me liront que pour me critiquer, si toutes fois ils me lisent avant; mais peut-être que, pour beaucoup d'autres, ils seront plus utiles que ces descriptions fastidieuses, ces détails interminables, dans lesquels on les jette trop souvent à-propos d'un insecte, d'une partie d'insecte et des dimensions sans nombre d'un animal. Il m'est doux à moi de recommencer mes voyages, de penser, de sentir tout ce que j'ai vu, senti et pensé; je laisse à de grands génies, le soin de mépriser ces fadaises, et je m'y complais d'autant plus, qu'elles me tiennent bien juste à la hauteur qui m'est propre. Du moins tel a toujours été mon plan; que dis-je, je n'en ai pas; je ne me doute même point de la science qu'il peut y avoir à faire un livre; mais le mien, si c'en est un, aura toujours, à ce qu'il me sem-

ble, un grand avantage, c'est qu'il n'est pas fait à dessein, et c'est là aussi la raison pour laquelle je ne veux seulement pas y songer. J'ai raconté si souvent mes voyages, qu'il ne m'est pas difficile de les écrire; et celui de mes amis, pourvu d'une mémoire heureuse, qui en auroit entendu le récit, pourroit aisément et de la même manière, les écrire à ma place; c'est-là toute la prétention que j'y mets.

Quant à la partie si fameuse des voyages, savoir, les découvertes et les observations nouvelles; on en trouvera (car il le faut bien) quelque chose dans les descriptions particulières des individus nouveaux dont j'ai fait la conquête en Afrique, et que je donnerai bientôt au public; mais qu'on ne s'attende pas, comme je l'ai dit, à des démonstrations géométri-microscopiques. Je m'étendrai avec plaisir sur les mœurs et les habitudes des animaux avec qui j'ai vécu; la plus simple observation de cette nature, nous donnera toujours des résultats plus heureux et bien plus certains, que l'exploration de leurs entrailles fumantes et muettes : vraie charlatannerie, faite pour tromper d'ignorans admirateurs, et, qui pis est, bien souvent des savans même.

Je m'attacherai plus particulièrement aux parties essentielles, et principalement aux formes de ces mêmes parties; quant à l'ensemble de l'animal, c'est-à-dire, à sa forme extérieure, une description simple, aidée d'une figure exacte, suffira toujours pour le reconnoître et ne pas le confondre avec un autre; mais, à Dieu ne plaise, que j'emploie jamais mon loisir à mesurer la longueur, la largeur et l'épaisseur de toutes les dents d'un quadrupède, à donner l'exacte dimension de l'ouverture des yeux, des narines, sous toutes leurs faces; la grandeur des trous de chaque vertèbre; la circonférence et le diamètre de l'anus; l'épaisseur du rectum et l'aunage de tous les boyaux, ainsi que la longueur comparée des poils dans toutes les différentes parties du corps. Tant de savoir, assurément, n'est pas à ma portée.

J'étois arrivé à la horde, le 23 juillet, il y avoit dix-huit jours que je séjournois; je commençois à languir d'impatience, et je désirois reprendre ma route, mais quelque fut mon empressement à

cet égard, j'avois cru ce séjour nécessaire pour le repos et le rétablissement de mes animaux. Déja mes chevaux avoient repris leur vigueur et leur courage. Des treize bœufs qu'avoient ramené mes gens, sept déja étoient assez bien remis, mais il y en avoit six de la convalescence desquels je désespérois. De tous les animaux bifourchus, le boeuf est celui chez qui le développement des forces vitales s'effectue avec le plus de lenteur. Privé de dents incisives à la mâchoire supérieure, il ne peut arracher l'herbe qu'avec ses lèvres, qui, étant trop épaisses ne lui permettent pas de pincer les filamens courts et succulens des jeunes pousses. Si la fatigue ne lui laisse pas assez de forces pour ruminer, s'il ne trouve pas une bonne qualité de fourage, son estomac, par le défaut de cette seconde mastication si nécessaire, n'a plus à digérer qu'une herbe indigeste et mal broyée, incapable de l'alimenter convenablement.

Mes gens, très-satisfaits de la vie oisive et tranquille qu'ils menoient dans la horde, m'exhortoient à y rester qulques jours encore, afin, disoient-ils, de donner à mes bœufs malades le tems de se rétablir entièrement. Mais ma patience étoit épuisée. Je préférai d'abandonner mes six bêtes; et quoique je ne dusse m'attendre qu'à une continuité de sécheresse et de malheurs, puisque ma marche étoit en raison contraire de celle des saisons; quoique la prudence me conseillât de retourner au Cap, et qu'il n'y eût presque qu'une fausse honte qui me fît persister dans mon projet, je résolus de reprendre ma route et de poursuivre mon voyage chez les Namaquois.

Ma santé n'étoit pourtant pas trop assurée; et il me restoit quelque incommodité encore, d'un accident qui m'avoit tenu dans ma tente pendant huit jours.

De toutes les plantes remarquables de ce canton, celle qui a le plus fixé mon attention, est une espèce de géranium épineux à grandes fleurs, à laquelle les Namaquois ont donné, dans leur langage, le nom d'*Anourap*.

Ce géranium a une propriété particulière; c'est qu'avec le tems, toute sa partie intérieure se détruit entièrement; tandis que son écorce reste intacte. Dans cet état son tronc et ses branches sont to-

talement creux; l'écorce alors prend une certaine transparence et la couleur d'une belle colle de Flandres; jettée au feu, elle ne se brûle point comme du bois, mais se racornit et se tortille comme le feroit une corde de boyau.

On trouve de ces géraniums qui portent des fleurs jaunes et d'autres des fleurs blanches; mais ce qui prouve que ce ne sont absolument que des variétés, c'est qu'il m'est arrivé de trouver sur le même pied des fleurs de ces deux couleurs.

Parmi ceux dont je me voyois entouré, j'en avois trouvé un superbe, que je m'étois amusé à dessiner; après quoi je l'avois jetté imprudemment hors de ma tente, près de mon chariot. La nuit, réveillé par un besoin, je descendis de ma voiture; et, sans songer au géranium qui se trouvoit là, je sautai, pieds nuds sur cette plante, et m'enfonçai un pied jusqu'à la cheville dans ses épines. Ma douleur fut telle, et je poussai un cri si violent que tous mes gens accoururent. Ils me trouvèrent soutenu sur une jambe, et cloué par l'autre sur le tronc épineux, sans oser faire le moindre mouvement pour m'en retirer. Le pis de l'aventure, c'est que je ne savois comment me soustraire à cette torture, et qu'il ne m'étoit pas possible d'arracher une partie du pied des épines, sans les enfoncer davantage dans l'autre. Enfin, on prit le parti de me soulever en me couchant un peu horisontalement; puis, d'un même effort et d'un seul coup de main, on retira la plante.

L'opération fut cruelle. Néanmoins je la supportai tranquillement, parce que je crus qu'elle seroit la dernière de mes douleurs, et qu'il n'y avoit plus, pour être guéri, qu'à arrêter l'inflammation. Dans ce dessein, je me fis envelopper la cheville et le pied avec un cataplasme de lait et d'herbes, que me firent mes Hottentots; et je me mis au lit, ne doutant pas que le jour d'après je ne pusse marcher à mon ordinaire. Mais quel fut mon étonnement, quand le lendemain je sentis mes souffrances beaucoup augmentées, et que je me vis le pied, la jambe et la cuisse même si prodigieusement enflés qu'ils ne pouvoient se prêter à aucun mouvement. Klaas Baster et ses Hottentots, en me voyant dans cet état, déclarèrent que la plante

qui m'avoit blessée étoit vénimeuse, et qu'il n'y avoit que des bains de lait chaud qui pussent me guérir. J'adoptai ce régime, et je restai pendant huit jours couché, sans sortir de dessus mon matelat. Enfin, le huitième jour, l'enflure disparut totalement; mais quoique je pusse me soutenir sur mes pieds, ma jambe néanmoins étoit d'un brun verdâtre; et ce ne fut que plus de trois mois après ma blessure, qu'elle reprit sa couleur naturelle. Mes gens nommèrent la plante, depuis mon accident, *gift-doorn* (épine empoisonnée).

Tel étoit l'état de ma santé, au moment où je me disposois à partir. Toutes les inquiétudes m'assailloient à la fois; et de toutes parts je ne voyois que des sujets de crainte. J'avois fait des échanges avec Klaas Baster pour une trentaine de moutons, afin de me former un nouveau troupeau. Je voulus même que pour la route ils s'accoutumâssent, ainsi que mes chèvres, à ne pas s'écarter de mon camp; et dans ce dessein, je les fis garder pendant quelques jours, près d'elles, autour de mes chariots et de mes tentes. Mais ce n'étoient pas les moutons qui me devenoient le plus nécessaires pour mon voyage. Comment l'entreprendre avec sept bœufs seulement en état de servir, tandis qu'il me falloit trois attelages entiers?

La horde étoit trop éloignée de toute habitation, pour pouvoir me flatter d'en acheter quelques-uns dans le voisinage. A la vérité, j'avois compté sur le Baster; mais celui-ci ayant commencé à défricher quelques terrains pour y semer les grains qu'exigeoit la consommation de sa horde, ses bœufs lui devenoient nécessaires. Tout ce que je pus obtenir, à force de prières et d'instances, ce fut un attelage. « Voyez-vous ces hautes montagnes du Camis, me dit-il? « là, vous en trouverez autant qu'il vous en faudra : quant aux « moyens de vous faire arriver au Camis, c'est mon affaire. Je char« gerai mon frère de vous y conduire; il prendra le nombre d'hom« mes et la quantité de bœufs qu'exigeront vos chariots; et quand il « vous aura mis à portée d'avoir de nouvelles bêtes, il reviendra « ici avec les siennes. »

Cette proposition étoit, dans les circonstances, ce que je pouvois désirer de plus favorable. Elle me donnoit les moyens de repren-

dre mon voyage. Que pouvoit de plus pour moi le Baster ? et que pouvois-je lui demander davantage ? Cependant j'avois formé un autre vœu encore; c'étoit de l'emmener avec moi. J'allois traverser la contrée des grands Namaquois. Or, je n'ignorois pas qu'il avoit voyagé chez ce peuple, qu'il étoit connu dans la plupart de leurs hordes, qu'il parloit très-bien leur langue, et que par conséquent il pouvoit m'être infiniment utile auprès d'eux. La difficulté étoit de le déterminer à me suivre. Vainement je l'avois pressenti plusieurs fois sur cette complaisance; toujours il m'avoit paru y répugner; quoique cependant il eut déja voyagé avec Gordon, et même avec le voyageur anglois, Paterson (1). Enfin, j'essayai de le gagner par la séduction de sa sœur, de sa belle-sœur et de sa femme. J'intéressai celles-ci à ma demande par quelques jolis cadeaux que je leur fis; et en effet, elles réussirent si bien qu'il n'eut plus à m'objecter que la crainte d'être rencontré et attaqué par ses frères. Mais lui ayant représenté qu'environné de tous mes gens, et sous la protection de mes armes et des leurs, il n'avoit rien à craindre de ses frères; et l'ayant assuré sur-tout que s'ils osoient approcher de mon camp et tenter quelques voies de fait, j'écrirois au colonel Gordon pour obtenir du gouvernement leur punition, il se rendit enfin à mes instances.

Nos conditions furent bientôt faites. C'étoient quatre rixdalers par mois, du tabac à discrétion, et de la quincaillerie suffisamment pour qu'il pût acheter quelques bœufs, lorsque nous serions chez les grands Namaquois. Cependant, quoiqu'il eut accepté sans hésiter ces propositions, sans qu'il m'eut même demandé à en ajouter aucune autre, je m'apperçus qu'elles ne le flattoient que foiblement. En effet, ce traitement étoit peu de chose pour un homme qui possédoit huit cents bêtes à laine et plus de deux cents bêtes à cornes, et qui, par conséquent, pouvoit, dans sa condition, être regardé comme riche. Mais quand je lui eus proposé par jour une

(1) Ce dernier a publié une relation de son voyage, qui a été traduite en françois.

ration d'eau-de-vie, alors il ne put se contenir, et sa joie éclata. Quoique, vivant loin de la colonie, il eut eu peu d'occasions de boire de cette liqueur, il l'aimoit passionnément. Pendant mon séjour auprès de lui, je l'en avois régalé quelquefois; et de tous les ressorts qui pouvoient remuer son ame, celui-ci étoit le plus puissant.

Cependant il mit à nos arrangemens une condition, c'est que je le ramenerois à sa horde. Cette clause contrarioit un peu mes vues; car quoique des obstacles sans cesse renaissans me fissent presque désespérer du succès de mon voyage, j'en conservois néanmoins la volonté. Il est vrai que ces obstacles m'ayant forcé à revenir sur mes pas, il dut m'en coûter beaucoup moins de ramener le Baster avec moi.

D'après cette supposition que je ramenerois le Baster à sa horde, la famille me supplia de la protéger, à mon retour, auprès du gouverneur, et d'obtenir pour elle la liberté du port d'armes, qui est défendu à tous les Hottentots, et qui étoit nécessaire à ceux-ci, non-seulement contre l'attaque et les incursions des Boschjesman, mais encore pour se garantir des vexations de leurs parens, qui déja plusieurs fois les avoient désarmés. Avec la même légéreté que je m'étois engagé pour l'autre objet, je promis de m'intéresser pour celui-ci : il est vrai que ce dernier ne m'exposoit pas à un manque de foi; que si je n'étois point dans le cas de solliciter de vive voix cette grace, j'avois la faculté de la demander par écrit, et qu'en me séparant de Klaas Baster, je pouvois lui remettre en main une lettre de recommandation pour Gordon et pour le nouveau fiscal.

En attendant, je donnai à la horde dix livres de poudre, et du plomb en proportion, et leur laissai un fusil pour se défendre pendant l'absence du frère; ce présent lui fut d'autant plus agréable que depuis long-tems elle manquoit de munitions. Je fis à chacun des individus qui la composoient quelque cadeau particulier. Les femmes sur-tout ne furent pas oubliées; mais la sœur m'en demanda un auquel je ne m'attendois pas. Trois jours après mon arrivée à la horde, une de mes chiennes avoit mis bas et m'avoit donné huit

petits. Moi, qui crois que la nature ne se trompe jamais, et qu'une mère peut nourrir, quelqu'en soit le nombre, tous les animaux qu'elle a portés, à moins que quelques circonstances particulières ne la privent de nourriture, j'avois laissé ma chienne nourrir tous les siens. Ils pouvoient par la suite me devenir utiles et remplacer tant ceux que j'avois perdu, que ceux dont il étoit possible que d'autres accidens me privassent encore. La Mulâtresse alloit me quitter; pour dernier témoignage d'amitié, elle me demanda un de mes jeunes chiens; et d'abord je le lui refusai. Mais elle y mit tant d'instances, elle me pressa tant, qu'il fallut céder. Comment résister à la sœur de deux hommes auxquels tous mes gens et moi nous devions la vie !

Le 10 août, je me mis en marche. Mon intention étoit de passer la nuit à *Poes-kop-Heuvel;* c'est ainsi que nous avions nommé le lieu où avoient été tué les éléphans. Les cadavres de ces animaux subsistoient encore en partie. Mais soit la vue, soit l'odeur de ces corps, mes bœufs prirent l'épouvante, et ils s'agitèrent tellement dans leurs traits qu'il fallut les dételer au plus vîte. A peine libres, tous prirent la fuite, et ils retournèrent au galop vers la horde, où l'on fut obligé de courir pour les ramener,

Déja, le matin, lorsqu'on les avoit mis aux voitures, ils s'étoient effarouchés, et l'on avoit eu beaucoup de peine à les atteler. Les suites funestes que pouvoient avoir ces caprices dangereux m'effrayoient d'avance, et ils me rendirent plus douloureuse encore la perte de mes anciens attelages. A combien d'accidens alloient m'exposer des animaux si mal dressés ! Que de craintes ! que d'inquiétudes nouvelles ! Heureusement j'en fus quitte pour ce premier jour d'alarmes. Ces bêtes, qui me donnoient tant lieu de craindre pour mes gens et pour mes chariots, s'apprivoisèrent facilement : elles firent même fort lestement, dans les trois journées suivantes, vingt-quatre lieues à travers les montagnes et par les chemins les plus affreux, où nous ne trouvâmes qu'une seule fois de l'eau, qui encore étoit détestable. Heureusement que nous en eûmes dans quelques fosses de la rivière de l'Epine-Noire *(Swarte-Doorn-Rivier)*, où

nous campâmes le troisième jour dans l'après-midi; de très-grands mimosas bordoient la rivière le long de son cours.

Pendant qu'on dételoit, m'étant avancé pour examiner le lieu, je vis, avec autant de joie que de surprise, un chariot que gardoient quelques Hottentots. Je les accostai, et leur fis différentes questions sur la cause qui les amenoit dans ce lieu. Mais bientôt ils changèrent mon allégresse en inquiétude, quand ils m'apprirent que le chariot appartenoit à Piet Pinard, qui les avoit pris à son service et avec lequel ils venoient d'arriver. Pinard étoit ce grand chasseur, ce coureur des bois, dont j'ai parlé ci-dessus, et dont il est question dans l'ouvrage de Paterson. Il avoit voyagé avec le colonel Gordon; et au moment de mon départ du Cap, il étoit venu s'offrir pour voyager aussi avec moi. Mais, sur sa réputation, j'avois refusé ses offres; j'en ai dit ailleurs les motifs, et c'étoit avec un vrai chagrin que je le rencontrois dans ma route.

Cependant il me rendit un service. Comme il s'étoit annoncé au Cap pour venir chasser aux éléphans chez les grands Namaquois, Serrurier, successeur de mon ami Boers dans l'emploi de fiscal, avoit espéré qu'il me rencontreroit, soit dans la route, soit chez ce peuple; et, dans cet espoir, il l'avoit chargé pour moi d'un paquet et d'une lettre.

Le paquet venoit de Hollande, et il m'étoit envoyé par Temminck, qui, curieux d'avoir dans sa collection un calao, d'une espèce particulière, me prioit de le lui procurer; ajoutant que cet oiseau se trouvoit en Afrique, et me le désignant par un bec qu'il m'envoyoit. Temminck ne se trompoit pas. Le calao dont il me parloit est réellement un oiseau africain. On le voit même assez fréquemment à la côte de l'est; mais il est si farouche, si méfiant, si difficile à approcher, qu'il sera nécessairement toujours très-rare dans les cabinets. Pendant tout mon premier voyage, je n'avois été qu'une seule fois à portée d'en tirer un; c'étoit dans le pays d'Auteniquoi; et comme si j'eusse prévu le vœu de mon ami, je m'étois hâté de lui en faire l'hommage et de le lui envoyer par Boers. Le désir qu'il me témoignoit d'en avoir un mettoit pour moi un prix

infini à celui que je lui avois fait passer ; et je sentois quelque plaisir à penser qu'au moment où je recevois sa demande, il recevoit peut-être l'oiseau qu'il désiroit.

Les nouvelles que me donnoient, et sur la Hollande, Temminck, et sur le Cap, Serrurier, m'étoient, dans les circonstances présentes, infiniment agréables ; mais j'eusse désiré les recevoir par une autre voie que celle de Pinard. La rencontre de cet homme me sembloit de mauvais augure ; je m'alarmois de le voir dans mon voisinage ; et mes craintes, comme on le verra, ne se trouvèrent que trop bien fondés.

Quoiqu'il eut suivi une autre route que moi, son voyage n'avoit pas été plus heureux que le mien, et il venoit d'éprouver, comme moi, le fléau de la sécheresse et la de disette des fourrages ; mais comme il n'avoit qu'une voiture et peu de monde, il s'en étoit mieux tiré. Il me fallût entendre le prolixe et interminable récit de ses prouesses, dont je fais grace au lecteur, car jamais histoire ne fut comptée plus longuement ; et d'après le service qu'il venoit de me rendre, je me voyois pourtant obligé de l'écouter.

A l'entendre, il se rendoit chez les grands Namaquois sans autre projet que celui de chasser les éléphans et de faire le commerce de l'ivoire. Mais je connoissois assez l'aventurier, pour me défier de ses déclarations. J'avois vu d'ailleurs de quoi étoit composée sa pacotille ; et je n'ignorois pas, moi, qui voyageois aussi, que ce n'est point avec des quincailleries, du tabac et des liqueurs fortes qu'on tue des éléphans. Son seul et véritable but étoit l'achat et le commerce des bestiaux ; et s'il annonçoit avec tant d'affectation de prétendus projets de chasse, ce n'étoit qu'un prétexte pour détourner loin de lui les soupçons et les yeux de l'administration. Ceci exige une explication.

Les bestiaux sont un des objets dont la Compagnie s'est réservé exclusivement le commerce avec les Sauvages ; elle en défend le trafic sous des peines très-rigoureuses. Mais dans des contrées aussi éloignées de la surveillance du gouvernement, comment l'empêcher? et quand il manque de force pour faire exécuter même ses loix ju-

diciaires, où en trouveroit-il pour l'observation de ses loix fiscales? La prohibition dont il s'agit est d'autant plus facilement éludée, que personne n'est spécialement chargé de la maintenir, que tout le monde est intéressé à la frauder, et qu'avec l'assurance de l'impunité on a de plus celle du bénéfice.

Encore, si les fraudeurs n'étoient coupables qu'envers le gouvernement! mais que d'iniquités! que de crimes et d'horreurs! Quelques colons, bien armés, se réunissent ensemble; puis, tombant tout-à-coup sur une horde isolée, ils obligent ceux qui la composent de leur amener tous leurs troupeaux, y choisissent les bêtes qui leur conviennent, et en donnent le prix qui leur plait. Que peuvent, contre ces brigands redoutables, de malheureux Sauvages à qui les armes à feu sont inconnues! S'ils entreprennent de résister, s'ils se permettent même quelques murmures, leur vie n'est pas en sûreté. Aussi, à peine savent-ils les contrebandiers en campagne, qu'ils s'empressent d'éloigner leurs troupeaux et de les envoyer dans les bois et dans les montagnes, où ils les tiennent cachés. C'est le seul moyen qu'ils aient pour se préserver du pillage; et c'est celui qu'ils emploient tous.

Mainte fois il m'est arrivé de venir dans une horde, et de ne pas y trouver une seule pièce de bétail; parce que, jugé d'après les faits d'autrui, on m'y regardoit comme un de ces prétendus trafiquans de bœufs, dont la présence est un fléau. Pour dissiper ces préventions défavorables, il falloit qu'en vivant quelque tems avec les Sauvages, ils apprissent à me connoître, ou que mes gens les instruisissent des motifs qui me faisoient voyager; alors la confiance se rétablissoit. On me racontoit les abominations qu'avoient commises les scélérats avec lesquels on m'avoit confondu. Je voyois les troupeaux reparoître; et si je voulois en acheter quelques bêtes, on me laissoit le maître du choix; toutes étoient à ma disposition. Je contractois loyalement, je payois de même; et j'avois, en partant, la consolation d'entendre ces bouches qui, jusqu'alors, avoient maudit les blancs, avouer enfin qu'il en étoit quelques-uns qui ne méritoient pas d'être haïs.

Assurément je ne soupçonnois point Pinard d'être un de ces ache-

teurs à coup de fusil. Sans doute il vouloit contracter autrement qu'eux, puisqu'il étoit seul de sa couleur, et qu'il portoit avec lui les trois sortes de marchandises que recherchent, par dessus toutes les autres, les Sauvages: la quincaillerie, l'eau-de-vie et le tabac. Néanmoins je craignois l'indiscipline et le désordre que pouvoit mettre dans ma troupe un pareil homme; et bientôt il me prouva que je ne m'allarmois point vainement. Il conduisoit avec lui trois tonneaux de cette mauvaise eau-de-vie que fabriquent et vendent les colons; mais au goût qu'il montroit pour cette liqueur, sa cargaison devoit être bien allégée, avant qu'il fût arrivé chez les Namaquois. Dès le soir, il en prit une telle dose, que le peu qu'il avoit de raison se trouva entièrement troublé. Dans cet état, ses tonneaux étant abandonnés à la discrétion de ses Hottentots, ceux-ci en firent les honneurs à ma troupe; et avant la nuit, ses gens et les miens furent ivres. Au milieu de cette orgie dégoutante, Pinard balbutiant cherchoit à débaucher mes Hottentots et à les engager de quitter mon service pour s'attacher au sien; c'étoit pour eux une séduction bien puissante que l'aspect de ces trois tonneaux en perce; et je vis un moment où leur ancienne inclination pour moi alloit être étouffée par l'appât subit de cette eau-de-vie qui alloit être à leur discrétion.

Le lendemain, on recommença à boire dès le point du jour. L'empressement fut même tel, qu'avant que les voitures fussent attelées, tout le monde, excepté mon Klaas et trois ou quatre de ses camarades aussi raisonnables que lui, se trouva ivre de nouveau. Cependant il falloit partir; et pour préserver mes voitures d'accidens, je n'avois d'autre ressource que d'en confier la conduite à ce peu de gens sages qui avoient encore leur raison. Swanepoel lui-même, Swanepoel, qui jusqu'alors avoit mérité de moi tant d'éloges, étoit hors d'état de servir; et séduit par les invitations de Pinard, il venoit de s'enivrer avec lui. J'attendis néanmoins, pour lui témoigner mon mécontentement, que nous fussions en marche. Lui, mortifié de mes reproches, veut me prouver qu'il est en état de conduire ma voiture. En vain je lui ordonne de s'éloigner; il s'approche en chancelant, et cherche à s'élancer sur le siège, mais les

pieds et les mains lui manquent tout-à-coup, et tandis que, par des cris affreux, je tâche de faire arrêter le chariot, la roue de devant lui passe en sautoir sur le corps; et celle de derrière alloit même lui écraser la tête, si, par un mouvement machinal, il ne se fût éloigné de sa direction.

Je le crus sans vie; mes conducteurs le regardèrent également comme mort, et déja ils accouroient pour le ramasser, quand, tout-à-coup, je le vis se relever lui-même, et me dire gaiement, ce n'est rien. Malheureux! m'écriai-je, tu vas sentir bientôt que c'est quelque chose. A peine avois-je parlé qu'il tomba sans connoissance. Je le fis étendre sur le matelat de mon chariot. Mais bientôt le mouvement de la voiture le fit revenir à lui; et ce fut alors qu'il sentit ses douleurs, accrues encore par les secousses et les cahots; le moindre ébranlement lui faisoit pousser des cris horribles. Cependant il ne m'étoit pas possible d'arrêter. Nous n'avions pas trouvé la moindre verdure sur les bords de la rivière près de laquelle nous venions de camper. Klaas se flattoit d'en trouver vers la Rivière-Verte, qui étoit éloignée de trois lieues; et nous étions pressés d'arriver à celle-ci. Mais comme l'autre contenoit peu d'eau et pas plus d'herbage, nos bêtes étoient si fatiguées qu'il fallut pourtant arrêter pour leur donner quelque repos.

Cette halte me laissoit le tems d'examiner l'état du blessé et de voir si l'on pouvoit lui procurer du secours. Je le fis déshabiller. Il avoit deux côtes cassées, et les parties fracturées formoient même sous la peau une sorte d'éminence. Dans des circonstances aussi fâcheuses, que faire? que décider? Il falloit des opérations chirurgicales, un pansement selon les règles de l'art, un traitement suivi; et n'ayant en ce genre, ni connoissances, ni moyens, je me voyois forcé d'abandonner le malade à la nature, c'est-à-dire, à ses souffrances et à la mort. Il poussoit des hurlemens affreux; il me supplioit, à mains jointes, de lui brûler la cervelle avec un de mes pistolets, pour abréger ses douleurs; son état me déchiroit l'ame. Mais bientôt ma pitié se changea en colère, quand j'appris que, dans un moment où je m'étois éloigné de lui, il venoit encore d'a-

valer une demi bouteille d'eau-de-vie, que lui avoit apportée, en cachette, un des gens de Pinard.

Oh! combien alors je maudis la mauvaise fortune qui m'avoit fait rencontrer ce malheureux chasseur dont l'ivrognerie étoit, à mes yeux, la véritable cause de la mort de Swanepoel, et dont la présence pouvoit causer encore d'autres désordres dans ma caravane! Quelle satisfaction j'aurois eue de pouvoir me séparer de lui, en restant sur les bords de la Rivière-Verte et lui laissant prendre les devants! Mais cette séparation devenoit impossible, parce que le lit de la rivière manquant d'eau, il falloit en chercher une qui en eût. D'ailleurs, deux de mes attelages ne m'appartenant point et ne m'ayant été prêtés que pour me conduire jusqu'au Namero, je ne devois point oublier qu'ils étoient nécessaires aux deux frères pour cultiver et ensemencer leurs terres; et que par conséquent je devois les leur rendre le plutôt qu'il me seroit possible.

Une réflexion cependant me rassuroit sur les désordres que je voyois naître. Si j'avois lieu de craindre la présence de Pinard, la mienne, peut-être, étoit encore plus à redouter pour lui. Jamais mon caractère franc et décidé n'avoit pu se contraindre sur une conduite équivoque ou sur une mauvaise action. Dès la veille j'avois témoigné hautement mon mécontentement à cet ivrogne. Avant le départ, je lui avois renouvellé mes reproches, du ton le plus ferme et le plus appuyé; et je venois de remarquer depuis notre campement, que, confus et embarassé devant moi, il paroissoit éviter ma présence; ce qui me faisoit croire que si j'étois encore obligé de marcher quelque tems avec lui, il se tiendroit éloigné de moi et de mes gens, et que probablement il chercheroit à me quitter, dès que les circonstances le lui permettroient.

Le lendemain nous nous remîmes en route en cotoyant toujours le lit de la rivière. Enfin, après quatre heures et demie de marche, nous trouvâmes dans ce lit une cavité considérable, qui, heureusement pour nous, contenoit de l'eau, et qui en avoit même assez pour les deux caravanes et pour toutes nos bêtes. On y trouva aussi quelques tortues que mes plongeurs pêchèrent, et qui nous fournirent

pour le moment, un aliment aussi sain qu'agréable. L'endroit où nous nous arrêtâmes, porte en hottentot le nom de *Gariche*.

Swanepoel étoit toujours souffrant, et il désiroit avoir du sang de rhinocéros à boire. C'est-là un de ces remèdes qui, je ne sais pourquoi, se sont accrédités chez les colons, ainsi que chez les Sauvages. On le croit excellent pour les luxations, fractures, et généralement pour toutes les maladies internes; mais on ne tue pas toujours des rhinocéros quand on le veut, et je n'en avois point là à ma disposition. Au défaut de sang, le malade avaloit copieusement de l'eau-de-vie. Pinard l'avoit assuré que cette boisson seule le guériroit.

Pour moi, qui m'étois imaginé qu'après son accident il alloit, pour le reste de ses jours, prendre l'eau-de-vie en horreur, j'étois étonné de le voir se livrer à cette intempérance effroyable. Mais je fermois les yeux sur ces excès et le regardois comme un de ces malades abandonnés, à qui l'on permet tout, parce qu'on désespère de leur vie.

Qui croiroit que ce régime affreux opéra la guérison du malade, du moins il ne lui fut pas nuisible. On raisonnera tant que l'on voudra sur cette cure miraculeuse; certainement, malgré le succès dont je l'ai vu suivi, je n'aurai garde de le conseiller en pareil cas; mais soit que l'eau-de-vie l'ait opérée, soit qu'on ne doive l'attribuer qu'à la seule nature, et que ce soit l'énergie des forces vitales qui ait consolidé chez le malade et ressoudé, en quelque sorte, ses os fracturés; je dois assurer ici que sans pansement, sans appareil, sans aucun ménagement, mon vieil ivrogne se trouva entièrement guéri, et que, six semaines après son accident, il reprit ses fonctions, sans que depuis il ait ressenti la moindre douleur.

Le chemin que nous avions fait depuis la Rivière-Verte me rapprocha du Namero; et déja nous nous trouvions près des montagnes du Camis, qui se présentoient majestueusement à l'est du pays où le Baster m'avoit annoncé que je pourrois trouver à me fournir les attelages qui m'étoient nécessaires. J'étois empressé d'y arriver. Mais ayant trouvé dans notre route une source charmante, nommée *Oog-Fontyn* (Fontaine de l'œil), dont les eaux abondantes, douces et

limpides, nous annonçoient une station agréable, les deux frères, séduits par la fraîcheur du lieu, me proposèrent d'y camper; et, malgré mon impatience, je cédai à leur désir. Vers le soir, quelques Hottentots du voisinage étant venus puiser de l'eau à la fontaine, ils parurent frappés de l'excessive fatigue où se trouvoient nos bœufs, et ils m'annoncèrent que jamais des animaux aussi affoiblis ne pourroient mener mes voitures sur la cîme du Namero que je voulois traverser. Une pareille réflexion ne pouvoit que m'inquiéter beaucoup. Je consultai les donneurs d'avis, sur le parti que j'avois à prendre : « A quelque distance d'ici et dans les montagnes, me « répondirent-ils, est l'habitation de Van der Westhuysen; envoyez « vers lui un homme de votre troupe pour lui demander des relais; « il peut vous en donner, et sûrement il ne vous les refusera pas. »

Ce nom de Van der Westhuysen fit pâlir les deux frères : c'étoit celui de leur père, et il leur annonçoit, comme très-près d'eux, des dangers qu'ils croyoient éloignés. Le vieillard devoit être sur les bords ou à l'embouchure de la Rivière-Verte, où étoient ses possessions; mais la sécheresse excessive et le manque d'eau l'avoit forcé de se retirer avec ses bestiaux dans les montagnes, où il possédoit encore une autre habitation. Les deux Basters craignoient, en m'accompagnant jusques-là, de rencontrer leurs frères blancs, et de s'exposer à des insultes et à des violences nouvelles. Cette idée les avoit même tellement effrayés, que, sans songer à leurs engagemens avec moi, sans s'embarasser de ce que je pourrois devenir, ils prirent le parti de se retirer à l'instant même, d'emmener leurs boeufs, et de me laisser dans mon camp avec mon attelage, mes chariots et mon monde. Il m'eût été facile de leur montrer l'odieux d'un pareil procédé; je préférai de les rassurer sur leurs craintes, en leur promettant que je ne logerois point chez leurs parens, que je resterois sur l'habitation le moins qu'il me seroit possible, et que, quant à eux, je leur assurerois l'incognito, en les tenant cachés dans mes tentes. Ma promesse les calma. Ils consentirent à tenir la leur, et restèrent.

D'après l'avis que m'avoient donné à la fontaine les Hottentots, j'envoyai

j'envoyai un exprès à Van der Westhuysen pour obtenir de lui des relais; et, en effet, le lendemain je reçus les attelages qui m'étoient nécessaires. Parvenu sur la hauteur, je fis arrêter et camper à quelque distance de la maison, ainsi que je l'avois promis aux deux Basters; ils s'arrangèrent pour rester cachés dans mon camp; et moi, pendant ce tems, j'allai chez leurs parens faire ma visite.

La famille me connoissoit déja de réputation; et d'ailleurs Pinard, qui avoit pris les devants, et qui étoit allé descendre chez elle, venoit de lui parler de moi avec quelques détails. Elle me reçut très-obligemment, me fit des reproches de n'être pas venu, comme Pinard, lui demander un logement, et me renouvella ses offres de service en tout ce qui dépendoit d'elle. Cette famille consistoit en deux fils, dont un haut de six pieds, et deux filles, l'une grande et fort jolie, l'autre imbécile. Au reste, dans toute notre conversation, il n'y avoit que trois des enfans et leur mère qui prissent et tinssent la parole. Le bon-homme, vieillard septuagénaire, compté pour rien dans la maison et regardé comme nul, étoit assis dans un coin, où il écoutoit sans mot dire. Depuis long-tems sa femme l'avoit mis au régime du silence; et, sous prétexte d'épargner ses poumons, qui quelquefois souffroient d'un asthme, elle lui représentoit, dès qu'il osoit se permettre d'ouvrir la bouche, qu'il alloit se fatiguer, et le prioit de se taire.

L'infortuné payoit bien cher l'échange qu'il avoit fait de ses femmes hottentotes pour une femme blanche. Dominé, dès le commencement, par cette maîtresse impérieuse, il en étoit devenu l'esclave; et c'est par une suite de cette foiblesse qu'il s'étoit vu forcé d'entrer dans la conjuration qu'elle avoit formée contre les enfans du premier lit. Confus et humilié du rôle qu'il jouoit, il paroissoit souffrir de ma présence. Quelquefois pourtant il se hasardoit à me sourire avec affection; mais c'étoit à la dérobée, et d'un air inquiet qui me faisoit voir qu'il craignoit d'être apperçu de sa femme.

Il étoit né en Allemagne, et je parlois sa langue. Par pitié pour sa peine, autant que par égard pour son titre de maître, je voulus le mettre pour quelque chose dans la conversation, et lui fis, en

allemand, diverses questions sur sa patrie, sur le tems où il l'avoit quittée, sur les circonstances qui l'avoient conduit en Afrique, enfin sur certains détails qui pouvoient l'intéresser. Il y parut sensible, et déja même la joie s'épanouissoit sur son visage; mais sa femme, craignant apparemment, ou qu'il ne parlât d'elle, ou qu'il eût trop de plaisir, l'interrompit brusquement et le fit taire, pour me parler de la France. Madame se prétendoit Françoise d'origine. Sa mère, disoit-elle, étoit Provençale; elle même, quoique née Africaine, avoit été élevée à la languedocienne; et pour me le prouver, elle me prononça quelques phrases d'un baragouin inintelligible, qu'elle prétendoit être du françois. Probablement elle n'entendoit pas plus que moi ce jargon bisarre; mais elle affectoit de s'en servir de tems en tems, et persuadée que le témoignage le plus convaincant de son origine étoit l'accent du pays, elle en mettoit tant à son prétendu patois, elle faisoit de tels efforts et de contorsions de bouche si ridicules, que j'avois toutes les peines du monde à m'empêcher de rire. Les deux fils et leur grande sœur écoutoient ces merveilles, bouche béante, les yeux stupidement attachés sur leur mère; et plus ses mots devenoient inintelligibles, plus leur admiration pour elle sembloit s'accroître.

Pour partager et pour augmenter les plaisirs d'une journée aussi amusante, la dame avoit envoyé chercher un sien frère, nommé Engelbrecht, lequel demeuroit à quelques lieues de là. Engelbrecht ne vint point le même jour; mais la joie des assistans n'en fut point troublée pour cela. Pinard avoit fait apporter de l'eau-de-vie en quantité. Toute intéressante qu'étoit la conversation, on l'interrompit pour boire; et comme, faute de gobelets, on fut obligé de se servir d'écuelles, en peu de tems toute la maison, sans excepter la mère et ses deux filles, fut complettement ivre. Pour moi, que ce dénouement laissoit libre, j'en profitai pour me retirer, et je vins passer la nuit dans mon camp.

Engelbrecht arriva dès le matin chez sa sœur. Il amenoit avec lui sa famille qui étoit plus nombreuse que l'autre; et cette arrivée avoit été célébrée par quelques rasades d'eau-de-vie. Après ce préliminai-

re, quelqu'un proposa de venir me visiter dans ma tente, et bientôt je vis arriver toute la société. Une pareille démarche sembloit m'annoncer des choses obligeantes; mais les cerveaux étoient échauffés de boisson. Ce fut Engelbrecht qui parla le premier; et cet homme qui ne m'avoit jamais vu, cet homme qui me devoit des égards à plus d'un titre, ne m'adressa la parole que pour me demander, d'un ton grossier, pourquoi j'avois admis dans ma troupe un scélérat tel que Klaas Baster?

Cette impertinente question m'annonçoit que le secret de la présence du Baster étoit connu: or, il n'y avoit que Pinard qui eût pu me trahir sur cet objet. Avant de nous rendre chez les Van der Westhuysen, j'avois exigé de lui le plus profond silence sur l'arrivée des deux frères: il me l'avoit promis; mais quelle confiance avoir dans les promesses et la discrétion d'un ivrogne! Indigné de son procédé infame, ce fut à lui que j'adressai d'abord la parole; et j'avoue que dans ma colère je lui parlai très-rudement. Ma réponse au frère fut très-sèche; j'annonçai hautement à la société que si quelqu'un s'avisoit de faire à Klaas Baster la plus légère insulte, dès-lors il se déclaroit mon ennemi, et que je le regarderois comme le mien. Enfin, je mis dans mon geste et dans mes expressions tant de chaleur, que personne n'osa me répliquer un seul mot. Au reste, ce qui me rendoit si fier et si hardi c'étoit la présence même du père. Quoiqu'il ne se permît point de parler, j'étois bien sûr d'être avoué intérieurement par lui: j'avois cru démêler ses sentimens cachés; et tandis que je m'échauffois pour ses deux fils, il me sembloit lire dans ses yeux le plaisir qu'il ressensoit de me voir défendre deux malheureux, qui n'étoient tels que parce qu'ils étoient ses enfans.

Pour détourner un entretien dont on s'étoit flatté de tirer un meilleur parti, la belle-mère m'invita de venir dîner chez elle avec toute sa compagnie; et moi, sans témoigner ni humeur ni ressentiment, j'acceptai, et je suivis la bande joyeuse, fort embarrassé néanmoins de savoir comment s'exécuteroit la fête et quel rôle j'allois jouer dans ce banquet solemnel.

La maison étoit d'une seule pièce, longue de vingt pieds envi-

ron, sur neuf ou dix de large; ses murs, fabriqués simplement avec de la terre, étoient de toutes parts sillonnés de lézardes et de larges fentes. Cette galerie, ou plutôt cette vaste grange, n'offroit pour toute fenêtre qu'un seul trou, bouché avec le fond délabré d'un vieux tonneau. On pouvoit, à travers les trous nombreux du toit, tombant en ruine, distinguer, sans quitter sa place, si le ciel étoit triste ou serein; mais ses arrosoirs naturels ne manquoient pas, lorsqu'il pleuvoit, d'inonder la chambre et ceux qui l'habitoient. On faisoit le feu dans un angle à côté de la porte : de cheminée, on n'y avoit jamais songé; et la fumée avoit à chosir, à la vérité, pour purger ce repaire, ou le toit, ou les murs lézardés, ou la porte, ou la fenêtre. Dans l'angle opposé à la porte d'entrée, se trouvoient ramassés en tas, et à peine recouverts de nattes à demi pourries, tous les grains de la récolte, pour la consommation de cette nombreuse famille.

Quant aux meubles de ce riant palais, ils répondoient parfaitement au portrait que je viens d'en faire. Une table raboteuse, fixée à demeure sous la fenêtre, et toujours chargée d'une bouilloire d'eau bouillante et de quelques jattes écornées. Trois petits coffres roulans, servoient tout à la fois de sièges et d'armoires; et, lorsqu'il y avoit compagnie, on y appliquoit dessus des planches brutes à défaut de bancs. Dans un troisième angle, à côté du tas de grains, s'élevoit le sopha des époux. Ce grabat, ou cette espèce de lit, fait avec quatre pieux fichés en terre, et sur lesquels on avoit cloué une peau de bœufs, servant de matelats, étoit encore surmonté d'un énorme tas de peaux de moutons, graisseuses, puantes et mal préparées, qui tenoient lieu de couvertures et de coucher au reste de la famille, qui, pêle-mêle, dormoit sur le plancher. Enfin, contre le mur, vis-à-vis la fenêtre, se voyoit un moulin à bras pour la mouture du bled. Telles sont en raccourci les voluptés dont se repaissent les habitans de ce séjour enchanté. A peine la compagnie fut-elle rassemblée, que je vis les deux filles et les deux fils de la patrône, aidés de quelques Hottentots, se mettre en devoir de moudre la quantité de farine qu'alloit exiger tant de nouveaux venus. Le moulin

demandoit quatre travailleurs vigoureux, et la compagnie se relayoit tour à tour pour cette besogne. Cependant le feu pétilloit dans l'âtre, attendant un mouton tout entier, tout frais écorché, qui pendoit à la muraille, et qui devoit former le seul mets de ce fameux repas. Les hommes tiroient leurs pipes et commençoient à fumer. Pinard, très-libéral d'eau-de-vie quand il en buvoit sa part, en avoit apporté une abondante provision, et la société ne manquoit pas de se désaltérer de tems en tems.

Pour moi, déja rassasié de tant de fééries, j'avois senti mon cœur se soulever à la vue de ce mouton hideux pendu au mur, et dont le sang couloit encore sur le plancher; et bientôt la chaleur du feu, l'épaisseur de la fumée des pipes, l'odeur insupportable qu'exhaloit, et la sueur des personnes occupées au moulin, et le corps huileux des Hottentots, et le tabac des fumeurs, et ces haleines empoisonnées d'eau-de-vie, me portèrent à la tête, et finirent par me rendre malade. A ces petits inconvéniens se joignoit le bruit assourdissant du moulin, bruit si affreux que les assistans étoient contraints de crier à tue-tête pour s'entendre. En vain, par égard, je fis des efforts pour résister à la douleur et ne point quitter l'assemblée; il fallut céder au dégoût : tout tournoit autour de moi; j'étois plus ivre qu'aucun des conviés, quoique je n'eusse encore bu que du lait; je sortis et retournai à ma tente, où bientôt l'air pur et le calme m'eurent rétabli. Mais ce qui pourra donner une véritable idée de cette bachanalle hottentote, c'est que personne ne s'apperçut que je manquois au dîner.

Le lendemain, lorsqu'on eut appris qu'en effet j'avois déserté lâchement, on me plaignit d'avoir perdu à dormir une nuit si agréable; mais ces regrets étoient mêlés de railleries et d'une sorte de commisération. On comparoît ma conduite avec celle du lieutenant Paterson. Tous se répandoient en éloges sur ce voyageur, qui, en leur prodiguant d'excellent vin de Bordeaux, s'étoit montré un athlète invincible, soit qu'il fallut fumer, soit qu'il fallut boire; et je sentois très-bien que l'admiration qu'avoit excitée cette tête forte n'offroit pas des résultats favorables à la foiblesse de la mienne.

Tout ceci m'indiquoit que Paterson s'étoit conduit en homme sage et avisé. Obligé de vivre avec des ivrognes et de dépendre d'eux, à raison des services qu'il en attendoit, il avoit eu la prudence de se prêter aux circonstances et de se conformer à leurs goûts : moi-même j'aurois adopté sa politique et suivi son exemple, si mon tempéramment eût pu s'y plier. Mais à une aversion insurmontable pour les excès du genre de celui-ci, se joignoit une impuissance physique; et quoique capable de supporter des fatigues de tout genre, je ne l'étois point pour les abus de la boisson et sur-tout pour celui des liqueurs fortes.

Mon intention, en revenant chez Van der Westhuysen, étoit d'obtenir de lui et de son beau-frère qu'ils me vendissent chacun un attelage. Piet Baster étoit retourné à sa horde avec les siens ; et mes bœufs, joints à ceux que j'avois achetés de son frère, ne me suffisoient certainement pas pour pouvoir me remettre en route avec trois chariots. Inquiet de la position embarrassante où je me trouvois, j'étois impatient d'en sortir ; mais les têtes avoient été tellement dérangées par les libéralités de Pinard, que ni ce jour-là, ni le suivant, il ne me fut possible de faire ma proposition : et l'on m'en croira sans peine, quand je dirai qu'en trois fois vingt-quatre heures, huit hommes et six femmes vidèrent un *half-aam* d'eau-de-vie, c'est-à-dire, quatre-vingt pintes. Il est vrai qu'on passa les trois nuits sans se coucher; que les journées, à l'exception du peu de sommeil qu'obtinrent l'accablement et l'ivresse, furent employées totalement à boire, et que Pinard l'Amphytrion savoit merveilleusement exciter son monde, et par ses leçons, et par son exemple, et que peut-être ses gens ne s'en firent pas faute non plus.

Le quatrième jour enfin, la compagnie, lassée de boire, s'étant trouvée un peu rassise, j'entamai près de Van der Westhuysen et d'Engelbrecht ma négociation. Leur réponse fut qu'ils ne pouvoient ni l'un ni l'autre me vendre un seul bœuf, parce qu'ils n'avoient absolument que ceux qui leur étoient nécessaires ; et en cela ils ne me trompoient point : mais ils m'annoncèrent que si je voulois me rendre dans les montagnes du Camis, je trouverois là des co-

lons qui me fourniroient ceux dont je pourrois avoir besoin. C'étoit Klaas Baster qui m'avoit fait venir au Namero, en m'assurant que j'y verrois des attelages à acheter. Du Namero l'on me renvoyoit au Camis, et j'avois à craindre de n'être pas plus heureux. Mais, d'un autre côté, quel parti prendre ? et après tout, puisque sans un nouvel achat de bœufs je ne pouvois sortir du lieu où j'étois, ne devois-je pas courir les risques d'un voyage qui devenoit ma seule et unique ressource ?

Le fils aîné de la maison s'offrit de monter à cheval avec moi et de me servir de guide au Camis. Assurément cette proposition étoit faite pour me plaire. Je l'acceptai avec reconnoissance; mais je demandai à y mettre une condition : ce fut que Klaas Baster seroit du voyage.

Depuis qu'on avoit su dans la famille que je l'emmenois avec moi; depuis que j'avois eu occasion de déployer à ce sujet mes sentimens vis-à-vis d'elle, je m'étois fait un devoir de le tirer de la tente où il se tenoit caché et de le faire vivre ostensiblement dans mon camp avec mes autres compagnons. Les parens paroissoient ne plus s'affecter de sa présence; mais ce n'étoit pas assez pour moi, et je voulus absolument le reconcilier avec eux. Jusqu'à ce moment, l'ivresse, dont ils n'étoient point sortis, m'avoit empêché d'exécuter mon projet. Le laisser dans mon camp pendant que j'irois au Camis, c'étoit exposer ce brave-homme, à qui j'avois tant d'obligations. Il se pouvoit que les têtes s'échauffassent de nouveau sur lui, et qu'on profitât de mon absence pour lui jouer quelque tour. Dans cette incertitude, le seul parti qui me restoit étoit de l'emmener avec moi; et ce fut par ce motif que j'en fis la proposition au frère, quoique de la part de celui-ci je m'attendisse à un refus. En effet, il parut d'abord hésiter; mais ébranlé par la ferme résolution où il me vit de rejetter ses services, s'il n'acceptoit point ma condition; honteux de s'être avancé, et de paroître rougir de son frère en ma présence, il se détermina enfin; et le lendemain, à la pointe du jour, nous partîmes tous trois, suivis de quelques-uns de mes Hottentots.

Nous avions à l'est la chaîne du Camis. Arrivés au pied des pre-

mières montagnes, nous ne trouvâmes que des sentiers étroits et tortueux, par lesquels il nous fallut gravir, sans pouvoir nous servir que rarement de nos chevaux. Après une marche très-fatigante, ces routes escarpées nous conduisirent à une gorge profonde dans laquelle couloit une rivière que mon guide me dit être la Rivière-Verte, et qui prend sa source dans ces montagnes. Quelqu'instruit que me parut le jeune homme dans la connoissance locale du pays, son assertion me sembloit d'autant plus invraisemblable qu'ayant côtoyé pendant long-tems le lit de la Rivière-Verte, je n'y avois pas vu une goutte d'eau courante, et que celle-ci couloit à pleins bords. Cependant il ne se trompoit point. Mais cette eau avoit à traverser des sables et des terrains brûlés qui la tarissoient et l'empêchoient d'arriver jusqu'à la plaine, quand elle n'étoit pas très-abondante.

L'intention de mon guide, en me conduisant dans la gorge, étoit de m'aboucher avec un colon qui avoit là une habitation, c'est-à-dire, une mauvaise cabane dans laquelle il vivoit. J'y achetai six bœufs, qui devoient m'être livrés lorsqu'à mon retour je repasserois par ce lieu. Plus loin et plus avant dans les montagnes, je trouvai un gîte semblable, dont le maître me vendit, aux mêmes conditions, trois autres bêtes, en m'offrant de passer la nuit sous son toit. Le soir approchoit, et le froid étoit déja excessif. Il fut même tel que je ne pus dormir, et que je passai la nuit à grelotter, enveloppé dans mon manteau, qui me servoit à la fois de matelat et de couverture. Au retour de la lumière, je ne fus plus étonné de cette froidure si rigoureuse : la terre étoit couverte d'un pied de neige.

Né dans la zône torride où j'avois passé ma première jeunesse, je devois être sensible au froid; et quoique j'eusse appris à m'y endurcir pendant mon séjour en France, les trois années que je venois de passer en Afrique m'avoient rendu ma sensibilité première, en me faisant vivre dans une température qui se rapprochoit de celle dans laquelle j'avois pris naissance. Avec une pareille susceptibilité, il m'étoit extrêmement pénible d'avoir à subir les frimats d'un climat glacial. Je ne sais quel journaliste, en parlant de mon premier ouvrage, a dit que je voyageois en satrape, parce que j'avois avec moi

trois

trois chariots : certes, si le critique eût pu me voir dans la cabane du Camis, il fût convenu que le satrape n'étoit pas toujours à son aise.

Le maître de la case m'avoit prévenu que plus loin, vers le nord-ouest, demeuroit un autre habitant qui, plus riche que lui en bestiaux, pourroit m'en vendre davantage. Malgré la répugnance que je me sentois pour entreprendre une nouvelle course par un tems aussi dur, je partis. Pendant toute notre marche, qui fut des plus pénibles, nous eûmes à essuyer une neige continuelle. Elle tomboit à gros flocons, comme dans les pays les plus septentrionaux de l'Europe. C'étoit une grande imprudence à nous, de nous aventurer ainsi dans des circonstances pareilles, car la neige, empêchant de découvrir le sol sur lequel nous marchions, nous risquions sans cesse de nous rompre le cou en tombant avec nos chevaux; cependant, par un bonheur sur lequel nous ne devions pas trop compter, nous arrivâmes sans accident sur une habitation pitoyable, où nous trouvâmes, dans une mauvaise hutte, un vieillard avancé en âge qui se chauffoit à un feu de bouse de vache, dont il m'invita de m'approcher.

Transi et morfondu, ce fut avec bien du plaisir que je trouvai à me réchauffer; quoique je ne pusse le faire que dans une position très-incommode et accroupi à la hottentote; la cabane étant trop basse pour y rester debout. Cloete à ce bienfait de l'hospitalité, joignit celui de nous présenter du lait et du pain, les seules subsistances qu'il eut en sa disposition. Je me contentai du lait, parce que le pain ayant été pêtri, au moins pour un quart, avec les égrisures de la meule qui avoit moulu sa farine, je ne voulois point user mes dents à manger des pierres. Le soir, notre patron nous régala d'un *haamel* (mouton gras), qu'il fit tuer, et qui fut mieux reçu de ma troupe que son lait.

Pour moi, je causois avec lui, j'étudiois son caractère, et je cherchois à deviner par quels moyens je le déterminerois à me vendre les bœufs dont j'avois besoin. Tant de précautions étoient inutiles. A peine eus-je formé ma demande qu'il me ferma la bouche par un re-

fus net : sorte de réponse peu consolante pour un homme qui, dans l'espoir d'en recevoir une autre, avoit bravé le froid et la neige. Cependant en tâtant le vieillard dans la conversation, je m'étois apperçu que quand j'avois parlé eau-de-vie, ses yeux s'étoient ranimés ; et je me flattois que ce moyen d'éloquence me serviroit mieux auprès de lui que toutes les prières et toutes les instances possibles.

J'avois avec moi deux flacons d'eau-de-vie de France ; j'en fis apporter un, et versai quelques rasades au bon-homme pour le mettre en belle humeur ; puis, quand je vis son visage s'épanouir, je renouvellai ma proposition. Elle ne fut point rejettée comme la première fois ; mais néanmoins il ne l'accueillit qu'avec froideur. J'essayai d'échauffer, par quelques rasades nouvelles, ce commencement de bonne volonté ; et dans l'intervalle, je lui représentai, avec le plus de chaleur qu'il me fut possible, et la situation désastreuse où je me trouvois, et le service important qu'il alloit me rendre, s'il vouloit contribuer à m'en tirer. Je m'avançai même jusqu'à le laisser maître des conditions, et promis de payer, sans rien rabattre du prix qu'il fixeroit aux deux attelages que je lui demandois. C'étoit-là lui mettre la main dans ma bourse ; mais la nécessité m'y forçoit, et il consentit enfin à me céder, pour cent quarante rixdalers, quatorze bœufs.

Le froid ne m'avoit pas permis de reposer la nuit précédente ; il m'empêcha encore de dormir celle-ci, et il fallut la passer à causer avec Cloete, accroupis tous deux auprès de son feu.

Le pis de l'aventure, c'est que le matin quand le patron eut cuvé son eau-de-vie, il ne se ressouvint plus des promesses de la veille, et que par conséquent il ne voulut plus les tenir. Heureusement il me restoit encore de sa liqueur favorite. Je recommençai l'épreuve du jour précédent, et elle réussit de nouveau. Cloete renouvella sa promesse ; mais, pour empêcher qu'il ne la retirât encore, j'exigeai, quand il l'eut donnée, qu'il me conduisît dans son parc, et que là je pusse choisir les bêtes qu'il venoit de me vendre. A l'inspection des dents et de cornes, toutes me parurent avoir plus de

dix ans de service; et néanmoins j'étois trop heureux de les trouver.

De retour dans la cabane, je lui fis mon obligation payable au Cap, et tirée, à l'ordre d'un de ses amis, sur Serrurier, le nouveau fiscal. Mais ces quatorze bœufs achetés ne me formoient qu'un attelage; et j'eusse bien désiré en avoir deux. Ainsi donc, en écrivant le billet, je proposai à mon homme de lui en faire un du double, et de lui acheter par conséquent le double d'animaux. Pour donner du poids à cette proposition, je l'accompagnai d'un grand verre d'eau-de-vie. Il avala tranquillement la boisson; puis il ajouta, sans s'émouvoir, que non-seulement il ne me vendroit pas une bête de plus, mais qu'il me conseilloit même avec franchise de lui laisser les autres; que je venois de faire un marché de dupe; qu'à six lieues plus avant dans les montagnes étoit une horde hottentote où j'aurois trouvé à conclure des achats bien autrement avantageux que le sien; et qu'au sur-plus il m'exhortoit lui-même à m'y transporter.

Cet aveu naïf, tout grossier qu'il étoit, ne pouvoit manquer de me plaire, puisqu'il m'indiquoit le moyen de completter mes attelages. Malgré la neige qui tomboit toujours très-abondamment, je donnai aussitôt des ordres pour le départ, et je demandai à Cloete des renseignemens pour me rendre à la horde. Mais quand il fallut nous mettre en route, je me sentis tout-à-coup tellement transi, tellement pénétré du froid, que la force et le courage me manquant à la fois, je rentrai dans la cabane et me contentai d'envoyer mes gens, en leur livrant toute la quincaillerie que nous avions apportée avec nous, et les chargeant de l'employer pour acheter autant de bœufs qu'ils pourroient en avoir.

Dans ces hautes montagnes du Camis, lieu le plus élevé peut-être de toute l'Afrique méridionale, l'air est si vif et si cuisant que le tempéramment le plus robuste en est affecté. Soit que je fusse mal disposé, ou que le froid fût augmenté réellement, comme je n'en doutai point, je ne pouvois plus me réchauffer. Mon dos restoit glacé, tandis que le feu près duquel j'étois accroupi, me brûloit les jambes. Si par fois, pour dissiper l'engourdissement que

me causoit une attitude si gênante, j'essayois de sortir hors de la cabane, l'air, oppressant tout-à-coup ma poitrine, me coupoit la respiration; je haletois; il me sembloit que j'allois étouffer, et bientôt je me voyois obligé de rentrer dans la case. Il est vrai que là j'avois à souffrir d'un autre inconvénient; celui de la double fumée que donnoient à la fois et nos tourbes et la pipe du patron. Mais des deux maux entre lesquels il me falloit choisir, celui-ci au moins étoit le plus tolérable; et je m'y résignai, en attendant le retour de mes gens.

Ils revinrent, amenant avec eux sept bœufs et deux vaches; qui, joints aux sept bœufs que j'avois conservés des miens, aux quatorze que m'avoit vendus Klaas Baster, et à ceux que je venois d'acheter au Camis, me formoient quarante-quatre bêtes d'attelage. Ce nombre, quoiqu'insuffisant encore pour completter entièrement celui dont j'avois besoin, suffisoit au moins pour me donner les moyens de continuer mon voyage; et il me laissoit le tems d'attendre une occasion plus avantageuse et plus favorable qui me permît de faire mon dernier achat. Ainsi, sans rester plus long-tems dans ce climat glacial, je pris congé de mon vieil hôte, et je regagnai mon camp, en recueillant sur ma route les animaux que j'avois achetés. Le froid étoit augmenté encore, puisqu'en beaucoup d'endroits je trouvai de la glace épaisse de deux pouces. La neige d'ailleurs ne cessa de tomber pendant tout le tems que nous fûmes dans les montagnes; et quoique je m'attendisse à souffrir extrêmement de la route, néanmoins l'assurance de retrouver bientôt dans la plaine une atmosphère plus douce, la joie sur-tout de me voir délivré de ces inquiétudes désespérantes qui m'avoient affligé si long-tems, furent pour moi une distraction si puissante qu'à peine m'apperçus-je de la rigueur du ciel.

Je ne revis le soleil qu'en arrivant dans cette vallée qu'arrose la Rivière-Verte. Là, ranimé par la vue de cet astre bienfaisant, réchauffé par ses rayons, je marchois gaiement sous son influence salutaire, quand tout-à-coup ma troupe fut arrêtée par des cris qui paroissoient partir du haut de la montagne. Nous jettâmes les yeux

de ce côté, et nous vîmes une douzaine de zèbres qui, réunis au pied d'une roche, à l'abri du vent, s'y chauffoient au soleil.

L'espace qui nous séparoit d'eux étoit extrêmement escarpé, et nous ne pouvions les approcher qu'en faisant un grand détour qui eût exigé une marche trop longue et trop pénible, et consumé inutilement un tems que je n'avois point envie de perdre. Néanmoins, pour leur faire peur et me donner le plaisir de les voir courir, je tirai un coup de fusil. Le lieu où nous nous trouvions étoit très-favorable à une répercussion d'écho; et en effet, l'explosion, après avoir retenti à nos côtés, alla frapper la roche au pied de laquelle étoient les zèbres, et revint se répéter à nos oreilles.

Les zèbres, qui, trompés par la répercussion du bruit et croyant qu'il venoit du haut de la montagne, descendirent de leur roche au grand galop, et accoururent vers nous, en cherchant à fuir par la vallée. Cependant, quand ils nous eurent apperçus, ils se détournèrent, firent un crochet; puis, gagnant le côté de la montagne opposé à celui qu'ils venoient de descendre, ils disparurent.

Une femelle seule, ou moins effarouchée sans doute, ou trop fatiguée pour gravir la hauteur, abondonna la troupe et continua de suivre le vallon. Jusque-là j'avois, quoiqu'avec peine, retenu mes chiens. Mais quand je vis l'animal à portée d'être chassé, je les lâchai, et bientôt ils l'eurent atteint. Jager sur-tout la joignoit de si près que, de tems en tems, il lui mordoit les jarrets et les cuisses; et comme c'étoit le plus grand et le plus fort de ma meutte, à chaque coup de dents il emportoit la chair ou la peau. Van der Westhuysen fils et moi nous courions à cheval, suivis des mes Hottentots qui, bien qu'à pied, n'alloient guère moins vîte que nous. Enfin, nous parvînmes à entourrer la bête. On lui jetta un nœud coulant qui l'arrêta; puis, l'ayant attachée à la queue de mon cheval, je m'en fis suivre.

D'abord elle suivit assez tranquillement. Mais, soit que la vue des chiens l'inquiétât, soit que la douleur de ses blessures devînt trop forte, après une centaine de pas elle commença à donner des saccades au cheval, qui, ripostant par des ruades, la faisoit cabrer. Ce manège impatientant m'arrêtoit dans ma marche. Pour le terminer, je

formai le dessein de monter l'animal lui-même. En vain mon compagnon et mes Hottentots voulurent-ils m'en détourner, en me présageant quelque malheur; le plus grand malheur qui pût m'arriver étoit d'être jetté à terre : or, je n'étois pas homme à être arrêté par la crainte d'une chûte; et je désirois savoir s'il étoit possible de subjuguer cet animal sauvage que les savans nous représentent comme indomptable, et cela par un simple préjugé; car il s'en faut de beaucoup qu'il le soit réellement, comme on va le voir; et les Sauvages, dont le témoignage sur ce point doit avoir plus d'autorité que celui des savans naturalistes, le croient très-propre à servir de monture.

Pour me garantir des morsures de la bête, on la musela; on la détacha de mon cheval, et je sautai sur son dos. Sa résistance fut médiocre, et moindre que celle d'un cheval qui n'auroit point encore été dressé. Bientôt même elle marcha aussi tranquillement que mon cheval; et je la conduisis ainsi, pendant plus d'une lieue, jusqu'à l'habitation du colon chez lequel j'avois acheté mes premiers bœufs. Cette épreuve heureuse me satisfit tellement que je formai le projet de la garder et de m'en faire une monture. Mais pour cela il eût fallu auparavant la panser et la guérir, et ses blessures étoient trop considérables pour que moi ou mes gens nous osassions l'entreprendre. Je renonçai donc à mon dessein. Je crus qu'abandonnée à elle-même et à son instinct, elle se rétabliroit bien plutôt et bien plus sûrement; et dans cet espoir, je voulois lui rendre la liberté; mais les Hottentots du colon chez qui nous nous trouvions, nous supplièrent de la leur abandonner, afin de se régaler de sa chair qu'ils trouvent très-délicate; et en conséquence elle fut tuée et dépécée à l'instant même.

Peut-être parmi les personnes qui liront ce fait, y en aura-t-il qui prétendront qu'il ne prouve rien; et qu'un animal, fatigué d'une longue course, affoibli par des blessures, surchargé d'un poids nouveau pour lui, devoit devenir traitable et plus docile. Ce raisonnement, il est vrai, peut s'appliquer à l'homme; il a même lieu pour les animaux domestiques, qui, né spatiens, ou devenus tels par l'éducation, se soumettent sans résistance au joug qu'on leur impose,

et souffrent même assez tranquillement les coups et les blessures, ainsi que les remèdes destinés à les guérir. Mais il n'en est point ainsi des animaux sauvages et des bêtes féroces. Toute contrainte est insupportable à ceux-ci ; la souffrance les irrite; des douleurs aigues les rendent furieux ; et leur rage forcénée s'exalte même à un tel point que si dans leur captivité ils ne peuvent point se venger sur leur ennemi, ils se détruisent eux-mêmes.

Il paroît que dans le nombre des animaux qui sont épars sur la surface du globe, il en est un certain nombre que la nature a destinés au service de l'homme : au moins le caractère qu'elle leur a donné paroît-il ou plus docile, ou plus aisé à dompter ; et c'est cette différence particulière qui les distingue de ceux qu'un naturel féroce rend dangereux ou nuisibles. La propriété dont je parle indique véritablement la supériorité de l'homme ; et sans aller en rechercher la cause dans des miracles et des rêves mystiques, il suffit de l'expérience à cet égard, pour exciter toute notre admiration.

L'homme, dans les différentes contrées du globe, a su dompter, apprivoiser, façonner à son service, accoutumer à sa domesticité, plier à ses usages, plusieurs espèces d'animaux divers. Mais je suis persuadé qu'il en est beaucoup d'autres encore qu'il pourroit se rendre propres ; et dans ce nombre je mets le zèbre et le couagha, qui, par leur légéreté, leur force, la beauté de leur robe, deviendroient pour lui une conquête aussi précieuse que brillante.

Comme le zèbre sur lequel j'avois tenté mon expérience étoit une femelle, et qu'il étoit à présumer qu'un mâle seroit naturellement plus indocile, je m'étois proposé de renouveller l'épreuve sur un mâle, s'il m'arrivoit d'être assez heureux pour m'en procurer un ; mais pendant tout le cours de mon voyage, j'en ai cherché vainement l'occasion et n'ai pu la trouver ; et quoique rien ne soit plus aisé à un voyageur qui parcourt l'Afrique, que de chasser et de tuer des zèbres, il est très-difficile d'en attraper de vivans, à moins d'avoir d'excellens chevaux de course, qui ne soient point fatigués d'une longue marche ; et encore faut-il chasser ces animaux dans quelque plaine, car pour peu qu'il y ait des montagnes dans le voi-

sinage, les zèbres s'y mettent bientôt à l'abri de la vîtesse des chevaux qui ne peuvent gravir aussi lestement qu'eux. Malgré ce défaut d'un double essai, je n'en suis pas moins convaincu qu'il est possible d'apprivoiser et de rendre domestique le zèbre.

Cet assujettissement, je l'avoue, exige des soins, de l'adresse, de la patience, enfin une éducation suivie et raisonnée. Cependant l'institution, quelque parfaite qu'elle soit, ne réussit pas également auprès de toutes les espèces : il en est qui naissent lourdes et stupides; et celles-ci joignent à leur manque d'intelligence une opiniâtreté résistante et un naturel récalcitrant, qui s'opposent aux progrès de l'éducation. Peut-être même, si l'on vouloit aller plus loin, que les espèces les plus perfectibles sont celles qui, par leur genre de vie, obligées à des combats, à des ruses, à une continuité de guerre ou offensive ou défensive, ont plus d'occasions pour développer leurs facultés, pour exercer leur instinct, enfin pour réfléchir; si, en parlant des bêtes, il est permis d'employer ce mot, qui pourtant leur appartient aussi bien qu'à nous. Le lion, qu'on nomme le roi des animaux, parce qu'on le croit sans doute le plus méchant, est lui-même un des plus aisés à dompter. Sans citer ici en preuve tous les faits que raconte l'histoire sur l'attachement et la reconnoissance qu'a montrés quelquefois ce prétendu roi si redoutable, je me contenterai de rapporter le témoignage du citoyen Desfontaines, aujourd'hui démonstrateur de botanique au Jardin National des plantes. Pendant son séjour sur les côtes de Barbarie, ce voyageur naturaliste a vu mille fois des enfans jouer et badiner dans les rues avec un lion qui se prêtoit innocemment à ces agaceries, comme eût pu faire un jeune chien.

Les conséquences qui résultent de ces réflexions seront sans doute traitées de paradoxes par une certaine classe de savans, qui a plutôt fait de trancher les questions que de les examiner. Avec deux ou trois gros principes de prétendue philosophie, et quelques phrases sonnantes et impératives, on a bientôt détruit les expériences de l'habitude et de l'observation locale. On se fait un sytême dans son cabinet, on érige ses préjugés en axiome; ils parcourent un cercle

cle d'adulateurs et de gens dévoués ; qui, voulant ou feignant de croire tout ce qu'on leur débite avec autorité, transmettent l'erreur à de plus dévots encore, et voilà la nature jugée dans un quatrième étage, parce qu'il n'y a rien à répondre à des sentences, et qu'en fait d'observations, il est plus facile de croire que de douter.

Quant à moi, je répéterai jusqu'à satiété : j'ai vu ; et les pages les plus éloquentes, et les discours les plus brillans ne parviendront jamais à m'en dépersuader.

Oui, j'ai vu dans les déserts de l'Afrique une quantité prodigieuse d'acquisitions à faire, qui augmenteroient nos jouissances en diminuant nos travaux. Bien plus, je suis convaincu qu'il seroit facile de nous approprier les plus grands quadrupèdes, tels que le buffle (1), le kana, le pazan, le coudou, le buballe et le tzeiran. Combien les petites gazelles ne prospéreroient-elles pas dans nos climats méridionaux ; il n'est pas jusqu'à certaines espèces de volatiles dont nous ne pourrions peupler nos basse-cours. A notre honte, la Hollande, dont le climat est bien moins favorable que le nôtre, s'est déja rendu familières beaucoup d'espèces qui y croissent et multiplient comme dans leur pays natal. Indifférens à tout usage qui ne sanctifie pas le caprice et la légéreté, on se garderoit bien d'aller saisir chez un peuple voisin, une institution respectable, et l'on a bien plutôt fait de ridiculiser son sang froid, sa sagesse et sa prévoyance, que de chercher, à son exemple, les moyens d'en recueillir des fruits. J'ai compté, avec autant d'étonnement que de plaisir, dans les basse-cours des Hollandois, plus de vingt espèces de canards et d'oies sauvages, qui nous sont inconnues ; et je les y ai vu se multiplier comme les autres oiseaux domestiques de nos climats. Dans ce nombre j'admirois cette superbe espèce de sarcelles de la Chine (2), dont nous n'avons pas même la dépouille dans nos cabinets d'histoire

(1) A l'égard de ce quadrupède, les immenses fardeaux qu'il traîne chaque jour sur les rivages du Tibre dispensent de toute autre réflexion ; et le buffle d'Afrique est d'une espèce bien supérieure, pour la force, à celui d'Italie.

(2) Voyez les planches enluminées de Buffon, No. 805.

naturelle. L'oie de la Chine, l'oie d'Egypte, l'oie de Barbarie ; les différens canards du Cap de Bonne - Espérance ; la sarcelle de la Caroline et bien d'autres, ainsi que les hocos d'Amérique, figurent souvent sur les tables de la Hollande. Mais comment aurions-nous songé à des espèces étrangères, nous qui négligeons celles de notre propre pays ? Et non-seulement ces animaux prospèrent sur les marais glacés de la Hollande, mais on en obtient des métis en croisant leurs races. Le luxe seul a quelquefois porté chez nous les riches à tenter, pour leurs plaisirs, quelques essais frivoles en ce genre. Les faisans de la Chine, les paons et les pintades, qui commençoient à se multiplier d'une façon à encourager nos tentatives, bien loin d'avoir inspiré aucun but d'utilité et d'abondance, après avoir servi d'ornement et de parade dans les jardins de nos oisifs, ont depuis été totalement négligés. J'ai souvent proposé de pareils essais ; j'aurois parcouru la Hollande d'où j'aurois rapporté toutes les espèces déja aclimatées ; j'y aurois pris toutes les instructions nécessaires à leur éducation ; je me serois enfin volontiers établi le précepteur de ces animaux utiles : mais même pour un emploi de cette nature il falloit des protecteurs et l'appui de tel homme en place ou de quelques grandes dames, qui trouvoient probablement fort singulier qu'un homme voulût sacrifier son tems et imaginât quelque nouveauté pour le plus grand bien de son pays. Il est à croire que sous un gouvernement libre on s'occupera davantage de l'utilité publique ; que les voyageurs seront récompensés ; qu'un pauvre hère, dévoré de l'amour de la science, ne sera plus réduit à ruiner sa fortune, pour les menus plaisirs d'un tas de frélons dévorateurs et stupides, et qu'enfin les récompenses et les emplois ne seront pas toujours le partage de tant de conseillers fameux, mais de celui qui véritablement a travaillé et fait des découvertes utiles. Ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit, et je vois pour l'avenir bien d'autres vœux à former.

Notre route nous obligea à côtoyer les bords de la Rivière-Verte : la fraicheur de cette vallée riante, les sinuosités qu'elle parcourt, les points de vue qui se reproduisoient à chaque pas, sous des for-

mes diverses, remplissoient mon imagination des plus douces pensées; je foulois un tapis de verdure et de fleurs; les côteaux environnans, chargés d'arbustes et de plantes brillantes, offroient à mes yeux autant d'abris que de bosquets délicieux; c'étoit un jardin dans le sein d'un désert.

Parmi ces familles nombreuses de fleurs et de plantes encore vierges, j'en remarquai plusieurs qui étoient magnifiques; j'en distinguai une qu'il m'eût été difficile d'oublier, c'est ce géranium dont j'avois appris si douloureusement à connoître la piqûre et dont je portois encore les stigmates. J'en vis beaucoup, les uns à fleurs blanches d'autres à fleurs jaunes. Peu exercé à l'étude des fleurs, et toujours plus disposé à les adorer qu'à les flétrir, j'avois pris d'abord celles-ci pour des espèces différentes; mais j'eus bientôt changé d'idée, lorsque je m'apperçus qu'une même tige portoit souvent à la fois des fleurs jaunes et des blanches, et là-dessus je bâtis aussi mon idyle.

Adieu vallons, côteaux, géranium et fleurs de toutes les espèces, tapis de verdure, bords enchantés, douces rêveries, adieu; nous allons rentrer dans les glaces.

Pour regagner le Namero, il nous falloit traverser encore une autre chaîne de montagnes couvertes de neige; ainsi, en moins de huit heures de marche, nous eûmes successivement trois saisons, c'est-à-dire, deux hivers partagés par un été; mais ce changement subit de température nous donna aussi à tous un enrouement, qui ne se dissipa que plusieurs jours après notre retour chez Van der Westhuysen.

Le premier objet que je vis là, en mettant pied à terre, fut ce maudit Pinard, que ma mauvaise fortune m'avoit fait rencontrer pour mon supplice : j'eusse donné tout au monde pour en être débarrassé; mais le bourreau vint à moi tout exprès pour me dire, qu'il s'étoit fait un plaisir de m'attendre.

Mon intention étoit d'accorder à mes Hottentots et aux bestiaux que j'amenois, un jour de repos, et de repartir le lendemain. Mais la famille Van der Westhuysen me représenta qu'ayant des bêtes nouvelles dont je ne connoissois point encore l'allure, je courois

quelques risques en les employant sans épreuves préliminaires. Elle s'engagea, si je voulois lui promettre de rester trois jours de plus chez elle, à me prêter des relais qui me conduiroient jusqu'à la rivière Kaussi ; j'acceptai, quoique je m'attendisse à beaucoup d'impatience contre Pinard, et d'ennui de la part des buveurs.

Par un hasard singulier et impossible à prévoir, les choses tournèrent autrement. Pendant mon absence, Engelbrecht étoit allé plusieurs fois dans mon camp causer avec mes Hottentots. Un jour que la conversation rouloit sur moi, ils lui parlèrent de ce divertissement de mon premier voyage, que dans ma relation j'ai appellé la folle journée, et où, pour les distraire d'une trop forte ration d'eau-de-vie que j'avois eu l'imprudence de leur donner, j'imaginai de les faire danser, en jouant de la guimbarde. Cette fête burlesque n'étoit point sortie de leur mémoire. Ils ne se rappelloient qu'avec transport et enthousiasme l'instrument qui leur avoit donné tant de plaisir ; et d'après leurs éloges, Engelbrecht, persuadé qu'un homme qui jouoit de la guimbarde étoit un excellent musicien, et qu'un musicien parfait savoit toucher tous les instrumens, avoit imaginé à son tour de m'employer à recréer la société réunie dans l'habitation.

Il avoit chez lui une manière de violon, qui, suspendu au mur près de son foyer, y séchoit en silence, sans en avoir été décroché une seule fois depuis dix ans. Pour surprendre agréablement la compagnie, il l'envoya chercher secrètement ; puis, quand je fus dans l'assemblée, il me le mit en main, en me priant d'employer mes talens à la divertir. On aura une idée de ce qu'étoit l'instrument, quand j'aurai dit que ses cordes avoient été faites par Engelbrecht lui-même. Néanmoins je le pris, et j'y raclai quelques contredanses, qui à l'instant, et comme par magie, mirent en mouvement toute la compagnie. Cette musique me déchiroit le tympan ; mes dents grinçoient de déplaisir ; mais toutes les oreilles la trouvoient délicieuse, et l'on ne cessa de sauter que quand la lassitude eut épuisé les forces. Le lendemain, hommes et femmes vinrent en troupe me supplier de me prêter de nouveau à leurs plaisirs. Le surlendemain, ce furent mê-

mes instances. Enfin, mes trois journées se passèrent presque toutes entières à gratter les boyaux du violon ; et la cohue se trémoussoit d'aise autour de moi.

Au milieu de ce sabat, il y avoit une chose qui m'étonnoit ; c'est que la danse occupât tous les instans, et qu'on eut oublié la liqueur favorite. Mais depuis l'arrivée de Pinard, et par ses libéralités, il s'en étoit tant bu, qu'on avoit fini par la trouver détestable et s'en dégoûter. Jaloux de témoigner ma reconnoissance à une famille qui m'avoit rendu des services et qui alloit m'en rendre encore, je crus pouvoir remplacer Pinard ; et j'envoyai chercher dans mon chariot une cave remplie de flacons. Elle contenoit des liqueurs fines de la Martinique, par la dame Anfoux. C'étoit-là une provision d'appareil, que je réservois pour les grandes occasions. Je comptois m'attirer de grands remercîmens en la présentant à ces hommes demi-sauvages ; mais j'avois bien mal calculé. Ils trouvèrent les liqueurs trop douces et les rebutèrent. Quant aux dames, après les avoir goûtées toutes, et assez largement, les unes après les autres, elles leur donnèrent, à la vérité, la préférence sur les mauvaises eaux-de-vie du Cap ; mais elles décidèrent, comme les hommes, à l'unanimité, que les recettes et les fabriques de la dame Anfoux ne valoient rien pour la colonie.

Ces gosiers robustes, accoutumés depuis quelques jours à une boisson âcre et brûlante, se trouvèrent affadis par une boisson liquoreuse et sucrée. Les buveuses se plaignirent de maux de cœur ; et ce fut alors qu'elles maudirent bien sincèrement les liqueurs des flacons. Pour moi, qui, avec l'intention de régaler d'une manière distinguée cette bonne compagnie, n'avois réussi qu'à faire des mécontens et des malades, j'étois très-fâché de voir la dernière journée de mon séjour se terminer par un pareil dénouement. Ainsi j'allois perdre en un instant tout le fruit de mes trois jours de musique. Heureusement j'avois, parmi mes provisions, des citrons du Piquetberg et d'excellente eau-de-vie de France. Je m'avisai de faire du punch un peu roide ; il fut trouvé divin. La gaieté reparut, les maux de cœur se dissipèrent, et cette journée se termina, comme

elle avoit commencée, par une allégresse universelle. Dès long-tems on n'oubliera au Namero Paterson et son vin de Bordeaux ; mais long-tems aussi l'on y parlera, je crois, et de ma musique, et de ma danse, et de mon punch à la diable.

Il ne me manquoit plus, pour partir content et m'applaudir de mon séjour dans ces montagnes, que d'achever de reconcilier Klaas Baster avec sa famille. Plusieurs fois déja je m'étois hasardé à parler de lui à quelques-uns d'entre eux, et ils m'avoient paru assez bien disposés. La continuité des plaisirs sembloit avoir éteint les haines. Son frère lui-même, pendant tout notre voyage du Camis, avoit vécu avec lui en bonne intelligence. D'ailleurs, j'espérois beaucoup de la disposition favorable où se trouvoient les esprits et de la gaieté affectueuse que venoit d'inspirer le punch. Je proposai donc un traité de paix, ou plutôt un raccommodement avec le malheureux proscrit; et d'un consentement général, ma demande fut accordée, sans la moindre réclamation.

A l'instant même, je courus annoncer dans mon camp cette bonne nouvelle à Klaas Baster. Je revins le présenter à sa famille ; et non-seulement il se vit accueilli sans le moindre signe de rancune, mais tous successivement lui présentèrent la main : ce qui chez les colons, comme je l'ai dit ailleurs, est le témoignage d'amitié le plus authentique. Quoique le bon vieillard, par crainte de sa femme, n'eût pas osé montrer ses sentimens pour son fils, il leur donna carrière dès qu'il lui fut permis de les avouer. Lui-même, il lui versa rasade, il trinqua le premier avec lui, et lui fit amitié. Le Baster, hors de lui-même, manquoit d'expressions pour remercier ses parens et pour me témoigner sa reconnoissance. Je jouissois de sa joie ; j'étois heureux de son bonheur, et je m'applaudissois d'avoir pu enfin m'acquitter en partie envers un homme à qui mes gens et moi nous devions la vie.

Ce fut Van der Westhuysen qui le lendemain, selon sa promesse, me prêta les attelages qu'on mit à mes voitures. Nous partîmes dès le matin. Lui-même, avec sa famille, monta un chariot particulier, et fut du voyage, parce que je m'étois engagé, ainsi que lui,

d'aller coucher chez Engelbrecht. Son fils aîné, par politesse et par égards, voulut conduire le chariot que je montois. Tel est l'usage chez les colons ; c'est-là une manière d'honorer quelqu'un, et l'un des plus grands témoignages de considération que l'on puisse donner. D'après les idées reçues, je ne pouvois, sans lui faire un affront, me refuser à cet honneur. Mais à peine fut-il sur le siège, que, mettant les bœufs au galop, il me conduisit ventre à terre. Ce préjugé est encore un de ceux qui ont généralement lieu dans la contrée. En pareil cas, un guide ne croit montrer son talent qu'en menant le plus lestement qu'il lui est possible : dût-il crêver ses bêtes, il veut faire preuve de prouesse. En vain je priai le mien de modérer les siennes. Les chemins étoient détestables, et les cahots me faisoient craindre à chaque instant que la voiture ne versât et ne fût brisée ; mais il eût cru son honneur compromis d'aller au pas, et sa gentillesse me coûta deux cruches de jus de limon, qui furent cassées, et que je regrettai beaucoup.

Quelque irréparable que fut, dans les circonstances, cet accident, je m'en consolai néanmoins, parce qu'il eût pu m'en arriver d'autres, beaucoup plus considérables auxquels je venois d'échapper. Mais je fus désolé, quand, quelque tems après avoir mis pied à terre chez Engelbrecht, je vis arriver Pinard. La présence de cet homme étoit devenue un supplice pour moi ; et il sembloit qu'il eut juré de ne plus me quitter.

L'emplacement de l'habitation d'Engelbrecht étoit infiniment plus agréable que celui de son beau-frère ; malgré cela sa maison, ou pour mieux dire son hangard, étoit, s'il est possible, encore moins logeable, et annonçoit le peu de soin du maître et l'insouciance, à cet égard, de toute la famille, qui étoit très-nombreuse. En entrant dans la pièce qui servoit de refuge à tout ce qu'il y avoit de monde sur cette habitation, je fus assailli par une troupe d'enfans de tout âge, que je pris d'abord tous pour des Basters, ou métis Hottentots et des vrais Hottentots ; mais je fus vertement redressé. Le père et la mère s'apperçurent de ma méprise : honteux d'avoir des enfans si négligés autour d'eux, ils s'empressèrent de me montrer les leurs ;

et il falloit l'œil d'un père pour les reconnoître; car ils étoient les uns tout à fait nuds, les autres couverts de lambeaux de peaux de mouton, toutes dégoûtantes de fange. Quant à la fille aînée, qui avoit fait une toilette en règle, elle vint s'offrir à moi dans ses plus beaux atours; s'étant imaginée de s'affubler la tête de la plus bizarre coëffure que j'eusse jamais vue. Une espèce de bonnet, composé entièrement de plumes noires d'autruche, ombrageoit le front de cette grande poupée. Je la louai beaucoup sur son ajustement; elle fit des mines, eut l'air de rougir de ses attraits, et finit cependant par m'offrir un gros paquet de magnifiques plumes blanches, et que, sans gêne, je lui payai trois rixdalers. Bien plus, il s'établit entre nous un petit projet d'association, d'où il devoit résulter de grandes fournitures de sa part, et de la mienne, en échange, quelques cadeaux de rixdalers.

Je dois pourtant avouer que les quatre jours que je passai sur cette habitation, furent marqués par des témoignages vrais d'amitié; nous bûmes du punch, nous fîmes de la musique, et dansâmes une grande partie de toutes les nuits: les jours, je chassois. En parcourant toutes les montagnes des environs, je remarquai plusieurs belles plantes dont les dessins font partie de mon porte-feuille. Les zèbres, les pazans et les condoumas sont assez communs dans tout ce pays; mais singulièrement effarouchés par la chasse continuelle qu'on leur fait, il est très-difficile de les aborder à la portée du fusil. Les éléphans se montrent aussi beaucoup dans ces parages; mais n'y séjournent guère, se tenant de préférence dans les environs de la mer, où les dunes leur servent d'abri. Malgré la quantité prodigieuse de bestiaux que possédoit Engelbrecht, il ne voulut jamais se défaire d'un superbe attelage de douze bœufs noirs, qu'il me montra avec une sorte d'ostentation. Il est vrai que je n'en avois jamais vu un aussi égal ni aussi bien assorti; et malgré la somme de deux cents rixdalers que j'en offris (prix excessif pour le pays), je ne pus l'obtenir; en revanche, je fis l'acquisition de plusieurs moutons et d'une vache que je fis tuer et saler pour mes gens; j'augmentai encore ma provision de tout le tabac qu'on put me céder. Engelbrecht

gelbrecht devant dans peu faire un voyage au Cap, je profitai de l'occasion, qui sembloit être la dernière puisque je ne devois plus trouver d'habitation sur ma route, pour écrire à mes amis. A mon départ, mon hôte attela à ma voiture les bœufs dont j'ai parlé, et il m'offrit non-seulement de me conduire jusqu'à la Grande-Rivière, mais fournit aussi mes autres voitures de relais vigoureux, afin de ménager mes bœufs. Quand je me remis en route, Pinard me suivit encore. En vain, pour me débarrasser de lui, je m'arrêtai après quatre heures de marche, près d'une source que nous trouvâmes sur notre route ; en vain, je fis dresser mes tentes dans l'espoir que, ne croyant pas sa journée assez pleine, il marcheroit en avant et me laisseroit; mais il fit, comme moi, halte à la source, et je vis qu'il faudroit un éclat pour me séparer tout à fait de cet ennuyeux.

Le lieu nourrissoit une quantité immense de gelinottes. Elles venoient par milliers boire à la source, sans que notre présence parût les effaroucher ; et c'étoit-là, pour notre cuisine, une manne abondante. De ma tente, je tirois sur leurs volées avec mon grand fusil, qui, à chaque coup, en tuoit au moins une vingtaine ; mais cette chasse me fit faire une remarque que je crois importante.

Les oiseaux, ainsi que les autres êtres vivans, ne possèdent pas tous au même degré la sensibilité physique. Il en est qui succombent à la moindre douleur, tandis que d'autres résistent à de fortes souffrances. Tous les chasseurs savent, par exemple, qu'il suffit de la plus légère blessure pour abattre une bécasse, et que souvent elle est plutôt tuée par sa chûte que du coup qu'elle a reçu. Moi-même, j'en ai ramassé plusieurs qui étoient mortes, quoiqu'elles n'eussent eu qu'une légère blessure par un grain de plomb. La gelinotte du Cap, au contraire, paroît avoir, ou des organes peu sensibles à la douleur, ou une sorte de courage qui la lui fait supporter jusqu'au moment de la mort. Quoique j'eusse tiré au milieu de la volée, et que par conséquent mon coup eut porté tout entier, il étoit très-rare qu'il en restât sur la place d'autres que celles qui avoient les aîles cassées ou reçu le coup à la tête. La nuée reprenoit son vol, et les blessés fuyoient avec elle. Mais si on la suivoit de l'œil,

bientôt on les voyoit s'en détacher et tomber sans donner aucun signe de vie ; et, même après qu'elle avoit disparu, on pouvoit en suivre la trace, en ramassant les mortes sur la route.

Ce que je dis ici des volatiles, on peut également le dire des quadrupèdes. Souvent même il existe, pour la sensibilité, une très-grande différence entre des animaux analogues ; car une blessure assez légère dans le corps, fait périr la panthère et le léopard ; tandis qu'avec des côtes rompues et la tête fracassée, le chat, beaucoup plus petit, vit et se guérit en peu de tems. C'est aux anatomistes et aux physiciens à nous dire quelle est la cause véritable de cette étonnante diversité. Je remarquerai seulement qu'il est des individus dont le corps offre à la fois, et des parties extraordinairement sensibles, et des parties qui paroissent ne l'être aucunement. Et pour ne citer qu'un seul exemple, le porc-épic du Cap a les os de la tête si fragiles, que d'un seul coup de baguette vous lui casserez le crâne et le ferez périr ; mais en vain vous le frapperez sur le corps à grands coups de bâton, vous ne pourrez le tuer. Au reste, ne croyez pas que cette sorte d'impassibilité soit un effet de la dureté de sa peau ; il l'a, au contraire, très-délicate ; et la preuve en est que si, du bout des doigts, l'on pince quelques-uns de ses piquants ou de ses poils, il suffit de les tirer légérement pour arracher en même tems toute la partie de la peau dans laquelle ils se trouvent implantés.

En mémoire des oiseaux que j'avois eu occasion de tuer à la source, je la nommai *Fontaine des gelinottes ;* elle est nommée dans le pays *Matjes-Fontyn* (Fontaine des nattes). Peu s'en fallut que, dans la colère où me mettoit Pinard, je ne la nommasse *Fontaine du tourment.* Cet homme acharné à me suivre, comme s'il se fût fait une loi de me désoler, marcha encore de conserve avec moi la journée suivante. Pendant la route, je cherchois dans ma tête quelques moyens de me débarrasser de lui ; et je le connoissois si ténace que je désespérois d'y réussir. Enfin, arrivé au Kaussi, je crus en avoir trouvé l'occasion.

Ce torrent étoit à sec, comme presque tous ceux que, depuis quelque tems, nous avions eu à traverser. Mais son lit étoit creusé

dans des rochers, et je ne doutois pas qu'en plusieurs endroits ils n'eussent des cavités qui contiendroient de l'eau. La vraisemblance de ma conjecture, jointe au site romantique du lieu, me détermina à dresser là mon camp. J'annonçai même à Pinard que j'étois résolu à y passer une semaine entière ; et pour qu'il n'en doutât pas, je renvoyai les attelages d'Engelbrecht. Pour le coup, il prit son parti ; il continua sa route, et enfin j'en fus débarrassé.

Ce que j'avois conjecturé se vérifia promptement. A peine eus-je envoyé quelques-uns de mes gens à la découverte de l'eau, qu'ils revinrent m'annoncer qu'ils en avoient trouvé en vingt endroits. J'étois campé très-près des énormes montagnes granitiques, à travers lesquelles le Kaussi s'étoit ouvert un passage. En se creusant un lit, le torrent avoit donné aux rochers mille formes bisarres, qui amusoient l'œil, et qui, lorsque l'eau étoit abondante, devoient former des cascades naturelles d'une grande beauté. En général, l'emplacement où se trouvoit mon camp étoit aride. On y voyoit peu de pâturages, ou au moins ils ne s'y montroient que par bouquets ; mais il étoit couvert de hauts mimosas, fort épais, et leur ombrage nous devenoit d'autant plus agréable, que, depuis la Rivière-des-Eléphans, c'étoient les premiers grands arbres que nous rencontrions.

Un botaniste auroit fait ici une ample moisson de plantes différentes, notamment de plantes grasses dont le pays abondoit ; je pris les dessins de celles qui me parurent les plus remarquables, entre autres, d'un magnifique ixia, très-élevé, dont les fleurs, fort nombreuses et d'un rouge foncé, récréoient la vue. Je remarquai encore d'énormes et hautes touffes de la grande euphorbe, dont toute la plaine étoit parsémée. Les Sauvages se servent du lait de cette plante pour empoisonner les flèches dont ils font usage pour la chasse du grand gibier. Je voulus essayer la propriété vénéneuse de cette plante ; et, malgré les représentations de mes Hottentots, je mis sur ma langue une petite goutte de son suc laiteux, qui me causa, pendant plus de deux heures, une cuisson insupportable. Je coupai sur la plante une rouelle, que je présentai à mon singe ; il fit en arrière un saut

d'effroi, et s'enfuit à une grande distance, sans plus vouloir se rapprocher de moi.

Klaas Baster me parla en homme instruit de cette euphorbe ; selon lui, c'étoit dans le moment où nous nous trouvions, celui de sa floraison, que son suc est le plus actif, et c'est alors aussi que les Sauvages en font leur provision. Pour le recueillir, ils pratiquent sur la plante de petites incisions, par lesquelles il découle; et on le reçoit dans des vases particuliers, destinés à cet usage. D'abord sa couleur est laiteuse et blanche ; mais bientôt elle devient brune ; elle s'épaissit, et forme une sorte d'électuaire qui, en se concentrant de plus en plus, acquiert une vertu plus active et plus meurtrière.

C'est avec cette pâte mortelle que les chasseurs enduisent leurs flèches. L'expérience leur ayant appris que très-rarement une flèche ordinaire suffit pour abattre une pièce de gros gibier, ils ont imaginé de l'arrêter subitement dans sa fuite, en glaçant et coagulant son sang par l'effet prompt et infaillible d'un poison subtil. Pour qu'il meure, il faut que le vénin atteigne le sang et s'y mêle; néanmoins, par un effet inconcevable, l'animal, quoiqu'empoisonné, n'en est pas moins un aliment sain, comme je l'ai dit ailleurs.

L'extrêmité des flèches est faite d'un fragment d'os, bien acéré. Si on y employoit du fer, l'activité du poison attaqueroit le métal, qu'il convertiroit en rouille ; et il se détacheroit et tomberoit avec cette rouille. Quand on y joint une pointe de fer, on a soin de placer la pâte de façon que le métal n'en soit pas touché.

Dans les lieux où il y a de petits réservoirs d'eau que fréquente le gibier, les Sauvages emploient contre lui l'euphorbe d'une autre manière encore. Ils la coupent par tranches ; jettent les rouelles dans le bassin, en ayant soin d'agiter l'eau de tems en tems pour faciliter l'infusion ; puis, quand ils la croient suffisamment empoisonnée, ils en retirent les morceaux, parce qu'aucun animal n'oseroit y boire s'il les y appercevoit. Cette méthode, beaucoup plus sûre que la première, seroit en même tems très-destructive, si le gibier n'avoit un instinct qui l'en garantît. On assure qu'il est des espèces dont

les sens sont si exquis, qu'elles peuvent distinguer sans peine l'eau empoisonnée, et que jamais, pendant le jour, elles ne s'y laisseroient tromper. Aussi a-t-on soin, tant que le soleil est sur l'horison, de se tenir près du réservoir pour les en écarter, et de ne le laisser libre que quand la nuit ne permet plus à l'œil d'y rien discerner.

L'instinct animal est une qualité occulte difficile à définir ; il résulte sans doute de la combinaison des élémens dont tout être vivant est composé, lesquels répugnent à tout ce qui n'est pas de leur nature ; mais ceci même rend plutôt compte de l'effet qu'il n'explique la cause. L'homme a aussi son instinct qui l'approche de ce qui est bon, l'éloigne de ce qui est mauvais. Mais l'homme social le perd bien vîte, et souvent il ne lui donne pas le tems de se développer. Les Sauvages, au contraire, et tous les animaux libres, l'exercent et le perfectionnent sans cesse. Plusieurs fois j'ai trouvé des bassins empoisonnés avec l'euphorbe; et quand l'eau étoit tranquille, j'appercevois à sa surface une légère couche luisante, d'une huile brun-verdâtre, qui étoit le poison. Or, si ma vue suffisoit pour distinguer ce foible indice, combien ne devoit-il pas être sensible pour des animaux qui, presque tous, l'ont si parfaite ! J'aurai bientôt occasion de revenir sur cette matière, et je rapporterai même des expériences qui prouveront que Klaas Baster, en me parlant des effets de l'euphorbe, ne m'avoit point trompé.

Au reste, quoique cette façon de se pourvoir de gibier paroisse devoir produire beaucoup, elle est cependant bien moins avantageuse qu'on ne le croiroit ; parce que, si les bêtes qui viennent boire sont trompées par la vue, elles sont bientôt averties par le goût, et se retirent. J'avois un jour empoisonné une mare d'eau : il y vint, dans la journée, plus de quatre mille gazelles *(spring-bock)* ; et néanmoins je n'en eus que trois, avec une hienne que j'y trouvai le lendemain matin, et qui étoit morte dans la nuit. Une harde de gazelles se rend-elle au bassin, les premières ou les plus altérées cherchent d'abord à s'abreuver ; mais à peine ont-elles touché l'eau qu'elles s'en éloi-

gnent avec effroi, et la troupe fuit à l'instant, sans s'approcher au piège mortel.

En parcourant le lit desséché du Kaussi, je trouvai différentes sortes d'oiseaux aquatiques, et spécialement ces canards sauvages que les colons appellent *berg-end* (canard de montagne). Ils nageoient et s'ébattoient dans de petits bassins des rochers, qui conservoient encore de l'eau, et où peut-être ils n'avoient jusque-là jamais été troublés par aucun humain. Vis-à-vis d'un de ces réservoirs, j'avois trouvé une caverne dans laquelle je venois passer des heures entières à épier ceux de ces oiseaux que je désirois me procurer.

Un jour que j'y étois caché, je vis arriver au bassin un élan-gazelle, le *kana* des Hottentots. Sa vue me fit d'autant plus de plaisir qu'il n'étoit certainement pas seul dans le canton, et qu'obligé, depuis long-tems, de nourrir ma troupe aux dépens de ma bergerie, j'eusse été fort aise d'alimenter notre cuisine du produit de notre chasse. Ma gazelle m'eût épargné quelques moutons; mais, pour le moment, je n'avois que du plomb dans mon fusil, et je craignois d'y couler une balle, de peur que le mouvement et le bruit ne la fît fuir. Néanmoins, comme elle n'étoit qu'à dix pas de distance et que j'avois deux coups à tirer, je me hasardai de les lui lâcher ensemble, et, en effet, elle tomba dans l'eau, où elle se noya.

Ravi d'une bonne fortune sur laquelle je n'avois pas trop compté, je courus à mon camp chercher du monde pour enlever ma proie; et en même tems j'emmenai avec moi quelques chasseurs et mes chiens, afin de battre les environs et de chercher si nous ne trouverions point quelques autres kanas; mais il fallut, pour cette fois, nous contenter de cette seule pièce.

Un jour que nous descendîmes le lit du torrent, avec mes chasseurs et mes chiens, dans l'espoir de trouver quelques pièces de gibier à tuer; tout à coup mes chiens donnèrent; et bientôt nous vîmes devant nous une panthère, couchée sur une gazelle qu'elle dévoroit. Notre présence ne parut nullement l'intimider. Elle jettoit sur nous des regards de fureur et ne quittoit point sa proie. Nous étions

sept tireurs, et ne courrions pas grand risque en l'attaquant. Lorsque nous fûmes à cinquante pas, elle se souleva en tournant la tête, et sembloit chercher parmi nous celui sur qui elle s'élanceroit. Mon fusil étoit chargé à balle. Je la tirai. Blessée du coup, elle prit le parti de fuir, et reçut, dans sa retraite, quelques légères blessures encore. Enfin, elle alla se réfugier, cent pas plus loin, au fond d'un rocher creux qui bordoit la rivière. Mes chiens l'y suivirent et l'y tinrent en arrêt; mais, quoiqu'elle perdit beaucoup de sang et fut nécessairement affoiblie, ils n'osoient point l'attaquer. Nous montâmes sur les roches du bord opposé, et delà un de mes gens lui tira un second coup qui la tua. Alors mes chiens se jettèrent sur elle, et avant que je fusse arrivé pour l'enlever, ils l'avoient déja tellement déchirée que sa fourrure n'étoit plus bonne à rien, et je l'abandonnai.

Mes Hottentots n'avoient garde d'y renoncer comme moi. Ils se proposoient de s'en régaler, et l'emportèrent. A mon premier voyage, j'avois eu la curiosité de goûter du tigre, uniquement pour savoir quel goût avoit la chair de ce terrible carnivore. Mais eux, d'après cet essai, ne doutoient pas que je n'eusse trouvé, comme eux, le tigre un mets excellent; et, en conséquence, ils offrirent de me garder, pour ma bouche, certaines parties choisies de notre panthère. Je répondis, en riant, que jamais je ne pourrois me résoudre à manger d'un animal qui peut-être avoit dévoré quelque Hottentot. Cette raison n'étoit guère propre à convaincre mes Sauvages; car, pour me prouver le contraire, ils ouvrirent l'animal, et me firent voir qu'il n'avoit dans l'estomach qu'une certaine quantité de glaise, avalée dans une rage de faim, et quelques portions de la gazelle. Quoiqu'il en soit, je la cédai en entier à mes gens, et me réservai seulement deux pintes de graisse qu'ils en détachèrent : c'est un remède qui, dans la colonie, passe pour un excellent résolutif dans les tumeurs et les ulcères.

En regagnant mon camp, je trouvai une belle espèce d'euphorbe, que je crois nouvelle, et dont je pris le dessin, que je place ici. Cet euphorbe ne tient à la terre que par quelques racines foibles; il s'é-

lève seulement à la hauteur de neuf à dix pouces, et ressemble parfaitement à une concombre, dont il a la forme et la flexion arquée. Il contient un suc laiteux très-abondant qui ne m'a pas paru aussi caustique que celui de la grande euphorbe. Sa couleur, d'un verd-jaunâtre, nuancée d'une belle teinte violette vers la racine, lui donne un air très-appétissant; mais malheur à celui qui en mangeroit, car il est, à ce qu'on m'assura, un poison violent. Plusieurs de mes Hottentots, et mon vieux Swanepoel, qui connoissoient parfaitement cette plante, m'apprirent que les colons la nomment *noord-sche-kull*.

A mesure que, dans mes promenades, j'apprenois à connoître les environs de mon camp, je m'étudiois aussi à distinguer les plantes et les fleurs, qui par-tout s'y trouvoient en foule. Nulle part encore, depuis que j'existe, je n'en ai vu d'aussi magnifiques pour la vivacité ou la variété des couleurs, ni d'aussi curieuses pour la singularité des formes. A chaque pas, j'en trouvois de nouvelles; et à chaque pas je m'arrêtois involontairement pour jouir d'un si riant spectacle. Combien j'en vis qui, transportées dans nos parterres d'Europe les plus riches, en auroient fait l'ornement! et que de fois je regrettai de n'être pas un botaniste profond! Qui sait, me disois-je à moi-même, si, dans ce nombre, l'art n'en trouveroit pas beaucoup qui fourniroient à nos étoffes ces belles et indestructibles teintures que, jusqu'ici, nous avons cru exclusivement propres à l'Inde? Qui sait s'il n'y trouveroit pas de nouveaux remèdes pour quelques-unes de ces maladies dont il abandonne le traitement parce qu'il en méconnoît la cure?

Humilié de mon ignorance, qui ne me permettoit, à cet égard, qu'une admiration vague et sans but, je me contentai, comme je l'ai dit, de dessiner celles des fleurs qui me parurent les plus extraordinaires et les plus belles. Je recueillis des graines de celles qui étoient en maturité. Enfin, j'essayai d'en dessécher et d'en conserver plusieurs dans le papier, selon la méthode usitée chez les botanistes. Ce dernier moyen est celui que j'ai le moins employé. Outre qu'il est impossible à exécuter pour les plantes grasses, il me re-

butoit



EUPHORBE-CONCOMBRE.

butoit par l'excès et la longueur des détails minutieux et inutiles qu'il exige. Je dis inutiles, car est-ce conserver une plante que d'estropier toutes ses formes, en l'écrasant et l'applâtissant entre deux feuilles de papier? est-ce posséder une fleur que de la cueillir pourpre en Afrique, et de l'apporter en Europe couleur de tabac ou de pelure d'oignon? enfin, est-ce connoître leur nature que de l'étudier sur des feuilles mortes et décolorées?

Depuis que la coquetterie des modes a tant multiplié ces fleurs artificielles qui sont entrées dans la parure des femmes, l'art du fleuriste s'est appliqué à travailler aussi pour l'honneur et les progrès de la botanique; et l'on trouve, en ce genre, des choses étonnantes, chez le citoyen Venzel, l'artiste de Paris le plus renommé pour ce talent. C'est dans une maison de Paris que j'ai vu, pour la première fois, ces plantes artificielles où les fleurs, avec leurs fruits, leurs tiges, leurs feuilles et leurs racines même, étoient exécutées avec une vérité étonnante et dans leur grandeur naturelle. Pour en imposer encore davantage à l'œil, la plupart de ces plantes étoient placées dans des pots, remplis de sable ou de terre sèche. Jamais l'art n'imita mieux la nature. Ce n'est ni le mensonge grossier de la gravure ni l'aspect mort de l'herbier. Ici tout est vivant; la plante semble végéter; et d'un coup-d'œil vous saisissez son ensemble et ses détails. Aussi ai-je vu à Paris des plantes d'Afrique, que je n'avois pas pu reconnoître dans des herbiers, et qu'à l'instant même j'ai reconnu dans cette collection. C'est aux botanistes à prononcer sur cette méthode pour l'avancement de leur vaste science. Sans doute, il n'est pas possible, quelque grand que soit un cabinet, d'y présenter en relief toutes les plantes connues. Mais ne pourroit-on pas au moins y avoir les genres? et parmi les espèces, joindre aux genres celles qui seroient les plus curieuses et les plus instructives?

Le 11 septembre, je me remis en route, dans l'espoir que Pinard auroit sur moi assez d'avance pour que je n'eusse plus le malheur de le rencontrer. Déja les chaleurs commençoient à se faire sentir; le ciel étoit chargé de nuages; le tonnerre s'étoit fait entendre plu-

sieurs fois avec un grand fracas ; enfin, tout m'annonçoit des orages : et cependant il ne tomboit pas une goutte d'eau. Cette sécheresse extrême m'inquiétoit beaucoup. Je craignois de ne trouver par-tout que des rivières desséchées, et n'avois d'espoir que dans les citernes et bassins naturels que le hasard pourroit m'offrir.

Après deux heures de marche, nous en trouvâmes un, formé par un énorme rocher plat. Mes chiens l'avoient pressenti ; mais il étoit empoisonné avec de l'euphorbe, et je trouvai même, à quelque distance, les tronçons de la plante qui avoient servi à cet usage, et qui déja étoient desséchés. Quand j'arrivai, je vis ma meute occupée à se baigner ; mais deux des chiens avoient bu de l'eau empoisonnée, et ils étoient sur le bord du réservoir, attaqués de convulsions horribles. Je fis sortir du bassin ceux qui se baignoient ; et sans doute ils n'avoient point bu, puisqu'ils ne se trouvèrent pas incommodés. Quant aux deux malades, je leur fis avaler, à plusieurs reprises, de l'huile de cachalot. Elle leur procura un vomissement qui les sauva. Cependant ils furent affectés, pendant plus de quinze jours, des suites de leur accident. Leurs jambes s'étoient tellement roidies qu'ils ne pouvoient plier aucune articulation. Pendant tout ce tems, il fallût les laisser sur les chariots, et ils ne voulurent absolument prendre aucune autre nourriture que du lait. Ce fut un grand bonheur pour nous que leur empressement à boire nous eut avertis du danger. Sans cela peut-être mes Hottentots, sans défiance, auroient-ils conduit les bestiaux à cet abreuvoir ; et peut-être même quelques-uns d'entre eux se seroient-ils empoisonnés en se désaltérant.

Quelle que soit la dose d'euphorbe qu'on jette dans une quantité d'eau, je suis persuadé qu'elle n'en infecte pas la masse entière. Le venin, selon moi, est un suc résineux qui, par sa nature, ne pouvant se combiner avec le liquide, nage à sa superficie et y forme cette huile verdâtre et luisante qu'avec un peu d'attention on y distingue à la vue simple, quand l'eau est tranquille. J'essayai sur moi-même la propriété de cette huile ; et avec une petite paille, j'en pris, à la surface du bassin, une goutte que je mis sur ma lan-

gue. Elle m'y causa cette sorte de douleur, semblable à la brûlure, que cause un caustique. Je pris ensuite, dans le creux de ma main, de l'eau du réservoir; puis, après avoir eu soin d'écarter, en soufflant, la liqueur huileuse qui la surnageoit, j'y plongeai le bout de ma langue, et ne pus y discerner aucune saveur étrangère.

Cependant, toute hardie qu'étoit mon expérience, je n'osai en pousser la témérité jusqu'à boire et avaler cette eau; mais je la présentai à Kees, qui, par la finesse de son odorat, pouvoit m'indiquer, d'une manière sûre, si elle avoit du danger. Il la flaira, et s'éloigna aussitôt. Cette épreuve ne me satisfaisant point encore, et voulant réussir à tromper, s'il étoit possible, les sens exquis de mon singe, j'exprimai une certaine quantité de suc d'euphorbe et la jettai dans du lait que je lui présentai à boire. Pour le coup, il y auroit été pris, car non-seulement il goûta le lait sans montrer la moindre répugnance; mais il l'auroit probablement tout avalé, si je ne l'eusse retiré de devant lui; il n'en fut même pas incommodé.

A la vérité, la dose étoit peu considérable, parce que je ne voulois pas risquer la vie d'un animal qui m'étoit utile. Peut-être aussi le lait devient-il l'antidote de l'euphorbe, et Kees avoit-il avalé à la fois et le poison et son remède. Si ce fait étoit vrai, il deviendroit une découverte intéressante. Au reste, j'aurois désiré la confirmer par plusieurs expériences, en faisant avaler successivement à un animal et du suc d'euphorbe en quantité suffisante et du lait. Mais dans ces déserts et avec des projets d'un aussi long voyage, je n'avois, parmi mes animaux, aucune bête qui ne me fût nécessaire. Il me fallut donc remettre l'épreuve à d'autres tems; et à ce dessein, j'emplis un flacon d'une certaine quantité de lait d'euphorbe que je gardai pour des circonstances plus favorables.

L'opinion générale des colons sur le suc de cette plante, est qu'il donne la mort en coagulant le sang, et que par conséquent c'est un poison stupéfiant et narcotique. Pour moi, j'en doute fort, d'après les convulsions effroyables que commencèrent à éprouver mes deux chiens, lorsqu'ils eurent bu de l'eau du bassin. Au reste, si les colons ne se trompent pas, il faut que la plante change de nature,

selon le climat et le sol; puisqu'étant un narcotique en Afrique, elle est regardée comme un hydragogue en Europe.

J'avois trop à craindre du voisinage d'une eau empoisonnée, pour rester là plus long-tems. Malgré la surveillance extraordinaire que j'avois ordonnée, quelqu'un de mes animaux pouvoit aller y boire. Il me parut donc prudent de m'en éloigner au plutôt; et je continuai ma route.

Nous étions dans le pays des petits Namaquois. A deux lieues au-delà du réservoir, nous apperçumes quelques individus de cette peuplade, occupés à garder des troupeaux, mais qui, épouvantés à l'aspect de ma caravane, prirent la fuite. Je piquai vers eux pour les rassurer et pour leur demander quelques renseignemens; car ayant à parcourir un pays inconnu, je ne pouvois trouver de secours et d'instructions que dans les hordes qui l'habitoient. Ils m'apprirent qu'à une lieue plus loin étoit une horde de leur nation, dans laquelle vivoit une femme blanche à qui appartenoient les troupeaux qu'ils gardoient.

Nous nous rendîmes au lieu indiqué, et nous trouvâmes effectivement un kraal, composé d'une vingtaine de huttes. La femme blanche étoit debout devant la sienne. Elle avoit, comme les Namaquoises, un vêtement de peaux tannées; mais elle ne portoit point cependant, comme elles, ni le kros ni le petit tablier. Pinard, en passant, l'avoit prévenue de mon arrivée; aussi fus-je reçu d'elle comme quelqu'un qui est attendu. Entré dans sa hutte qui n'étoit ni plus grande ni plus ornée que les autres, elle me conta que son mari avoit vécu dans cette horde dont il étoit devenu le chef, et qu'elle-même, à sa mort, ayant hérité de son autorité, avoit continué d'y vivre. Et en effet, au ton dont elle donna ses ordres, je m'apperçus bientôt qu'elle étoit dame et maîtresse. Ses enfans n'avoient, comme leur mère, que des peaux pour vêtement; et sans leurs longs cheveux, je les aurois pris, à leur teint rembruni par le soleil, pour des enfans de Namaquois, et j'y eusse été d'autant plus aisément trompé, qu'ils ne parloient que la langue namaquoise.

Klaas Baster étoit le seul de ma caravane qui sut cet idiome.

C'étoit celui de son enfance. Quoique différent de la langue hottentote, que je connoissois déja, il avoit néanmoins les trois mêmes clappemens, et me parut fondé sur les mêmes principes généraux. Seulement je remarquai que ce peuple employoit plus fréquemment ces sons rauques qui, tirés précipitamment du gosier, coupent les mots et les rendent, pendant quelque tems, inintelligibles pour les oreilles d'un étranger.

Les enfans savoient que parmi les effets dont étoient chargés mes chariots j'avois divers assortimens de verroteries, et ils eussent bien désiré en obtenir de moi quelques-uns pour parer leurs casaques, à l'imitation des Hottentotes. Klaas Baster, étant le seul auquel ils pussent exprimer leur vœu, ils le supplièrent d'intercéder auprès de moi; je me fis un plaisir d'accéder à leur demande, et j'accompagnai même mon présent de quelques mots namaquois que m'avoit appris Klaas Baster et que je hasardai.

Lorsqu'il m'arrivoit de vouloir parler ux Namaquois leur idiome, ils m'écoutoient jusqu'à la fin, avec patience et attention; ils cherchoient à me comprendre; et quand ils m'avoient deviné, non seulement c'étoit pour eux un plaisir, mais chacun, reprenant ma pensée, se faisoit un devoir de m'expliquer ce que j'aurois dû dire. D'après cette bonhommie de caractère, et cette prévenance affectueuse, je dus être surpris de trouver, dans les enfans de la commandante, des inclinations tout à fait contraires. Mais c'étoient des enfans. J'en conclus que leur rire tenoit à la petite malignité de leur âge; et ce qui me le fait croire encore, c'est que je n'ai vu, en pareille circonstance, aucun Namaquois rire de mon langage.

Je ne m'arrêterai point à détailler les mœurs et les usages de cette horde de petits Namaquois, qui se rapprochent infiniment de ceux des autres peuplades voisines, dont je parlerai incessamment. Quant à leur habillement, il diffère peu de celui des Hottentots de la côte de l'est, et s'il est entre eux, sur cet objet, quelques différences, elles sont si légères qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Un voyageur intelligent, qui a plusieurs peuples semblables à peindre, doit, s'il veut intéresser son lecteur, les lui repré-

senter en masse, et ne s'arrêter aux détails particuliers que pour ceux qui, par plus d'invention, par des progrès dans quelques arts, annoncent une supériorité qui les distingue. Je remarquerai seulement qu'en général les petits Namaquois sont plus robustement taillés et pas si maigres de figure que les Hottentots des environs du Cap.

La veuve avoit envoyé à mon camp du lait de ses troupeaux. A son exemple, toutes les femmes de la horde en portèrent aussi des leurs, et ce tribut volontaire eut lieu pendant mon séjour dans le kraal. Il me rappelloit ces jours agréables de mon premier voyage, où, tous les matins, la jeune Narina venoit m'apporter le lait de ses chèvres, qu'elle-même avoit traites. Mais quelle différence! au lieu de ces panniers si jolis et si propres dans lesquels la charmante Gonaquoise m'offroit son présent, je ne voyois ici que des sébilles de bois, grossièrement travaillées, et dont les bords étoient enduits d'une incrustation butireuse et rance, qui rebutoit à la fois et l'odorat et la vue. Mes Hottentots, peu difficiles sur les recherches de propreté, s'accommodoient très-bien du cadeau des Namaquoises. Pour moi, à qui il donnoit une répugnance invincible, je me contentois du lait de ma ménagerie, et j'abandonnois à ma meute la portion du leur que ne consommoient point mes gens.

Le soir de mon arrivée, il y eut bal; car il faut remarquer que parmi les plaisirs que l'hospitalité des Sauvages cherche à procurer aux étrangers, la danse tient toujours le premier rang. Ces fêtes bruyantes auroient pu m'amuser une première fois; mais j'avois entendu si souvent les *ha ha*, les *ho ho*, qu'ils ne m'intéressèrent que foiblement. Cependant mon attention fut réveillée par un des musiciens, qui joua de la flûte d'une manière à m'intriguer et à piquer ma curiosité. D'abord, après avoir embouché son instrument, il en tiroit des sons très-éclatans; puis, interrompant tout à coup, il répétoit les dernières phrases de son air, de façon à imiter un écho parfait. Cette variation sur un instrument à cordes ne m'eût pas étonné; mais elle n'est pas à beaucoup près aussi facile sur un instrument à vent. Je voulus connoître la méthode de cet homme; elle étoit bien simple, et consistoit à sortir sa flûte d'entre ses lèvres,

pour la mettre dans une de ses narines. Alors il souffloit, comme auparavant ; et ajoutant au vent du nez un petit nasillement, qui assourdissoit le son, il imitoit l'écho si parfaitement qu'il étoit impossible de ne pas s'y méprendre.

La femme blanche étant, dans toute la horde, la seule qui sût le hollandois, c'étoit la seule aussi avec qui je pusse m'entretenir. Je n'oublierai pas qu'un jour, où elle me vantoit beaucoup l'excellence du pays qu'elle habitoit, elle avança, pour m'en convaincre, que jamais on n'y avoit vu de puces. A l'entendre, c'étoit-là un bienfait singulier de la nature et une particularité du climat. Mais cette nature, dont la bonté prétendue l'avoit garantie des puces, ne la garantissoit point d'un autre parasite plus incommode et, suivant moi, plus dégoûtant. La malheureuse en étoit couverte, ainsi que ses sujets.

Une autre incommodité, plus insupportable encore, et qui distinguoit ce lieu si fortuné, c'étoit des milliards de mouches et de moucherons. Ils formoient des nuées, dont le kraal se trouvoit enveloppé et les huttes remplies. Mes chariots et mes tentes en furent même tellement inondées, que, pendant les quatre jours que je passai dans le kraal, je fus obligé de coucher la nuit en plein air.

Quoique ce pays, dont on me vantoit tant la bonté, fut stérile, il nourrissoit pourtant, en animaux domestiques, les espèces les plus belles et les plus vigoureuses que j'aie vues en Afrique. J'y achetai plusieurs chèvres, dont chacune me donnoit par jour autant de lait que la meilleure de mes vaches ; et elles ne me coutèrent que quelques briquets et quelques couteaux.

Les bœufs sont également plus forts que dans les colonies de l'est ; mais par l'éducation qu'ils reçoivent ils sont partagés en trois classes ; savoir, bœufs de charge ou de trait, bœufs de monture et bœufs de guerre. Je ne dirai rien sur les deux premières, parce qu'elles sont connues chez les autres peuplades sauvages, et même dans les colonies, comme je l'ai déja dit, et ils se dressent de même ; seulement je remarquerai que les bœufs de monture namaquois, beaucoup supérieurs au cheval pour la fatigue, ne lui cèdent guère

que pour la vîtesse : on choisit pour cet usage ceux qui sont les plus petits et les plus hauts sur jambes.

Quant aux bœufs de guerre *(bakely-osse)*, ce fut dans cette horde que j'en vis un pour la première fois ; et ceci prouve combien s'est trompé Kolbe, qui avance qu'ils sont d'usage chez toutes les nations hottentotes. Leur nom vient de la destination à laquelle on les emploie. Pour cet exercice, on préfère ceux qui sont les plus féroces et les plus indomptables ; ils servent dans les batailles. On les pousse contre l'ennemi ; et, à sa vue, devenus furieux, ils fondent sur les hommes, les foulent aux pieds, les déchirent à coups de cornes, et les poursuivent même dans leur fuite, jusqu'à ce qu'ils les aient mis à mort. On les emploie aussi pour défendre et protéger les troupeaux. Naturellement courageux, non-seulement ils peuvent résister aux bêtes féroces, mais ils osent même les attaquer ; et jamais une hienne, quelque affamé qu'elle soit, n'approchera d'un troupeau, si elle y voit deux ou trois de ces redoutables compagnons et gardiens ; ils osent même, en nombre, faire tête à un lion.

Les moutons, aussi haut montés sur jambes que nos chèvres, sont en même tems, pour la grandeur, d'une espèce supérieure aux nôtres. Cependant ils n'ont point cette large et énorme queue graisseuse, qui distingue ceux du Cap et des colonies. Mes Hottentots, accoutumés selon le goût de leur nation, à n'estimer une viande qu'autant qu'elle est très-grasse, montroient de la répugnance pour des animaux qui n'offroient qu'un fouet maigre et effilé, pendant jusqu'à terre. Les moutons qu'a aujourd'hui la colonie hollandoise viennent d'Europe. Primitivement elle n'en avoit point ; sans doute ceux qu'on y transporta étoient sans larges queues, puisque cette singularité n'est point connue en Europe. Ils seront devenus tels sous le ciel d'Afrique, par l'effet de la nourriture, du climat et du sol, et ils y auront formé cette variété distincte qu'on y voit aujourd'hui. Il m'en restoit encore un de ceux que j'avois achetés en route ; et beaucoup de Namaquois qui n'en avoient jamais vus de pareils, ne pouvoient se lasser de l'admirer. La veuve les connoissoit : elle m'assura même que quand son mari étoit venu se transplanter

planter dans la contrée, tous ceux qu'il avoit emmenés du Roye-Sand sa patrie, étoient de l'espèce du mien; mais qu'avec le tems cette propriété avoit disparu, et qu'à la troisième génération leur queue étoit devenue effilée, comme celles que je voyois. La laine de ces moutons n'étoit point frisée ni douce au toucher; au contraire, ils avoient de longs poils plats, très-luisans et durs, et nullement propres enfin à être filés.

Avant de quitter la horde, je m'acquittai, par quelques présens, envers ceux qui la composoient, du lait qu'elle m'avoit fourni abondamment pendant mon séjour. La commandante me demanda un peu de poudre et du plomb : elle en manquoit absolument, et craignoit, qu'entourée de Boschjesman, ils ne vinssent l'attaquer la nuit; sur-tout si, ne l'entendant plus tirer, ils en soupçonnoient la cause. Quand Pinard avoit visité sa horde, elle lui avoit fait part de ses craintes et demandé quelques provisions; mais il s'y étoit refusé durement, en répondant que j'allois passer bientôt, et qu'étant abondamment fourni, je pourrois l'approvisionner.

Quand même je n'aurois pas eu, pour obliger cette femme, des motifs de reconnoissance, je l'eusse fait encore par pitié. Seule de son espèce au milieu de ces déserts, éloignée de cinq lieues de tout autre kraal, soutenue uniquement par une poignée d'hommes, il lui falloit beaucoup de courage et d'intrépidité pour se maintenir dans une position si inquiétante. A sa place, très-peu d'individus auroient montré autant de fermeté; aussi étoit-ce une de ces héroïnes guerrières dont j'ai parlé dans mon premier voyage. Elle montoit très-bien un cheval, fusilloit hardiment les Boschjesman quand ils venoient se présenter, et couroit les lions comme en Europe d'autres femmes courent le chevreuil. Je lui donnai quelques livres de poudre et la quantité de plomb nécessaire. C'étoit-là pour elle un cadeau précieux; et certes elle ne pouvoit en faire qu'un bon usage.

Le colonel Gordon m'avoit quelquefois parlé au Cap, d'un matelot nommé Schoenmaker, qui, ayant déserté du service de la Compagnie, s'étoit retiré dans le désert et vivoit actuellement chez les Na-

maquois. Ce fugitif, au rapport de Gordon, qui l'avoit connu dans ses voyages, étoit un très-honnête homme; et le colonel, dans l'espoir que je pourrois en tirer quelques services, m'avoit même fait remettre une lettre pour lui, en même tems qu'il m'en avoit envoyé une pour Klaas Baster. Je ne me sentois, pour le moment, aucun motif bien pressant de voir Schoenmaker; mais la lettre du colonel pouvoit, dans sa solitude, lui être très-agréable; et en conséquence je crus l'obliger en la lui portant. Ce n'étoit-là qu'une complaisance de ma part; et cependant cette attention devint pour moi une occasion de bonheur, et me valut des services que j'étois bien loin d'attendre.

Schoenmaker, devant être connu de la veuve, je demandai à celle-ci quelques renseignemens sur son compte. Elle me dit qu'il vivoit actuellement à douze lieues par-delà la horde, et m'offrit de m'y faire conduire. J'acceptai la proposition d'autant plus volontiers, que pour arriver à ce marin devenu nomade, il me falloit traverser une autre horde qui étoit un démembrement de celle-ci, et dans laquelle la veuve pouvoit, par sa recommandation, me procurer un bon accueil.

J'y arrivai en cinq heures de marche; et sans doute on y étoit prévenu de ma visite, puisqu'à mon approche le chef vint avec quelques-uns de ses gens au-devant de moi pour me marquer sa satisfaction et me recevoir. Hors d'état d'entendre ce qu'il me disoit et d'y répliquer, j'y répondis, sans mon interprète, d'une manière simple et très-intelligible, en lui présentant un cadeau, composé d'un bout de tabac et de quelques quincailleries, parmi lesquelles étoient deux excellens couteaux. Mon présent parut lui faire le plus grand plaisir; et pour me témoigner combien il étoit sensible au service que je lui rendois, il tira d'un petit sac de peau qui pendoit à son bras, un mauvais couteau tout usé, qu'il me montra en haussant les épaules; me donnant à entendre, par ce geste, combien un pareil meuble lui étoit devenu inutile.

On voit ici qu'on peut contenter un Sauvage à peu de frais: un misérable couteau, un bout de tabac, un verre d'eau-de-vie, font

plus d'effet sur une horde entière que l'entrée d'un ambassadeur, fût-il Turc, et que les profussions de ceux qui les envoient; tant il est vrai que l'état de nature est à l'état de société ce que la santé est à la maladie; et tandis qu'il faut bien des recherches pour se désennuyer dans celle-ci, il suffit de peu pour se satisfaire dans celle-là.

Notre chef étoit accompagné d'un sien frère aîné, qui, comme lui, avoit été chef de horde, et qui, fatigué apparemment de tant d'honneur, avoit philosophiquement abdiqué, et étoit venu vivre ici dans la retraite et le mépris des grandeurs. Cette ci-devant majesté reçut aussi de moi un témoignage de respect dans le présent que je lui fis d'un petit couteau et d'un peu de tabac.

A peine le chef avoit-il reçu mon présent, qu'il s'étoit empressé de le partager avec son frère; et tous deux, par une générosité admirable, avoient aussitôt employé leur couteau à couper le bout de tabac, pour le distribuer à ceux de leurs camarades qui les accompagnoient.

Probablement l'intention des deux frères étoit de me prévenir aussi par un présent; et sans doute ils avoient, à ce sujet, donné d'avance des ordres. Au moins, quoique nous fussions à cinq cents pas de la horde, je vis arriver deux moutons gras, qu'ils me prièrent d'accepter.

La vraie politique pour se faire considérer chez les Sauvages, c'est de leur en imposer par quelque chose d'extraordinaire qui les convainque que la race des Blancs est supérieure à la leur. J'avois un pistolet à deux coups, je le déchargai sur les deux moutons, leur cassai la cervelle à tous deux. Mes Namaquois connoissoient l'explosion d'une arme à feu; ils avoient vu des fusils entre les mains de quelques colons; mais ils ne connoissoient point de pistolets, et ils ne pouvoient comprendre (c'étoit leur expression) comment un instrument si petit étoit aussi *méchant* qu'un grand. Mon coq et ma poule n'avoient pas été pour eux un moindre sujet de surprise. Ils admiroient la familiarité de ces animaux qui, à leur ordinaire, venoient roder et se promener autour de moi. Ils s'étonnoient de les voir aussi privés qu'un bœuf; mais ils ne concevoient pas de quel

usage pouvoient m'être, en voyage, des oiseaux d'une taille aussi médiocre. Klaas Baster me servoit d'interprète dans cette conversation, et j'avoue qu'elle m'amusoit beaucoup.

Nous nous rendîmes au kraal, qui étoit composé d'environ vingt-cinq huttes, et par conséquent peu nombreux. Le soir, quand les troupeaux furent revenus du pâturage, les femmes m'apportèrent du lait; et il y en avoit une si grande quantité que plus de la moitié fut perdue; mes chiens eux-mêmes y renoncèrent. Pour Kees, après avoir couru de terrine en terrine assouvir sa gourmandise, il avoit été obligé d'y renoncer comme eux.

Après ces préliminaires, la danse commença, et, comme pour me faire plus d'honneur, elle eut lieu près de ma tente. Il ne me fut pas possible de goûter un seul instant de repos. Pour mon monde, la joie les avoit enivrés. La même chose arrivoit toujours dans des haltes pareilles. Outre la bonne chaire et les plaisirs, on étoit encore dispensé du travail; enfin, on se retira au point du jour pour dormir; et moi, quoique harassé par le spectacle et les cris de cette multitude, je saisis mon fusil, et suivi de mes chiens j'allai battre la campagne.

Le lieu ne m'annonçoit point une chasse heureuse. Je ne découvrois au loin sur les montagnes que quelques arbrisseaux clairsemés; et dans la plaine que des plantes grasses, sans un seul arbre; je vis beaucoup de vautours, mais à une si grande hauteur, que je ne pus en tirer aucun; ils me parurent d'une espèce absolument différente de ceux que je connoissois déja. Je rencontrai aussi plusieurs troupes d'autruches, mais qui ne se laissèrent pas approcher. Les rochers étoient couverts de corbeaux, et la plaine d'allouettes; je n'apperçus enfin pas un oiseau rare à tirer, et ne tuai, dans ma journée, qu'un seul animal digne de remarque. C'étoit un lièvre de l'espèce de ceux que j'avois autrefois rencontrés dans le Karow et qu'on y connoît sous le nom de *roode-gat-haas* (lièvre à cul rouge). Il a les oreilles moins longues que le lièvre ordinaire, et les pattes de derrière proportionnellement plus basses. Sa couleur est généralement rousse; le ventre blanc, comme notre lièvre d'Europe. Je ne

crois point qu'aucun naturaliste ait parlé de cet animal, que je regarde comme une espèce et non comme une variété ; ce qui me confirme encore plus dans mon opinion, c'est qu'on trouve dans le même pays d'autres lièvres qui sont absolument pareils à ceux que nous avons en Europe ; ils sont seulement plus petits. Les Hottentots, qui généralement ont une répugnance invincible pour la chair du lièvre, ne voulurent absolument pas goûter de celui-ci, quoiqu'ils me le vissent manger avec plaisir ; car, en effet, il étoit très-bon, et plus délicat que l'autre espèce.

Il y avoit un animal que j'eusse bien désiré de me procurer, et que je cherchai en vain ; c'étoit celui dont la fourrure servoit de kros ou de manteau, à plusieurs hommes de la horde ; comme la tête et les pattes en étoient retranchées, je n'avois pu reconnoître, ni son espèce, ni ses vrais caractères. La couleur bleu grisâtre de sa fourrure, la longueur de son poil sur l'épine du dos, me rappeloient assez ces mêmes parties dans l'hienne décrite par Buffon, et que j'ai eu occasion de voir plusieurs fois en Europe ; mais la petitesse de l'individu ne s'accordoit pas avec la description ; et je pense que c'étoit une espèce d'isatis. Les Sauvages m'assurèrent, que l'animal se cache sous terre, et y élève ses petits ; du reste, sa fourrure est fine et très-belle, et j'en achetai plusieurs pièces.

A mon départ, le chef me donna quelques hommes pour m'accompagner et me conduire chez Schoenmaker. Je vis, en arrivant, un petit homme en bonnet rouge, et dans le costume d'un matelot hollandois. Autour de lui étoient plusieurs petites filles, charmantes, entièrement nues, et dont la plus âgée n'avoit pas neuf ans. Rien de plus intéressant que le spectacle de cette jolie famille. Ses graces, ses caresses sémillantes, son agréable physionomie, sa nudité même, l'offroient à mes yeux sous l'image d'une nichée d'amours. Depuis douze ans, leur malheureux protecteur avoit déserté, et la crainte d'être arraché de sa retraite l'avoit condamné à des inquiétudes continuelles. Toujours isolé, toujours occupé de fuir la société de ses semblables, il menoit une vie errante, et n'osoit rentrer dans la colonie.

Dans une pareille situation, ma présence ne pouvoit que l'allarmer beaucoup. Le train dont j'étois suivi, le cortège qui m'accompagnoit, ma couleur, mon arrivé subite et inattendue, tout devoit être d'un présage sinistre pour un homme qui sans cesse appréhendoit de se voir trahi, poursuivi ou arrêté. L'effroi se peignit sur son visage ; les enfans même, allarmés à mon approche, s'écartèrent et s'enfuirent.

Mon premier soin fut de dissiper ces terreurs dont j'étois la cause innocente. Pour les terminer le plus promptement possible, je dis au fugitif, que je venois le saluer de la part de M. Gordon, et lui remettre une lettre de lui, dont j'étois porteur. Au nom du colonel, la joie reparut sur ce visage si consterné ; je ne fus plus pour Schoenmaker qu'un ami, et il s'empressa de me le prouver en me donnant la main. Alors le petit essaim se rapprocha de lui, et ce fut à qui l'accableroit de plus d'amitiés. Pour moi, plus envieux du bonheur dont il pouvoit jouir dans une pareille situation, que frappé de la cause de ses allarmes, je me promettois déjà de le rassurer pleinement, et de lui obtenir, à cet égard, toutes les garanties ; mais, à cela près des craintes qui l'agitoient sans cesse, quoiqu'il n'y eût point de vie plus douce ni plus libre que celle qu'il menoit actuellement, il est clair, par le parti qu'il prit dans la suite, qu'il ne falloit pas un grand effort pour l'en détacher, et le rendre aux embarras de la société. Car, à mon retour au Cap, étant parvenu à obtenir sa grace, il n'en fut pas plutôt instruit, qu'il revint avec toute sa famille, abandonnant ses huttes, ses femmes, ses chasses, et cette entière possession de soi-même, pour laquelle je vendrois, moi, par centaines, les plus beaux empires.

Ne sachant pas lire, il me pria de lui faire lecture de la lettre du colonel ; et après l'avoir entendue, il m'offrit de m'obliger en tout ce qui dépendroit de lui. Sans me prévenir, il donna ordre, qu'on tuât un bœuf et quelques moutons, pour être distribués à mes gens. Enfin, ses femmes, toutes Hottentotes, qui, à mon approche, s'étoient cachées, se montrèrent peu à peu ; je leur distribuai quelques petits cadeaux, ainsi qu'aux enfans. J'ai dit ses femmes ; car il en

avoit plusieurs ; et en cela il avoit usé amplement de l'indépendance que lui donnoit son genre de vie. Sa horde n'étoit même composée que de ses femmes, de ses enfans, et de sept ou huit Hottentots attachés à son service. J'ai donné au lieu, où étoit campée cette horde, le nom de *Serrail*. Depuis, j'en ai rencontré, dans ma route, trois semblables ; mais les sultans de celles-ci ne ressembloient guère à Schoenmaker : c'étoient des scélérats dont j'aurai occasion de parler dans la suite.

Depuis mon départ du Namero, je remarquois que mes attelages maigrissoient et dépérissoient insensiblement, quoique cependant je les eusse bien ménagés, et qu'ils n'eussent commencé à me servir, qu'après avoir quitté le Kaussi. Mais le pays n'avoit que des herbes séches et quelques arbustes ; et cette nourriture, à laquelle ils n'étoient point accoutumés comme les troupeaux namaquois, leur étoit contraire. Schoenmaker s'en étoit apperçu. Lui-même me conseilla de quitter au plutôt la contrée ; et il m'offrit, si je voulois lui donner deux jours pour faire ses arrangemens, de me conduire avec ses bœufs jusqu'à la Grande-Rivière. Une pareille proposition ne pouvoit manquer de m'être agréable. Je l'acceptai, et j'employai les deux jours de délai à visiter et à connoître le pays et les montagnes.

Il n'étoit pas meilleur que celui que je venois de quitter. Point d'animaux. Dans les deux jours, je ne trouvai, pour ajouter à ma collection, qu'un étourneau d'une espèce nouvelle. Quant au grand gibier, je n'en vis nulle part ; et cette disette, Schoenmaker l'attribuoit aux tigres et aux lions, qui, trop multipliés sur ce coin de terre, l'en écartoient, disoit-il. Pour moi, j'en accusois moins les bêtes féroces que le manque d'eau et de vivres.

Au reste, quelle qu'en fut la cause, ce défaut de gibier me fâchoit beaucoup. Il n'y avoit que quatre mois que j'étois en route, et déja cependant j'avois consommé, pour la nourriture de mes gens, plus de bœufs et de moutons que pendant les seize mois entiers de mon premier voyage. D'un côté, les retards avoient considérablement diminué mes provisions ; de l'autre, beaucoup de bestiaux m'é-

toient morts en route, par les accidens, la fatigue et la soif; mais ce qui me chagrinoit par-dessus toute chose, c'est qu'après avoir acheté de nouveaux attelages, j'allois me voir obligé de les remplacer par d'autres encore.

FIN DU PREMIER VOLUME.

d. -

Coll. compl.

IV

